

André Leblé



MÉMOIRES

Table

Préface	Page 3
Noyen, mon village	Page 5
Collège et lycée 1955-1962	Page 26
Cérémonies religieuses	Page 44
Vacances au Pouliguen	Page 53
Les voyages de ma jeunesse	Page 60
Études universitaires 1962-1968	Page 67
Les vacances et les amours	Page 85
- Le foot, le foot...	Page 127
Le service militaire	Page 139
Vie professionnelle	Page 153
Voyages professionnels	Page 187
Activités bénévoles	Page 223
La musique	Page 234
Les sports	Page 251
Audiovisuel	Page 277
Moyens de calcul et informatique	Page 301
L'automobile	Page 309
Il faut bien s'arrêter...	Page 338

Préface

Vendredi 7 juin 2019.

Le week-end de l'Ascension fut estival. Après un stage de chorale à Tuffé, Geo est venu déjeuner à Fillé avec Mimi et il m'a offert un petit livre en format A5, imprimé et relié par ses soins, intitulé « Pour le cas où cela intéresserait quelqu'un... » : ses mémoires.

Ça faisait longtemps qu'on en parlait tous les deux. Il y a quelques années, nous avons échangé des fichiers, ébauches de nos « œuvres » respectives.

Je savais que Dany s'était mise également à l'ouvrage.

Dans les années 1970, nous avons poussé Pépé à raconter sa vie et j'ai eu un moment le vague projet de regrouper tous nos écrits sur le thème : « Une famille sarthoise au 20^{ème} siècle ». Une histoire à 4 voix en quelque sorte. Mais qui cela pourrait-il intéresser ?

J'ai commencé à écrire mes Mémoires il y a presque 20 ans, quand j'ai abandonné toutes mes responsabilités administratives, en l'an 2000. J'avais probablement ébauché quelques lignes avant.

Personne ne m'a rien demandé. Alors pourquoi ?

Un peu par nostalgie sans doute, pour prendre du plaisir à faire remonter des souvenirs d'enfance puis de jeunesse, pour le défi intellectuel de reconstituer le passé à partir d'éléments diffus, de photos, de lettres... Un travail d'historien en quelque sorte. Pour laisser une trace matérielle autre que mes rares publications scientifiques sans grand intérêt.

J'ai essayé d'être fidèle, de ne pas inventer de faux souvenirs. Pourtant, en aucun cas on ne devra considérer que ces Mémoires racontent la vérité sur ce qui s'est réellement passé. Le filtre du temps a fait son œuvre.

Au fur et à mesure que j'écrivais les différents chapitres de ma vie, j'ai toujours imaginé que mes petits-enfants en seraient les lecteurs. Pour moi qui ne suis ni un grand bavard ni un intarissable raconteur d'histoires (à

part celle de Pierre et le loup), c'est un moyen de révéler un peu de moi, de raconter comment j'ai vécu. C'est à eux que cet ouvrage est destiné. Mais il intéressera sûrement d'autres personnes de la famille, en particulier mon frère, ma sœur et Anne.

En quelques heures, j'ai parcouru les mémoires de Geo. Je lui ai écrit le plaisir que j'avais pris à leur lecture. Voilà la phrase qui termine le mail qu'il m'a envoyé en retour : « *La pression est maintenant sur toi car j'ai aussi hâte de te lire* ».

Je prends donc, ce jour, la ferme résolution de finir le travail avant la fin de 2019. Une quinzaine de chapitres peuvent être considérés comme terminés. Il en reste deux ou trois à écrire. Et il faudra relire et corriger le tout. Au boulot !

Mercredi 9 octobre 2019.

J'ai 75 ans aujourd'hui. Mon travail est achevé depuis peu mais je choisis cette date symbolique pour y mettre un point véritablement final.

Pas de révélation extraordinaire, pas de secret de famille... Seulement le récit d'une vie relativement simple, mais quand même bien remplie.

Noyen, mon village



La maison natale, ma mère, mon frère et moi.

La petite enfance

9 octobre 1944

Naissance à Noyen, dans la maison qui fait l'angle de la route du Mans et de la route de Pirmil (photo page précédente). Cette maison a été transformée en restaurant, puis en commerce, mais j'ai encore bien en mémoire la disposition des lieux dans lesquels j'ai vécu une quinzaine d'années avant de me partager entre la vieille maison et la maison neuve.

Conçu avant la fin de la guerre, je n'étais sûrement pas désiré. De plus, j'ai eu le mauvais goût de naître avec un appareil masculin alors que mes parents auraient souhaité une fille. Si bien que le 9 octobre, il n'y avait pas de prénom pour moi. Alors, un chapeau, quelques prénoms écrits par papa, maman et Geo sur des bouts de papier, et le hasard a fait que je me prénomme André.



Je dois dire que je n'ai jamais souffert de ne pas avoir été désiré ni d'être né avec le mauvais sexe. Mais j'ai souvent été déguisé en fille pendant mon enfance et j'ai toujours préféré la compagnie des demoiselles à celle des garçons. Cette préférence a duré jusqu'à maintenant puisque j'ai été très heureux d'avoir deux filles et que je préfère toujours les femmes aux messieurs.

17 octobre 1946

Deux plus tard, ma sœur vient au monde. Tout est prêt pour elle : le prénom paternel féminisé et le reste.



Quand nous étions petits, une jeune fille prénommée Irène (ci-dessus à droite) venait s'occuper de nous. Comme ses cheveux longs lui cachaient les oreilles, j'ai dit un jour dans un français très approximatif teinté d'accent sarthois : « Heula ben, l'Irène, l'a pas d'z'oreilles ».

L'école

La maternelle

A trois ans, je vais à la maternelle à l'école des filles, de l'autre côté du pont du chemin de fer. Mon institutrice, madame Albrespic, avait le physique de son nom : sec et ingrat. Je redoutais beaucoup le placard sous l'escalier qui montait à la classe de mademoiselle Brouillard (la directrice) et où l'on enfermait les enfants pas trop sages.

Deux ans plus tard, Dany me rejoint à la maternelle où elle est mise sous ma protection. Catastrophe ! Elle a pleuré et fait la comédie jusqu'à ce qu'elle rentre à la maison. Heureusement, il ne me restait plus que deux années à tirer à l'école des filles (le CP se faisait également dans ces lieux). Une anecdote concernant mon physique à cette époque : la doctoresse scolaire, surprise par ma maigreur, avait demandé à la directrice si j'étais bien traité et bien nourri chez moi. Les parents n'avaient pas apprécié !

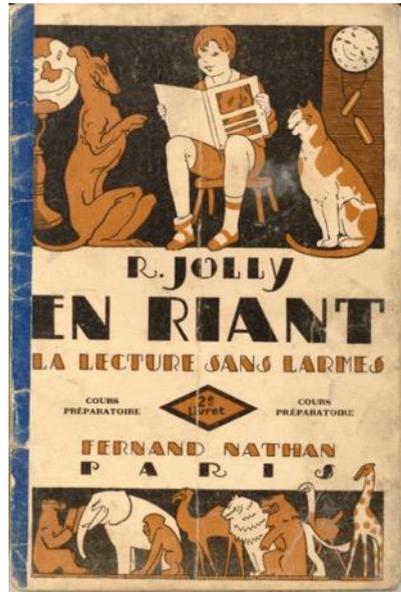
L'école primaire

Comme il a été écrit plus haut, le CP se passe encore à l'école des filles et j'apprends à lire avec le livre « EN RIAN » de R. Jolly.

Le sous-titre, « La lecture sans larmes », est le signe d'une évolution de la pédagogie qui passe de la contrainte violente au plaisir d'apprendre dans la joie.

L'année suivante, je prends la direction de l'école des garçons. Mon maître est monsieur Leroyer avec qui Geo a joué au foot. En octobre, je ne suis que deuxième derrière Jean-Paul Ménissez (le frère de la femme de mon frère) mais ensuite, je truste la première place.

Je passe en CE2 (mais on n'utilisait pas ce vocabulaire), dans la classe de madame Boigné, la femme du directeur de l'école. Dans cette nouvelle classe qui regroupait CE2 et CM1, il y avait des redoublants et la concurrence était plus rude, au moins en début d'année. Quand nous n'étions pas sages, madame Boigné nous tirait les oreilles. Chez moi, la déformation est de naissance. Madame Boigné avait, disait-on, une glace dans le fond de son placard à fournitures situé derrière son bureau. Ce qui lui permettait de nous voir faire des bêtises quand elle avait le dos tourné pour prendre quelques crayons ou cahiers.





L'année suivante, j'arrive dans la « grande classe », celle de monsieur Boigné, le directeur de l'école. Certains élèves y passaient quatre ans avant de tenter d'obtenir le Certificat d'Études Primaires. Je me retrouve ainsi avec des enfants beaucoup plus grands et plus forts (physiquement) que moi.



Monsieur Boigné ne tirait pas les oreilles mais les joues, ce qui est au moins aussi douloureux. Des camarades délurés mimaient une histoire que je n'ai comprise que beaucoup plus tard ; ils faisaient glisser en va et vient l'index de leur main droite au milieu de l'autre index roulé en cercle avec le pouce et disaient : « le père et la mère Boigné, ils font comme ça ».

A la fin de ces années de primaire, il a fallu trouver un collège pour la sixième. Le choix qui se présentait était assez limité avec des avantages et des inconvénients pour chacun, le plus grand de ces derniers étant l'internat qui était encore assez sévère à cette époque. Mes parents pensaient au collège de Loué (le plus proche de Noyen), mais les sorties étaient autorisées seulement tous les 15 jours et ça ne m'enchantait guère. La deuxième possibilité était Maupertuis (au Mans) où j'aurais pu me retrouver avec Dédé Bouvet. J'aurais bien aimé cette solution car ce copain était un super rigolo mais mes parents ont pensé (à juste raison) que ça ne serait pas l'idéal pour le travail. Finalement, leur choix s'est porté sur Sablé et c'était certainement la meilleure solution à tout point de vue. Cette dernière année scolaire du primaire s'est donc terminée par l'examen d'entrée en sixième qui a eu lieu à Sablé. Je ne me souviens plus des détails de l'épreuve, mais je me rappelle très bien avoir remarqué les beaux yeux bleus de Michèle Jovignot.

Quelques souvenirs de classe

Dans ces années de primaire, j'étais un garçon maigrichon et faiblard, et je n'avais jamais le dessus lors des bagarres d'enfants. C'est peut-être de cette époque-là que me vient mon tempérament pacifique et doux (quand on est toujours le plus faible, on perd rapidement l'envie de se battre). J'étais le souffre-douleur du gars Delaroche, mais j'étais défendu par quelques grands, dont Bernard Guérin (mort en 1990 d'une crise cardiaque). J'ai peu de souvenirs des heures de classe. J'en ai davantage des récréations. Commençons par la fin avec le rituel de rentrée en classe à la fin de la récré. Premier coup de sifflet de monsieur Boigné : « Stop ! » ; et tout le monde devait s'arrêter instantanément de courir et de jouer. Deuxième coup de sifflet : « Aux cabinets ! » ; afin d'éviter tout problème d'incontinence pendant le temps de classe qui allait suivre. Troisième coup de sifflet : « En rang ! » ; et nous devions nous aligner convenablement à la porte de nos classes respectives. Mais avant cela, que de jeux passionnants, le loup, les quatre coins sous les tilleuls, et surtout le foot sur la place du marché aux cochons. C'est là que j'ai appris les rudiments de ce sport qui allait occuper une grande place dans ma vie de jeune garçon puis de jeune homme. Les

platanes ou les marronniers servaient de poteaux de but, le sol était évidemment de terre, et les chaussures devaient certainement beaucoup souffrir de ce genre de distraction. Nous jouions aussi à la balle. Un jour, Jean-Paul Ménissez dont le père était garagiste à la Croix de Mission a apporté une balle confectionnée avec des morceaux de chambre à air. Comme tout le monde se pressait autour de lui pour admirer le spécimen et lui demander de jouer avec, il m'a ébloui avec ce trait de génie et d'humour en déclarant : « Tout le monde joue sauf personne ».

L'année scolaire se terminait le 14 juillet. La distribution des prix était un événement qui donnait lieu à la réalisation par les élèves de quelques saynètes. On installait une estrade sous le préau et les jours précédant la fête étaient consacrés aux répétitions et aux jeux en tout genre. Le jour de la distribution des prix, la fanfare municipale jouait la Marseillaise. Nous exécutions les saynètes avec plus ou moins de bonheur et nous recevions ces magnifiques livres rouges que je n'ai jamais lus. Quelques exemplaires ont traîné longtemps dans le grenier des parents. Deux spécimens sont arrivés jusqu'ici et sont précieusement rangés dans le placard de mon bureau.



Deux photos de moi le jour de la distribution des prix (la jeune fille n'est pas Dany).

Les vacances à Noyen

Aux environs du 14 juillet (peut-être le jour même), il y avait la fête à Noyen avec casse-pot, course en sac, course aux œufs, concours de grimaces, mât de cocagne, ces activités étant réparties en différents points du village. Le jeu de casse-pot s'effectuait de la façon suivante : le joueur, les yeux bandés, était armé d'un bâton et placé devant une rangée de pots de fleurs vides suspendus par des ficelles. En tapant à l'aveuglette, on finissait bien par casser un pot qui contenait un papier indiquant un lot à aller chercher chez un commerçant du village.

La course en sac, tout le monde connaît, la course aux œufs, peut-être moins. Il s'agissait de réaliser un parcours semé d'embûches et d'obstacles avec une cuillère dans la bouche et un œuf dur dans la cuillère.

Quant au mât de cocagne, il a été immortalisé par Jacques Tati dans « Jour de fête ». A Noyen, il était installé place du Marché aux cochons (place Jean Armand), son sommet portait des victuailles en tout genre (jambons, saucissons...) et il était copieusement enduit de savon noir afin de corser la difficulté. Étant incapable de monter un mètre à la corde lisse, je ne me suis jamais attaqué au mât de cocagne.

Les vacances d'été se passent à Noyen entre la rue Lafayette et la Croix de mission (à l'autre bout du village), avec de nombreux arrêts à la plage. A la Croix de mission j'allais jouer avec Robert Haegeli, le futur mari de Dany, et Jean-Paul Ménésez (peut-être pas quand j'étais tout petit, mais de plus en plus souvent au fur et à mesure que les années passaient, les trajets se faisant à pied, puis à vélo). Robert était parisien et venait en vacances à Noyen, d'abord en location chez la mère Roui, à côté du garage Ménésez, puis dans la maison que ses parents ont fait construire près de la Croix de Mission.

Le père de Robert était représentant de commerce en jouets, si bien que Robert était régulièrement approvisionné en petites voitures, trains électriques, pistolets en tout genre (à amorces et même à plomb), petits coureurs, et un sous-marin qui plongeait réellement et que nous avons essayé à la plage. Une caverne d'Ali Baba pour les enfants que nous étions. Dans le fond du jardin de la mère Roui se trouvaient une balançoire et un prunier. Nous nous sommes beaucoup balancés, et la mère Roui n'a jamais mangé beaucoup de prunes. À côté de la balançoire, nous avons creusé un trou dont les dimensions augmentaient à chaque fois que nous avions une nouvelle idée. C'était un terrain idéal pour organiser des courses de petites voitures car le terrain sablonneux se prêtait fort bien à la réalisation de pistes. D'une pichenette, nous lançions une bille qui roulait

parfaitement sur la piste bien lisse et son point d'arrêt déterminait la nouvelle position de la voiture. Ce trou devenait un fort imprenable quand nous jouions aux cow-boys et aux indiens (Robert possédait toutes les panoplies nécessaires). Entre cette cavité et un trou voisin, nous avons même creusé un tunnel. Un jour, compte tenu de la friabilité du terrain, celui-ci s'est écroulé sur Robert, heureusement sans mal.

La maison de madame Roui était juste à côté du garage du père de Jean-Paul. Sur le terrain joutant le jardin, monsieur Ménissez entassait les vieux pneus et les vieilles carcasses de voiture. Ce lieu s'appelait « la ferraille » et constituait un terrain de jeu de première grandeur pour les parties de cache-cache et les poursuites de cow-boys et d'indiens.

Nos jeux étaient très variés. Un été, nous devons avoir une dizaine d'années, nous avons passé beaucoup de temps à nous montrer nos attributs virils (très modestement virils) que nous désignions pudiquement par les surnoms de Boulganine (pour l'avant) et Khrouchtchev (pour l'arrière). Pour les jeunes lecteurs, Boulganine et Khrouchtchev étaient des hommes politiques soviétiques de l'époque. Freud vous dira certainement que ça n'était pas le signe d'une homosexualité précoce, mais un comportement normal pour des enfants de notre âge.

Au fur et à mesure que nous grandissions, les promenades à vélo prenaient de plus en plus d'extension mais nous nous sommes rarement aventurés au-delà du triangle Noyen-Malicorne-Parcé. Robert, le meneur de la bande des trois, s'était découvert une passion pour les papillons que nous n'avions pas tardé à partager. Depuis ce temps-là, je suis incollable sur la piéride du chou, le citron, le flambé et autre machaon. Les filets à papillons n'étant pas toujours assez nombreux car un peu trop fragiles, nous avons chassé le lépidoptère avec un chapeau de cow-boy emmanché dans une raquette de tennis sans cordage. Ce système artisanal a permis à de nombreuses victimes de s'échapper car il fallait bien soulever le chapeau pour prendre le papillon à la main et lui écraser délicatement le thorax entre le pouce et l'index afin de le tuer sans l'abîmer. Ensuite, nos plus belles prises étaient installées dans des cadres vitrés que nous fabriquions nous-mêmes. Ces parties de chasse au papillon nous ont permis de parcourir et de découvrir toute la campagne aux alentours de Noyen. Un jour, lors du retour d'une de ces équipées sauvages, je faisais le pitre avec mon filet à papillon, tant et si bien qu'à un moment le manche du filet s'est planté dans les rayons de ma roue arrière. Ceci eut pour effet d'arrêter brutalement la bicyclette, mais pas son pilote qui s'envola pour une trajectoire parabolique de courte durée et un atterrissage sans douceur sur le goudron. J'ai également fait une autre chute lors d'une de nos nombreuses traversées du

village pendant lesquelles nous faisons toujours plus ou moins la course. Cette fois-là, nous allions chez mes parents, et après être passés place de la mairie, nous avons lancé le sprint devant chez Sécardin. Ai-je appuyé trop fort sur les pédales ou la mécanique avait-elle une faiblesse ? Toujours est-il que, ce jour-là, mon dérailleur s'est cassé et a bloqué la roue arrière. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, je ne raconterai pas une seconde fois la fin de l'histoire.

Plus tard, Robert eut un coup de foudre pour la chimie et il est arrivé en vacances à Noyen avec la panoplie du parfait petit chimiste. Est-ce à cette époque qu'est née la vocation de Jean-Paul (il deviendra ingénieur chimiste) et mon goût pour les sciences ? Peut-être pas car nous avons sans doute quelques dispositions, mais il est probable que ces jeux ont contribué à leur épanouissement. Nous avons bien sûr essayé tous les mélanges possibles et imaginables avec un goût particulier pour les expériences risquées. Par exemple, mettez de l'eau sur du carbure de calcium, et vous obtenez un dégagement d'acétylène. Placez le tout dans une bouteille bien fermée et il viendra un moment où le verre cédera sous la pression intérieure. Au Noël suivant, j'ai moi aussi ma panoplie de chimiste, mais je n'ai jamais eu autant d'imagination que Robert pour réaliser des expériences. Par contre, j'étais fasciné par le travail du verre et, à l'aide d'une lampe à alcool et d'un chalumeau à bouche (un simple tube de verre dans lequel on soufflait, l'autre extrémité étant dans la flamme), j'ai fait se contorsionner une multitude de tubes qui prenaient les formes les plus variées sous l'effet de la chaleur.

Les courses avec les petits vélos nous ont également beaucoup occupés. Nous tracions une piste à la craie sur le ciment du garage de la maison de Robert et nous dessinions des cases sur cette piste. On se partageait les coureurs qui étaient répartis en plusieurs équipes, puis on lançait un dé chacun son tour. On avançait alors dans chaque équipe le coureur de notre choix, mais pas toujours le même, ce qui permettait d'élaborer des stratégies de course et de provoquer des échappées. Comme pour le Tour de France, il y avait plusieurs classements et nous tenions une comptabilité très sérieuse des résultats, ce qui nous obligeait parfois à faire des calculs très savants. Là encore, je pense que ces devoirs de vacances librement consentis ont renforcé nos aptitudes naturelles à la manipulation des nombres.

Une grande partie des vacances se passait à la plage, mais pas avec Robert ni Jean-Paul, car la maman de Robert avait décrété qu'il fallait quatre heures pour digérer le repas du midi alors que ma mère avait jugé que deux heures suffisaient amplement. Faites le calcul, attendre qu'il soit 5h ou 5h½

pour aller me baigner était au-dessus de mes forces. De plus, Robert n'était pas un fanatique de l'eau, tout comme Jean-Paul d'ailleurs. Alors, à la plage, je retrouvais mes copains d'école, et les baignades étaient des parties de rire, de jeux, d'éclaboussements, de sauts du plongeur... J'ai appris à nager tout seul, donc pas très tôt, et je devais avoir une dizaine d'années quand j'ai réussi à flotter (il me semble que c'était l'été avant la rentrée en sixième). La plage de Noyen était très fréquentée à cette époque de l'après-guerre car peu de gens avaient les moyens d'aller en vacances à la mer et beaucoup de Manceaux venaient en villégiature à la campagne. Un radeau avait été ancré au milieu de la rivière. C'était un assemblage de bidons de 200 litres recouvert de planches et équipé d'un plongeur de 2 m de haut. Ma première traversée jusqu'au radeau fut un véritable exploit. Heureusement, il fallait remonter le courant pour l'atteindre, si bien que le voyage de retour vers la plage était toujours plus facile. Le premier saut, puis le premier plongeur furent tout aussi héroïques car il a fallu vaincre une peur bien compréhensible et se jeter quand même à l'eau pour ne pas perdre la face devant les copains. Un jeune intrépide (connu sous le nom de « p'tit Guy ») plongeait du haut du pont de la Madeleine. Il avait peut-être dix-sept ou dix-huit ans. On le connaissait peu (il n'était pas de Noyen) mais il faisait notre admiration car personne d'autre que lui n'osait faire cela. La rivière n'était pas très profonde, sauf à certains endroits où il y avait des trous de bombe datant de la guerre. L'un d'entre eux était situé à peu près au milieu de la première arche. P'tit Guy avait pris ses points de repère et comptait les barreaux du parapet pour savoir d'où il devait sauter. Il enjambait alors le parapet, attendait quelques longues secondes qui étaient autant du cabotinage que de la concentration et s'élançait pour un magnifique saut de l'ange.



Dany (assise) et moi (avec la pelle) à la plage. A droite, le pont de la Madeleine.

Les écourées étaient également un moment important dans nos vacances aquatiques. Elles avaient lieu fin août ou début septembre. Les vannes du barrage étaient ouvertes et l'eau commençait par monter, le courant étant très violent. Puis, au bout d'un jour ou deux, l'eau se mettait à baisser et découvrait progressivement les hauts-fonds. Quelques jours plus tard, le lit de la rivière se trouvait presque entièrement à sec. Cela nous permettait alors de localiser facilement le relief du fond et de confirmer l'existence de trous d'eau dans lesquels nous évitions généralement de nous aventurer, en particulier autour de l'île Orang, autour des piles du pont, et tout le long de la rive gauche. A ce moment, nous pouvions aller à pied jusqu'au barrage avec de l'eau au maximum jusqu'à la ceinture. Les grands pêchaient les poissons piégés dans les trous d'eau isolés. Les agriculteurs et les maçons venaient chercher des tombereaux de sable que les chevaux remontaient à grand-peine jusqu'à la rive.

Autres souvenirs de Noyen

Loisirs et jeux

Pour occuper mes loisirs « ordinaires », en dehors des vacances, il y avait les copains et copines « du quartier » : Nicole et Jacky Suet, les enfants du garagiste, Jocelyne Provost dont les parents tenaient un bistrot faisant également salon de coiffure entre chez nous et chez Suet. Nous étions relativement libres d'aller et venir entre ces différents lieux très rapprochés avec une seule contrainte, être rentrés à midi et à sept heures pour les repas à la maison. Quand nous laissions passer l'heure fatidique, par étourderie ou par intérêt pour le jeu en cours, nous étions accueillis lors de notre retour à la maison par les coups de ceinture de ma mère qui, en bonne fille de chef de gare, ne transigeait pas sur l'horaire.

Nos jeux devaient être très ordinaires comme tous les jeux d'enfants et ne m'ont pas laissé de souvenirs très précis ou en tout cas très marquants. A l'intérieur, les jeux de société étaient incontournables : jeux de cartes divers, Nain jaune, Monopoly, Mille Bornes, l'Autoroute... Je gagnais assez souvent, ce qui provoquait régulièrement la colère de ma sœur. Aujourd'hui encore, quand je gagne au tarot, elle fait allusion à la chance qui me poursuit depuis ma tendre enfance. J'ai aussi beaucoup joué seul au Meccano. J'avais hérité de celui de mon frère, enrichi par des boîtes offertes à diverses occasions et par des pièces individuelles que je me suis achetées quand j'ai eu un peu d'argent de poche. Ma dernière réalisation, j'avais environ 18 ans, fut un châssis de voiture avec direction à crémaillère

à l'avant et suspension à ressort à l'arrière. A l'extérieur, ça devait être les jeux classiques de cache-cache, le loup... En solitaire, j'ai beaucoup tapé dans le ballon en direction du mur soutenant le remblai de la ligne de chemin de fer. Il rebondissait, mais souvent dans une direction imprévisible à cause des inégalités des pierres constituant ce rempart (avant d'être rebaptisée rue Lafayette, la rue de mon enfance s'appelait la rue du Rempart). Cet entraînement intensif a sans doute amélioré mes aptitudes pour ce sport.

Louveteaux

Pour occuper les jeudis, mes parents m'avaient inscrit aux louveteaux (entre 8 et 10 ans sans doute, jusqu'à l'entrée en sixième). J'ai beaucoup aimé ces activités où je retrouvais des bons copains de l'école (Dédé Bouvet et Jean-Louis Ravenel en particulier qui étaient un peu plus vieux que moi et faisaient figure de vedettes). Le local était dans une petite ruelle derrière chez Dédé Bouvet. Les cheftaines s'appelaient Baloo (la fille de monsieur Jouachim, le pharmacien), Baguera (Bernadette David, la fille du marchand de chaussures) et la fille Fromage (dont les parents étaient épiciers, ça ne s'invente pas !). On faisait régulièrement des sorties à pied dans la campagne environnante. Je ne me souviens pas du détail des jeux lors de ces sorties champêtres, mais elles se terminaient souvent par une prise de foulard. J'explique : la troupe se divisait en deux camps ennemis, nous mettions notre foulard de louveteaux dans notre dos, passé dans la ceinture, et chacun devait essayer d'attraper les foulards de ceux de l'équipe adverse sans se faire prendre le sien. L'équipe perdante était bien sûr celle qui avait perdu tous ses foulards.

Un week-end, nous avons fait une sortie dans un château aux environs de Noyen. Nous avons dormi sous la tente. En guise de matelas nous avons une paillasse au sens propre du terme, c'est-à-dire un sac de toile que nous avons rempli de foin dans la grange. Nos cheftaines ne devaient pas être des cordons bleus et la nourriture cuite sur le feu de bois n'avait rien à voir avec les barbecues d'aujourd'hui. Après une nuit probablement agitée, nous nous levons pour la messe matinale en plein air, avant le petit déjeuner. Nous sommes debout, tous en rond. Tout à coup, ma vue se trouble, s'obscurcit et j'ai juste le temps de dire à Jean-Louis Ravenel, mon voisin, « Jean, j'vois plus », avant de m'écrouler sur le sol. On se précipite vers moi, je ne vois plus rien mais j'entends tout. On me porte jusqu'aux tentes et on me réanime avec une grosse tartine de confiture : c'était mon premier évanouissement. Lors d'une de ces sorties champêtres,

j'ai également été « totemisé ». J'ai oublié les détails du cérémonial mais ce jour-là, après un saut par-dessus le feu, je suis devenu « Gazelle souriante » pour la vie.

La maison, le quartier et la vie quotidienne

Mes grands-parents étaient très proches puisque ma grand-mère paternelle (« mèmère Blé ») habitait route du Mans, à quelques maisons de chez nous. J'aimais bien aller lui rendre visite. Parce que c'était ma grand-mère bien sûr, mais aussi parce que je dégustais à chaque fois un ou deux gros carrés de chocolat Menier qu'elle sortait d'une boîte en fer rangée dans son buffet.

Deux maisons plus loin se trouvait le bistrot-restaurant-salon-de-coiffure de monsieur et madame Provost, les parents de Jocelyne. Elle est arrivée à Noyen quand j'avais 5 ou 6 ans. Son père, coiffeur, est décédé peu de temps après et madame Provost est restée seule à la tête du commerce. Jocelyne avait deux grands frères, Jacques et Jean et des sœurs plus âgées qui n'étaient déjà plus à la maison et que je n'ai jamais parfaitement identifiées.

Si on continue une cinquantaine de mètres sur la route du Mans, on arrive au garage Suet dont les enfants, Nicole et Jacky, étaient de très bons copains. Nicole a six mois de plus que moi et Jacky a environ l'âge de Dany.

Si maintenant on remonte la rue Lafayette, on trouve, après la brasserie et le chantier, la maison de la famille Métivier. Les deux grandes filles étaient de l'âge de Geo.

Plus haut habitait la famille Bougard avec une jeune fille (Thérèse), un peu plus âgée que moi, qui souffrait d'un handicap physique dont j'ai oublié la nature exacte. Toujours est-il qu'elle boitait bas et qu'elle avait un visage ingrat. Mais elle était gentille et je n'ai pas le souvenir que nous nous soyons moqué de son handicap.

On arrivait ensuite à la maison de la famille Pioger. Monsieur Pioger était facteur mais il a aussi été longtemps un employé occasionnel de mon père. Madame Pioger fut également au service de la famille pour assurer le ménage de la maison. Ils avaient deux enfants, tous les deux plus âgés que moi. Yvette, l'aînée, a fini, contre toute attente, par se marier tardivement. Serge a travaillé aux PTT, mais il est resté célibataire à Noyen. Monsieur Pioger avait au club de football noyennais une fonction modeste mais utile qui consistait à installer les filets avant les matchs et à les enlever à la fin. Je

suppose qu'il s'occupait également de leur entretien. Quand il se fit vieux et incapable d'assumer cette charge, Serge prit le relais.

On monte encore d'un cran et on arrive chez Renou, maréchal-ferrant. La forge donnait sur la rue et la maison d'habitation était en retrait, au fond d'un jardin. Le souvenir de l'odeur de corne brûlée est encore présent à mon esprit, de même que celui de la pisse de cheval qui descendait dans le caniveau jusqu'à l'égout situé au carrefour, devant la maison. Le cheval était encore un moyen de locomotion fréquemment utilisé et les rues de Noyen étaient constellées de crottins de cheval aplatis en galettes par les voitures de plus en plus nombreuses. Je ne me souviens plus si les Renou avaient des enfants. Madame Renou s'est pendue et monsieur Renou s'est remarié avec une femme divorcée qui avait déjà une fille, Nadège, de l'âge de Dany.

Après la forge de Renou, on arrive enfin à la maison de mes grands-parents maternels, « pépère Hémary » et « mémère Hémary ». Après avoir habité quelque temps une maison de l'autre côté du pont, ils avaient acheté la dernière maison en haut de la rue, à l'angle de la rue Lafayette et de la rue Leblé-Thézé (sans lien familial avec nous). Ils étaient revenus à Noyen quand le grand-père Hémary s'est retrouvé en retraite après avoir terminé sa carrière de chef de gare à Rambouillet. Il s'est beaucoup occupé de moi quand j'étais petit. C'est lui qui m'a appris à lire l'heure et je pense que je lui dois en partie mon goût pour les chiffres et ma manie de la ponctualité.

Il était né à Quimper, fils d'un tonnelier, rapidement orphelin (au moins de mère). Il a devancé l'appel avant le service militaire et s'est engagé dans la marine nationale à l'âge de 18 ans.

J'ai vu dans leur maison le tableau ci-contre représentant mon grand-père jeune homme avec son costume de marin et son bonnet à pompon. Après le décès des grands-parents, tante Yvette a hérité du tableau et, après le décès de tonton Jean et tante Yvette, il est arrivé chez Annie qui a bien voulu m'envoyer une photo.



Quand j'étais petit, mon grand-père et ma grand-mère Hémary venaient déjeuner tous les dimanches midi à la maison. Et puis, un beau jour

et, apparemment, sans raison particulière, le grand-père a décidé de mettre fin à cette habitude.

Pour occuper son temps, mon grand-père cultivait un terrain que nous appelions la vigne. Y aller me semblait à l'époque une expédition lointaine et aventureuse. Nous montions la route de Tassé jusqu'à la gare des marchandises et nous prenions le petit chemin à droite avant l'hôtel des Voyageurs tenu par la famille Boucheron. Ce chemin creux menant à deux ou trois fermes, montait tranquillement en serpentant. On prenait ensuite à droite un court chemin plus étroit et pentu qui menait seulement à la vigne. Il y avait au grand maximum un kilomètre !

Le remembrement est passé par-là, les chemins poussiéreux sont devenus de petites routes goudronnées, les clôtures en fil de fer barbelé ont remplacé les haies épaisses et épineuses, et on accède maintenant en voiture à ce terrain minuscule sur lequel subsiste encore la petite cabane en pierre de mon enfance. En août 2016, quelques années après avoir écrit ces lignes, je repasse dans le coin pour emmener Bastien à une soirée. Plus de petite cabane, mais des lotissements et des maisons partout !

Quand j'ai été beaucoup plus grand et que l'on m'a offert un magnétophone, j'ai plusieurs fois pensé à aller « interviewer » mon grand-père sur ses souvenirs de jeunesse et sur son tour du monde en bateau mais, par paresse (et par bêtise), je n'ai jamais mis ce projet à exécution. Il faisait parfois allusion dans ses conversations aux petites femmes dociles qu'il avait rencontrées là-bas, en Orient, mais à mots couverts car on ne parlait pas trop de ces choses-là dans cette génération. Les années passant, mes visites se sont faites de plus en plus rares jusqu'à se limiter aux vœux de bonne année. Le grand-père est mort alors que j'étais déjà marié (nous étions en vacances à l'Aiguillon) et la grand-mère, après quelques années passées à la maison de retraite de Parcé, l'a rejoint au royaume des cieux.

Ma grand-mère Leblé était plus proche de nous car elle venait souvent « garder le bistrot », y compris le dimanche quand nous partions pour des déplacements plus ou moins lointains pour le foot. C'était un autre état d'esprit : il était hors de question de fermer le commerce. Je ne reviendrai pas sur la vie difficile et courageuse qui fut la sienne puisque mon père a raconté tout cela dans ses mémoires. Ma grand-mère Leblé est morte le 2 février 1958 à l'âge de 83 ans. Elle a fait une « attaque » (aujourd'hui on dirait un AVC), est restée dans le coma (et dans sa maison) deux ou trois jours. Elle a dû mourir un dimanche car je me souviens avoir vu les volets fermés en rentrant par le car d'un match de foot que j'avais disputé le dimanche matin avec l'équipe de minimes.

Mon père n'a pas pu assister à l'enterrement car il souffrait d'une bronchite et le docteur Dessart lui avait dit : « Si vous ne voulez pas suivre votre mère dans la tombe, restez au lit ». Ça devait être sérieux car mon père à l'esprit libre et indépendant avait obéi à cette injonction. J'ai suivi le corbillard à pied entre l'église et le cimetière en marchant à côté de mon frère et en surveillant son comportement. Certes j'avais de la peine, mais pas trop, et je me demandais si je devais pleurer ou pas !



Sur ces deux photos prises à quelques minutes d'intervalles, on peut voir toute la famille, sauf mon père qui tient l'appareil.

Le commerce familial

Le bistrot fait partie du fond de commerce mais cette activité reste secondaire. L'essentiel du travail est la vente de boissons aux autres établissements de Noyen et des villages environnants, mon père faisant office de grossiste. Pendant mon enfance, il fait aussi la mise en bouteille de bière et de sodas. La vente de charbon constitue l'essentiel de l'activité hivernale. Plus tard, le charbon sera remplacé par le fuel. Enfin, il développe le transport en achetant un, puis deux, puis trois camions.

Quand j'ai été en âge de le faire, j'ai participé à l'activité familiale. L'été, j'ai souvent accompagné mon père ou ses commis dans leurs tournées de livraison à Noyen et aux alentours. Les caisses de bière ou d'eau minérale étaient un peu lourdes car je n'étais pas très costaud, mais ça restait dans mes possibilités. Par contre, elles étaient en bois et laissaient fréquemment

des écharde dans la peau tendre de mes mains. On passait cependant beaucoup de temps à rouler d'un village à l'autre, dans un camion brinquebalant qui sentait l'essence et la bière, toutes fenêtres ouvertes dans la chaleur estivale.

Pour le charbon, il m'est arrivé de « dégarer » un wagon. Ce néologisme très local est logique puisque le charbon arrivait par chemin de fer à la gare des marchandises de Noyen et il fallait le faire passer du wagon dans le camion pour qu'il quitte la gare, d'où le verbe « dégarer ». Quand j'étais petit, je me contentais de regarder car les employés faisaient ce travail à la pelle : 20 tonnes de charbon à faire passer du wagon au camion ! Par la suite, mon père a acheté une « sauterelle », c'est-à-dire une sorte de tapis roulant en pente. Il suffisait alors de pousser le charbon qui tombait naturellement dans un réceptacle et remontait dans le camion sur le tapis roulant. J'ai rarement participé à ce dégarage dont je ressortais noir de poussière.

La livraison du charbon aux clients se faisaient par sacs de 50 kilos. Là encore, quand j'étais petit, je regardais mon père ou un de ses commis attraper le sac au sol et, dans un coup de rein précis, se le mettre sur le dos pour aller le déposer sur le camion où il était réceptionné par un autre employé. La mécanisation progressant, mon père a acheté un élévateur constitué d'un plateau situé à 20 centimètres du sol sur lequel il suffisait de poser le sac. Un contacteur déclenchait alors un moteur qui montait le plateau au niveau du camion. Quand j'avais une quinzaine d'années, mon père m'a demandé un jour de vacances d'aller aider un commis à charger un camion de sacs de charbon. Je me suis exécuté mais j'avais beaucoup de mal à trainer le sac de 50 kg sur le sol, et encore plus de difficulté à le faire monter de 20 cm pour le mettre sur le plateau. Quand j'ai eu terminé (péniblement), mon père s'est un peu moqué de moi quand je lui ai dit que j'avais eu du mal. Je me suis mis à pleurer, à grommeler quelques injures et je suis parti faire un grand tour avec mon vélo. Quand je suis rentré, personne n'a parlé de cet incident et on ne m'a plus jamais demandé de porter des sacs de charbon.

Quand j'ai été assez « grand », il m'est arrivé fréquemment de « garder » le commerce, pour quelques heures, ou quelques jours (une seule fois car mes parents avaient gagné un voyage aux Baléares). Ce travail consistait simplement à rester sur place, à servir les rares clients du bistrot, et surtout à répondre au téléphone pour prendre les commandes et régler les petits problèmes. Les commis savaient ce qu'ils avaient à faire et je ne m'occupais pas d'eux.

Un jour où j'étais de garde, j'ai entendu un grand bruit de tôle dans le carrefour. Je suis sorti et j'ai vu une voiture arrêtée en travers, une mobylette au sol, et son conducteur qui gémissait, allongé sur le trottoir. « Ma jambe, ma jambe » disait-il. Je regarde et je constate que le bas du membre n'est plus très droit et que la cheville est tournée de façon peu naturelle. Par bonheur, le médecin de Noyen est passé par là quelques instants plus tard et s'est occupé du blessé. Notre motocycliste avait une double fracture tibia-péroné, très impressionnante.

Mes parents

J'ai évidemment un peu parlé d'eux dans les pages précédentes, mais il me semble utile d'ajouter ces quelques lignes.

Mon père n'était pas très grand (1m70), mais c'était une force de la nature. Ses doigts étaient deux fois plus gros que les miens (mes doigts d'adulte) et les sacs de charbon dont il a été question précédemment volaient sur son dos avec une facilité incroyable. Il était très ingénieux et très doué pour la mécanique. Les véhicules, voitures ou camions, n'allaient chez le garagiste qu'en dernier recours, quand il fallait remplacer une pièce qu'il n'était pas en mesure de bricoler lui-même. Après la guerre, le grand hangar à chevaux avait été transformé en « brasserie ». Mon père avait acheté ou fabriqué des machines pour mettre la bière en bouteille. Tout cela fonctionnait avec un gros moteur électrique qui actionnait un arbre de transmission fixé en hauteur, sur toute la longueur de la brasserie. D'ingénieux systèmes de poulies et de courroies transmettaient cette force motrice aux différents appareils. En fonctionnement, tout cela faisait un bruit d'enfer qui m'impressionnait beaucoup. Mon père était assez pris par le travail mais la vie de famille restait prioritaire et les repas étaient toujours pris ensemble, à midi et sept heures.

Sa vie professionnelle, riche et variée, est racontée dans ses mémoires. Il a pris sa retraite en 1968, à l'âge de 65 ans, l'âge légal de départ à la retraite dans ces années-là.

Alors qu'il avait plus de 80 ans, il s'est fait une fracture du col du fémur lors d'une chute de vélo ! N'ayant pas trop suivi les progrès de la médecine, il pensait, comme moi, que ce genre d'accident entraînait un alitement prolongé car la recalcification osseuse ne se faisait pas, ce qui entraînait un décès à plus ou moins long terme. Prévenu alors que j'étais au travail à la fac des sciences, je l'ai rejoint aux urgences à l'hôpital. Je me souviens très bien des paroles du chirurgien : « Je vous opère demain, et après-demain, vous êtes debout ». Mon père a répondu avec humour et

avec l'accent du sud : « Vous seriez pas un peu de Marseille ? ». Nous ignorions l'existence des prothèses de hanche dont la pose était pourtant fréquente à partir des années 70 !

En 1995, il s'est de nouveau fracturé le col du fémur, chez lui, sans rien faire de particulier. Depuis quelque temps déjà, il déclinait. Une de ses paroles récurrentes quand nous passions le voir à Noyen était : « Je baisse de jour en jour ». Comme la fois précédente, je l'ai rejoint aux urgences de l'hôpital. Je l'ai accompagné pour les examens de routine. Les infirmières qui ont mesuré le taux d'oxygène dans le sang semblaient surprises qu'il soit encore vivant ! Nous avons vite compris que les choses étaient sérieuses. Dany était à proximité ; Geo et Mimi sont descendus de Conflans ; Christian aussi. Mon père a gardé son humour : « Vous êtes tous là, c'est pas bon signe... Je ne vous vois pas mais je vous entends. Ça me fait du bien ». Le samedi, il a sombré tranquillement dans le sommeil, puis dans le coma. Il est décédé au petit matin le dimanche 8 janvier 1995, dans sa 92^{ème} année.

Ma mère avait une personnalité plus effacée, comme beaucoup de femmes de cette génération. Dans sa jeunesse, elle avait appris le point de Beauvais. Elle nous racontait que leur patronne était une « peau de vache ». De temps en temps, par pure méchanceté, elle faisait tomber volontairement une boîte d'épingles et demandait à une apprentie de les ramasser. Ma mère n'a jamais exercé son savoir-faire puisqu'elle s'est mariée en 1927, à 17 ans ½, et s'est trouvée entraînée à Issy-les-Moulineaux (où est né Georges) puisque la femme devait suivre son mari.

Pendant mon enfance ma mère a été « normale ». Sévère sans être méchante. Affectueuse, mais sans débordement. Elle avait déjà 35 ans quand je suis né et donc plus de 40 quand j'en ai mes premiers souvenirs. L'enfance de Dany ayant été plus compliquée que la mienne du point de vue santé, je passais souvent en deuxième plan. Mais je n'ai jamais souffert de cette situation. Elle m'a souvent appelé « mon petit », même après que j'ai atteint la taille d'un mètre quatre-vingts. J'ai toujours eu pour elle une tendre affection.

Après mon mariage, les choses se sont un peu compliquées. Quand nous allions voir mes parents à Noyen le dimanche, j'allais souvent au foot avec Pépé et Marie-Claude restait avec ma mère. Quand nous rentrions au Mans, Marie-Claude me racontait les méchancetés que Mémé lui avait dites. N'ayant pas été auditeur des mots prononcés, je dirai que ma mère manquait de psychologie et que Marie-Claude interprétait parfois à sa manière des réflexions anodines.

La fin de vie de Mémé n'a pas été très simple. Six mois après le décès de Pépé, elle a développé une fibrose pulmonaire qui a nécessité une hospitalisation à la clinique Saint-Côme. Les médecins nous ayant dit qu'elle ne serait pas capable de rester seule chez elle, nous avons dû chercher en urgence une solution d'hébergement en foyer logement. Nous n'avons pas pensé aux aides à domicile qui étaient beaucoup moins développées que maintenant. Je pense qu'elle souhaitait être prise en charge par Dany ou par moi, oubliant qu'elle avait mis sa mère en maison de retraite après le décès de son père.

Elle a vécu quelques années au Front de Sarthe, un foyer logement au bord de l'eau, face à la muraille gallo-romaine. Nous l'avons entourée de notre mieux mais elle ne nous a pas facilité les choses. Lors de son installation, elle n'a pas choisi une chambre côté ville car la vue de la rivière lui donnait envie de se jeter dedans. Mais côté jardin, elle n'a cessé de se plaindre de la haie de conifères qui lui donnait le cafard. Plus tard, Dany lui a trouvé une chambre au foyer logement de Noyen où elle aurait pu revoir des personnes connues. Elle a refusé car elle ne descendait pas du lit du « bon » côté !

Sa santé se dégradant, elle a été de nouveau hospitalisée, puis placée à la maison de repos de Parigné l'Évêque. Elle a décliné pendant quelques mois. Nous allions la voir quasiment tous les week-ends. Peu de temps avant sa mort, Dany, Marie-Claude et moi étions près d'elle. Elle était sous sédatif et quasiment dans le coma. A un moment, Dany lui a dit : « Je suis là avec Dédé et Marie-Claude ». Elle s'est alors raidie dans son lit et a dit d'une voix forte : « André, mon fils ».

Elle est décédée quelques jours plus tard, le 30 septembre 1998, à l'âge de 89 ans.

Collège et lycée

1955-1962



La façade du collège, côté rue Gambetta, ressemble à une belle maison bourgeoise.

Au rez-de-chaussée, le bureau de la directrice, mademoiselle Marie.

A l'étage, ses appartements privés.

A droite, l'entrée des élèves. A gauche, les cuisines.

Sixième (1955-56)

Compte tenu des choix effectués par les parents pour des raisons exposées précédemment, je rentre en sixième à Sablé en octobre 1955.

Une nouvelle vie commence. Comme il n'y a pas d'internat pour les garçons, je loge chez l'habitant, dans la maisonnette du passage à niveau (détruite depuis), sur la route de Laval. Les premiers soirs, une surveillante nous remmène chez notre logeuse mais, ensuite, je me débrouille tout seul. Comme je n'avais qu'une centaine de mètres à faire, ça n'était pas bien compliqué. Je fais donc l'apprentissage de la liberté avec ses avantages et ses inconvénients.

De temps en temps, au lieu de rentrer directement chez ma logeuse, je vais traîner avec les copains. J'ai fumé ma première cigarette (une P4) dans les pissotières derrière la Mairie. Ça ne m'a pas vraiment donné envie de continuer ! Il faut dire qu'elles étaient vendues dans des paquets contenant seulement quatre cigarettes (comme leur nom l'indique) et qu'elles étaient fabriquées avec des déchets de Gauloises. Ces dernières n'étaient déjà pas très bonnes, alors les P4...

Afin de prendre soin des petits sixièmes, on nous attribue une « mère » choisie parmi des élèves plus âgées. La mienne s'appelle Janine Géré et c'est une « grande » troisième. Du point de vue affectif, c'était une très bonne idée et je n'ai pas le souvenir d'avoir trop souffert de l'éloignement des parents.

Lors de mon retour à Noyen à la fin de la première semaine, ma mère se moque de moi car je n'ai pas pensé à enlever ma blouse pour faire le voyage par le train.

La vie à Sablé n'est pas trop dure car la directrice du collège, mademoiselle Marie, une vieille fille pourtant, a des idées en avance sur son époque. C'était quelqu'un de très humain malgré une sévérité nécessaire liée à sa fonction. En effet, cet établissement secondaire (le Cours Complémentaire) était le seul du département où les élèves avaient le droit de rentrer toutes les semaines chez eux et où il n'y avait pas de cours le samedi après-midi. Cette demi-journée était réservée aux « colles ». Ainsi les élèves qui étaient punis pouvaient quand même rentrer chez eux pour voir leurs parents le dimanche. C'était aussi un des rares collèges mixtes de l'époque, ce qui, pour moi, était fort appréciable.

Je ne suis pas un élève modèle, et j'aime bien m'amuser comme tous les enfants de 11 ans. Malheureusement, j'ai le don de faire des bêtises au moment où un professeur ou bien la directrice entre dans la classe. La punition standard était d'aller sarcler le jardin (sauf en hiver). Elle n'était pas

trop pénible à la saison des fraises ou des cerises et se transformait en récompense quand nous étions plusieurs punis en même temps car la corvée dégénérait rapidement en bagarre à coup de mottes de terre. Le jardinier et homme à tout faire, monsieur Georges, était relativement bienveillant par rapport à ces comportements enfantins.

Mes copains de l'époque étaient Jean Coëffé que j'ai revu plus tard car il a habité au Mans et Jean-Louis Pénard qui habitait Chateaufort-sur-Sarthe (dans le Maine-et-Loire ! Je me souviens que ça m'avait choqué). Il avait beaucoup de succès auprès des filles car il était très mignon.

Nous avons comme professeurs madame Douessou en français, madame Lévêque en maths (elle a terminé sa carrière à Ambroise Paré au Mans), madame Savin en anglais (elle me faisait forte impression car elle était toujours bien habillée et bien maquillée). Les têtes de classe s'appellent Annie Pavard et Gilbert Raignault. Un jour, j'ai été injustement accusé d'avoir volé un cahier à Annie Pavard pendant une récréation. Gilbert Raignault s'occupait de ma défense et il m'avait habilement conseillé de répondre « du tac au tac ». Quelques années plus tard, j'ai retrouvé Annie Pavard comme collègue à la fac (elle était agrégée de maths mais n'est pas restée longtemps au Mans). J'ai également retrouvé Gilbert qui présida quelque temps l'association des anciens élèves du collège. Je l'ai revu quand j'ai été nommé assistant au Mans où il finissait ses études de chimie après avoir un peu traîné en route. Nous avons également fait notre service militaire ensemble au Prytanée.

J'ai le souvenir d'une rédaction où l'on nous demandait de décrire un cinéma. J'avais choisi une belle salle du Mans, l'ABC, rue des Minimes (détruite maintenant). J'avais même réussi à placer fièrement « des éclairages en feuilles d'acanthé » (j'avais trouvé le mot dans le dictionnaire). Gilbert, par contre, avait préféré l'originalité en décrivant le vieux cinéma d'un village de campagne aux fauteuils éventrés qui perdaient leur crin. Il avait eu une bonne note et moi une mauvaise car le français n'a jamais été ma spécialité.

Tous les jeudis, nous allions en promenade. Le jardin public avait ma préférence. On y découvrait toujours de nouveaux coins secrets et mystérieux.

C'était l'époque de la guerre d'Algérie et nous avions presque tous un grand frère, un cousin ou un oncle là-bas, militaire du contingent ou rappelé comme c'était le cas pour Geo. C'était un sujet de conversation fréquent. Les histoires les plus folles et les plus invraisemblables étaient inventées par les plus menteurs d'entre nous. A ce jeu-là, je n'étais pas très

Cinquième (1956-57)

La sixième se termine avec environ 12 de moyenne. En octobre, je rentre en cinquième où je retrouve à peu près les mêmes copains et copines que l'année précédente (il y avait deux classes de 6^{ème} et de 5^{ème}). Quelques nouveaux cependant car le Cours Complémentaire intégrait dans cette classe certains élèves reçus au certificat d'études et que leur instituteur jugeait capables de faire un peu mieux. Denise Lefranc, que l'on retrouvera sur ma photo de troisième, était l'une d'elles. Ces élèves avaient 15 ans, donc trois de plus que la plupart d'entre nous, mais ça n'a jamais posé de problèmes.

L'ambiance et les conditions de confort étant peu satisfaisantes dans la maison du garde-barrière, j'ai changé de logeuse et je suis maintenant chez madame Polfer, route de Laval. C'est un peu plus loin, mais c'est nettement mieux. J'ai une chambre sur la rue au premier étage. Je ne me rappelle plus les installations sanitaires ni le moyen de chauffage (peut-être le chauffage central). Pour ce qui est de la toilette, les besoins étaient limités : un coup de gant humide sur le nez tous les matins, c'était bien suffisant en attendant la douche du dimanche à Noyen. Je pars le matin au collège le ventre creux puisque le petit déjeuner est pris là-bas et je rentre le soir, après l'étude obligatoire qui suit le dîner. A part ma chambre, je me souviens de la cuisine et de la véranda qui la prolongeait et que l'on peut encore apercevoir de la rue quand on monte la route de Laval.

Ma « mère » n'est plus là puisqu'elle a quitté le collège avec le brevet en poche pour vivre sa vie. Je l'ai revue quelques années plus tard, mariée à un éleveur de poules ou de dindes, du côté de Solesmes. Je prends donc une autre « mère », Marie-France Trichard, mais je la choisis de mon âge puisqu'elle est dans ma classe. On la retrouve d'ailleurs sur la photo de la troisième.

Nous avons à peu près les mêmes profs que l'an dernier. Seul monsieur Caillaud a remplacé madame Douessou en français. Il est jeune, mais sévère et coléreux. Les claques et les coups de pied au derrière faisaient partie de son répertoire pédagogique. Malheureusement pour lui, il a fait une crise cardiaque en milieu d'année. Bêtement, nous trouvons ça plutôt bien car les remplacements ne sont pas systématiques et ça nous fait beaucoup d'heures de cours en moins, remplacées par des heures de surveillance. Nous inventons pendant ces temps libres supplémentaires des jeux d'enfer avec fabrication de faux billets et bagarre à la récré avec les bandes rivales pour se les voler mutuellement. Monsieur Caillaud est revenu en fin d'année et nous avons assisté aux jeux de l'amour qui se tramaient

autour de lui. Il était amoureux de la douce et timide professeur de sciences naturelles, mademoiselle Sauvage (qu'il finira par épouser - confirmation du fait que les contraires s'attirent). Pendant ce temps, la prof d'anglais qui en pinçait pour lui se faisait des illusions. Pleurs, chagrin d'amour ; elle se consola provisoirement avec un vieux professeur de gymnastique qui ne demandait que ça.

Les hasards d'Internet ont fait que j'ai « retrouvé » madame Cailleau en 2013. Nous avons échangé quelques mails mais ça n'est pas allé plus loin. Monsieur Cailleau, en retraite, disait qu'il s'était bonifié avec le temps, comme le vin.

Pour des raisons qui m'échappent encore, mes bons résultats en mathématiques avaient conduit les parents à m'emmener voir quelqu'un à Malicorne (un professeur de maths, sans doute), peut-être pour voir si mes aptitudes étaient réelles ou dues au faible niveau de mes camarades de classe. Le test avait dû être satisfaisant et je me souviens avoir appris avec lui une généralisation de l'identité remarquable :

$(x + y)^2 = x^2 + 2xy + y^2$ (qui était au programme de cinquième) et qui devenait :

$(x + y + z)^2 = x^2 + y^2 + z^2 + 2xy + 2xz + 2yz$ avec 3 termes.

Ce monsieur avait dit à mes parents que j'avais le niveau de 4^{ème}. Je n'en retirai aucune fierté puisque « ça rentrait » tout seul et sans effort.

Quatrième (1957-58)

Dany me rejoint au Cours Complémentaire et, pour la première fois de ma vie, on me dit que ma sœur me ressemble !

Raymond Pelletier, un petit sixième qui deviendra un grand copain de Dany, me rejoint chez madame Polfer.

Côté cœur, le mien bat pour Arlette Besnard pendant les deux années de quatrième et de troisième. J'ai aussi un faible pour Françoise Sylvain qui m'a proposé un jour de me « dessaler », c'est-à-dire de m'embrasser sur la bouche, mais qui ne l'a jamais fait.

Les classes de quatrième et de troisième sont installées au premier étage d'un bâtiment neuf qui prolongeait les anciennes constructions et dont le rez-de-chaussée abritait des classes de primaire.

A cette époque, les filles portaient des jupes qui commençaient déjà à raccourcir et des jupons avec élastique. Notre grand jeu était bien sûr de tirer les jupons des filles en montant l'escalier.

Nous faisons également des études sur la gravitation en lâchant notre cartable du haut de l'escalier pour le laisser tomber dans l'espace libre entre les rampes. Nous avons mis fin à ces expériences le jour où mon cartable est tombé au ras du nez de la directrice qui passait par là !

Je découvre avec bonheur la physique-chimie avec monsieur Bourgeteau, jeune professeur tout juste bachelier mais déjà marié. Je me souviens avoir contesté sa solution à un exercice d'hydrostatique car je ne trouvais pas le même résultat (il avait probablement raison mais je l'ai fait douter !). J'ai également eu un « +5 » grâce à la réalisation d'un palan avec les poulies de mon Meccano. Mademoiselle Marie a pris le relais de madame Lévêque pour les maths et elle continue à nous donner de bonnes habitudes de rigueur et de travail propre et bien fait. Mademoiselle Meslay, vieille fille revêche et acariâtre, nous enseigne le français mais ses méthodes ne sont pas propices à me faire aimer cette matière. Pour les rédactions, mon imagination est toujours au niveau zéro et j'accumule les fautes d'orthographe d'usage dans les dictées. Pour la grammaire, ça va à peu près car ça, au moins, c'est assez souvent logique. Mon écriture déplorable n'arrangeait pas les choses. Un jour où nous avons fait une dictée et où je m'étais appliqué, mademoiselle Meslay m'a demandé de lui apporter mon cahier. Je m'approche de l'estrade, confiant, je lui tends mon cahier, elle le prend, le regarde rapidement, et le jette par terre au milieu de l'allée en proférant des insultes du genre « travail de cochon ». Je lui en veux encore pour ce manque de psychologie. A l'époque, la pédagogie était plus rustique, mais efficace malgré tout. Mademoiselle Macé, professeur

d'anglais jeune et jolie, était davantage appréciée pour l'exhibition de sa poitrine que pour les secrets de la langue de Shakespeare qu'elle essayait vainement de nous faire découvrir.

Pendant l'hiver, madame Polfer, ma logeuse, a le mauvais goût de passer de vie à trépas. Je n'ai jamais su de quoi elle était morte, mais je me souviens que sa fille était venue dormir chez elle pendant qu'elle était malade et qu'elle s'est réveillée un matin près de sa maman défunte (ça fait froid dans le dos). Beaucoup plus tard (aux environs de 1996), j'aurai comme étudiante à l'IUT une demoiselle Polfer, arrière-petite-fille de ma logeuse.

En attendant, me voilà à la rue et je trouve refuge chez monsieur et madame Lamberdière, rue Paul Doumer, au bord de la Vègre. Ils ont un fils, Bernard, qui est plus jeune que moi et fréquente aussi le collège, et un autre pensionnaire, un gars Géré, petit frère de ma « mère » de sixième. La maison est construite sur trois niveaux avec le premier étage au niveau de la rue et le rez-de-chaussée au niveau de la rivière, en contrebas. Je me souviens avoir vu de l'eau dans la cuisine, au moins une fois pendant les quatre années passées chez eux. On m'a installé un lit dans le salon, au niveau de la rue. Ces gens de condition modeste avaient réussi à s'acheter de magnifiques fauteuils en cuir pour meubler cette pièce. Ils en étaient très fiers mais ne s'en servaient jamais. J'ai eu droit à d'innombrables recommandations afin de ne pas les abîmer. L'année suivante, j'ai occupé une vraie chambre à l'étage. J'y suis resté jusqu'à mon départ de Sablé et je garde dans mon cœur un brin d'affection pour ces gens simples, généreux et accueillants.

A la fin de cette année de quatrième, je passe avec succès le certificat d'études. Les épreuves se déroulent dans le collège et je ne suis donc pas dépaycé. Je ne me souviens plus du détail des épreuves mais il me reste en mémoire qu'il y en avait une de calcul mental qui me faisait un peu peur mais que j'ai dû franchir avec succès.

Troisième (1958-59)

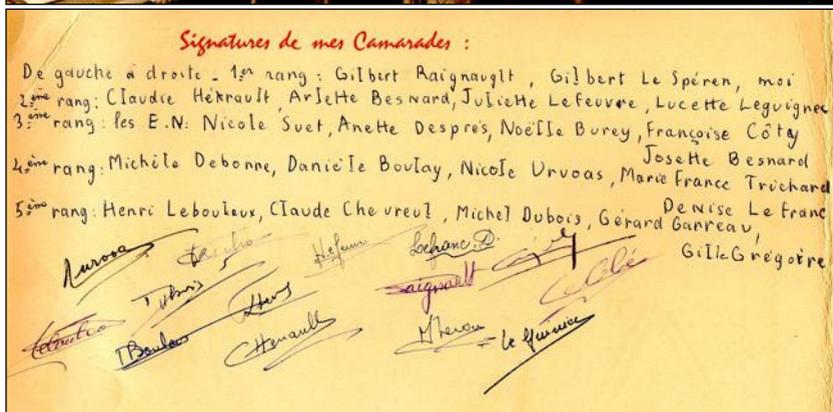
Cette année, la famille Lamberdière accueille dans une petite chambre près de la cuisine une anglaise (Rose-Mary me semble-t-il) qui est « lectrice » au collège. J'apprendrai par hasard que, pendant son année passée à Sablé, elle a fait les quatre cents coups avec la professeur d'anglais dont j'ai parlé précédemment.

Gilles Grégoire, le fils des Comptoirs Modernes, était dans ma classe et avait déjà une « copine », Annie Allien, qui deviendra plus tard sa femme et que j'ai eu l'occasion de revoir il y a quelques années. En cours d'année scolaire, Annie s'absenta quelque temps et le bruit mystérieux courait qu'elle avait dû se faire avorter. Je ne comprenais pas très précisément ce que ça signifiait, mais vu les mines de conspirateur de ceux qui parlaient de ce sujet tabou, ça devait être sérieux. Par ailleurs, Gilles nous a raconté qu'un jour, mademoiselle Macé lui avait rendu visite pour une raison que j'ignore et que, arrivée dans la chambre avec lui, « elle s'est mise à poil ; alors... », nous a-t-il dit sans nous donner davantage de détails. Mais notre imagination débordante d'adolescents libidineux a complété les points de suspension.

Cette année-là, j'ai continué la croissance physique commencée en quatrième et la fatigue qui en découlait a eu des répercussions sur mes résultats scolaires. Avec 7/20 de moyenne à la fin du premier trimestre, j'ai eu droit à une convocation avec les parents chez mademoiselle Marie. J'avais pourtant l'impression de travailler comme avant mais les résultats n'étaient pas au rendez-vous. Heureusement (mystères de la nature ou effets bénéfiques de cette confrontation), le deuxième trimestre fut moyen et le troisième, satisfaisant, se termina par une réussite au brevet. Nous avons passé les épreuves au Mans, mais je ne sais plus dans quel établissement. Par contre, je me souviens très bien de la manière dont j'ai appris mon succès. J'étais à la gare de Sablé en attendant mon train pour rentrer à Noyen et j'y ai rencontré mademoiselle Meslay qui revenait du Mans avec les résultats. En me voyant, elle m'a dit : « Tu l'as eu, mais de justesse, de justesse ». L'insistance sur le dernier mot n'a rien fait pour renforcer l'affection que je ne lui portais pas.

Au début des vacances, une bonne partie de la classe de troisième s'est retrouvée à Noyen pour fêter le succès de chacun.

Voilà la photo « officielle », les noms et les signatures des élèves de troisième et des filles qui faisaient la préparation au concours d'entrée à l'E.N. (l'École Normale).



Les lecteurs intéressés retrouveront sur cette photo certains personnages évoqués dans les pages précédentes : Gilbert Raignault (dont on n'aperçoit qu'une oreille), Arlette Besnard, Nicole Suet (copine de Noyen), Marie-France Trichard (ma « mère »), Denise Lefranc, Gilles Grégoire.

Seconde (1959-60)

Je reste à Sablé car le collège doit se transformer en lycée, sans doute grâce à Joël Le Theule, député-maire de Sablé qui sera ministre du général De Gaulle au début de la cinquième république. Mais, l'administration étant ce qu'elle est, il faudra attendre la rentrée suivante pour voir s'ouvrir simultanément une classe de seconde et de première. Cette année, nous sommes donc dans une situation bâtarde et notre classe est pudiquement baptisée « classe terminale ». Les professeurs de collège (essentiellement ceux que j'avais en troisième) font ce qu'ils peuvent pour assurer les enseignements. J'ai perdu quelques bons copains (et copines) qui n'ont pas continué l'aventure au-delà de la troisième.

Pendant cette année particulière dont j'ai peu de souvenirs, un bâtiment qui abritera de nouvelles classes se construit dans la cour d'entrée du collège.

Première (1960-61)

Nous sommes maintenant un vrai lycée, avec un proviseur, monsieur Vernadet. Dans ma classe, sa fille Thérèse, jolie, timide, et terriblement complexée par son statut de fille de proviseur. Les professeurs du collège (très compétents, mais pas assez diplômés) n'ont pas le droit de nous transmettre leur savoir et ce sont des enseignants de La Flèche (lycée et Prytanée) qui viennent faire des heures supplémentaires à Sablé. Le professeur de mathématiques, monsieur Brault, m'a laissé un bon souvenir et a renforcé le goût prononcé que j'avais déjà pour cette matière. Son habileté pour tracer un cercle à main levée au tableau noir m'a toujours épaté.

Parmi les nouveaux professeurs affectés au lycée, j'apprécie beaucoup madame Beaumert, professeur de français, qui arrive à m'initier timidement à la lecture du « Lagarde et Michard » (manuel de littérature). En fait, je ne m'intéresse qu'aux biographies et, par chance, à chaque fois que je suis interrogé oralement, c'est sur ce genre de sujet, ce qui me permet d'avoir des notes convenables. Cette année-là, j'avais lu un livre sur l'histoire des découvertes de physique atomique et nucléaire du début du siècle. Il racontait de façon romancée la vie et les expériences de Planck, Einstein, Rutherford et de quelques autres. J'avais été passionné par son contenu, mais également par son style haché, fait de phrases courtes et percutantes. Marqué par cette lecture, j'ai voulu imprimer ce style à une de

mes rédactions. Le résultat n'a pas été extraordinaire et les commentaires polis mais explicites de madame Beaumert m'ont incité à mettre fin à cette expérience littéraire.

Son mari, monsieur Beaumert, a vainement tenté de nous enseigner l'histoire et la géographie. Il était sympathique, passionné, sûrement très savant, mais ses cours partaient dans tous les sens et il était incapable de faire de la discipline dans une classe pourtant bien sage. Cette année-là, il a été inspecté deux fois (par une inspectrice) et ce fut à chaque fois une catastrophe. Ces jours-là, nous étions bien sûr sages comme des images, on entendait les mouches voler et monsieur Beaumert parler (ce qui était inhabituel). Puis au bout d'une demi-heure, il se mettait à transpirer, à rougir, à bégayer, à se taire, et enfin il allait voir l'inspectrice pour lui expliquer qu'il n'était pas en état de continuer le cours. Je m'étais taillé un petit succès auprès de mes camarades en imitant ce professeur excité et angoissé en train de dessiner une carte de géographie. A la fin de l'année scolaire, monsieur et madame Beaumert ont invité toute la classe à goûter chez eux. Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'était la première fois de ma vie que je voyais « vivre » des profs ailleurs que dans la classe ou la cour de récréation. Je garde un souvenir ému de cette découverte d'un jeune couple ouvert et sympathique. Nous avons tous regretté les chahuts que nous avons fait subir à monsieur Beaumert et avons un peu mieux compris l'amour que la douce madame Beaumert pouvait porter à ce mari un peu fou mais tellement attachant.

En fin d'année, on passait la première partie de bac. Papa m'avait accompagné à La Flèche pour les épreuves sportives.



Avec 18 en maths et 18½ en physique, je décrochais sans problème une mention AB (j'avais forcément de moins bonnes notes dans les autres matières !).

Après cette année d'efforts, nous nous sommes presque tous retrouvés à Noyen, chez Nicole Suet dont les parents possédaient une petite maison route de Tassé.

Je suppose que les copains étaient venus par le train ou en deux roues (motorisés ou non) car en première, personne n'avait le permis.

Deux photos de cette journée pour remplir la page.



Allongé et torse nu, Gilles Grégoire, le séducteur.

Je n'ai pas eu l'occasion de parler de Michel Lenoir, le jeune homme avec un verre à la main. Nous étions pourtant ensemble depuis la sixième. Il était très sympa, pas très beau, mais avait un succès fou auprès des filles.

Il nous lisait parfois la correspondance échangée avec sa dernière conquête.



Autres souvenirs de Sablé

Les cours de gymnastique avaient lieu au terrain de sport situé près de la piscine. On y allait bien sûr à pied, en rang par deux et en marchant au pas. On croisait de temps en temps des groupes du collège technique et on rivalisait de tenue et de discipline en martelant nos pas sur le sol (un pas sur deux ou, encore mieux, un sur quatre, pour faire plus « classe » !)

Le collège technique dont il est question ci-dessus n'était pas très loin du Cours Complémentaire. En quatrième et troisième, nous y allions tous les jeudis après-midi pour étudier et exécuter le travail du bois.

Grace à ces heures supplémentaires, j'ai appris à me servir du ciseau à bois et du bédane pour faire un assemblage en queue d'aronde ou par tenon et mortaise. Cet apprentissage m'a donné les bases pour bricoler aisément le bois. Mais pour le métal, je suis toujours aussi nul. Enfin, je suis (j'étais) capable de régler un rabot, ce qui n'a rien d'intuitif car il faut savoir donner les coups de marteaux aux bons endroits. Il y a de nombreuses possibilités : sur la lame du rabot, sur la contre-lame métallique, sur la calle en bois, sur l'avant ou l'arrière du rabot. En tapant délicatement aux bons endroits, on arrive à sortir la lame de la distance souhaitée.

Avant les vacances de **Noël**, on faisait une petite fête. Je me souviens avoir répété « la Partie de Cartes » du Marius de Pagnol. Gilbert Raignault, acteur et metteur en scène, nous dirigeait de main de maître. Je jouais monsieur Brun mais je n'ai jamais compris à quoi pouvait ressembler l'accent lyonnais et pointu réclamé par Gilbert. Je l'ai donc joué avec ma voix naturelle.

La **fête de fin d'année** et sa préparation étaient un grand moment de la vie du collège. J'ai compris plus tard que ces manifestations étaient destinées à concurrencer les fêtes similaires des écoles privées. Pour préparer cet événement qui avait lieu sur le terrain de football, on répétait des mouvements d'ensemble pendant les cours de gymnastique, puis, à l'approche de la date fatidique, pendant les récréations, voire à la place des derniers cours de l'année devenus inutiles. Monsieur Caillaud était particulièrement efficace pour faire régner l'ordre et la discipline au cours de ces répétitions.

La vaisselle. Afin de faire des économies de personnel, les élèves mettaient le couvert et faisaient la vaisselle. Découverte, car on ne m'avait

jamais demandé de faire ça à la maison ! On était de service pendant une semaine entière. J'ai ainsi appris à essuyer plusieurs assiettes en même temps en les empilant les unes sur les autres. Pas trop de casse car les punitions risquaient de tomber, mais de bonnes parties de rigolade.

La **nourriture** était convenable mais mon appétit était réduit et on nous servait parfois des plats que j'appréciais peu et même dont j'ignorais l'existence. Les bettes, la brandade de morue, les lentilles, les épinards, la confiture d'orange étaient rares ou inexistantes à la table familiale. Mais il fallait finir son assiette sinon la pionne, voire la directrice, se chargeait de vous faire ingurgiter les dernières bouchées. Heureusement, le sac en plastique a fait son apparition dans ces années-là et ma mère en mettait un dans la poche de ma blouse quand je rentrais à Sablé. Il suffisait donc, en faisant très attention de ne pas être vu par la surveillante, de le remplir avec les plats redoutés puis, après le repas, d'aller déverser leur contenu dans les toilettes.

Un souvenir très lointain du début de la **réconciliation franco-allemande**. Je devais être en sixième ou cinquième et, pendant les vacances d'été, mais dans le cadre du collège, nous sommes allés passer une semaine en colonie de vacances en Normandie avec de jeunes Allemands. Ensuite, nous avons fait le voyage en car jusqu'en Allemagne et nous avons passé une semaine dans les familles. J'étais à Calw, en Forêt Noire. J'ai découvert le petit déjeuner avec charcuterie (surprenant). Je n'ai pas le souvenir d'une quelconque visite ou activité organisée. Mais je me rappelle bien les promenades à vélo sur les petites routes montagneuses. Dans les descentes, il a fallu que je m'habitue au freinage par rétropédalage, inconnu sur les bicyclettes françaises.

Je me souviens beaucoup mieux d'un **échange avec l'Angleterre** qui a eu lieu quand j'étais en troisième.

Nous avons reçu John pendant les vacances de Pâques et je suis allé passer une semaine ou deux chez lui à Bristol au début des vacances d'été.

Les parents de John étaient très gentils et ils m'ont fait découvrir la région. Nous sommes même allés jusqu'au Pays de Galles (pas très loin de Bristol quand même) pour voir un vieux château. Nous avons fait également beaucoup de promenades à vélo et la « conduite » à gauche ne m'a jamais posé de problème.

Mes progrès en anglais ont été très limités lors de ce premier séjour linguistique. Quand je ne comprenais pas ce qu'on me disait, je faisais la

traduction littérale de « qu'est-ce que tu veux dire ? » : « what do you want to say ». J'ai quand même appris assez rapidement à poser la bonne question : « what do you mean ? ».

John avait une sœur un peu plus âgée que lui et que j'embêtais en permanence quand nous étions ensemble. Un jour, elle m'a répété plusieurs fois « I hate you, I hate you ! ». Ça ne m'a fait ni chaud ni froid car je ne connaissais pas encore le sens de ce verbe (mais j'avais bien compris qu'elle n'était pas contente).

Deux photos de John (et moi).



A gauche, dans la cour de la maison neuve à Noyen. A droite, lors d'une réception à la mairie de Sablé par Joël Le Theule, plus jeune député-maire de France, futur ministre du Général De Gaulle et de Georges Pompidou. A gauche de la photo, Mademoiselle Marie.

Terminale (1961-62)

A Sablé, seule une terminale Sciences-Expérimentales a été ouverte, davantage tournée vers la biologie, appelée sciences naturelles à l'époque. Je vais donc faire Math-Élem au lycée Montesquieu au Mans.

Je suis interne et je me retrouve un peu perdu dans un lycée où je ne connais rien ni personne. Une photo de classe (page suivante) me permet de me souvenir plus facilement de mes compagnons de lycée. Je me fais rapidement quelques copains, en particulier Joël Dominique (Bidoum, à côté de moi sur la photo), qui vient de Bouloire où il portait déjà ce surnom bizarre d'origine indéterminée, et Michel Jeanneau (Chid). Dans ce cas l'étymologie est parfaitement établie car il s'agit de la dérivation suivante : Michel, Michou, Chimou, Chidur, Chid.

Le professeur de maths, monsieur Doublet, m'a fait une forte impression. Il était petit, parlait doucement et était un mélange subtil de malice, de timidité et d'efficacité. Sa manière de résoudre les problèmes sur lesquels nous avons transpiré pendant des heures était surprenante car, là où nous avons trouvé à grand peine une solution longue, tordue, laborieuse, il en fournissait une, simple, rapide, élégante. J'aimais beaucoup les maths avant ; je les ai adorées avec Doublet.

Le professeur de physique, par contre, n'a pas dû me faire une grosse impression car il ne m'a laissé qu'un seul souvenir. Un jour, il dit à Raoul : « Viens au tableau puisque tu es grand ». J'ai ajouté « ...fort et bête », ce qui n'était pas très subtil, mais pas bien méchant non plus. Et je me suis retrouvé à la porte du cours, pas fier, et fort vexé.

En histoire, j'ai eu monsieur Mermaz (Louis) qui, par la suite, a abandonné l'enseignement pour faire de la politique. Il fut ministre de François Mitterrand. La matière me passionnait toujours aussi peu, mais on sentait que l'homme avait de la classe. Il parlait avec une sorte d'affectation distinguée dont se souviennent ceux qui l'ont connu comme ministre. Quand il interrogeait « Monsieur Buzance », nous entendions quasiment « Monchieur Bugeanche ».

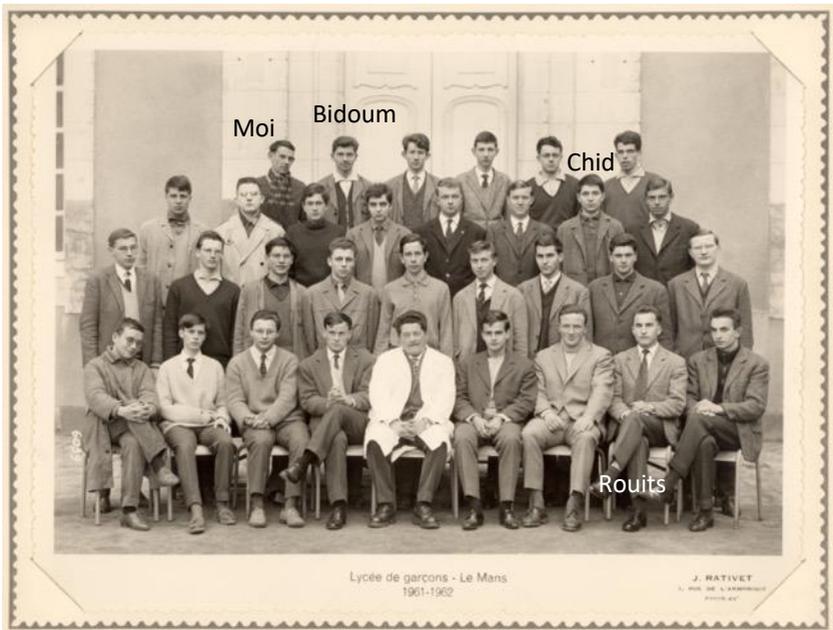
Je découvre les « joies » de l'internat dans un grand dortoir situé dans les combles : brimades, chahuts, allusions à l'activité sexuelle solitaire de quelques-uns... La toilette se fait dans de grands lavabos en longueur comme on en voit dans des films de cette époque. Je n'ai pas le souvenir de douches.

C'est à Montesquieu que j'ai connu Jean-Pierre Jousse et Michel Rouits. Jean-Pierre était dans l'autre Math-Élem, celle de Monsieur Durand. Mais il était champion de judo et nous le regardions avec beaucoup

d'admiration. En fait, à cette époque-là, je les connaissais mais ça n'était pas des copains. Les hasards de la vie ont fait que nous nous sommes retrouvés plus tard.

En fin d'année, il faut faire un choix pour l'avenir. Études universitaires avec MPC (Maths - Physique - Chimie) ou MGP (Maths Générales - Physique), ou bien école d'ingénieur en passant par les classes préparatoires. Troisième de la classe en maths-physique derrière Feurstein et Jeanneau, j'aurais probablement été accepté en maths-sup mais j'ai reculé devant la difficulté. Michel Jeanneau (Chid) avait son frère (Pierre) dans cette classe et quand je voyais les notes qu'il obtenait en maths et physique, ça m'a passé l'envie de goûter à ce genre de supplices. Restait à choisir entre MPC et MGP, c'est-à-dire plutôt la physique ou plutôt les maths. Bien qu'ayant une préférence pour les maths, je me suis orienté vers MPC pour deux raisons : d'une part, j'ai pensé que la physique offrirait plus de débouchés professionnels que les maths, d'autre part, avantage non négligeable, on pouvait faire MPC au Mans.

Le mois de juin arrive et j'obtiens le bac, sans mention, ce qui constituait une petite déception, compte tenu de mes résultats de l'année.



Cérémonies religieuses



Baptême, communion, mariage, ces cérémonies religieuses sont l'occasion de réunir la famille. Ce chapitre est un album photo agrémenté de quelques souvenirs personnels.



Je n'étais pas né lors de la communion de Geo en **1944**. Mais la photo me plaît bien.



J'étais né pour le mariage de tonton Jean et tante Yvette en **1946** mais je n'en ai évidemment aucun souvenir.



Sur cette photo de groupe devant le commerce familial, je n'identifie que mes deux grands-mères, mon père et Geo (et les mariés, évidemment).

En 1947 ou 1948, peut-être le jour du baptême simultané de ma sœur et ma cousine. A gauche, tante Yvette et ma cousine Évelyne. A droite, ma mère et Dany. Au sol, moi-même.



En 1952, encore un double baptême, celui d'Annie et Françoise Ronaux.

Au premier plan, Évelyne, moi et Dany. A gauche mon grand-père Hémery et à droite, mon père.

Mes cousines sont nées à un an d'intervalle, malgré les précautions que tonton Jean et tante Yvette étaient censés prendre après la naissance d'Annie. Pas de pilule à l'époque mais la méthode Ogino battait son plein... Avec les conséquences que l'on voit.

Je n'ai pas parlé de mon éducation religieuse dans le chapitre consacré à mon enfance. Je répare donc maintenant cet oubli.

Mes parents n'étaient pas pratiquants mais ils avaient eu une éducation religieuse absolument incontournable au début du 20^{ème} siècle. Même dans les années 50, les enfants qui n'allaient pas au catéchisme constituaient des exceptions et étaient montrés du doigt.

J'ai donc commencé le catéchisme à 6 ou 7 ans, avec madame Coudreuse qui habitait la belle maison bourgeoise en face de l'école des filles. J'aimais bien ça. Les enfants sont des éponges qui absorbent sans discuter toutes les histoires que l'on peut leur raconter. C'est génétique. Les méthodes éducatives dans ce domaine étaient calquées sur les méthodes scolaires et nous avions des notes. J'aimais bien le catéchisme avec madame Coudreuse car, en fin d'année, ceux qui avaient les meilleurs résultats repartaient avec une petite voiture ou un pistolet à amorce.

Ensuite, nous avons été pris en main par les deux prêtres de la paroisse, le curé Pouce et le chanoine Gasse. Le premier, grand et sec n'était pas très agréable. Le second, plus discret mais plus intéressant, passait pour un savant. Il possédait une collection d'oiseaux naturalisés que nous allions voir de temps en temps dans la maison en face du presbytère et qui faisait notre admiration. Aucun oiseau n'avait été tué par le saint homme car il les avait tous trouvés déjà morts. J'ai continué à apprendre sagement tout ce que ces deux hommes d'église nous racontaient.

La communion se faisait à l'âge de 12 ans, ce qui posait un problème pour les rares enfants qui allaient en sixième puisque ils n'étaient pas là le jeudi, jour du catéchisme. J'ai donc eu droit à des cours particuliers le samedi après-midi.

Le moment fort de cette année-là fut évidemment la retraite de profession de foi qui durait toute la semaine précédant la communion (avec la bénédiction du collège). Nous avons beaucoup circulé entre l'église et l'école libre et écouté des beaux discours dont j'ai oublié les détails. Un souvenir très précis cependant. Le curé Pouce qui prétendait tester nos connaissances en grammaire et en calcul nous a posé la question suivante : « Doit-on dire sept et trois font onze, ou sept et trois font t-onze (en faisant la liaison) ? ». Et devant le silence des participants il nous a donné la réponse : « sept et trois font dix ». Je n'ai toujours pas compris le lien avec l'instruction religieuse, mais j'ai retenu le piège.

Confession pour tous le samedi après-midi, veille de la communion. Et le grand jour arrive. Un souvenir insolite de la cérémonie : jusqu'à la délivrance par absorption de l'hostie, je n'ai pas cessé de dire « zut, zut,

zut » (dans ma tête) car dire « merde » (un gros mot) eut été un péché mortel qui m'aurait expédié, sans aucun doute, au plus profond des enfers.

J'étais cependant très fier de mon costume avec cravate, pochette, gants blancs et brassard.



Deux ans pus tard, en **1958**, c'est le tour de Dany. Les trois cousines sont présentes.



Une seule photo « montrable » du baptême de Christian qui a lieu à Noyen en **1961**.



Et une seule de la communion d'Annie et Françoise Ronaux en **1963**. On constate l'évolution de la mode au niveau de la tenue des communicantes. On est passé de la « robe de mariée » (pour Dany) à l'aube, beaucoup plus sobre.



Dernier événement relaté dans ce chapitre, la communion d'Alain qui a lieu en 1964, à Conflans, très précisément le dimanche 24 mai.

Je n'ai pas besoin de faire appel à mes souvenirs car ça s'est passé l'année où j'ai commencé à écrire dans mes carnets et je dispose donc de tous les détails des événements de ce jour.

Le « mécréant » que je suis devenu ne va pas à la messe de communion, comme la plupart des hommes présents, si ça n'est la totalité.



De gauche à droite : Danièle et Elisabeth, les filles d'amis de Geo et Mimi, Françoise Ronaux, Christian dans les bras de Dany, Annie Ronaux (cachée) et Evelyne Ronaux.

On¹ se met à table après avoir pris l'apéro. La conversation est dure à démarrer. Je suis entre Dany et Danièle et j'ai en face de moi Évelyne, Élisabeth et Jean-Paul. On mange des tas de bonnes choses et on boit de bonnes bouteilles. J'ai l'impression d'avoir tapé dans l'œil d'Élisabeth car elle me fait beaucoup de sourires.



Après manger, les femmes vont aux Vêpres (je les accompagne jusqu'à l'église).

J'ai les yeux un peu troubles (à cause de la boisson).

Les hommes vont jouer aux boules dans la forêt de Saint-Germain.

Moi je reste à la maison et j'enregistre un disque sur le magnétophone pour préparer la soirée dansante.



Je cuve mon vin assez rapidement. Les femmes reviennent des Vêpres. Popol qui y était allé est malade ; il est tout vert (ça ne se voit pas sur la photo en noir et blanc).

Il va aller se coucher et on ne le reverra pas de la journée.

¹ En italique, des extraits de mon carnet.

Les hommes reviennent des bois. On débarrasse la salle, on met le magnéto en marche et on commence à danser. Je fais danser ma sœur, ma cousine, Danièle et Élisabeth.

Maman danse une (ou deux) valse.

Vers 8h½, les familles Leblé et Ronaux s'en vont. Je reste car je suis déjà étudiant à Caen et je suis venu directement en voiture.

C'est triste, mais on continue quand même à danser.

Les personnes mariées s'y mettent. Je fais danser ma belle sœur, madame Rollet et Huguette (la maman de Danièle et Élisabeth).

Vers 10h½ – 11h, les derniers invités s'en vont.

Je discute avec ma belle-sœur et mon frère qui me remercient d'avoir fait danser tout le monde et d'avoir mis l'ambiance qui convenait aux personnes présentes. On boit quelques coupes de champagne pour finir la journée. Je félicite Geo et Mimi pour la merveilleuse journée que nous venons de passer. Je suis un peu ému et très content.

Vacances au Pouliguen



*Le port, ci-dessus, à marée haute, vue vers la mer,
ci-dessous, à marée basse, vue vers l'intérieur.*



Les vacances au Pouliguen constituent un moment très particulier de mon enfance.

Je ne sais plus exactement à partir de quelle année nous y sommes allés régulièrement les quinze premiers jours de septembre mais la photo la plus ancienne (ci-dessous) date de 1952.



Au début, nous partions seulement avec ma mère car papa devait rester à Noyen pour faire marcher le commerce. Les dernières années, papa venait une semaine et maman l'autre. Nous étions en location.

Nous y avons fait la connaissance de la famille Vexenat avec leurs deux garçons, Jean-Michel et Daniel, et de Françoise Meunier et son frère Bernard qui étaient les petits-enfants de madame Vexenat (elle avait eu une autre fille 20 ans avant Jean-Michel et Daniel). Les Vexenat habitaient à Clermont-Ferrand et les Meunier à Vichy. Jean-Michel devait être de 43, Françoise de 44, comme moi, et Daniel de 46, comme Dany. Bernard était encore plus jeune. J'ai été très étonné de voir que Françoise était plus âgée que son oncle Daniel.

Pendant les dernières années, la famille Suet (voir « Noyen, mon village ») est également venue au Pouliguen. Jean-Michel et Nicole s'entendaient bien (ils devaient avoir une quinzaine d'années à cette époque-là). Le couple Danièle Leblé - Daniel Vexenat n'a jamais fonctionné car ils avaient vraiment un trop mauvais caractère tous les deux.

Sur cette photo prise en 1957, on trouve de gauche à droite : Françoise, moi, Bernard (devant moi), Jean-Michel Vexenat, Jacky Suet, Daniel Vexenat, deux cousines des Suet, et Nicole Suet.



Françoise est mon premier amour d'enfance et de jeunesse. Il a duré jusqu'aux vacances précédant mon entrée en terminale, c'est-à-dire en 1961. Il est resté platonique et épisodique puisqu'on ne se voyait que deux semaines par an. Je l'ai embrassée (sur la joue) deux fois : une fois dans le couloir de leur location (Ker Jean) quand nous étions tout petits, et une fois sur le quai de la gare du Pouliguen quand ils sont repartis à la fin des vacances de 1961. Ce jour-là, après l'avoir embrassée (toujours sur la joue), je lui ai dit, « c'est la dernière fois que l'on se voit », et on ne s'est jamais revu.

Je me souviens que, pendant des années, je me suis remémoré son visage tous les soirs avant de m'endormir. Un autre souvenir précis qui date de la sixième : des grands nous attrapaient et nous tordaient le bras pour qu'on leur dise qui était notre « bonne amie ». A celui qui m'a attrapé, j'ai répondu fièrement : « elle s'appelle Françoise Meunier, elle habite à Vichy, tu ne la connais pas et tu ne la connaîtras jamais ».

Ces vacances au Pouliguen sont pleines de souvenirs impérissables, comme doivent l'être les vacances de l'Aiguillon pour les filles. Lors des grandes marées, nous allions à la pêche aux moules jusqu'aux rochers du phare ou bien à la pêche aux coques du côté de La Baule. La traversée du

chenal avec son courant impressionnant était un exploit extraordinaire et la marche le long du chenal dans le sable humide et mou qui gardait nos empreintes est un souvenir toujours présent. Dans ce même chenal, nous avons pêché la crevette à contre-courant avec des filets qui ont grandi au fil des années, en même temps que nous.

Nos jeux de plage n'étaient pas très originaux : pâtés, châteaux de sable, châteaux forts au bord de l'eau à la marée montante. Malgré tous nos renforts de galets et de varech, aucun n'a jamais résisté à l'assaut des vagues, mais quel plaisir et quels cris à chaque fois.

Parfois, nous réalisions des « gâteaux » en sable humide, décorés avec des poudres de craie multicolores, et nous vendions notre production aux autres enfants. Déjà le sens du commerce ? Non car la monnaie utilisée était la bernique, coquillage que l'on trouvait en quantité sur la plage.

Les jeux de ballon en tout genre étaient fréquents. Une activité par contre nous était interdite : les portiques avec toboggan, balançoires, trapèzes, anneaux, car, pour y accéder, il fallait « faire partie du Club », et comme ça n'était pas gratuit, la question ne s'est jamais posée. Cela ne nous empêchait pas de profiter frauduleusement de ces installations vraiment trop tentantes, mais qu'il fallait quand même quitter quand un petit « merdeux » nous posait la question fatidique : « Tu fais partie du Club ? ». Alors, on détalait à toutes jambes avant que le privilégié n'aille chercher un moniteur pour nous chasser.

Les jours de temps moyen, nous allions nous promener à pied à La Baule où les mamans pouvaient faire un peu de lèche-vitrines. J'ai le souvenir d'une de ces promenades pendant laquelle j'ai très longtemps tenu la main de Françoise en faisant bien attention de ne pas être vu des autres. Je ne sais plus quel âge je pouvais avoir mais c'était vraiment un grand bonheur que ces moments-là.

Il nous est arrivé d'aller à pied du Pouliguen jusqu'à Pornichet, et retour (à peu près 20 km en tout). Ces soirs-là, la berceuse était superflue. Au retour, afin d'éviter de faire le tour par le pont, on prenait le bac pour traverser le chenal. La première fois que j'ai vu cette embarcation, j'ai été très surpris car le passeur était debout à l'arrière et ramait à la godille. Moi, je n'avais jamais vu cela car, à Noyen, tout le monde ramait assis et avec deux rames.

Il nous arrivait aussi d'aller nous promener sur la « Grande côte », du côté de la grotte des Korrigans. Sans souci d'un éventuel danger ou d'une glissade sur les varechs, nous escaladions les rochers pieds nus.

Le soir, les retours de la plage étaient marqués d'un rite qui, me semble-t-il, était parfaitement immuable : les sucettes molles. Il y avait deux

confiseries sur la « Promenade » qui longe le chenal mais nous allions toujours à la même. Quand nous rentrions un peu tôt, nous pouvions assister à la fabrication des sucettes. C'était vraiment fascinant de voir le confiseur manipuler cette pâte sucrée chaude et molle qu'il étirait sur un crochet et repliait avant de l'étirer à nouveau des dizaines de fois. Pour terminer, il faisait des petits boudins qu'il roulait à la main et qu'il découpait avec de gros ciseaux avant d'enfoncer un morceau de bois d'un côté. Notre attente était doublement récompensée : par le spectacle dont on ne se lassait pas et par le plaisir de déguster la sucette encore chaude. Il me semble que mon parfum préféré était le chocolat (déjà). Ces dégustations de friandises provoquaient un plaisir intense.

Sur la « Promenade » s'alignaient de nombreuses boutiques et lieux d'attraction en tout genre. Nous jouions souvent au billard japonais, sorte de plan incliné sur lequel nous lancions des boules d'ivoire afin qu'elles atteignent des cuvettes qui rapportaient des points. L'accumulation de nos gains permettait d'obtenir en fin de séjour un lot d'une valeur dérisoire. Il nous est arrivé de nous plaindre auprès de la tenancière des lieux mais elle nous faisait remarquer que nous avions pris beaucoup de plaisir à jouer et que ça, ça n'avait pas de prix.

De façon beaucoup moins originale, nous avons aussi pratiqué le baby-foot et le billard électrique.

Il y avait également le jeu de « la chasse à l'ours » qui m'a toujours fasciné et auquel j'ai souvent joué quand j'ai été assez grand. Avec une carabine, on « tirait » sur un ours mécanique (d'une trentaine de centimètres de haut) qui se déplaçait de long en large à trois ou quatre mètres du tireur. Sur les flancs et sur le ventre de cet ours, il y avait des fenêtres de quelques centimètres de diamètre qu'il fallait viser grâce à un système optique contenu dans la carabine (pas un laser car il n'existait pas encore). Le tout était sonorisé et les détonations faisaient un bruit mat très particulier. Quand l'ours était touché, il poussait une espèce de barrissement, se redressait sur ses deux pattes de derrière, tournait sur lui-même, et repartait dans l'autre sens. Le fin du fin était de lui tirer dans le ventre quand il était redressé et de réaliser successivement plusieurs tirs gagnants.

Quand sont apparus les premiers juke-boxes, nous mettions de temps en temps une pièce de 20 francs (anciens, 3 centimes d'euro) pour écouter le dernier morceau à la mode.

Un peu plus loin se trouvaient les courses de chevaux. Sur un circuit dont le sol était constitué de plaques de caoutchouc vibrantes, des petits chevaux à bascule métalliques d'une dizaine de centimètres avançaient

grâce aux vibrations dissymétriques des plaques. L'intérêt du jeu était de parier sur le cheval gagnant et nous avons observé que la position par rapport à la corde était déterminante pour deviner le vainqueur. La propriétaire du jeu étant, elle aussi, au courant, elle essayait de brouiller les cartes en regroupant les chevaux plutôt à la corde, ou plutôt à l'extérieur, ou en deux groupes, ou en les écartant sur toute la largeur de la piste. Nous n'y avons jamais joué car la mise minimum dépassait les possibilités de nos bourses enfantines. Et puis on ne pouvait pas non plus jouer à tout, bien que nos centres d'intérêt se soient déplacés au fur et à mesure que nous grandissions.

Au bout de la « Promenade » (en allant vers le port), on trouvait (et on trouve encore) le petit bassin et le manège. Sur le premier, nous avons vainement essayé de faire naviguer quelques bateaux à voile car le vent n'y était jamais très violent à cause des arbres qui abritaient le bassin. Quant au manège, nous l'avons utilisé de façon extrêmement conventionnelle, surtout quand nous étions très petits.

Autre distraction, les cordes qui renaient les bateaux et le long desquelles nous grimpons à marée basse en escaladant le plan incliné qui allait du quai jusqu'au fond du chenal.

Encore un lieu magique, le bois situé non loin de la plage et dans lequel on trouvait des terrains de boule, des courts de tennis (que nous n'avons jamais utilisés), mais surtout un théâtre de marionnettes qui nous a enchantés à notre plus jeune âge et où nous avons crié et applaudi quand Guignol donnait des coups de bâton au vilain gendarme. Ce bois, immense quand nous étions petits, a rétréci au fur et à mesure que nous avançons en âge.

Lors de nos derniers séjours au Pouliguen, papa remplaçait maman la deuxième semaine. Alors nous allions à la pêche aux éperlans (nous, les « hommes ») dans les ports du Pouliguen, du Croisic ou de Guérande. Je péchais de temps en temps à Noyen, mais le poisson était plutôt rare en rivière, tandis que là, c'était un vrai régal. Après avoir accroché un morceau de crevette crue à l'hameçon, il ne fallait pas attendre beaucoup plus d'une minute pour voir le bouchon s'agiter, puis s'enfoncer. Nous retirions alors de l'eau un éperlan tout frétilant qui finissait le soir à la poêle en une friture où l'on mangeait le poisson tout entier d'une seule bouchée (l'éperlan est un petit poisson).

Je me souviens que Geo est venu passer quelques jours avec nous lors d'une permission qu'il avait eue quand il était rappelé en Algérie.

Une des dernières années où nous sommes allés au Pouliguen, Jocelyne (notre copine de Noyen) était venue avec nous. Dany était censée prendre des cours particuliers avec un jeune étudiant trouvé sur place. Un jour, en rentrant de la pêche, papa a croisé ma sœur, Jocelyne et le frère du « prof » qui se baladaient en voiture au lieu de travailler. Ce soir-là, il y a eu de l'ambiance dans la location qui devait être rue du Bois, en face de la boulangerie.

Ces vacances au Pouliguen représentent un temps fort de mon enfance et de mon adolescence. J'y suis retourné plusieurs fois et avec plaisir depuis mon mariage mais le charme n'était plus le même, bien sûr.

Pour remplir la page, une photo de Dany et moi et une de Françoise (1958).



Les voyages de ma jeunesse



*Je n'ai jamais traversé l'Atlantique en bateau sur le Queen Elisabeth,
mais je l'ai vu à Cherbourg en 1962.*

Ce chapitre est un album photo davantage qu'un recueil de souvenirs. Grace aux photos récupérées à Noyen et aux diapos scannées, je peux reconstituer les différents périples accomplis dans ma jeunesse avec mes parents. Grace à eux, j'ai pu découvrir la France autrement que dans les livres de géographie (pas question évidemment de télévision ou d'Internet).

Je sais que je suis allé en vacances à Binic (Côtes du Nord devenues plus tard Côtes d'Armor) et à Pornic (Loire Inférieure transformée en Loire Atlantique) quand j'étais encore petit. Cette photo en témoigne et, à vue d'œil, elle date de **1949**.

Je n'en ai aucun souvenir précis, mais on racontait plus tard que Mémé croyait avoir perdu Dany et qu'elle l'avait cherché pendant quelques secondes alors qu'elle la tenait dans ses bras.



En **1951**, nous étions allés beaucoup moins loin puisque nous sommes avec Geo à Bagnoles de l'Orne, station thermale située au sud du département de l'Orne.

1952 : Je me souviens que nous étions allés à Paris (j'avais bientôt 8 ans quand même), mais j'ai oublié les détails.

Cette même année, nous avons commencé à visiter les châteaux de la Loire. Nous sommes ici au château de Cheverny.



Hergé a repris l'architecture de ce château et lui a enlevé ses deux ailes latérales pour en faire le château de Moulinsart du capitaine Hadock.

Nous passons ensuite aux incontournables : Chambord et Chenonceau (ci-dessous), puis Villandry et ses superbes jardins.



Le château de Langeais est plus anecdotique mais ça rappelait à papa le film « la Duchesse de Langeais » sorti en 1942. N'oublions pas que mon père avait assuré pendant quelques années les projections dans le cinéma de Noyen.

En **1955**, une promenade à Guérande nous fait découvrir les marais salants.



Toujours la même année, nous voilà dans le Massif Central. Le Puy de Dôme est visible en arrière plan.

C'était la première fois que je voyais la montagne et j'avais été surpris par les ondulations bleutées qui sont apparues dans le lointain, longtemps après avoir passé Montluçon. Ça ne ressemblait pas aux images de la montagne que j'avais vues dans les livres ou au cinéma.

Nous sommes allés plusieurs fois dans cette région car Dany faisait tous les ans un séjour à Ternant, petit village situé à une quinzaine de kilomètres d'Issoire. Le bon air de la montagne était censé améliorer sa

santé fragile. Elle était hébergée chez madame Blateyron qui se faisait appeler Taty et qui gardait quelques enfants.

En 1957, nous escaladons le Puy de Sancy, en grande partie avec le téléphérique.

Nous descendons ensuite dans le Lot pour une exploration sans risque du gouffre de Padirac.

Le clou de la visite est la promenade en bateau sur le lac souterrain (nous sommes dans le bateau).

Cette même année, nous avons dû visiter la grotte de Lascaux, la vraie.



En 1959, nous continuons nos visites des châteaux de la Loire : Blois et, de nouveau, Chenonceau.

L'ouverture en juillet 1959 du pont de Tancarville est une nouvelle occasion de promenade. Prouesse technologique de l'époque, ce pont a été pendant longtemps le plus proche de l'estuaire de la Seine.



En **1960**, un long périple nous emmène dans le sud-ouest. Nous faisons une halte à Léognan (près de Bordeaux) chez les Châteauneuf, des cousins éloignés. Puis nous descendons au Pays Basque.

Cap à l'Est vers l'intérieur des Pyrénées.

Le « pèlerinage » à Lourdes est incontournable. J'avais fait ma communion en 1956 et, depuis cette date, je n'avais jamais remis les pieds dans une église. J'avais perdu tout contact avec la communauté religieuse et j'ai été surpris par la ferveur de la foule. Nous avons suivi une procession et je me suis senti mal à l'aise.

J'ai un autre souvenir précis de ce voyage avec la 403. La fermeture centralisée des portières n'existait pas encore, évidemment, mais une simple tirette permettait de fermer les portes individuellement, y compris celle du conducteur qui fermait aussi avec la clé. En arrivant à Saint-Jean-Pied-de-Port, tout le monde sort de la voiture, sans verrouiller les portières. Avant de sortir le dernier, j'appuie sur toutes les tirettes, je flanque ma porte arrière et je vais dire fièrement à papa : « J'ai réussi à fermer la voiture sans la clé ». Mon père blêmit et me dit : « Elle est restée sur le contact ». Avec un tournevis, il a fallu forcer le déflecteur de la fenêtre du conducteur et avec un fil de fer arriver à soulever la tirette. Inutile de dire que je n'ai pas été félicité pour mon « exploit ».

En **1961** un nouveau voyage nous emmène jusqu'à Monaco. Après avoir fait étape à Annecy, nous descendons par la route Napoléon. Le barrage de Serre-Ponçon dont la construction a été terminée en 1959 a donné naissance à un magnifique lac de retenue. Nous faisons un arrêt dans les gorges du Verdon.

Nous arrivons à Monaco et visitons le château princier.



Nous remontons ensuite vers Chamonix, par un itinéraire dont j'ai oublié le détail. Mais je me souviens que nous avons franchi le col d'Allos, dans les Alpes du sud. L'attraction principale de Chamonix est la montée à l'Aiguille du Midi. Nous prenons le téléphérique pour gommer les 2800 mètres de dénivellée. Nous ne sommes pas habillés très chaudement et nous arrivons de la Méditerranée.

Nous sortons de la cabine et escaladons quelques marches. Dany, pas très solide, tombe dans les pommes en arrivant en haut. Elle s'est remise rapidement.

En **1962**, un long voyage commence par Cherbourg (photo du Queen Elisabeth en tête de chapitre). La gare maritime, encore en service à l'époque, est devenue aujourd'hui la Cité de la mer que j'ai visitée avec Léa et Bastien.

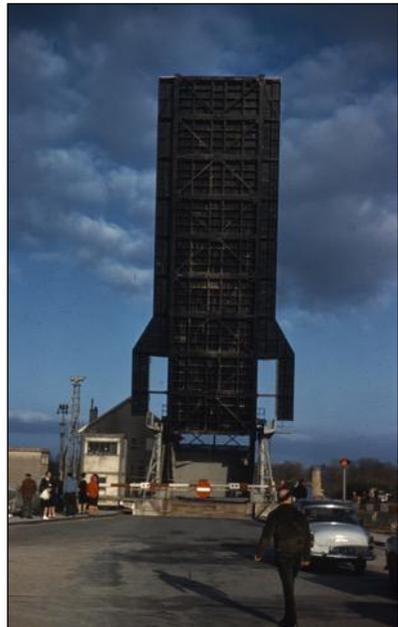
Nous redescendons ensuite par les plages du Débarquement.



Nous passons près du célèbre Pégasus Bridge (à droite).

Pèlerinage à Lisieux sur la route du retour.

Je ne pense pas que nous ayons fait tout ça dans la journée mais je n'ai aucun souvenir d'une quelconque nuit à l'hôtel.



Etudes universitaires

1962-1968



*Une image récente de l'Université de Caen, trouvée sur Internet.
A droite la fac de Sciences, à gauche, celle de Lettres,
au milieu, l'Aquarium.*

1962-63

Ma première année d'études universitaires se passe au Mans, au Collège Scientifique Universitaire (CSU), annexe de l'Université de Caen, situé rue Montbarbet, derrière le lycée Montesquieu. Le CSU est dirigé par monsieur Pinazzi. A l'époque, on peut seulement y faire MPC (Mathématiques-Physique-Chimie) suivi d'une licence de chimie.

Je loge rue Montoise, en face de la maison de tante Yvette où je vais prendre le petit déjeuner tous les matins. Une chambre mansardée au deuxième étage, une cuvette en faïence et un broc d'eau froide pour faire la toilette, les W.C. probablement au rez-de-chaussée. La douche n'était pas du luxe quand je rentrais le week-end à Noyen !

Bidoum m'a suivi en MPC. D'Argent, Ménil, Gauthier, et sans doute quelques autres ont fait de même. Chid est resté en Maths Sup, mais son frère Pierre Jeanneau, après une mauvaise année de « prépa », réintègre le parcours universitaire classique. D'après les résultats de la session de juin (voir ci-contre), les effectifs ne dépassaient pas la cinquantaine.

J'ai été marqué cette année-là par le professeur de physique, monsieur Salmon, qui était très pince sans rire et qui avait toujours beaucoup d'histoires drôles à nous raconter. J'allais toujours à ses cours avec beaucoup de plaisir, plus pour le personnage que pour la physique que j'aimais bien, mais sans passion.

Je me souviens également de la professeure de maths, madame Bermond. Son parfum empuantait rapidement le petit amphithéâtre de la rue Montbarbet mais ses cours étaient d'une grande rigueur (c'est la moindre des choses pour les maths). J'ai été ébloui par sa présentation du nombre complexe comme un couple de nombres réels sur lequel on définit deux lois de composition interne, l'addition de façon naturelle et la multiplication de façon beaucoup plus artificielle. Au bout du calcul apparaît le nombre imaginaire « i » dont le carré est égal à -1 !

Le directeur du CSU, monsieur Pinazzi, était professeur de chimie, très imbu de sa personne, vicieux et retors. Il était toujours accompagné de son appariteur-chauffeur-homme-à-tout-faire, monsieur Giraudet (un ancien militaire recasé dans un emploi réservé) qui était tenu d'assister aux cours afin d'effacer le tableau quand celui-ci était plein de formules chimiques. Inutile de dire que ce pauvre monsieur Giraudet piquait des pois régulièrement, à notre grande joie d'ailleurs.

Pendant cette année de MPC, j'ai passé beaucoup de temps à la brasserie du Théâtre, devant un billard électrique. J'ai même séché un cours pour la première fois de ma vie (avec un sentiment de culpabilité

épouvantable) car j'avais gagné beaucoup de parties gratuites qu'il n'était pas question d'abandonner pour aller en cours.



Publication dans le journal des résultats de l'examen.

Pinazzi ayant appris je ne sais comment que je souhaitais aller faire de la physique à Caen, il m'a convoqué dans son bureau pour me convaincre de rester au Mans afin de faire de la chimie. J'étais dans mes petits souliers. Il a longuement insisté sur la difficulté du certificat obligatoire de maths (TMP – Techniques Mathématiques de la Physique), mais, après avoir jeté un œil sur mes notes de l'année il a conclu avec un soupir que ça pouvait passer.

Comme il ne pouvait pas me retenir de force, je suis donc parti à Caen l'année suivante.

1963-64

En août, j'effectue deux voyages à Caen pour régler les problèmes de logement et d'inscription à l'Université. Lors de l'un d'eux, j'ai fait la course avec une Austin Mini. L'ID19 paternelle avait l'avantage dans les longues lignes droites grâce à sa vitesse de pointe (160 km/h) mais ne pouvait rien contre les accélérations de la Mini lors des sorties de virage. Nous nous sommes doublés ainsi plusieurs fois pendant le voyage. Avant d'arriver à Sées, la Mini, placée devant moi, aborde les S d'un passage à niveau. Je trouve sa vitesse un peu rapide mais je me dis : « Si elle passe, je dois passer aussi ». Et ça a marché ! Ça n'était sûrement pas raisonnable, mais la circulation était relativement réduite et on pouvait se permettre ce genre de fantaisie sans prendre trop de risques.

Lors de cette première année à Caen, je partage une chambre avec Bidoum, avenue Henri Chéron, à la sortie de Caen sur la route de Bretteville-

sur-Odon. Je ne me souviens pas du niveau de confort de ce logement mais ça ne devait pas être extraordinaire. Comme on s'y était pris un peu tard pour trouver une chambre, elle était située à l'opposé de l'Université. Heureusement, la 4 CV nous permettait de faire les trajets sans peine. Malheureusement, Bidoum était inscrit en licence de chimie, et, à part le certificat de Chimie Minérale, nous n'avions aucun cours en commun. Il fallait donc un peu jongler avec les horaires. Ça n'était pas trop gênant car nos journées étaient bien remplies et, quand on avait des trous, on pouvait aller travailler dans « l'Aquarium », une grande galerie vitrée qui reliait la fac des sciences à la fac de lettres, ou bien à la bibliothèque à l'atmosphère nettement plus silencieuse.

Les études supérieures étaient alors structurées de la manière suivante : une première année appelée « propédeutique » (pour moi, c'était MPC obtenu l'année d'avant) suivie de la licence composée de six certificats : quatre obligatoires et deux autres optionnels. Les étudiants brillants passaient trois certificats par an, les autres deux (ou moins en cas d'échec). La première année, je me suis inscrit à TMP (Techniques Mathématiques de la Physique), Électricité, et Chimie Minérale.

Deux profs officiaient en TMP, monsieur Pham et madame Guinée. Le premier, d'origine vietnamienne, à la discrétion asiatique, très efficace, bon pédagogue, enseignait la théorie des ensembles, les matrices, les polygones orthogonaux... La seconde, perchée sur ses talons hauts, maquillée plus que nécessaire, hautaine, cassante, nous infligeait les fonctions et leurs propriétés, avec des démonstrations faisant intervenir quantité d'« epsilons » qui tendaient évidemment vers zéro. Démonstrations efficaces et rigoureuses sans aucun doute, mais qui manquaient terriblement d'élégance. Celles de monsieur Pham avaient beaucoup plus d'allure !

J'ai oublié le nom du professeur d'Électricité dont le cours n'était pas vraiment passionnant. Il a fallu assimiler les « gradient », « rotationnel », « divergence », noms barbares dont la signification m'a paru beaucoup plus simple quand il a fallu que j'enseigne ces notions à mes étudiants manceaux.

J'ai aussi oublié le nom de la professeure de Chimie Minérale mais pas son surnom : « la mère miné ». Assez âgée (pas loin de 60 ans !), elle dissimulait ses rides sous un maquillage abondant et enseignait la chimie comme les sciences naturelles. Premier chapitre : l'hydrogène, deuxième chapitre : l'hélium, troisième chapitre : le lithium... Le lecteur averti aura compris qu'elle suivait l'ordre de la classification périodique de Mendeleïev. A l'intérieur de chaque chapitre, on passait en revue les propriétés physiques, chimiques, et autres fantaisies. Je n'ai pas le souvenir de la

moindre allusion à la structure des couches électroniques de ces éléments qui détermine pourtant leurs propriétés chimiques. Il me semble que j'ai suivi ce certificat jusqu'à la fin de l'année mais je n'ai jamais passé les épreuves.

Le mois de juin arrive, apportant son lot d'examens. Avec 10/20 à l'écrit et 10/20 à l'oral j'obtiens « brillamment » TMP, ce qui était rare dès la première année. Pour le certificat d'Électricité, il faudra repasser en octobre, à la deuxième session. Mission accomplie dans la douleur, mais avec une miraculeuse mention AB à la clef.

Bidoum fait une demande pour loger à la Cité Universitaire. Je cherche en même temps à me rapprocher de l'université et je trouve une chambre plus centrale, rue de Hastings.

1964-65

Je réside chez monsieur et madame Brunet. Il est professeur d'anglais à l'Université et elle ne travaille pas. Le couple louait une chambre simplement pour rendre service aux étudiants. Ce prof était assez âgé (au moins 50 ans !) et le couple m'a semblé un peu folklorique. C'est elle qui portait la culotte, ils faisaient chambre à part et il portait des chemises de nuit. Il y avait quelques livres dans la chambre que j'occupais dont une série d'épais bouquins écrits par le propriétaire des lieux et qui traitait du rire chez David Hume (je ne suis pas absolument certain du nom, surtout après avoir lu ce qu'en dit Wikipédia). Ma chambre, simple et confortable, était équipée d'un lavabo avec eau chaude et eau froide, le grand luxe !



La décoration des murs est à base de dessins de voiture récupérés dans Spirou (j'étais abonné depuis fort longtemps).

Le magnétophone posé sur la table est décrit dans le chapitre « Audiovisuel ». Il me servait pour écouter mes disques classiques enregistrés sur cet appareil. On aperçoit le haut du transistor (la poignée) au-dessus des papiers posés à gauche.

Avec deux certificats en poche, il faut choisir la suite et je jette mon dévolu sur « Optique » et « Thermodynamique et Mécanique Classique ». Ce dernier était un certificat double avec deux parties complètement indépendantes, mais pas assez consistantes pour former un certificat à part entière. Pour compléter le tableau, je m'inscrivis également en Électronique, certificat optionnel dans une discipline qui prenait son essor.

Le cours d'optique de monsieur Cojan est une petite merveille de précision. Les TP sont un peu plus difficiles car le réglage des appareils est parfois délicat. L'interféromètre de Michelson, en particulier, constituait un vrai cauchemar. Cette année-là, j'avais pris la décision de recopier proprement mes notes. Cette réécriture avait évidemment pour effet de faire un peu mieux rentrer ce que j'avais partiellement compris pendant le cours. Ce travail régulier, allié au plaisir que je prenais à étudier cette matière m'a apporté ma seule et unique « mention Bien » de mes études universitaires. J'ai eu l'occasion de revoir plus tard monsieur Cojan car il était dans mon jury de thèse de troisième cycle.

La Thermodynamique et la Mécanique Physique ne m'ont pas laissé de souvenir particulier. Un seul peut-être. Lors de l'examen de Thermo, je séchais sur une question faisant intervenir l'entropie car la formule que j'avais en mémoire, $S = Q/T$, ne menait à rien. L'épreuve se passait en amphithéâtre et un coup d'œil furtif sur la copie de l'étudiant du rang précédent m'a grandement éclairé : c'est la relation différentielle $dS = dQ/T$ qu'il fallait utiliser ! Grâce à cette aide, et peut-être aussi à mes aptitudes, j'ai obtenu ce certificat en juin avec la mention AB.

Le cours d'Électronique était un peu particulier, en grande partie à cause de l'étrange personnalité du professeur, monsieur Thureau. Il avait dans l'œil comme une lueur de satire. Parfois, pendant le cours, il s'arrêtait de parler et dévisageait les étudiants (surtout les étudiantes !) pendant de longues secondes. Soudain, son œil s'allumait et il disait : « Mademoiselle, vous étiez absente au cours de la semaine dernière, j'aimerais bien que ça ne se reproduise pas ». Pour ce qui est de l'aspect scientifique de cette matière, je n'ai jamais vraiment accroché car les approximations grossières qu'il fallait faire pour obtenir des formules utilisables heurtaient mon sens

mathématique de la rigueur. J'ai été collé au certificat en juin et, conscient de mes lacunes, je ne l'ai pas repassé à la deuxième session.

Au niveau des relations humaines, je garde le contact avec Bidoum et je passe également beaucoup de temps avec Pierre Jeanneau (le frère de Chid dont il est question quand j'étais en Math-Élem) qui faisait une licence de physique comme moi et Sophie, sa copine, qui faisait des études de lettres. Jean-Max et Danièle font également partie de la bande ainsi que Colette Poulain, une copine de Sophie également en lettres. J'avais connu Jean-Max et Danièle en MPC. Danièle avait eu son examen mais pas Jean-Max. Elle s'est inscrite en chimie à Caen et Jean-Max s'était inscrit en droit pour suivre l'élue de son cœur.

Danièle est devenue prof de chimie au Mans et Jean-Max a fait une carrière honnête aux Mutuelles du Mans. J'ai revu Danièle de temps en temps et j'ai croisé Jean-Max au Super U de La Suze l'été 2007 car ils ont une maison de campagne sur la route de Roëzé. Jean-Max, handicapé par la maladie de Parkinson depuis longtemps, est décédé en 2018.

Je vais vite tomber amoureux de Colette et nous aurons, en février, une aventure très sage à laquelle elle a mis fin au bout de trois semaines. J'ai compris que nous avons fait tous les deux une erreur d'aiguillage et nous sommes restés amis jusqu'à la fin de l'année universitaire.



De gauche à droite : Danièle, Jean-Max, moi et Pierre Jeanneau.



Sortie champêtre. De gauche à droite, Pierre, Sophie, Colette, moi et Danièle.

1965-66

Je cherche à me rapprocher encore plus de l'université et je trouve une chambre rue du professeur John Orr, à deux pas du campus. Les propriétaires sont un couple de personnes âgées qui vivent avec leur fille, mère célibataire d'une trentaine d'années, et leur petit-fils de 4 ou 5 ans. Des gens simples et généreux qui ne manquaient pas de me faire partager leur dessert de temps en temps. Le confort est le même que chez monsieur Brunet : lavabo dans la chambre et toilettes sur le palier.

Mon capital se monte maintenant à quatre certificats et il n'en faut plus que deux pour obtenir la licence.

Je m'inscris de nouveau en Électronique malgré mon peu d'intérêt pour la matière mais conscient de son importance pour l'avenir.

Je choisis aussi MMP (Méthodes Mathématiques de la Physique), la « suite » logique de TMP obtenu en première année. Mon goût prononcé pour les maths va être satisfait.

Je m'inscris également, et pour le plaisir, au certificat de Calcul des Probabilités. Les mathématiques du hasard exerçaient sur moi un attrait indéniable, lié à la contradiction apparente entre rigueur et aléatoire. J'ai été un peu déçu car c'était quand même des maths abstraites et difficiles. Comme je savais que je ne passerais pas l'examen, j'ai suivi ce certificat en dilettante mais quand même avec un minimum d'intérêt.

J'avais aussi envisagé de suivre le certificat de cristallographie, mais ça faisait trop et il y avait des incompatibilités horaires avec les autres certificats. A posteriori, et compte tenu de ma future carrière, cette matière m'aurait pourtant été beaucoup plus utile que les probabilités !

J'ai eu MMP en juin, mais j'ai été collé au certificat d'Électronique. Comme il ne me manquait plus que celui-là pour boucler la licence, je l'ai repassé en octobre et je l'ai obtenu avec une miraculeuse mention AB.

Bidoum a terminé sa licence de chimie. Pendant les vacances, il épouse Françoise, institutrice dans un petit village près de Caen. Il devient professeur de physique-chimie, ce qui était possible à l'époque avec une licence.



Je suis simplement invité à la messe de mariage et j'en suis un peu marri. Bidoum était quand même un très bon copain et nous partagions beaucoup de choses, y compris nos affaires de cœur. J'étais donc au courant de tous les détails de son histoire d'amour avec Françoise. Cependant, voyant que j'avais fait l'effort de venir à Caen pour la cérémonie, ils ont été pris de remords et m'ont trouvé une place sur un bout de table afin que je puisse participer à la fête jusqu'au bout.

Nous nous sommes vus de temps en temps pendant que je faisais mes deux années de DEA puis deux ou trois fois après mon mariage. Et puis plus rien, par manque de volonté de la part des uns comme des autres. Récemment, grâce aux Pages Blanches sur Internet, j'ai retrouvé leur adresse et je suis passé les voir à l'improviste en 2012, lors du retour d'un de mes voyages à Cherbourg en solitaire. Ça n'était pas une bonne idée. Nous avons passé une heure ensemble, agréable certes, mais j'en suis reparti avec

une impression de malaise indéfinissable. Nous avons échangé deux mails depuis, mais ça n'est pas allé plus loin.

Pierre et Sophie en ont également terminé avec les études supérieures. Pierre, qui se destinait à l'enseignement, a passé et obtenu le CAPES.

Il était encore à Caen avec Sophie l'année suivante pour des raisons que je ne m'explique pas (peut-être des stages avant d'enseigner pour de bon).

Il partira en Algérie avec Sophie pour faire son service militaire dans le cadre de la coopération.



L'Algérie, indépendante depuis 1962, n'avait pas encore eu le temps de former des professeurs et faisait donc appel à l'ancien colonisateur français. Dans le cadre de la coopération, le service durait deux ans (au lieu d'un).

Beaucoup de Français sont restés en Algérie après le service (c'est le cas de Pierre et Sophie), ce qui n'a pas été sans poser de problèmes quand l'Algérie n'en a plus voulu à la fin des années 80.

Je ne les ai jamais revus mais j'ai su par Danièle David qu'ils s'étaient séparés.

Pendant ces trois années de licence, j'ai un peu réfléchi à ce que j'allais faire ensuite, mais pas avec une intensité considérable. Dans le cadre familial, je n'étais soumis à aucune pression explicite, mais Geo était le modèle de la réussite. Simple technicien électrique SNCF, il avait quitté les chemins de fer pour rentrer chez IBM, ce qui était fort courageux car il abandonnait la sécurité tranquille pour l'aventure dans l'inconnu. Après une formation de 6 mois et un séjour militaire forcé en Algérie (en tant que rappelé), il commence une carrière d'inspecteur IBM, c'est-à-dire de réparateur d'ordinateurs. Il apprend l'Anglais tout seul et gravit rapidement

les premiers échelons d'une carrière qui le mènera à une fonction que je n'ai jamais pu déterminer avec précision, mais qui était au niveau de la direction d'IBM France. Lors des séjours de Geo à Noyen, j'écoutais béatement le récit de ses exploits.

Mimi était institutrice en maternelle, mais, dans l'esprit machiste qui régnait à l'époque, cette profession, presque déshonorante pour un homme dans l'esprit de Geo, était tout à fait acceptable pour une femme. Elle a arrêté de travailler après la naissance de Christian car Geo commençait à gagner très bien sa vie et avait décrété qu'il était stupide de redonner aux impôts la moitié du salaire de Mimi.

Après avoir eu son bac en 1964, Dany s'est offert une année sabbatique en faisant MPC. Je ne sais même pas si elle a passé les épreuves car elle avait toujours voulu devenir institutrice, ce qu'elle a fait à la rentrée suivante.

Quant à moi, j'avais escamoté dans un premier temps une future carrière d'ingénieur puisque j'avais choisi de faire MPC plutôt que Maths Sup. Mais l'idée germe toujours dans ma tête, d'autant plus que Jean-Paul Ménissez et Robert Haegeli étaient élèves-ingénieurs, le premier en chimie à Rouen et le second à l'ENSMA de Poitiers (Ecole Nationale Supérieure de Mécanique et d'Aéronautique).

Avec une licence, il était possible de rentrer sur dossier en deuxième année d'école d'ingénieur, ce qui ne faisait pas perdre de temps par rapport à ceux qui avaient fait Maths-Sup et Maths-Spé en trois ans (c'était le cas de Robert et de la majorité des taupins). Pas question de faire de la chimie, mais j'envoie un dossier à Poitiers et un autre à l'École Nationale Supérieure d'Electrotechnique, d'Hydraulique, de Radioélectricité et de Mathématiques Appliquées de Grenoble (ouf !). Mon parcours universitaire était honnête, mais quand même un peu laborieux par rapport aux champions qui obtenaient la licence en deux ans. Et en juin, je n'avais pas encore terminé cette licence.

J'ai retrouvé deux lettres en provenance de Grenoble. Le 13 juillet, un accusé de réception de mon dossier pour une admission sur titre en deuxième année de la section « Mathématiques Appliquées », et, le 29 juillet, une lettre polie de refus dû à une sélection sévère à cause du grand nombre de candidats par rapport au nombre de places disponibles. Ces deux courriers étaient quand même signés de la main de Louis Néel, directeur de l'école Polytechnique de Grenoble et, surtout, futur prix Nobel français de physique (obtenu en 1970).

J'ai également été refusé à Poitiers.

Je n'avais pas envie de rentrer, comme Bidoum, dans l'Éducation Nationale. Il ne me restait qu'une solution : continuer mes études, ce qui était possible avec le DEA, Diplôme d'Études Approfondies, qui était tout récent puisqu'il a été créé en 1964. Je n'avais pas la moindre idée des suites professionnelles éventuelles de cette formation.

Beaucoup plus tard, j'ai réfléchi sur ces « bifurcations » où le choix (ou le refus) d'une possibilité change complètement le reste de votre vie. Ce genre de situation est magnifiquement illustré dans le film d'Alain Resnais, « Smoking, no smoking », où l'héroïne jouée par Sabine Azéma voit sa vie emprunter des chemins totalement différents selon qu'à un moment donné, elle décide d'allumer ou de ne pas allumer une cigarette. Le film illustre les deux options alors que dans la vraie vie on n'accède évidemment qu'à une seule.

J'avais fait MPC par choix. Je n'ai pas été ingénieur à cause des deux refus. Je ne suis pas rentré dans l'enseignement secondaire avec ma licence. Voilà trois exemples de « bifurcations ». Nous en rencontrerons d'autres dans les pages qui viennent.

Si on les combine avec les « bifurcations » d'ordre sentimental, ça fait une multitude de vies possibles, mais une seule réelle. Et il faut faire avec, sans regrets.

1966-67

Je m'inscris donc au DEA de Mécanique Quantique. Un tronc commun et deux options : Physique Atomique d'une part et Physique du Solide d'autre part.

Une mauvaise année. Pierre et Sophie sont toujours là et Bidoum n'est pas bien loin, mais ma solitude affective commence à être pesante (j'ai 22 ans et deux bons copains sont mariés !).

Le cours de mécanique quantique est assuré par messieurs Cojan et Barrat. Je connais le premier que j'avais déjà eu en optique et je le retrouve avec plaisir.

Je découvre monsieur Barrat dont le cours est une petite merveille de précision. Jeune professeur agrégé, il arrivait devant les étudiants sans aucune note et alignait, pendant une heure, des équations et démonstrations d'une rigueur mathématique absolue. Sa femme, assez mignonne mais plutôt timide, nous faisait les Travaux Dirigés.

Monsieur Fortini assure le cours de Mécanique statistique. Brouillon, confus, mauvais pédagogue. Je n'ai jamais accroché à son discours.

Une dizaine d'heures de cours seulement, ce qui supposait beaucoup de travail personnel chez soi ou en bibliothèque.

Le sport est très présent dans mon emploi du temps, plus de dix heures par semaine. Gymnastique, piscine, tennis et foot, pour garder la forme car je joue en équipe première à Noyen.

J'assure aussi des colles (rémunérées) en TMP, certificat obtenu lors de ma première année caennaise.

Cette année-là j'ai également suivi un stage d'initiation au FORTRAN, le langage de programmation scientifique de l'époque. Je n'ai pas appris grand-chose et l'absence d'ordinateur ne permettait pas de tester les quelques lignes de programme que l'on nous faisait écrire. Je me souviens cependant avoir découvert le « schéma de Horner », un algorithme qui permet de calculer de façon économique et itérative la valeur d'un polynôme.

Au deuxième semestre, je choisis l'option Physique Atomique car monsieur Fortini assure la partie Physique du Solide et je ne souhaite pas continuer à le subir. Monsieur Margerie, jeune et brillant professeur, nous fait découvrir les mystères de la structure électronique des atomes. C'était parfois un peu dur car, dans ce domaine, les calculs d'orbitales deviennent très vite compliqués.

Comme je l'ai découvert avec plaisir quelques années plus tard, le domaine de l'infiniment petit est un monde étrange et sa compréhension nécessite d'abandonner une partie des « réflexes » permettant d'appréhender la physique « ordinaire ». J'ai entendu récemment une citation de Richard Feynman, grand physicien (prix Nobel 1965), pédagogue et vulgarisateur du 20^{ème} siècle. A la fin de son cours de mécanique quantique, il disait à ses étudiants : « Si vous pensez avoir tout compris, c'est que je n'ai pas été clair ».

Mais, cette année-là, j'ai beaucoup souffert car, malgré mes efforts, ça ne voulait pas rentrer. J'ai donc échoué aux épreuves de juin et, conscient de mes lacunes, j'ai préféré ne pas passer celles d'octobre et redoubler pour la première fois de toute ma scolarité.

1967-68

J'ai 23 ans et, même si mes parents ont les moyens de m'offrir cette année d'étude supplémentaire, je souhaite acquérir une certaine indépendance financière. Je trouve donc un poste de professeur de maths au Petit Séminaire à Caen où je commence à travailler avant la rentrée universitaire. On ne peut pas dire que ça se soit bien passé. Je n'étais pas

encore très « mûr » et j'avais du mal à faire la part du « jeu » et celle du travail avec mes élèves de quatrième et troisième. Ma pédagogie laissait également à désirer et je visais toujours beaucoup trop haut par rapport à ce que pouvaient absorber les élèves. Les conséquences ne se firent pas attendre : indiscipline, protestations, convocation par le Directeur. J'essaie tant bien que mal de recadrer un peu les choses.

En octobre, je rencontre Gilbert Raignault, un ancien camarade de Sablé qui avait été un peu plus lent que moi et terminait sa licence de chimie au Mans. Il me dit qu'il y avait sûrement des postes d'Assistants au CSU et que je devrais essayer d'en avoir un. Lors d'un de mes passages au Mans, je m'arrête donc à Vaurouzé (lieu-dit du campus manceau) et je vais voir monsieur Zarembovitch, un des professeurs de physique du Mans. Il me dit qu'il n'y a pas de poste vacant en ce moment mais que monsieur Brou a demandé sa mutation pour Caen et que, s'il l'obtient, il y en aura un.

Je repars sans trop d'espoir et, suivant les conseils de monsieur Zarembovitch, j'envoie quand même une lettre officielle de candidature.

Le 23 octobre, je reçois un courrier de monsieur Lehmann qui dirigeait le service de physique du CSU.

Monsieur,

Comme suite à votre récente visite ainsi qu'à votre lettre du 20 Octobre, je suis heureux de vous faire savoir qu'un Poste d'Assistant est vacant au Service de Physique du C.S.U. du MANS, à partir du 1er Novembre prochain.

Si vous êtes toujours intéressé par ce Poste, je vous serais très obligé de bien vouloir remplir les deux feuilles ci-jointes et me les rapporter dès que possible.

Je vous serais également reconnaissant de vous mettre en rapport avec le Professeur ZAREMBOVITCH et Monsieur GASSE, Assistant de Physique, afin de déterminer avec eux votre service pour l'année à venir.

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de ma considération distinguée.



R. LEHMANN
Maître de Conférences

Quand je vois le parcours du combattant qu'il faut effectuer maintenant pour obtenir un poste d'enseignant-chercheur, je me dis que nous vivions alors une époque bénie. Mais c'était le début de l'Université de masse et le CSU du Mans, en pleine expansion, avait besoin de bras et de têtes.

Je passe donc au Petit Séminaire pour démissionner lâchement et, une semaine plus tard, je prends mes fonctions d'assistant au CSU.

Voilà comment, de façon quasiment involontaire et à la suite de deux ou trois hasards successifs, j'ai commencé une carrière professionnelle universitaire de 38 ans. Encore un autre type de « bifurcation » !

Je partage donc mon année entre mon service d'enseignement au Mans et mes cours de DEA à Caen. Curieusement, cette situation nouvelle me débloque les neurones et la mécanique quantique qui me semblait très ésotérique l'année précédente devient nettement plus claire. Je prends beaucoup de plaisir à préparer les TD pour mes étudiants du Mans et mon expérience malheureuse au Petit Séminaire me permet de mieux cadrer ma pédagogie.

En février, je reprends contact avec Marie-Claude et ma situation affective s'améliore notablement.

L'année se poursuit tranquillement jusqu'en mai. Nous sommes en 1968 et les grèves commencent. N'ayant aucune conscience politique, je subis les événements plus que je les vis. Je me trouve simultanément des deux côtés de la barrière puisque je suis enseignant au Mans et étudiant à Caen. Au Mans, j'ai été empêché de faire mes TD par une bande d'étudiants agités menés par Dominique Rouits (le frère de Michel) qui deviendra plus tard un chef d'orchestre connu. A Caen, malgré la résistance de monsieur Barrat, un peu réactionnaire, les cours ont fini par s'arrêter. J'ai assisté à quelques Assemblées Générales qui m'ont laissé le souvenir d'un joyeux bazar. Lors de l'une d'elles, j'ai vu débarquer des étudiants du Mans, Gilbert Raignault en tête, hurlant « Le Mans autonome, Le Mans autonome ». La décision est prise d'annuler la session de juin en attendant des jours meilleurs.

Alors je suis parti en vacances au Portugal avec Marie-Claude et au retour, elle m'a accompagné à Caen pour m'aider à réviser.

En septembre, j'obtiens mon DEA, option Physique Atomique.

Je passe au Mans pour préparer la rentrée et je fais la connaissance de monsieur Fayet, fraîchement nommé Maître de Conférences au CSU.

Celui-ci me propose d'intégrer sa future équipe de recherche. J'accepte, évidemment, sans trop savoir ce que ça peut signifier car je n'avais pas du tout intégré le fait qu'un universitaire devait faire de l'enseignement et de la recherche. Après avoir contacté monsieur Margerie, un des responsables du DEA, Fayet m'explique que, compte tenu de l'orientation qu'il souhaite donner à ses travaux de recherche, il serait préférable que je passe à la deuxième session l'option « Physique du solide » de mon DEA. Je suis bien obligé d'accepter et je me plonge sans conviction dans le cours de physique du solide dont j'ignore à peu près tout. Je passe les épreuves, avec la certitude de ne pas avoir réussi. Mais, miracle, j'obtiens mon option « Physique du solide » avec 10 de moyenne et la très grande indulgence du jury. Avec le recul, je me dis que ça n'aurait strictement rien changé à ma carrière et à mes travaux si on m'avait épargné cette corvée inutile.

Cette épreuve met un terme à une succession quasi ininterrompue de onze années terminées par des examens (seule l'année de seconde m'a offert un court répit). A chaque fois, j'ai eu la sensation physique de monter à l'étage au-dessus, passant par une trappe en me hissant à la force des bras.

Ma vie professionnelle est déjà commencée depuis un an. Elle se poursuivra jusqu'en septembre 2005 et est racontée par ailleurs.

Les vacances et les amours



Seulement deux photos de moi pour l'année de mes 18 ans. Celle qui figure sur mon permis de conduire et celle que j'ai extraite de la photo de classe de terminale.



Egalement deux photos de moi pour l'année de mes 24 ans, prises par Marie-Claude lors de notre voyage au Portugal pendant l'été 68. En six ans, j'ai perdu quelques cheveux.

Entre 18 et 24 ans, les « bifurcations » dont il a déjà été question sont nombreuses. Tout est possible mais rien n'est certain, que ça soit dans le domaine des études comme dans celui des amours. Le moindre choix, la moindre rencontre, et tout le reste de votre vie est différent. Très excitant, mais, pour moi, relativement inconfortable.

Les années évoquées dans ce chapitre sont celles de mes études universitaires. Pour avoir une meilleure vision de la continuité de ma vie, il est possible de passer d'un chapitre à l'autre en enchaînant année universitaire et vacances.

Le microcosme noyennais

Afin d'éviter les notes de bas de page et les répétitions inutiles, je commence par présenter, en image, les personnes que l'on retrouvera sur de nombreuses photos. Certaines sont déjà évoquées dans le chapitre « Noyen, mon village », mais les voilà âgées de 18-20 ans.

Jean-Paul Ménésez est le beau-frère de Geo, mais surtout le copain et rival de l'école primaire.

Il est allé au collège technique au Mans mais il reste un partenaire de jeu pendant les vacances.

Après le bac, il est rentré en école d'ingénieur chimiste à prépa intégrée à Rouen.



Robert, parisien, est le copain de vacances de mon enfance. Il est resté celui de mon adolescence. Il a fait des études d'ingénieur en mécanique et aéronautique à Poitiers.



Joseph Bougeant (au centre) est un copain de l'école primaire mais il devait avoir un an de plus que moi. Dany est à gauche. Jean-Paul Bougeant, à droite, était plus jeune.

Je jouais au foot avec Joseph et Jean-Paul. Ce dernier est décédé dans un accident de voiture alors qu'il avait une trentaine d'années.



Françoise Lepannetier était parisienne et venait en vacances chez sa grand-mère qui habitait rue Alphonse Leporché, à 50 m de la maison neuve. Deux de ses cousines habitaient Noyen. Je devais avoir 15 ou 16 ans quand nous avons fait connaissance.

J'ai été très amoureux de Françoise, mais il ne s'est jamais rien passé entre nous. Mon comportement à son égard était sans ambiguïté mais, comme elle ne répondait pas à mes avances, je lui ai déclaré ma flamme par courrier. Elle m'a répondu qu'elle préférait que nous restions amis mais ça n'a pas atténué mon ardeur. Pour elle, j'aurais marché sur la tête et j'ai bien l'impression, avec le recul, qu'elle me faisait quand même beaucoup marcher tout court. Très souvent, nous sommes restés à discuter dans la voiture, en pleine nuit, au retour d'un bal ou d'une séance de cinéma. Discussions à n'en plus finir, sur tout et sur rien, mais surtout sur Dieu (elle avait été convertie par Robert) et sur nos amours, les siennes avec Robert puis Joseph (ou l'inverse), les miennes avec pas grand monde

puisqu'elle était ma préoccupation essentielle, avec Marie-Claude quand même, lors de notre première tentative avortée.

Nous nous sommes écrits entre 1963 et 1967 (j'ai encore ses lettres mais je n'y trouve rien de vraiment intéressant). Elle a été omniprésente dans mon esprit pendant ces années-là et elle le fut encore longtemps après mon mariage.

Françoise a épousé Alain Délélé, un manceau dont les parents avaient une résidence secondaire près de chez Joseph mais qui ne faisait pas vraiment partie de notre bande. Je crois savoir qu'ils ont eu deux enfants mais Alain a sombré dans l'alcoolisme et est décédé depuis longtemps.

Dany est également « sortie » avec Joseph et Robert (après Françoise). Suite à un chagrin d'amour, elle avait même envisagé de tenter sa chance avec Jean-Paul mais elle n'en a rien fait. Elle a épousé Robert en 1968.

Marie-Claude n'est pas en photo mais elle appartient aussi à cette histoire. Lors de notre première rencontre en 1965, elle avait des vues sur Joseph. Elle a dansé avec moi pour pénétrer dans notre petite bande. Mais Joseph, après lui avoir laissé quelques espérances, ne donnera pas suite. Il se réveillera en 1968 alors que j'avais repris ma relation avec Marie-Claude. Un peu tard ! Il épousera une fille qui n'était pas de Noyen.

Jocelyne était une amie d'enfance. Elle a arrêté ses études après le bac et a travaillé comme secrétaire au Crédit Agricole. Elle est donc absente de mes récits de vacances dans les pages qui suivent. Mais elle était présente lors des week-ends et des sorties au bal du samedi soir. Je crois qu'elle était un peu amoureuse de moi et il nous est arrivé de « flirter » de façon brève et épisodique. Mais c'était essentiellement une amie.



Elle a eu une aventure avec un footballeur de Malicorne qui lui a fait un enfant, Valérie. Pendant qu'elle était enceinte, nous avons continué à nous voir comme avant. Un jour, ma mère m'a fait la réflexion suivante : « J'aimerais bien que tu arrêtes d'emmener Jocelyne dans ta voiture car les gens de Noyen disent : " Tiens v'là l'gars Leblé qui promène son gamin " ». Je n'en ai rien fait, évidemment. Jocelyne épousera un garçon rencontré en vacances, Robert Mysson. Ils n'auront pas d'enfant car il était stérile !

Je passe maintenant au récit chronologique de mes vacances et de mes amours.

1962

Je viens d'avoir le bac et je ne souviens plus du détail des vacances de cette année-là. Une seule certitude, je suis allé passer un mois à Londres avec Dany, pour un séjour linguistique.

Sans que j'aie rien demandé, ma mère a tout organisé. Dany vient de terminer sa seconde et ce séjour peut lui être utile au niveau scolaire mais pour moi la justification n'est pas évidente.

Pas de souvenir précis du voyage. Le bateau, forcément, entre Calais et Douvres par exemple, car le tunnel sous la Manche était encore dans les cartons.

Nous étions logés dans une espèce de pension de famille à Hampstead, dans la banlieue nord-ouest, en compagnie de nombreux Français, ce qui contrariait fortement l'immersion linguistique.

Nous avons tous les matins une heure de cours du côté d'Oxford Street. A part cette contrainte qu'il nous arrivait parfois d'escamoter, nous avions quartier libre. Un mois entier pour visiter Londres ! Quelle chance, même si je n'étais pas préparé à profiter d'une telle aubaine.

J'ai donc fait le tour de tous les monuments dont j'avais entendu parler pendant mes cours d'anglais : Buckingham, Tower Bridge, la château de Windsor... J'ai expérimenté personnellement la particularité acoustique de la fameuse « Whispering gallery », dans Saint Paul's Cathedral.

J'ai passé beaucoup de temps au Natural History Museum où j'ai découvert quantité de fossiles. Je pense qu'il était gratuit, au moins pour les jeunes de mon âge.

Le métro était bien sûr notre moyen de transport habituel. Nous avons une carte mensuelle pour les trajets Hampstead-Oxford Street mais, pour les autres trajets, il fallait acheter un billet qui, contrairement au métro parisien, se prenait entre deux stations. J'ai souvent « oublié » de prendre un ticket et, lors des contrôles inopinés, je présentais ma carte mensuelle en

jouant les innocents. Bien sûr, il fallait parfois payer une amende mais la dépense restait inférieure à ce qu'auraient coûté les billets que je n'avais pas achetés.

A cette époque, l'Angleterre disposait d'un système monétaire antédiluvien où il fallait 20 shillings pour faire une livre et 12 pence (penny au singulier !) pour faire un shilling. Heureusement, mon goût prononcé pour le calcul me permettait de contrôler sans difficulté le rendu de la monnaie lors de mes achats divers.

Je n'ai pas oublié que, en échange d'une petite pièce blanche de six pence, les distributeurs automatiques de friandise du métro londonien fournissaient une délicieuse barre de caramel enrobé de chocolat (j'en salive encore).

Les trottoirs de Londres étaient très propres, ce qui était loin d'être le cas dans les villes françaises. La raison en était pourtant très simple. Les contrevenants pris en flagrant délit se voyaient infliger par le bobby de service une amende de « five pounds » (ce qui représentait une somme conséquente).

Une dernière surprise : les passages pour piétons (passages cloutés en France et zebra crossing en Angleterre). En France, le piéton attendait qu'il n'y ait plus de voiture pour traverser la rue. A Londres, les voitures s'arrêtaient quand le conducteur voyait un piéton sur le trottoir à l'extrémité d'un zebra crossing. Heureusement, les choses ont un peu évolué en France.

1963

Je viens d'être reçu à MPC et, le 1^{er} juillet, je commence un job d'été (mais l'expression n'existait pas encore) à la Mutuelle Agricole, compagnie d'assurance des agriculteurs. Mon oncle (tonton Jean, mari de tante Yvette, la sœur de ma mère) y occupait un poste dans l'encadrement et il m'avait trouvé ce travail pour les vacances. Une petite parenthèse pour montrer l'état d'esprit qui régnait entre la direction et les syndicats. Mon oncle racontait que, pendant les réunions des dirigeants de cette entreprise, il était parfois question d'augmenter le salaire des employés. Mais il se trouvait toujours quelqu'un pour avancer l'argument hautement fallacieux suivant : « Si on le fait maintenant, on ne pourra plus rien leur offrir quand ils manifesteront pour demander une augmentation ».

Mon travail à la Mutuelle Agricole n'a vraiment rien de passionnant. Pendant la première semaine, j'effectue des séries d'additions (à la main) du matin jusqu'au soir pour vérifier des calculs qui avaient déjà été faits par

quelqu'un d'autre auparavant. Ensuite, j'ai eu à contrôler les cartes perforées relatives à des inséminations artificielles (de vaches !). Je comparais les informations originales qui figuraient sur un document papier avec celles qui avaient été transcrites par des opératrices sur des cartes perforées et qui figuraient sur un listing. Ces cartes n'étaient pas destinées à être lues par un ordinateur mais simplement par une machine qui effectuait des opérations de tri et imprimait différents listings selon les informations que l'on souhaitait regrouper.

L'ambiance des bureaux est très féminine et les potins vont bon train. Les histoires d'amour aussi. J'ai pu observer le manège d'un jeune « chef » tournant autour d'une secrétaire qui ne demandait que ça ainsi que les commentaires de la dite secrétaire avec ses collègues. Et un lundi matin, elle a raconté le week-end qu'elle avait, enfin, passé avec « lui ». Elle en était toute chamboulée.

Tous les jours, je prends le train pour aller au Mans car la Mutuelle est située avenue Paul Ligneul, pas très loin de la gare. Le midi, je mange au restaurant Chantecler tout proche. Les premiers jours, je déjeune seul. Un midi, le serveur me propose de partager la table de deux jeunes filles qui fréquentent régulièrement l'établissement. Elles sont secrétaires et Chantecler leur sert de cantine. J'ai oublié le nom de la plus jolie mais pas celui de l'autre, Marie-Antoinette Colcanap, ni la première question qu'elle m'a posée : « Est-ce que vous passez le brevet » (d'accord, je faisais jeune, mais quand même). Elle m'a avoué plus tard que c'est elle qui avait demandé au serveur de me proposer de venir à leur table.

Le samedi 27 juillet, ce mois à la Mutuelle Agricole approche de sa fin. Les 35 heures sont encore très loin dans le futur et on travaille le samedi matin. Ce jour-là, j'emprunte l'ID 19 paternelle et, le midi, je rentre à Noyen avec Marie-Antoinette car je l'ai invitée à faire du tennis l'après-midi. Jusqu'alors nos relations sont restées purement amicales mais, pendant le trajet entre Le Mans et Noyen, elle me prend la main.

Je ne rentre pas dans les détails mais nous n'avons pas fait que du tennis cet après-midi-là. J'ai un peu flirté avec Marie-Antoinette. Nous sommes allés nous promener le long du canal pour être tranquilles.

Et puis elle est repartie au Mans par le train de 20h.

Mais Noyen est quand même un petit village. Le lendemain, malgré la discrétion dont nous avons fait preuve, ma mère était au courant et j'avais droit à un sermon sur les « vieilles filles » (elle avait 22 ans et moi à peine 19) qui essayaient de se caser.

Nous nous sommes revus tous les jours jusqu'à la fin de mon mois de travail, c'est-à-dire le mercredi suivant. Ensuite, je suis parti en

Angleterre. Nous avons correspondu pendant un mois ou deux et cette histoire n'a pas eu de suite.

Quelques années plus tard, quand j'ai raconté cette aventure à Marie-Claude, elle m'a dit qu'elle avait connu Marie-Antoinette (qui avait deux ans de plus qu'elle) à Saint Julien, lors de sa scolarité.

*De gauche à droite :
Marie-Antoinette,
Françoise et Dany.*



Le 2 août, je pars donc pour un nouveau séjour « linguistique » en Angleterre, à Eastbourne, sur la côte sud. Plus besoin de faire appel à ma mémoire puisque, cette année-là, j'ai commencé à écrire dans mes carnets. Je peux donc retrouver jour par jour ce que j'ai fait pendant ce mois. Apparemment, je me suis beaucoup ennuyé. Je me contenterai donc de rapporter ici quelques détails marquants. Les rares extraits de mon carnet sont écrits en *italique*.

Cette même année, Dany va sur l'île de Wight, précisément à Cowes. Là encore, les parents s'occupent de tout au niveau de l'organisation. Comme pour Londres, nous partons avec un groupe (mais probablement pas le même).

Je vais en train de Paris à Dieppe puis, en bateau, de Dieppe à Newhaven. Les familles qui nous hébergent nous attendent à la descente du bateau. Je loge chez Mr and Mrs Willis mais c'est un voisin, Richard, qui vient me chercher car ils ne sont plus très jeunes et n'ont pas de voiture.

Vendredi 2 août

Voyage sans histoire mais un peu long.

Mon premier repas en Angleterre : salade, concombre, tomate et pâté. Je me couche à 9h.

Ils habitent 21 Glynde Avenue, à Hampden Park, dans la banlieue d'Eastbourne. Avec eux, j'ai découvert et apprécié le « tea time ». Pour aller

à Eastbourne, je prenais le train pour quelques pence et quelques minutes de voyage.

Lundi 5 août

Je vais avec Richard voir des courses d'autos à Brands Hatch, dans la banlieue sud de Londres. On part à 9h du matin et on revient à 9h½ le soir. Je vois beaucoup de dérapages contrôlés et « I very enjoy it ». Je mange des sandwiches au poisson et concombre en buvant de la bière (pouah !).

J'ai assisté à un grand nombre de courses qui duraient moins d'une heure chacune. Les catégories allaient de la voiture de monsieur tout le monde (améliorée, comme la « Mini » ci-contre) aux prototypes du même genre que ceux qui couraient les 24h du Mans.



En dehors des cours d'anglais et de la plage, il n'y a pas grand-chose à faire à Eastbourne.

J'ai joué un peu au tennis sur herbe avec un Français de Nîmes rencontré à Hampden Park.

Et j'ai fait la connaissance d'une ravissante petite anglaise (Penny Rogers) la veille de mon retour en France.

Nous étions allés à Eastbourne avec mon copain de tennis et, sur le quai de la gare, nous avons remarqué deux jeunes filles qui semblaient nous observer. Elles prennent le même train que nous et descendent aussi à Hampden Park. Nous sortons de la gare et elles nous suivent. Nous nous sommes donc arrêtés et nous avons engagé la conversation. Elles nous donnent rendez-vous pour le soir même au « Fish and chip shop ». Je demande maintenant au lecteur d'imaginer comment une Anglaise peut prononcer à toute vitesse l'expression « Fish and chip shop ». Il a fallu qu'elle le répète plusieurs fois, et de plus en plus lentement, pour que je comprenne enfin le lieu de notre rendez-vous.

En milieu de séjour, je suis allé voir Dany sur l'île de Wight. Je me souviens avoir eu beaucoup de mal à me faire comprendre par le guichetier des « British Railways » quand j'ai voulu acheter mon billet de train :

- « - I want a ticket to Wight.
- What do you want ?
- A ticket to Wight.
- Ryde ?
- No, Wight.
- Brighton ?
- No, Wight ! »

J'ai quand même fini par obtenir mon billet, mais mon accent ne devait pas être parfait.

La rentrée universitaire est seulement le 24 octobre et mon carnet me permet de savoir dans le détail ce que j'ai fait pendant presque deux mois. Le lecteur curieux (ou peu conscient du manque d'intérêt de la chose) pourra aller lire les fichiers ad hoc.

Le seul événement qui mérite d'être relaté est ma première (et dernière) expérience d'autostoppeur. Dans mon carnet, j'ai simplement écrit ces trois lignes :

Le 4 octobre, je suis invité chez d'Argent (un copain de terminale). Je vais en train jusqu'à Tours et je prends Ménil (un copain de MPC), à Ecommoy. On va voir la télé. On se couche à minuit.

Ce que je ne raconte pas, c'est la fin du voyage pour aller chez d'Argent. Il n'habitait pas à Tours mais à Bléré, petit village situé à une dizaine de kilomètres. Nous avons décidé de finir le voyage en stop mais, au bout d'une heure passée à lever le pouce, nous nous sommes découragés et nous lui avons téléphoné. Cependant, malgré son nom et sa particule², d'Argent n'était pas fortuné et sa voiture était un vieux tacot qui ferait maintenant une splendide voiture de collection. Nous avons dû lui rembourser les 5 litres d'essence qu'il avait mis dans le véhicule pour venir nous chercher à la sortie de Tours. Autre incident lors du repas du soir : dans ma part de chou-fleur je découvre une énorme chenille bien cuite et, en la voyant, je fais tout haut une réflexion du genre « Qu'est-ce-que c'est que ça ? ». C'était mal élevé mais j'avais peu de choix : la manger, la laisser délicatement sur le bord de l'assiette, ou le dire. Madame d'Argent, très gênée, est venue me débarrasser de la bête.

Le dernier événement marquant de cette année-là ne me concerne pas directement puisqu'il s'agit de l'assassinat du président Kennedy. Voilà ce que Bidoum a écrit sur mon carnet resté à Caen ce week-end :

² Son nom complet était d'Argent de Deux Fontaines !

Vendredi 22 novembre

20h38. Le speaker d'Europe 1 annonce textuellement : « Eh bien, voici la nouvelle, le Président Kennedy est mort ».

Moi, j'étais à Noyen. Ça m'a fait quelque chose.

1964

Au mois de juillet, je pars en vacances à Brétignolles avec Geo et Mimi. Ils ont eu la gentillesse (ou l'inconscience) d'emmener plusieurs fois en vacances leurs frères et sœur, c'est-à-dire Dany, Jean-Paul et moi. Je n'ai pas d'autres photos que celles de Brétignolles, mais nous sommes aussi allés avec eux à Saint-Jean-de-Monts et à Fort Bloqué (lieu-dit appartenant à la commune de Ploemeur, près de Lorient).

Geo et Mimi ont passé quelques jours à Noyen avant notre départ le 9 juillet. La superbe 404 de Geo, agrémentée d'une galerie pour les bagages, nous a permis de faire le voyage à six dans la voiture.

Dany a attendu les résultats du bac avant de nous rejoindre le dimanche suivant, amenée par les parents.



Nous sommes installés au camping des Dunes où nous retournerons plus tard avec Yves et Brigitte, puis avec nos filles.

Pas de souvenir d'événements particuliers de ces vacances. Mon carnet ne parle que de la météo, de nos baignades, de la découverte de la plage de la Sauzaie, de la télé que nous allions voir dans les installations en dur du camping, du cinéma, de Saint-Jean-de-Monts où nous allions de temps en temps.

Je me souviens cependant que nous avons cassé les oreilles à Geo avec les chansons du film « Les Parapluies de Cherbourg ». Il était sorti dans l'année et nous avons acheté le disque du film. A force de l'écouter en boucle, Dany et moi connaissions pratiquement toutes les chansons par cœur.

Quelques photos.



Geo et moi.

Mimi.





Dany.

*La seule photo où
l'on voit Jean-
Paul.*





Alain et Christian jouent aux indiens.

On voit un peu mieux Alain sur cette photo. A ma droite, accrochée au sapin, la « vache », réserve d'eau en toile imperméabilisée.



Début août, je commence à travailler chez Jeumont-Schneider, une entreprise qui fabrique des pompes. L'usine est située en face de l'aérodrome du Mans, à côté de l'usine Glenzer où Yves a fait toute sa carrière. Ces deux entreprises existent toujours en 2014 mais elles ont changé de nom (Flowserve et GKN). J'avais obtenu ce stage par l'intermédiaire du Service Liaison Etudiants Entreprises du CROUS de Caen.

Je commence le 4 août, en même temps qu'un élève ingénieur de l'INSA de Lyon. L'entreprise ne sait pas trop quoi faire de nous puisqu'elle

nous demande de circuler dans l'usine (pendant un mois !) et de faire un rapport à la fin (sans davantage de précision). Au bout de deux jours, nous avons déjà fait trois fois le tour de l'usine et nous commençons à nous ennuyer fortement. Nous demandons à notre responsable, monsieur Bonneman, de nous donner du travail. Il a fallu pleurer pour obtenir cette faveur car les autorités de l'usine jugeaient indigne pour un élève ingénieur et même pour un simple étudiant de faire le travail d'un ouvrier. J'ai donc monté des pompes pendant un mois, en changeant de poste tous les trois ou quatre jours afin d'avoir une idée des différents modèles produits par l'usine. J'ai appris beaucoup de choses, du point de vue technique mais aussi du point de vue humain. J'ai travaillé pendant deux ou trois jours avec un ouvrier qui, pour fabriquer des corps de pompe cylindrique, empilait des rondelles de trois sortes (aluminium, feutre, et je ne sais plus quoi) du matin jusqu'au soir, dans un ordre bien particulier. Ce jour-là, j'ai béni le ciel de ne pas avoir à faire ça, comme ce monsieur, une bonne partie de ma vie.

Pendant les week-ends de ce mois d'août, je retrouvais mes copains de Noyen.

Pendant notre absence en juillet, ils avaient créé la bande des Tops (ci-contre) où nous avons été admis dès notre retour. Comme on peut le voir, les âges sont très variables.



La photo est prise sur le pont de la Madeleine qui traverse la Sarthe près de la plage. Je suis à droite, avec un chapeau de paille. Dany est la jeune fille accroupie au deuxième rang. Robert est à gauche et porte aussi un chapeau de paille. Françoise est assise sur le parapet (5^{ème} à partir de la droite, ou de la gauche). Les autres sont noyennais mais il y a aussi quelques parisiens en vacances.

Lors des jours de beau temps, la plage était quand même notre occupation principale. La musculature de l'athlète laisse pourtant à désirer.



Le 15 août a lieu traditionnellement la fête de Mont, un petit hameau proche de Noyen. Une course de vélo est réservée aux amateurs non licenciés et de nombreux copains de Noyen y participent. Je faisais aussi un peu de vélo (j'avais même un vélo de course hérité de Geo), mais je ne me sentais pas les jambes pour accomplir ce genre d'exercice.

Je me suis contenté de suivre la course avec la 4 CV, portière ouverte pour hurler des encouragements aux copains. J'ai noté dans mon carnet : *Kiki se casse la figure ainsi que Dédé Hamelin.*

Je ne me souviens pas de la chute de Kiki Marchand, mais celle de Dédé Hamelin est suffisamment spectaculaire pour avoir marqué mon esprit.

Le circuit de la course tournait entre Noyen, Mont et Pirmil et les coureurs arrivaient à Noyen par la rue où nous habitons avec, en haut de la rue, là où habitaient mes grands-parents Hémerly, un beau virage à angle droit que les coureurs négociaient à bonne vitesse après avoir descendu la côte de la route de Pirmil. Or, pendant la course, un inconscient est venu garer sa voiture à la sortie du virage, si bien que Dédé Hamelin, virant large, a percuté le véhicule, est passé à travers la lunette arrière, et s'est retrouvé sur le siège de la voiture, un peu commotionné et le visage en sang. Le conducteur, voyant cela, a démarré aussitôt et l'a emmené directement chez le médecin. Plus de peur que de mal en fait et quelques points de suture ont suffi pour réparer les dégâts.

La rentrée universitaire a lieu le 26 octobre. Le 31, je rentre à Noyen et nous fêtons dans le sous-sol de la maison neuve mes 20 ans et les 18 ans de Dany.



J'ai sorti le nœud papillon plat. Bidoum a été invité. Sa voisine, Michèle Sauvage, est une copine de Sablé avec qui j'avais flirté quelques semaines plus tôt, lors d'une surboum à La Suze chez les sœurs Chevet. Mais, pour mon anniversaire, elle n'avait pas souhaité poursuivre « l'expérience ».

Françoise a fait le déplacement de Paris.



Pour terminer l'année, deux photos d'un repas que nous avons organisé dans la maison neuve, probablement au printemps.

Notre bande des cinq (Dany, Françoise, Jean-Paul, Robert et moi) a vraiment bien fonctionné pendant ces années-là.



Au niveau intellectuel, il y avait du répondant, même si nous avons passé beaucoup plus de temps à nous amuser qu'à « philosopher ».

1965

Au mois de mai, je participe à une réunion d'anciens élèves de Sablé. Pendant le repas, je fais la connaissance d'une parisienne, Françoise Beury, fille d'un très ancien élève du collège puisqu'elle a à peu près mon âge. Elle m'explique qu'elle a un projet de voyage au Portugal pour l'été suivant avec une cousine et deux amis. Ils partent avec deux voitures (des 2 CV) mais cherchent des chauffeurs pour compléter l'expédition. Je suis partant, ainsi que Christian Gillet, un copain de collège de Dany.

En juillet, je repars en Angleterre avec Dany, à Bournemouth précisément. Nous prenons le bateau à Cherbourg, en direction de Southampton. Nous logeons dans des familles différentes.

Je suis hébergé chez Mrs Eacups, une femme seule, plus très jeune, qui accueille des Français uniquement pour des raisons financières. Je me retrouve dans cette maison avec un autre compatriote (qui ne m'a laissé aucun souvenir). Un seul point positif, la présence d'un piano. J'adorais cet instrument depuis quelques années mais je n'en avais quasiment jamais eu un sous la main. J'en ai donc bien profité mais je n'ai pas fait beaucoup de progrès car mes connaissances en solfège étaient très insuffisantes.

D'après mon carnet, mes journées se partagent entre la plage (mais il ne fait pas toujours beau), le tennis, les rencontres avec Dany (pas très fréquentes, et souvent dues au hasard), l'écriture du courrier (surtout aux deux Françoise, celle de Noyen et celle avec qui je dois partir au Portugal en août), le cinéma, la musique écoutée au kiosque...

Une fois, Mrs Eacups m'a emmené à son club pour une sorte de thé dansant. Elle m'a présenté à une jeune fille (Wendy Smith) et nous avons dansé. Les « petites Anglaises » avaient la réputation d'être peu farouches et nous avons également flirté.

Je sortais aussi en « boîte ». En milieu de séjour, je vais au « Kilt » où je fais la connaissance d'une Hollandaise au prénom bien français : Marianne. Elle n'était pas très jolie mais elle était de compagnie fort agréable. De plus, elle parlait parfaitement le français, ce qui facilitait considérablement les échanges. Jusqu'à la fin de mon séjour, nous nous sommes revus régulièrement au « Blind park » (jardin pour aveugles) pour flirter. Je l'aimais bien et je crois qu'elle m'aimait un peu. Après mon retour en France (et mon voyage au Portugal), nous avons correspondu quelque temps et les choses en sont restées là.

Courageux et intrépides, mes parents étaient venus passer les deux derniers jours avec nous.

Après quelques difficultés, le voyage au Portugal est finalisé et nous devons partir le 5 août. Je passe donc quelques jours à Noyen pendant lesquels je retrouve mes copains et copines habituels. Lors de mes déplacements en voiture dans le village, je remarque une superbe jeune fille qui s'occupe d'un petit groupe d'enfants, la « ruche ». Le dimanche 1^{er} août a lieu la kermesse paroissiale : activités diverses l'après-midi et bal le soir. Extrait de mon carnet : *Vers minuit, je vais inviter la gardienne de la ruche. A la dernière danse, elle colle sa tête sur mon épaule.* Mais il ne se passe rien de plus. C'était ma première rencontre avec Marie-Claude. On se donne rendez-vous pour le mardi en fin d'après-midi. On va faire un tour à l'étang de la Bonde mais on se contente de parler.

Et le lendemain, je pars à Boiscommun, près d'Orléans, rejoindre mes compagnons de voyage vers le Portugal.

Je retrouve Françoise Beury et sa cousine France que j'avais déjà vue à Sablé car elle était également à la réunion des anciens élèves. Je fais la connaissance de Jean-Yves et Mireille, des amis de Françoise qui sont « fiancés ».

Je ne raconterai que les faits marquants de ce voyage et l'impression générale qui s'en est dégagée.

Le premier soir, nous dormons dans une classe de collège, à Labouheyre, dans les Landes. Le deuxième jour, la capote de la 2 CV de Mireille se déchire et nous nous arrêtons à Dax pour la faire changer. On repart vers San Sebastian où nous devons dormir mais on perd l'autre voiture et on ne la retrouve pas. On couche dans une Auberge de Jeunesse. Ce soir-là, j'écris dans mon cahier : *Aujourd'hui, j'ai sérieusement regretté d'avoir entrepris ce voyage. J'ai une très mauvaise opinion des deux filles. France, énervée, est la pire des calamités. Enfin, on verra bien.*

Le voyage n'a pas été préparé dans le détail mais il a quand même un objectif précis, le petit village de Quarteira, près de Faro, dans le sud du Portugal. Au pire, on retrouvera les autres là-bas. Mais le hasard fait bien les choses puisque, deux jours plus tard, nous dormons par hasard dans le même camping de Valladolid et je repère la 2 CV de Mireille en allant faire ma toilette.

Pour des raisons pratiques (?), les deux voitures ne se suivent pas en repartant de Valladolid et nous nous donnons rendez-vous à Salamanque. Mais, après Salamanque, nous nous perdons de nouveau (les détails sont dans mon cahier mais c'est sans intérêt, sauf pour montrer la débilité de l'organisation - ou plutôt de l'inorganisation - de ce voyage).

On se retrouve deux jours plus tard, encore par hasard, dans le petit village d'Olhao, plus très loin de Quarteira où nous arrivons enfin.

On s'installe dans un bungalow, ancêtre du mobil home (en moins mobile). Nous profitons de la mer (un peu fraîche car c'est l'Atlantique) et des magnifiques rochers de l'Algarve.

En plusieurs étapes, nous remontons le long de la côte en direction de Lisbonne. Le 15 août, j'écris : *« J'ai envie d'être le plus indépendant possible ; je veux profiter de ma liberté. Je ne me sens pas très bien avec les 4 autres »*.

Nous restons deux jours à Lisbonne, sans rien visiter, sauf, par hasard, la tour de Belem. Mais nous sommes allés écouter des fados. Ce chant traditionnel portugais avait été remis à la mode par Amalia Rodrigues qui l'a fait entendre dans le monde entier. Enfin une très bonne soirée, terminée par un café pris à 6h du matin dans les Halles de Lisbonne avec César, un des chanteurs que France avait un peu « allumé ». Nous sommes rentrés au camping, nous avons démonté les tentes et nous avons pris la route. Nous perdons l'autre voiture pour la troisième fois mais nous la retrouvons en cherchant l'auberge de Jeunesse à Nazaré.

Le 20 août, j'écris : *« Plus ça va et plus je préfère Mireille et Jean-Yves. France est bête, impulsive, tête de cochon. Françoise est peureuse, nerveuse, périodiquement susceptible. Les deux autres sont beaucoup plus raisonnables. Cependant, le groupe des quatre est un peu (beaucoup) mollasson, flemmard sur les bords, surtout Jean-Yves qui n'en fout pas une ramée et France qui arrive en seconde position. J'ai la ferme intention de revenir au Portugal un jour ou l'autre, mais faire un voyage organisé et dirigé par moi-même »*.

Nous continuons vers le nord en faisant de petites étapes mais sans rien voir de vraiment intéressant. Nous avons même traversé Porto sans nous arrêter !

Après le voyage effectué au Portugal en 2017 avec Marie-Claude, je relis ce chapitre ainsi que mon carnet du Portugal. Je m'aperçois que nous étions passés à Alcobaça, Batalha et Tomar, comme lors de notre récent voyage. Je n'avais gardé absolument aucun souvenir des magnifiques édifices que nous y avons visités !

Le 26 août, nous repartons vers la France. Il était prévu de faire deux étapes mais, finalement, nous roulons toute la nuit. Après avoir fait 1360 kilomètres en 30 heures, nous arrivons à Boiscommun en milieu d'après-midi. *Le temps de changer les affaires de voiture, de dire au revoir à tout le monde, et, à 5h, je repars pour Noyen .*

En rentrant, je trouve une carte postale de Marie-Claude envoyée de Gérardmer. Pendant mon voyage au Portugal, Françoise et Marie-Claude sont devenues copines.

Je vois Marie-Claude tous les jours à Noyen jusqu'à mon départ pour Caen quelques jours plus tard mais il ne se passe rien de vraiment explicite entre nous, à part se prendre la main de temps en temps. Le 31 août, je pars pour Caen. Je prends Marie-Claude au Mans pour l'emmener chez Maryvonne à Oisseau-le-Petit, près d'Alençon.

On fait un petit tour à pied et je lui prends la main. On se quitte vers 5h et elle me demande mon adresse à Caen.

Maryvonne était la meilleure copine de Marie-Claude. Quelques années plus tard, elles ont eu leur cancer pratiquement en même temps. Malheureusement, Maryvonne est décédée en laissant quatre enfants en bas âge.

Le 1^{er} septembre, je commence mon job d'été à la SMN, Société Métallurgique de Normandie. Mon père y avait travaillé en 1922 et l'entreprise s'appelait alors SNM, Société Normande de Métallurgie ! Le premier matin, on nous fait une présentation de l'usine suivie d'un film. L'après-midi, lors d'une visite détaillée, je découvre, émerveillé, la fabrication du coke, le fonctionnement d'un haut fourneau, les fours Bessemer, et les superbes coulées de fonte.

Par rapport à mes autres jobs d'été, mon travail est intéressant car il est de nature scientifique. Je dois en effet mesurer le pouvoir calorifique de différents charbons et goudrons. Je suis encadré par un ingénieur de la vieille école, spécialiste des parfums, et amateur de musique en haute fidélité, mais surtout pas en stéréophonie !

Une des expériences que j'ai à faire consiste à placer dans un tube de verre horizontal une coupelle contenant les goudrons ou les charbons à étudier et à les faire brûler dans un flux d'oxygène. Nous avons rapidement remplacé les tubes en pyrex par des tubes en quartz car la chaleur dégagée était trop importante.

Un jour, bêtement, j'ai approché une flamme de l'extrémité du tube par où sortait le mélange d'oxygène et de gaz issus de la combustion. L'explosion a été instantanée et le tube de quartz pulvérisé en mille morceaux. Par miracle, mon visage, à moins d'un mètre du tube, n'a rien reçu.

Une déception cependant, à la fin de ce mois de travail, au moment de la paye. Les stagiaires sont reçus individuellement par un ingénieur qui, en nous remettant notre enveloppe, nous explique que nous avons rendu

service à l'entreprise mais que, en échange, l'entreprise nous a également appris beaucoup de choses et que, en conséquence, le salaire que l'on nous verse n'est pas à la hauteur de ce que l'on aurait pu attendre. Je mets ça dans ma poche et mon mouchoir par-dessus !

Côté cœur, je revois Marie-Claude au début du mois lors d'un week-end passé à Noyen. Quelques jours plus tard, elle me pose un lapin à Caen où elle est venue faire une formation.

Elle m'écrit le 11 septembre pour me dire qu'elle et moi, c'est fini. Je suis surpris car « elle et moi », ça n'avait pas vraiment commencé.

Nous continuons cependant à correspondre de façon épisodique.

1966

Lors de l'hiver 1965-66, les parents nous offrent (à Dany et moi) notre premier séjour aux sports d'hiver. Nous partons avec un groupe, probablement au départ de Paris. Voyage en train, peut-être jusqu'à Carcassonne, puis en car. La fin de la route se fait dans une tempête de neige et nous arrivons péniblement, de nuit, dans le petit village de Formiguères, dans les Pyrénées Orientales. Nous logeons dans une école où deux classes ont été aménagées en dortoir avec des lits de camp.

Le matériel est disponible sur place mais sa qualité est médiocre. Pour choisir la bonne longueur de ski, on se met debout, un bras levé, et l'extrémité de la spatule doit arriver dans le creux de la main. Je me retrouve ainsi avec des skis de 2m10.

Nous faisons nos premières descentes sur une petite butte à proximité de l'école. Nous n'avons pas de moniteur diplômé. Le directeur de la « colo » nous apprend à skier et il a décrété que le chasse-neige était à proscrire. Comment faire dans ce cas pour s'arrêter ? La « briançonnaise » tout simplement. En se laissant tomber (malin n'est-ce-pas ?).

Le deuxième jour, on nous emmène à la station des Angles, à quelques kilomètres de Formiguères. Le village est à 1600 m d'altitude et un télésiège nous monte au pied des pistes (peu nombreuses à l'époque). Un matin, nous sommes arrivés aux Angles sous la pluie. Au fur et à mesure que nous montions avec le télésiège, la pluie s'est transformée en neige. C'était magique !

Le tire-fesses que nous prenons ensuite est très brutal et je n'ai pas encore la technique pour absorber l'accélération au démarrage. Je fais donc fréquemment un saut et, quand je reprends contact avec le sol, une de mes fixations saute de temps en temps. Ça n'est pas très commode mais il faut faire avec.

Pas de chasse-neige donc. Pour virer, on nous apprend directement le stem, et, pour l'arrêt, le dérapage remplace progressivement la briançonnaise.

En plus des descentes « ordinaires », j'ai deux souvenirs précis de ce séjour.

Un soir, les skieurs expérimentés et les débutants inconscients sont rentrés en ski des Angles à Formiguères. C'était possible en passant par les alpages et les forêts. Mais plus de piste damée. Les chutes furent évidemment nombreuses et il fallait parfois s'accrocher aux arbres pour s'arrêter. Mais quelle aventure !

Le dernier jour, je commençais à me débrouiller et j'ai demandé à une fille qui skiait déjà depuis quelques années si elle voulait bien m'accompagner pour redescendre aux Angles par la piste noire. Elle accepte sans problème et me voilà parti avec elle sur une pente au pourcentage inhabituel avec des skis de 2m10 et un stem très approximatif. J'ai sans doute passé plus de temps sur les fesses que sur les planches. Mais le soir, pendant le repas, j'entendais les autres murmurer sur un ton admiratif : « André a fait la noire, André a fait la noire ! ».

Pendant ce séjour, nous avons fait une excursion pour visiter le fort de Mont Louis et le four solaire d'Odeillo, à la pointe des recherches françaises et internationales pour l'utilisation de l'énergie solaire.



Côté rencontres, nous sympathisons avec Agnès (ci-dessus) qui habite à Blois. Elle a terminé ses études et s'occupe d'enfants handicapés,

aux Papillons blancs. Après mon retour à Noyen, j'entame une correspondance avec elle.

J'écris également à Nicole Bordier, une parisienne que j'avais trouvée assez mignonne. Elle est en Lettres Sup, ce qui n'est pas vraiment mon domaine.

En janvier, je me blesse en jouant au foot (voir chapitre « - Le foot, le foot »). Marie-Claude vient me rendre une visite amicale lors de mes deux séjours à la clinique.

Pendant les vacances de Pâques, Nicole Bordier m'entraîne au festival d'art contemporain de Royan. Je suis heureux de la revoir mais j'avais aussi du goût pour la musique du 20^{ème} siècle.



En fait d'art contemporain, il s'agissait essentiellement de musique et de cinéma. La partie artistique de ce séjour est développée dans le chapitre « Musique ».

J'y vais dans le cadre d'un groupe constitué en grande majorité de parisiens mais je demande à rejoindre Royan avec ma propre voiture, c'est-à-dire avec ma R8 grise à bandes blanches (voir chapitre « Automobile »).

Quand le directeur m'a vu arriver, il a fait un peu la grimace. Comme j'étais majeur (plus de 21 ans), il ne pouvait pas m'interdire de l'utiliser lors de nos déplacements dans Royan, mais il m'a vivement conseillé de prendre le car avec les autres.

Je découvre la ville de Royan, entièrement reconstruite car presque complètement détruite pendant la dernière guerre. Le débarquement a bien eu lieu en Normandie en juin 1944 et Paris a été libéré en août. Mais la poche de Royan résiste. La ville ne sera prise que le 17 avril 1945, quelques semaines avant la fin de la guerre, à la suite d'intenses bombardements.

Nous logeons dans un lycée à la périphérie de Royan. Un jour, je prends la R8 pour emmener quelques copains et copines en ville. J'arrive sur un grand boulevard à quatre voies avec stationnement en épi au milieu. Je ralentis et je me mets dans la file de gauche pour chercher une place. Dès que j'en vois une, je donne un petit coup de frein et un coup de volant un peu brutal pour me garer. J'entends un grand bruit sur mon côté gauche et

je vois un cycliste passer à côté de moi en rasant la voiture pour s'arrêter un peu brutalement dans la haie de verdure qui sépare les deux zones de stationnement. Il roulait à côté de moi et je ne l'avais pas vu dans mon rétro avant de tourner. Plus de peur que de mal heureusement, mais ça m'a servi de leçon et la R8 est restée au lycée jusqu'à la fin du séjour.

En plus des activités artistiques, nous avons fait une promenade en bateau à l'île d'Oléron. Le pont visible en arrière plan permet depuis peu de relier l'île au continent puisqu'il a été achevé le 19 mars précédent.

Sur la photo, on peut voir directeur (avec l'appareil photo) et deux dames de l'encadrement, pas très sexy, mais très parisiennes.



Au loin, nous apercevons Fort Boyard qui n'a pas encore la notoriété due au jeu télévisé éponyme.

Pas de rencontre marquante lors de cette semaine. Nicole ne s'intéresse plus à moi. Je n'étais manifestement pas du même monde que la plupart des autres jeunes. Je les ai quand même fait beaucoup rire en parlant sarthois, un soir où nous rentrions en car à notre lycée.

Aucune trace de ce que j'ai fait en juillet : ni dans mes carnets car celui de 1966 a mystérieusement disparu, ni dans les photos, et encore moins dans ma mémoire. Peut-être sommes-nous allés en vacances avec Geo et Mimi ?

Mais en août, c'est certain, je suis allé à Sanary, sur la côte méditerranéenne, dans un camp franco-allemand. Ce camp est une

conséquence de la réconciliation entre nos deux peuples, lancée par De Gaulle et Adenauer en 1962. Dany m'accompagne et nous avons entraîné Agnès (celle du ski) avec nous.

Nous y faisons la connaissance de deux jeunes Lillois, Gérard Louchet et Danièle De Try (cette dernière a des ascendances anglaises) avec qui nous sympathisons.

Danièle et Gérard sont « ensemble ». Danièle est institutrice en maternelle et Gérard prépare un professorat de gymnastique.



Les colons de ce camp sont français et allemands mais le mélange ne se fait pas vraiment, essentiellement à cause de la barrière linguistique.

Afin de faciliter les échanges, les débutants en allemand avaient une heure de cours tous les matins, en plein air, à l'ombre des pins. J'ai donc appris un peu de vocabulaire, un minimum de grammaire, et, surtout, j'ai réussi à maîtriser la prononciation, ce qui m'a été fort utile quelques décennies plus tard, quand j'ai dû chanter de l'allemand au Chœur d'Orphée ou même dans la chorale de Fillé.

Le jour où nous avons appris les couleurs, j'ai fait rire notre professeur, une jeune dame un peu timide, en disant : « Alfred ist blau ». Alfred était un des moniteurs allemands du camp et je savais déjà que, si les français ivres sont gris, les allemands éméchés sont bleus.

Toujours à propos des couleurs, j'ai retenu la phrase suivante : « Der Himmel ist blau und das Meer ist grün », ce qui veut dire tout simplement, pour ceux qui n'auraient pas deviné, « le ciel est bleu et la mer est verte ».

Nous sommes logés dans des bungalows en bois avec quatre lits superposés. C'était un peu exigu mais, normalement, on y passait seulement la nuit.

On pouvait aussi y danser le flamenco, mais ça n'était pas fréquent.



Dany y a passé plus de temps que nous car elle a attrapé la fièvre aphteuse pendant le séjour.

Des bâtiments en dur abritent la cantine qui sert aussi de salle de danse et de jeux pendant les soirées.

Nous pratiquons des activités estivales classiques : baignade, promenades, foot, volley et aussi un peu de voile. Pour cette dernière, nous devons passer un brevet de natation allemand. Entre autres fantaisies, il nous faut rester une demi-heure dans l'eau à un endroit où l'on n'a pas pied. Je passe cette épreuve avec Gérard en me disant que ça va être simple. Mais la Méditerranée n'est pas toujours très chaude et au bout d'un quart d'heure à nageotter, nous commençons à avoir froid et à trouver le temps

long. Nous sommes surveillés par Alfred qui est dans un petit bateau avec une copine. Heureusement, le courant nous ramène vers la plage et Alfred s'occupe davantage de la copine que de nous. Nous avons donc terminé la demi-heure à un endroit où nous avions pied, ce qui était quand même plus confortable.

Côté cœur, je dois mettre au clair ma relation avec Agnès. Au premier semestre, elle est venue deux ou trois fois à Noyen et je suis allé une fois ou deux à Blois (avec Dany). Nous avons échangé une vingtaine de lettres. Elle s'intéresse manifestement à moi. Elle est gentille, sympathique, agréable, pas compliquée, mais je n'éprouve pour elle que de l'amitié, même si mon attitude a certainement été quelque peu équivoque. Lors des soirées dansantes, cette histoire d'amitié aurait pu dégénérer. Je crois qu'Agnès le souhaitait et j'ai failli me laisser aller. Mais ça n'aurait pas été honnête de ma part et je me suis toujours arrêté à temps. Sans le moindre mot, j'ai pris mes distances avec Agnès.

Elle a très bien compris et s'est consolée avec John, un américain.

On peut se demander ce qu'il faisait dans ce camp franco-allemand mais la question ne nous a pas effleuré l'esprit à l'époque. Il est parti au Vietnam (pour faire la guerre) quelques semaines après la fin du camp.



*Moi, Gérard, Danièle,
Agnès et John.*

En octobre, je fête mes 22 ans et Dany ses 20 ans. Nous organisons un repas et une soirée dansante dans la salle du bistrot de la « vieille maison ».

J'ai invité Pierre et Sophie qui sont déjà mariés. J'ai aussi invité Bidoum et Françoise, mariés également, mais ils n'étaient pas venus car Bidoum faisait son service militaire.

La jeune fille à côté de moi est Josy, une copine de Dany, cette dernière avait organisé un flirt – sans suite – entre nous en 1963. Elle était là en tant qu'invitée de Dany, et il me fallait bien une voisine de table et une « cavalière ».



Agnès est également invitée car nous sommes restés en bons termes.

La moustache qui avait poussé à Sanary disparaît ce soir-là.



Pendant les vacances de Noël, j'effectue un nouveau séjour aux sports d'hiver, à Villeneuve la Salle, sur les pistes de la station de Serre-Chevalier. J'y vais bien sûr avec Dany. Voyage de jour par le train à l'aller, et de nuit pour le retour, mais dans des compartiments ordinaires. J'ai dormi dans le filet à bagages qui était une sorte de treillis métallique serré

relativement souple. Malheureusement, il y avait une barre métallique au milieu qui nuisait beaucoup au confort de l'installation.

Cette fois, nous avons un vrai moniteur, et comme nous savons déjà virer en stem, nous échappons une nouvelle fois au chasse-neige. A Villeneuve, il n'y a que des petites pistes pour débutant et on doit monter à l'Aravet par les œufs pour trouver des pistes plus sérieuses. Mais ces œufs à 4 places ont un débit extrêmement réduit et, tous les matins, nous devons faire presque une heure de queue avant de pouvoir skier. Une fois à l'Aravet, on prenait un grand tire-fesses pour monter encore plus haut. Je le redoutais car, après une montée très raide, l'engin faisait un virage brutal à droite dans lequel je suis tombé plusieurs fois.

Mes meilleurs souvenirs de ski de ce séjour sont les retours au village en fin de journée. Pas de véritable piste pour redescendre, mais simplement la petite route de montagne qui, en été, permet de monter à l'Aravet. Là, j'ai appris le chasse-neige tout seul car il n'est pas évident de faire des virages sur une route de 3m de large avec des skis de 2m10 de long. Mais mon plus grand plaisir était de suivre le moniteur quand, pour couper les virages de la route en lacets, il plongeait entre les sapins pour retrouver la route une vingtaine de mètres plus bas. Je ne suis jamais tombé dans ces passages délicats et c'est assez grisant de voir comment les jambes et le sens de l'équilibre gèrent inconsciemment ces situations pendant lesquelles on n'a manifestement pas le temps de réfléchir.



Nous fêtons le réveillon du 31 décembre au chalet, sur le thème du cirque.

1967

J'ai de nouveau quelques points de repères car j'ai encore mon carnet de 1967, même s'il comporte de nombreux trous.

Les vacances de Pâques commencent le 23 mars. Je repars aux sports d'hiver avec Dany, toujours à Villeneuve. Nous allons en voiture jusqu'à Conflans et nous prenons le train de nuit à Austerlitz. Geo, Mimi, Alain et Christian viennent aussi, mais en voiture. Ils font probablement une grande partie de la route la nuit car ils arrivent à midi. C'est une première pour eux.

Pour ce troisième séjour au ski, je commence à me débrouiller, mais les événements les plus marquants ne sont pas sportifs. En effet, jeune et con, je me suis permis de skier sans lunettes de soleil. La punition a été immédiate : brûlure oculaire et deux jours sans skier !

Ma mère est venue passer un week-end avec nous (aller-retour par le train), pour le simple plaisir de voir tous ses enfants et petits-enfants réunis.

Enfin, le mercredi 4 avril, voilà ce que j'écris dans mon carnet :

On va à Chantemerle à cause du vent, et avec des repas froids. L'après-midi, on va à l'Aravet et on redescend par la verte : c'est épique, et on skie sur l'herbe et les rochers. Le soir : fondue + baïta = K.O. Sans commentaires.

Mais voilà les commentaires ajoutés a posteriori.

Nous avons dansé pendant le repas et bu beaucoup de baïta (un truc à base de vin blanc). Ensuite, nous sommes allés dans une boîte (située dans une cave) et, un peu « fatigué », je me suis allongé sur une banquette. Quand je me suis relevé pour aller aux toilettes, mon estomac n'a pas supporté le mouvement de tout ce qui avait été ingurgité. Quelques minutes plus tard, je me suis retrouvé dehors, assis sur l'escalier de la cave pour vomir ce qui n'était pas parti à l'intérieur. Quand je suis rentré me coucher, ça tournait dans tous les sens et j'ai eu beaucoup de mal à rester allongé. J'ai quand même fini par m'endormir.

Les vacances d'été s'organisent. Mais auparavant, il faut gagner un peu d'argent. Je trouve un travail d'été au Mans, à la STAO (Société des Transports Automobiles de l'Ouest) qui assure le transport de passagers en autocar mais aussi celui de colis.

Pour le transport de marchandises, les bureaux sont situés avenue de la Libération, là où se trouve maintenant un supermarché. Seule la grille située à l'entrée a été conservée.

Je travaille de 14h à 23h avec une pause casse-croute, ce qui me permet de profiter de la plage le matin à Noyen. J'ai encore en bouche le goût des sandwiches au maquereau préparé par ma mère pour mon dîner.

Mon travail de secrétariat est sans grand intérêt.

Je m'intéresse à Vivianne et Pierrette, deux secrétaires, mais je m'aperçois assez rapidement qu'elles sont aussi « connes » l'une que l'autre.

J'assiste aux jeux de l'amour entre une autre secrétaire de 20 ans et un guichetier deux fois plus âgé (et déjà marié). Pas très grand et maigrichon, il n'avait pourtant rien d'un séducteur. Mais il a dû céder aux charmes de la demoiselle car j'ai revu le couple vingt ans plus tard au Super U du quartier. Elle avait la quarantaine flamboyante alors que lui, vieillissant, la suivait, engoncé dans une gabardine élimée ressemblant à celle qu'il portait vingt ans plus tôt.

Ce mois de travail pas trop désagréable me rapporte 90000 francs (anciens), c'est-à-dire un peu moins de 150 €.

En août, nous partons en voiture au Lavandou. Danièle et Gérard sont venus en train jusqu'au Mans. Dany et Robert descendent avec la voiture de Dany. Nous prenons Agnès à Blois, en passant. Elle vient en tant qu'employée du camp car ses finances ne lui permettent pas de s'offrir ces vacances. Nous passerons quand même un peu de temps ensemble.

Pas d'autoroute à l'époque et nous faisons le voyage sur deux jours avec un arrêt dans un hôtel, à Saint-Rambert-D'albon, dans la vallée du Rhône.

Ce camp franco-allemand accueille des jeunes mais aussi des familles. L'hébergement se fait en bungalows et dans des grandes tentes kaki ressemblant à celles de l'armée. Nous sommes dans des tentes (les garçons et les filles sont séparés).

Je fais la connaissance de Michèle, la sœur de Danièle, qui est venue par ses propres moyens et qui repartira avant nous. Elle sort d'une histoire d'amour avec Hans-Peter, un allemand qui vient de rompre.

Je tombe amoureux d'elle et j'entreprends de la consoler.

Elle répond timidement à mes avances. Nous allons ainsi jouer au chat et à la souris sans qu'il se passe réellement quelque chose entre nous, à part quelques baisers un peu « débordants ».

Rien de vraiment exaltant pendant ces vacances.

Nous passons beaucoup de temps sur la plage, nous sortons le soir, nous jouons de la guitare dans la journée...

Quelques photos.



De gauche à droite : Robert, Dany, Agnès, Moi, Danielle, Gérard



Michelle



*Au premier plan : Michèle et Agnès.
Derrière : Danièle, Gérard, Robert et Dany.*

Au début de l'année universitaire je reste en contact avec Michèle et nous échangeons quelques lettres. En novembre, elle m'invite à venir aux sports d'hiver avec elle et quelques amis. Danièle et Gérard devaient venir mais ils ont eu un empêchement.

J'accepte l'invitation et elle me donne quelques détails. Nous irons dans la petite station de La Féclaz, au-dessus d'Aix-les-Bains, pas très loin du Mont Revard. Il y aura son amie d'enfance Françoise, 21 ans, son fiancé André, 21 ans, la sœur de Françoise, Ginette, 17ans½, une copine de travail, Jocelyne, 22 ans, et elle. Pas d'adresse mais il me suffira de demander le chalet de monsieur Nève, un ami de la famille De Try qui habite Aix-les-Bains et qui met gracieusement ce logis à leur disposition.

Le voyage mérite d'être raconté en rentrant un peu dans le détail.

Le dimanche 24 décembre, je joue au foot contre Sillé. Le soir, on fait le repas de Noël à la maison puis, après avoir récupéré Robert, on va danser au Mans. On rentre à 6h du matin.

Après quelques heures de sommeil, les parents m'emmènent à la gare du Mans, direction Paris où je prends le train de nuit pour descendre dans les Alpes.

J'arrive à Aix-les-Bains à 4h du matin. Michèle m'avait dit que je trouverais un car pour monter à La Féclaz mais à cette heure-là, il n'y a évidemment rien. Un peu fatigué et ne reculant devant aucun sacrifice, je prends le premier taxi qui se présente à la gare à 6h½.

Nous commençons la montée. Il a neigé en altitude et la route blanchit rapidement. Mon taxi n'a pas de chaînes (ou il n'a pas le courage de les installer). La voiture patine. Je sors pour pousser. Mais le taxi dont j'ai oublié la marque est à propulsion arrière si bien que les roues m'envoient des paquets de neige et je n'arrive à rien. Impossible d'aller plus loin ! Le taxi fait demi-tour et me laisse en plan un peu plus bas, aux Déserts (pas très rassurant). Il me prélève 50 francs, ce qui constitue une somme importante et me laisse à la porte d'un café où se trouve un arrêt du car dont Michèle m'avait parlé. Celui-ci arrive une heure plus tard, équipé de chaînes qui lui permettent de m'emmener jusqu'à La Féclaz.

Mais l'aventure n'est pas terminée car je dois retrouver Michèle et ses amis, qui sont arrivés avant Noël, et l'adresse que l'on m'a donnée (« Chalet Nève ») est plus que sommaire. Je me renseigne au hasard des passants rencontrés, mais personne ne connaît le chalet Nève, ce qui est normal puisque la plupart des gens sont des vacanciers et qu'il doit y avoir au moins une centaine de chalets dans ce petit village.

Je me réfugie dans un bar pour ingurgiter une boisson chaude.

Je ressors, un peu découragé, et je finis par apercevoir deux gendarmes. Sauvé ! Enfin presque car ils ne connaissent pas non plus ce chalet, mais ils ont les moyens de se renseigner. C'est alors que je vois arriver Michèle et ses amis qui circulaient dans le village en me cherchant plus ou moins car ils ne savaient pas trop à quelle heure je devais arriver.

Je fais connaissance avec André et Françoise : très gentils ; Ginette : un peu poire ; Jocelyne : très exubérante, pied noir, sympa.

J'ai été un peu déçu par ce séjour au ski car j'avais l'habitude de Villeneuve où l'on passait la journée sur les pistes. Mais ici, le chalet était tout près des remontées mécaniques (peu nombreuses au demeurant) et mes compagnons, pour la plupart débutants, rentraient souvent au chalet pour se reposer. Mais j'ai quand même passé de bons moments car l'ambiance était agréable.

J'ai rapidement sympathisé avec André et Françoise, peut-être parce qu'ils symbolisaient par leurs prénoms le couple que j'aurais aimé former avec Françoise Lepannetier ! Ils étaient très intéressants et faciles à vivre.

Jocelyne était sans complication. Elle a beaucoup pleuré le soir du réveillon car elle sentait venir une rupture avec Alain, son chéri du moment. Je me souviens d'une de ses réflexions : « Ça s'est gâté quand je suis devenue amoureuse » (à méditer).

Michèle n'avait pas changé depuis l'été précédent, un peu nymphomane et parfois capricieuse, mais globalement gentille.

Et la petite Ginette semblait un peu perdue au milieu des « grands ».

Elle est tombée amoureuse de moi pendant ce court séjour mais je ne m'en suis aperçu que dans le train, lors du voyage de retour, quand elle m'a déclaré sa flamme.

Cette année se termine. Et mes carnets aussi.

Côté cœur, c'est toujours le désert, ou presque. En avril, j'ai à nouveau flirté une soirée avec Liliane, la copine d'une institutrice de Noyen (on avait dû faire connaissance l'année précédente). En décembre, je me décide à aller la revoir. Elle est également enseignante à Sillé-le-Philippe, un petit village au nord du Mans. Nous commençons une relation « amoureuse » un peu bancal car je passe la voir de temps en temps à l'improviste quand je rentre de Caen. Mais je ne reste jamais longtemps car ma destination finale est Noyen. Pas de courriers échangés.

Après Noël, je corresponds avec Ginette qui semble très amoureuse de moi, mais elle est quand même bien jeune. Et puis je n'éprouve pour elle que de l'amitié.

Je reste en contact, très épisodique, avec Marie-Claude qui pense toujours à m'écrire pour me souhaiter ma fête, mon anniversaire et la bonne année.

1968

Je continue ma vie entre Le Mans où je suis assistant et Caen où je suis toujours étudiant. Je passe donc régulièrement à Beaumont où Marie-Claude enseigne.

Un jour de février, très précisément le vendredi 2, je décide enfin de m'arrêter en revenant de Caen. Je trouve Marie-Claude en piteux état car Emilio, son copain espagnol, la laisse sans nouvelles. Elle me raconte un peu leur histoire. Je tente de la convaincre qu'il la fait marcher, qu'il profite d'elle quand elle est en Espagne (ce qui est rare) et qu'il vit sa vie le reste du temps (il a déjà 30 ans).

Le week-end suivant, je vais à Lille pour le mariage de Gérard et Danièle. J'emmène Agnès qui vient jusqu'à Noyen par le train. Son lever matinal aura pour conséquence un malaise vagal en traversant Beauvais. Je la prendrai donc dans mes bras (« la belle n'était pas bien grosse ») pour l'emmener à la première pharmacie rencontrée. Pendant ce voyage, nous écoutons à la radio les Jeux Olympiques de Grenoble où Jean-Claude Killy et les sœurs Goitschel réalisent des exploits. Au mariage, j'ai évidemment revu Michèle et Ginette mais je suis resté sage.

Ce même week-end, Marie-Claude part une semaine au ski à Morzine avec la famille Trocherie (le pharmacien de Beaumont).

Je reçois deux cartes et nous nous revoyons seulement le samedi 3 mars. Nous allons au cinéma voir « Les 12 salopards ». Pas très romantique comme film, mais ce soir-là nous reprenons notre histoire là où nous l'avions laissée en 1965, en plus sérieux cette fois. A partir de ce moment, Eliane est évidemment passée aux oubliettes. Je n'ai même pas eu la politesse, le courage, ou la décence de la prévenir. La honte !

Je m'arrête donc régulièrement à Beaumont ou au Mans (quand Marie-Claude se trouve chez Gaston et Marie-Thérèse) et nous allons souvent danser ensemble le samedi soir.

Le mois de mai arrive avec son lot de grèves, de manifestation... Comme je le dis dans le chapitre « Etudes Universitaires », je suis en même temps des deux côtés de la barrière : étudiant à Caen et Assistant au Mans.

Mon attitude est plutôt réactionnaire, si j'en juge par ce que j'ai écrit à Marie-Claude qui me demandait ce que je pensais de la situation : « *Je suis profondément déçu et peiné par l'attitude des étudiants qui se prennent au sérieux, font des réunions, votent des motions à tour de bras, veulent tout bouffer, mais ne savent pas que 2 et 2 font 4, que la Loire est plus longue que la Seine ou que Le corbeau et le renard est une fable de La Fontaine* ».

A partir de la mi-mai, je ne correspond plus avec Marie-Claude car je la vois fréquemment.

Il n'y a plus de cours ni à Caen, ni au Mans. Les examens sont reportés à plus tard, ce qui ne m'arrange pas vraiment.

En juin, je suis invité à la communion de Brigitte, ce qui « officialise » ma liaison avec Marie-Claude.



Mais après la communion, j'ai eu une grosse période de doute. J'étais devenu un athée intolérant et la « ferveur » religieuse de Marie-Claude me semblait un obstacle à notre entente.

Je devais broyer du noir car ma mère s'est aperçu que quelque chose ne tournait pas rond. Avec une psychologie extraordinaire, elle me dit un jour : « Marie-Claude est enceinte ? ». Je lui explique que nous n'en

étions pas encore là mais que j'avais des doutes sur notre futur couple. Elle m'a répondu : « Le mariage est une loterie ».

J'ai donc pris un billet et, début juillet, nous sommes partis tous les deux au Portugal.

J'ai un peu oublié les détails de ce voyage. Nous sommes descendus en plusieurs étapes jusqu'à Quarteira, là où j'étais déjà allé en 1965.



Après le Portugal, nous repassons en Espagne. C'était prévu mais Marie-Claude ne se sentait pas à l'aise au Portugal dont la langue lui était inconnue.

Nous campons à Séville (précisément au camping « Dos Hermanas », les deux sœurs). C'est là que j'ai « connu » Marie-Claude.

Elle me fait découvrir la « Giralda » et le vieux quartier de Santa Cruz.

Nous remontons par Madrid où nous visitons le musée du Prado. La température intérieure (27°) nous semble fraîche par rapport à l'extérieur.

Nous rentrons en France pour le mariage de Dany et Robert, début août.

Christian est ravi d'être garçon d'honneur.



Le 6 août, je pars à Caen pour travailler car les examens de juin ont été reportés au début septembre.

Marie-Claude me rejoint après le 15 août car ma logeuse est d'accord pour l'héberger gratuitement. Mais pas dans ma chambre !

J'obtiens mon DEA (voir « Études Universitaires »).

Marie-Claude reprend son année scolaire à Beaumont et moi mon année universitaire au Mans. Je loue une chambre avec cuisine, dans une mancelle, rue Armand Saffray (les lieux étaient infestés par des puces de parquet !). Nous passons donc nos jeudis et nos week-ends ensemble et envisageons notre avenir. Le mariage est d'abord prévu pour l'été suivant, puis pour Pâques, et enfin pour février.

Mais auparavant, il faut commencer par les fiançailles qui ont lieu en novembre. Nous fêtons l'événement dans un restaurant sur la route de Parigné.



Les seuls invités sont mes parents, Gaston, Marie-Thérèse, Yves et Brigitte.

1969

A la mi-février, nous aménageons l'appartement que vont nous louer mes parents, rue du Pré. Mais pas question d'y habiter avant le mariage.

Celui-ci a lieu le 22 février, à la mairie du Mans, puis à l'église de Fillé. Nous nous sommes occupés de tout, y compris du financement car il était de tradition que les parents de la fille se chargent de ces dépenses, mais là, il n'y avait plus de parents...

J'ai extrait de l'album du mariage les trois photos ci-dessous.



A la sortie de l'église avec mes parents, ainsi que Gaston et Marie-Thérèse que j'ai toujours un peu considérés comme mes beaux-parents.

J'aime bien la façon dont Marie-Claude me regarde sur celle-là.



Après la messe, nous avons fait le vin d'honneur à l'auberge du Rallye, un restaurant de Fillé qui existe toujours.

Le repas de noces a eu lieu dans un restaurant à La Chapelle d'Aligné, ce qui n'était pas une bonne idée car c'était assez loin de Fillé.

Pour la soirée dansante, nous avons pris seulement un accordéoniste et un batteur, pour limiter les frais. Mais comme ils étaient mauvais tous les deux, ça n'a pas été une réussite. Heureusement, en milieu de soirée, Robert est monté sur l'estrade avec son accordéon et il a un peu sauvé l'ambiance.

Nous voilà donc unis. « Pour le meilleur et pour le pire » dit la formule. Mais, avec le recul, il y a quand même eu beaucoup de « meilleur ».

- Le foot, le foot...³



*Non, je n'ai pas gagné la Coupe du Monde mais seulement
la coupe du tournoi de sixte de Malicorne.*

³ Réplique du sketch « Carton rose » de Guy Bedos.

Comme je l'ai écrit dans « Noyen, mon village », mes « exploits sportifs » ont commencé sur la place du marché au cochon avec des conditions de jeu plutôt rudimentaires.

Tout cela s'est peu à peu structuré avec la venue à Noyen d'un joueur de l'USM (la grande équipe du Mans) qui s'occupait de l'équipe de Noyen, mais aussi des petits. Nous avions entraînement le jeudi après-midi et je me souviens très bien de la première fois où j'ai vu José Arribas. J'étais allé l'attendre avec quelques copains à l'arrivée du car Citroën qui venait du Mans et desservait les communes entre Le Mans et Sablé.

Il était d'origine espagnole (ses parents avaient émigré avant la guerre) et avait passé sa jeunesse à Bordeaux. Il n'était pas très grand, avait le teint basané, un faciès simiesque et un magnifique accent du sud-ouest. Quand je l'ai vu descendre du car, je n'ai pu retenir une réflexion : « on dirait un singe ».

Photo trouvée sur le site de la Fédération Française de Football car Arribas a été pendant une courte durée entraîneur intérimaire de l'équipe de France.



Tous les dimanches, j'allais avec papa voir les matchs de l'équipe première. Quand elle jouait à Noyen, je passais plus de temps à taper dans le ballon avec les copains sur le terrain en terre battue derrière les tribunes qu'à regarder le match. Je me souviens de la construction de ces tribunes (sans pouvoir la dater). Quand nous étions supporters, nous occupions la rangée du haut, juste sous la tôle ondulée qui servait de couverture. Quand Noyen marquait un but, on manifestait notre joie en donnant des coups de pieds et des coups de poing dans cette tôle sonore.

Avant l'arrivée d'Arribas, Geo était goal dans l'équipe première. Lors d'un déplacement à Loué, il s'est fait une double fracture du tibia et péroné dans un choc avec un attaquant adverse. Je ne regardais pas le match à ce moment-là car je jouais dans mon coin avec les copains. Mais mon père racontait qu'il avait entendu le craquement des os lors du choc. Pendant sa convalescence qui a duré plusieurs mois, un lit avait été descendu dans la salle à manger pour faciliter le travail de maman. Je n'ai jamais vu mon frère aussi longtemps !

Sous la houlette de José Arribas, j'ai commencé les compétitions en équipe de « pupille ».

Partie à remplir par la Ligue N°199223

FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL

1955-56 LICENCE PUPILLE (Né entre le 1^{er} Sept. 1943 et le 31 Août 1945)

Ligue Régionale de e. f. Overt

Nom du Club POCIEITE SPORTIVE NOYEN

Nom LEBLE Prénoms André
(en lettres majuscules)

Né le 7 octobre 1944 à Noyen

Adresse (résidence effective) Rue La Fayette Noyen

Indications obligatoires } Club de la précédente saison
même s'il y a dissolution }
des Clubs ci-contre } Dernier Club quitté
(Indiquer la saison) } Le Secrétaire Général de la Ligue :

S'il s'agit d'un renouvellement, l'indiquer

Date d'enregistrement à la Ligue (1) 27 OCT 1955

(1) Partie à remplir par la Ligue.

Nous jouions sur le terrain des adultes, contrairement à ce qui se fait maintenant où les dimensions de l'aire de jeu et celles des buts sont réduites pour les jeunes. Lorsqu'il fallait tirer un corner, on avait beaucoup de mal à expédier le ballon jusqu'à la zone des 6 mètres. J'ai toujours joué à l'avant sauf une fois où j'ai exprimé le désir de jouer dans les buts.



Je me suis aperçu ce jour-là que c'était beaucoup plus compliqué qu'à l'entraînement où l'on se contente d'arrêter les tirs plus ou moins lointains de ses petits camarades. J'ai dû encaisser trois buts et l'expérience s'est arrêtée là. A part ça, je n'ai pas de souvenirs précis de matchs joués à cette époque.

Ensuite, j'ai joué en cadet et, à cette occasion, j'ai signé le seul autographe de toute ma « carrière » de footballeur. A l'époque, les matchs de Coupe de France (des adultes) se jouaient sur terrain neutre. Un de ces matchs a lieu au Mans, sur le terrain de l'USM, entre deux équipes dont j'ai oublié le nom et le niveau. L'équipe de cadets de Noyen joue en lever de rideau, donc avant le match des champions. A la fin du match, alors que je me dirige vers le vestiaire, un jeune garçon m'interpelle, un programme à la main, et me demande une signature. Je m'exécute sans trop comprendre et je réalise ensuite qu'il m'a pris pour une des vedettes qui jouaient après nous.

En 1960, José Arribas quitte Noyen pour aller entraîner l'équipe professionnelle de Nantes. Il expérimente le 4-2-4 brésilien et invente le célèbre jeu à la nantaise. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas sa carrière post-noyennaise, on trouve tous les détails sur Internet.

En 1961 ou 1962, j'intègre l'équipe réserve. Avec Philippe Lagadec dans les buts, petit Guy Audebrand et Maurice Pottier en milieu de terrain, et quelques anciens à l'arrière comme Hugues Niveau, le peintre, notre équipe avait fière allure. Je jouais avant-centre et ma grande spécialité était l'exploitation de la passe dans le trou. Ma pointe de vitesse me permettait de prendre facilement l'avantage sur les défenseurs et je me suis retrouvé très souvent face au gardien. Je ne shootais jamais très fort, mais la balle, toujours bien placée, passait fréquemment hors de portée du goal et pénétrait tranquillement dans le but vide. Je tirais toujours les penaltys. Après avoir posé le ballon et reculé de quelques pas, je jetais un coup d'œil rapide à droite et je tirais du plat du pied, à gauche. J'ai arrêté de les tirer le jour où j'en ai manqué un, face à un copain de Sablé qui gardait les buts adverses.

J'ai commencé à jouer en équipe première de façon épisodique à la fin de la **saïson 1962-63** (deux matchs d'après mes carnets), et un peu plus souvent en **1963-64**. Cette saison correspondait à ma première année d'étudiant à Caen et je ne rentrais que tous les 15 jours à Noyen. Je me souviens parfaitement du changement de rythme et de vitesse du jeu. Quand je recevais le ballon, les défenseurs arrivaient sur moi beaucoup plus

rapidement. Je me débarrassais donc de l'objet le plus vite possible, en essayant de faire une passe judicieuse.

J'ai intégré la première de façon régulière à partir de la **saison 1964-65**. Je rentrais à Noyen toutes les semaines car papa m'avait offert en septembre 1965 une superbe R8 Major qui avalait les kilomètres dans des conditions de confort nettement supérieures à celles de la 4 CV. Il ne m'a jamais dit que le foot était la raison de cet achat, mais je sais qu'il était très fier de son buteur de fils. Il était mon premier supporter et nourrissait même des ambitions qui étaient nettement au-dessus de mes réelles possibilités (il rêvait d'une carrière professionnelle). Pourtant, les moqueries à mon égard ne manquaient pas. Je n'étais pas un joueur spectaculaire, ni au niveau technique, ni au niveau physique : 1m80 pour 60kg, ça n'impressionne pas vraiment. Alors, pour ne pas entendre les quolibets dans les tribunes, papa se plaçait toujours derrière les buts adverses. Il était ainsi aux premières loges pour voir mes « exploits ». A part les passes dans le trou dont j'ai parlé précédemment, je marquais souvent des buts « de raccroc », lors des cafouillages dans les 6 mètres.

Un jour, papa entendit près de lui une réflexion à mon propos : « Regarde celui-là, on lui mettrait une lampe électrique dans le cul, on verrait la lumière à travers ». Ce jour là, je devais être en forme car à chaque but marqué, mon père disait à ses voisins avec une réelle jubilation : « Elle brille, la lampe, elle brille ! ».

Les soirs de match, une fois couché, je rejouais mentalement les actions importantes et j'avais souvent des nuits difficiles. Les lundis étaient également très douloureux au niveau musculaire. Aujourd'hui encore, j'ai en mémoire le souvenir très précis de certains buts que j'ai marqués (voir en fin de chapitre).

Quand j'ai commencé à jouer en équipe première, j'occupais la place d'ailier droit qui n'était pas mon poste habituel en réserve. Mais il fallait composer avec les « anciens » : Jacky Blot, Dédé Pelletier, Dédé Bouvet et quelques autres, titulaires de leur poste depuis longtemps. Il fallait d'abord faire ses preuves avant de les remplacer. Le temps passant, les « vieux » ont laissé la place et je me suis retrouvé au milieu de l'attaque. Une année, Raymond Jamin et Jacques Beynel, des joueurs de l'épopée Arribas, sont revenus jouer à Noyen une ou deux saisons pour terminer leur « carrière ». Je n'étais pas en concurrence avec Jamin qui tenait le poste de défenseur central, mais je redoutais la cohabitation avec Beynel, lui aussi avant-centre. Heureusement, tout s'est bien passé et notre collaboration efficace nous a permis de marquer chacun pas mal de buts. Ensuite, j'ai partagé la pointe de l'attaque avec Paul Clotteau, fin dribbleur, peut-être un

peu personnel, mais grâce à qui j'ai encore trouvé fréquemment le chemin des filets.

J'ai retrouvé dans mes archives le détail des trois saisons complètes jouées dans l'équipe première. Magie des mathématiques et du football, j'ai marqué exactement 54 buts en 54 matchs !

Une année, devant l'augmentation du nombre d'équipes, la Fédération a décidé de créer une division entre la deuxième et la première division départementale, la promotion première division. Comme nous avons terminé la saison précédente dans la deuxième moitié du tableau en première division, nous avons été intégrés en promotion première. Ce fut une de mes meilleures saisons, peut-être parce que l'opposition était moins forte, et nous sommes remontés en première division.

A part quelques elongations, entorses légères et douleurs diverses, je n'ai eu qu'une seule blessure sérieuse pendant ma « carrière » de footballeur. C'était le **9 janvier 1966**, lors d'un match à Noyen. Je saute pour gêner un défenseur adverse qui dégagait le ballon et, quand je retombe, ma cheville gauche tourne et je ressens une violente douleur dans toute la jambe. Vu le cri que j'ai poussé, tout le monde a vite compris que c'était sérieux et papa est rapidement arrivé à mes côtés. On me sort du terrain. Je sens que quelque chose est coincé au niveau du genou mais je n'arrive pas à identifier cette douleur inconnue. On me met dans la voiture de papa et on part pour Villaines-sous-Malicorne voir un rebouteux. Pas question à cette époque d'aller directement chez le médecin ou à l'hôpital comme on le ferait aujourd'hui. Peut-être pour des questions de coût, mais, de toute façon, j'avais une assurance liée à ma licence de footballeur. Ne cherchons pas à comprendre, ça n'était pas dans l'air du temps. Pas de rebouteux à Villaines, alors on file au Mans chez la mère Mazy qui avait déjà soigné papa et Geo dans le passé. Personne chez la mère Mazy. Papa se renseigne et finit par atterrir chez le soigneur ou kiné de l'équipe de l'USM. Sans que je sorte de la voiture, il regarde ma cheville et mon genou et dit tout de suite : « Ça, ça n'est pas pour moi ». Il nous envoie à la clinique Saint-Côme où les radios détectent une belle entorse de la cheville et, surtout, une luxation du péroné au niveau du genou. Les chirurgiens étaient presque admiratifs devant les radios de cette blessure tout à fait inhabituelle.

J'ai été opéré le lundi : remise en place des morceaux et fixation du péroné dans le tibia avec une belle vis de plus de 4 cm de long (je l'ai conservée car on me l'a enlevée trois mois plus tard). La voici avec ses dimensions réelles. Elle est un peu tordue (ça ne se voit pas sur la photo), peut-être parce que j'avais fait du tennis la veille du jour où on me l'a enlevée !



Après une semaine passée à la clinique en compagnie de deux charmantes infirmières, je suis rentré à Noyen sur une route enneigée (c'est papa qui conduisait bien sûr). La convalescence n'a pas été très longue mais la saison était évidemment terminée. Un des aspects positifs de l'affaire est que j'ai eu droit, à Caen, à un restaurant universitaire spécial pour les gens qui avaient des problèmes de santé, ce qui évitait de faire les queues interminables dans le restaurant habituel. J'ai donc conservé ma canne beaucoup plus longtemps que nécessaire et j'ai même trafiqué la carte qui me donnait droit à ce resto en prolongeant la date jusqu'à la fin de l'année universitaire. Le vieux monsieur (au moins 50 ans !) qui contrôlait les cartes à l'entrée n'avait pas été dupe de la fraude mais il avait gentiment fermé les yeux.

J'ai repris pour la saison **1966-67** qui fut certainement une de mes meilleures avec 23 buts marqués en 17 matchs joués. En **1967-68**, je devrai me contenter de 16 buts en 17 matchs !

J'ai joué jusqu'à mon mariage en **1969**, sans que l'arrêt soit lié directement à cet événement. Je commençais à manquer d'agressivité (au sens sportif du terme) et, pour un attaquant, ça ne pardonne pas.

Je n'avais même plus ma place en équipe première puisque je me souviens m'être fait une élongation à la cuisse en jouant en réserve à Malicorne, ce qui a dû mettre un terme à ma saison.



Papa a quand même tenu à ce que je reprenne une licence les années suivantes et j'ai retapé dans le ballon à chaque fois que j'en ai eu l'occasion notamment pour le tournoi de sixte de Noyen.

Malicorne

Un de mes meilleurs souvenirs footballistiques est notre victoire au tournoi de sixte de Malicorne, en 1962 (photo en tête du chapitre). L'équipe était composée de Philippe Lagadec dans les buts, les deux frères Guimbretreau à l'arrière, Jean Provost et Guy Audebrand en milieu de terrain, et moi-même à l'avant. Plusieurs équipes de Noyen étaient engagées dans le tournoi et nous étions l'équipe 2, l'équipe 1 étant composée des vedettes qui jouaient régulièrement en première, ce qui n'était pas mon cas cette année-là. Le goal se partageait entre les différentes équipes. Nous passons les premiers tours sans difficulté et nous tombons en demi-finale contre l'équipe Noyen 1. Grand dilemme pour Philippe Lagadec qui choisit de jouer avec nous, Dédé Hamelin prenant les buts de l'autre équipe. Contre toute attente, nous gagnons et nous nous retrouvons en finale contre l'équipe de La Flèche, composée de joueurs évoluant en DRH. Nous avons entendu un certain nombre de choses désagréables de la part des joueurs de l'équipe 1 qui ne donnaient pas cher de notre peau face à La Flèche, sous-entendant même que l'on aurait dû les laisser gagner la demi-finale afin que Noyen conserve toutes ses chances de remporter le tournoi. Certains sont même rentrés à Noyen pour ne pas nous voir perdre. La finale commence et, rapidement, je marque un but. On résiste vaillamment ; la fin du match approche ; j'entends papa sur la touche qui crie en direction de l'arbitre : « c'est fini, c'est fini » ; au même moment, petit Guy me fait une passe, je suis dos au but et, sans contrôler le ballon, je me retourne et je tire : but. L'arbitre siffle la fin du match. Nous avons gagné le tournoi de Malicorne.

Cette coupe était remise en jeu tous les ans et elle devait être attribuée de façon définitive au club qui gagnerait le tournoi trois années consécutives. Noyen avait gagné en 61, nous l'avons remporté en 62 et Noyen fut de nouveau victorieux l'année suivante. La Coupe se trouve toujours à « La Coupole », le café situé derrière la mairie. Cet endroit a toujours été le quartier général du football noyennais et José Arribas en fut le gérant pendant son passage à Noyen. Le café appartenait en effet à monsieur Beynel, « sponsor » (mais le mot n'existait pas à l'époque) du club de Noyen. Le club était amateur et monsieur Beynel rémunérait

artificiellement l'entraîneur et certains joueurs en leur fournissant des emplois plus ou moins fictifs⁴.

En 2011, j'ai participé aux festivités du 90^{ème} anniversaire de la création de la Société Sportive de Noyen (en présence de madame Arribas) et j'ai pu faire des photos recto-verso de la coupe.



Les nocturnes.

Lors de la grande époque de l'équipe sous l'ère Arribas, le terrain de Noyen a été équipé pour jouer en nocturne : un poteau électrique dans chaque coin du terrain équipé d'un seul projecteur ! Pendant trois ou quatre ans, pour terminer la saison, des matchs ont été organisés entre l'équipe de Noyen renforcée par des joueurs de l'USM et une équipe professionnelle. J'ai pu récupérer quelques documents lors du 90^{ème} anniversaire du club.

⁴ Entre autres à Lainor (qui fabriquait des matelas) située route de Fercé, dans laquelle mon grand-père Hémery a travaillé quelques années après sa mise en retraite de la SNCF.

Le joueur sur cette photo est Raymond Kopa, footballeur vedette de l'équipe de Reims qui dominait le championnat de France à cette époque et qui a terminé sa carrière au Real de Madrid. Il était également de l'épopée des bleus en Suède en 1958 où l'équipe de France avait été éliminée en demi-finale par le Brésil. Just Fontaine a établi à cette occasion le record de buts marqués lors d'une Coupe du Monde, record qui tient toujours (13 buts en 6 matchs) et qui risque fort de ne jamais être battu.



Nourme. 31.7.50

Noyer F.C. Nantes (pro)

Beau temps - Terrain dur - Bonne galerie

1^{er} mi-temps satisfaisante en tout que spectacle pas l'opposition honorable de Noyer qui cède 3 buts mais pouvait marquer à son tour - d'après la fausse le match perd de son intérêt par la trop large supériorité des professionnels -

Rino

Composition Foucault - Meurris - Jamin
Achaumont - Corsaletti
Arribas - Marie
Peltier - Kopa - Reynel

En 2^e mi-temps Richet - Bourier - Beaumier et Dessat

Revenir perdu 6-0

Joueurs Rino très 1^{er} mi-temps Jamin très à l'aise
Achaumont faible demi, très arriéré central Richet moyen
Foucault très Bourier très mal l'assomoir moyen
Dessat très faible Peltier très bien Reynel faible

Considérations Peu d'enseignements à tirer de ce match bénéficiaire du côté sportif très bonne tenue de Peltier long temps blessé et qui paraît relâché - Bonne seule mi-temps de Jamin qui pourrait faire très arriéré - très faible prestation de Bourier qui ne paraît pas s'imposer - Bonnes qualités physiques chez Beaumier mais technique nulle concernant les anciens soldats, physique moyen de Rino bonne Achaumont et Foucault, nulle pour Bourier et Dessat

Document
manuscrit de
José Arribas
concernant un
de ces matchs
de nocturne
joué contre le FC
Nantes.

Cette année-là,
l'équipe de
Noyer était
renforcée par le
célèbre
Raymond Kopa.

Quelques anecdotes pour finir

Mon premier pénalty. Lors d'un de mes matchs en cadet, l'arbitre siffle un pénalty pour nous. Personne ne veut le tirer. Je propose mes services à Dédé Bouvet, capitaine de notre équipe. J'étais un piètre joueur mais, par défaut, il accède à ma demande. Je tire comme je l'ai expliqué plus haut. Le goal plonge du bon côté mais le ballon est déjà au fond des filets.

Lors d'un match contre les Cheminots, au Mans, j'ai cassé le doigt du goal adverse. Aucune méchanceté de ma part mais un coup franc tiré un peu trop fort. Le gardien arrête le ballon mais le laisse retomber à terre. Je poursuis jusqu'au goal pour récupérer le ballon qu'il pousse en corner. J'ai compris pourquoi en voyant son doigt sanguinolent, cassé au niveau de la dernière articulation.

Un but refusé lors d'un match à Loué. Sur un centre de l'ailier, je reprends le ballon de la tête. Il pénètre dans le but, dans la lucarne, juste à gauche du poteau, et il ressort par un trou dans le filet qui était mal fixé au poteau. Malgré l'évidence matérielle l'arbitre n'a rien voulu savoir et, en dépit de mes protestations véhémentes, il n'a pas validé le but puisque le ballon n'était pas resté dans les filets.

Un autre but refusé à Noyen, lors d'un cafouillage dans les 6 mètres. Je me retrouve à terre mais j'arrive à talonner le ballon dans le but : refusé car on n'a pas le droit de jouer quand on est à terre.

Un but marqué cette fois sur un dégagement du goal adverse. Il avance jusqu'à la limite de ses 18m. Je suis à une dizaine de mètres, face à lui. Il manque son dégagement et m'envoie le ballon en pleine poitrine. Malgré le souffle coupé, je laisse rebondir le ballon et je le reprends en demi-volée avec une rage décuplée par la douleur : but.

En 1966, je m'étais laissé pousser la moustache pendant les vacances. J'ai constaté lors des premiers matchs de la saison que les défenseurs étaient beaucoup plus agressifs à mon égard que précédemment. Ils sont redevenus gentils après que je l'ai rasée pour mon anniversaire des 22 ans. Comme quoi, les apparences...

Les primes de match : héritage de la période faste de l'équipe, chaque joueur recevait 10 francs pour un match gagné et 5 francs pour un match nul. A une époque où l'essence coûtait environ un franc le litre, ça n'était pas si mal pour un championnat départemental. Mais ça ne nous faisait pas mieux jouer !

Et encore quelques extraits de mes carnets

Samedi 20 avril et dimanche 21 avril 1963

A 9h, on part au bal de l'ASS à Sablé. Il est animé par Yvette Horner et l'orchestre est vraiment formidable. On rentre à 4h du matin et on se lève à midi. Match amical contre Mayet : on perd 3-2 mais je mets les deux buts.

Samedi 19 et dimanche 20 octobre 1963

Le soir, je vais au bal au Lude. On danse jusqu'à 4h. Après, on va manger. Je me couche à 6h du matin. Lever à 11h. On vient me dire que je joue en première aujourd'hui, en Coupe contre La Suze. On mène 1-0 toute une mi-temps (je mets le but) mais on se fait battre 3-1. Le soir, je dors bien.⁵

Dimanche 20 décembre 1964

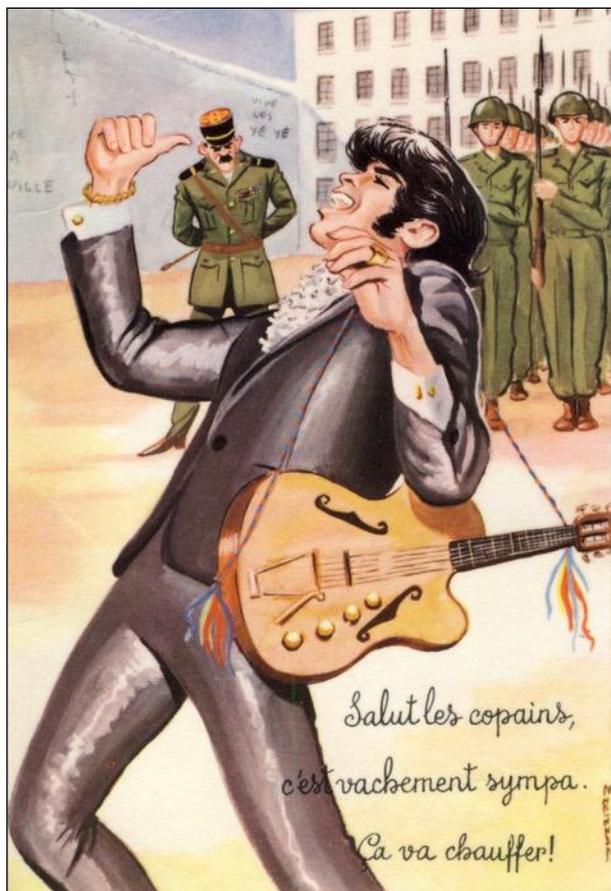
Mon but le plus rapide à Bessé-sur-Braye. En tant qu'avant-centre, c'est moi qui fais l'engagement. Je passe le ballon à Dédé Bouvet qui l'expédie à l'aile droite à Dédé Peltier. Il avance sans opposition d'une vingtaine de mètres et centre au point de pénalty. Je reprends de la tête : but !

Dimanche 21 mars 1965

L'après-midi, on joue contre Sablé. On gagne 3-0 et je mets les 3 buts. Je découvre ce jour-là l'expression « hat trick », le coup du chapeau, qualifiant le fait de mettre 3 buts dans le même match. On arrose ça au champagne. Papa est élu au Conseil municipal. Je suis à moitié rond et j'ai mal à l'estomac. Je dors mal.

⁵ Ces deux premiers extraits pour montrer qu'à 19 ans la forme physique permet de faire bien des choses.

Le service militaire



Pour illustrer la première page de ce chapitre, une image faisant allusion au service militaire effectué par Johnny Halliday (bien que le dessin soit peu ressemblant). La guerre des idoles faisait rage entre Johnny et Antoine et ce dernier s'était fait dispenser de service. Alors, Johnny avait fait le sien !

La préparation militaire

Les études supérieures me permettaient d'avoir un sursis. Mais en contrepartie, nous devons faire la « Préparation Militaire ». J'ai oublié les détails de la façon dont elle se déroulait mais je me souviens de deux situations.

Nous devons apprendre le maniement des armes avec les gendarmes de Noyen. C'est monsieur Marchand qui s'est occupé de nous. Je le connaissais bien car il est resté longtemps à Noyen et ses deux fils (Christian et Joël, plus jeunes que moi) jouaient aussi au foot. Nous étions trois ou quatre jeunes de Noyen à faire cet apprentissage, dont Jean-Paul Ménissez, sursitaire comme moi. Monsieur Marchand nous explique le montage et le démontage d'une carabine 22 long rifle. Ensuite, nous passons aux exercices de tir dans la « carrière » située derrière la gendarmerie, le long de la route de Tassé. Le calcaire y avait été exploité dans les années passées et transformé dans le four à chaux situé à proximité. Cette carrière abandonnée servait de dépotoir. On y trouvait donc en abondance des bouteilles ou des boîtes de conserve qui faisaient des cibles idéales. Nous commençons la séance de tir dans laquelle je me débrouille assez bien car papa devait déjà avoir une 22 long rifle à cette époque et j'avais eu l'occasion de tirer avec dans une autre carrière qu'il exploitait sur la route de Malicorne. Un jour où Geo était là, nous l'avions essayée en tirant de la cour de la maison sur des tourterelles perchées sur une cheminée de l'école des filles. Nous étions complètement inconscients car, 300 mètres plus loin, il y avait la rivière avec ses promeneurs ou ses pêcheurs.

Revenons à notre séance de tir. Tout se passe bien jusqu'au moment où l'on entend siffler une balle qui avait ricoché sur un bloc de pierre. On trouve ça très excitant et on continue. Mais, quelques minutes plus tard, une autre balle nous siffle aux oreilles. Monsieur Marchand prend conscience du danger que ces ricochets pouvaient présenter. Il craignait également qu'un piéton ou un cycliste passant route de Tassé n'entende lui aussi siffler les balles et aille se plaindre à la gendarmerie !

Une autre épreuve que nous devons passer était le cross, c'est-à-dire la course à pied sur une douzaine de kilomètres en campagne. L'épreuve (probablement départementale) se passe à La Flèche et les élèves des classes préparatoires du Prytanée, également amenés à être sursitaires, forment le gros de la troupe. Nous partons du centre de La Flèche en direction de Véron. Pendant les deux ou trois premiers kilomètres, je reste avec Jean-Paul mais il est un peu moins sportif que moi et je finis par

l'abandonner à son triste sort. Sans forcer la cadence, je remonte tranquillement les Brutions (les élèves du Prytanée) partis un peu trop vite. Et je me retrouve ainsi en tête de la course dans un petit groupe de 4 ou 5. Au bout de dix kilomètres, nous ne sommes plus que deux mais, dans le dernier kilomètre, nous nous faisons doubler par un coureur revenu de l'arrière qui avait trouvé son second souffle. Impossible d'accélérer la cadence et nous le laissons filer vers la victoire. Je ne sais plus si j'ai terminé deuxième ou troisième mais j'étais assez fier de ma performance et surtout ravi d'avoir battu les Brutions qui « se la pétaient » un peu comme on dirait maintenant.

Les trois jours

L'année de mes 18 ans (me semble-t-il), je vais faire, comme tous les conscrits de l'époque, mes « trois jours » à Guingamp. Tous les futurs soldats de l'ouest de la France sont regroupés dans la caserne de cette petite ville bretonne. En fait, ces « trois jours » traditionnels ne durent plus que deux demi-journées. Au menu de ces vingt-quatre heures passées dans la caserne : visite médicale, tests d'aptitude intellectuelle, entretien avec un officier orienteur, visionnage de courts métrages de propagande...

Je me suis bien amusé avec les tests d'aptitude intellectuelle car c'était la première fois que j'en faisais. Il y avait une succession de tests et, entre deux séries, les correcteurs évaluaient les réponses. Ceux qui avaient de mauvais résultats étaient dispensés des suivants. Je suis allé jusqu'au bout, ce qui m'a valu de la part de l'officier orienteur, la proposition de faire les EOR (Élèves Officiers de Réserve). Je savais que ça existait mais j'ignorais à quoi cela correspondait exactement. Mon esprit antimilitariste héréditaire a pris le dessus sur l'analyse rationnelle de la situation et j'ai décliné la proposition.

Je me souviens qu'un des films de propagande concernait l'arme atomique qui m'a toujours fasciné, dans un mélange contradictoire d'admiration et d'horreur. D'une part, je suis né moins d'un an avant son utilisation qui a mis fin à la deuxième guerre mondiale en tuant beaucoup de civils japonais pour épargner la vie d'autant de soldats américains qui auraient péri pour reconquérir toutes les îles du Pacifique encore aux mains des Nippons. D'autre part, cette arme constitue une application meurtrière d'une théorie scientifique majeure de la première moitié du 20^{ème} siècle, la mécanique quantique, qui a révolutionné les technologies de ce siècle. Quelques exemples bénéfiques des applications de cette théorie : les centrales nucléaires qui nous fournissent de l'électricité, les techniques

d'imagerie médicale (scanner, IRM), le laser sorti de l'imagination des chercheurs et qui possède maintenant de nombreuses applications pratiques (lecture des CD et DVD, niveaux dans les métiers du bâtiment, médecine...), et surtout les semi-conducteurs qui ont donné naissance à l'électronique et l'informatique.

La « classe »

Cette même année 62, nous fêtons la « classe » à Noyen avec tous les copains nés en 1944. Il ne s'agit pas de la classe au sens scolaire, mais d'une classe d'âge, c'est-à-dire des jeunes nés la même année. Cette manifestation est liée au service militaire car tous les jeunes gens de la même « classe » partaient évidemment faire l'armée en même temps (sauf les sursitaires).

Je retrouve ainsi des camarades d'école que j'avais perdus de vue depuis que j'étais parti au collège. Jean-Paul, né en avril, est aussi de la fête, ainsi que quelques copains de foot. Cette manifestation officielle donnait lieu essentiellement à une suite de beuveries sans grand intérêt car on passait d'une maison à l'autre pour boire et, quand c'était l'heure, pour manger. Mais il faut bien que jeunesse se passe.

Pour les déplacements dans le bourg ou à la campagne, nous utilisions la bicyclette ou le vélomoteur car ceux qui avaient déjà le permis étaient rares et ceux qui disposaient d'une voiture l'étaient encore plus. Et, de toute façon, les risques étaient moins grands avec un deux roues. Pour ma part, j'avais emprunté le Solex de ma mère.

Les filles ne participaient pas directement à la fête mais nous allions rendre visite à celles que nous connaissions. Nous sommes allés ainsi jusqu'au château de Montabon où habitaient la comtesse Armand et sa fille Inès née également en 1944. Ce château est situé sur la rive gauche de la Sarthe et on y accède par une toute petite route qui va de Noyen à Malicorne (la route normale longe la rive droite). Je connaissais bien cet endroit car c'était un des terrains de chasse aux papillons de mon enfance.

La comtesse était veuve. Son mari, résistant, avait été déporté juste avant la fin de la guerre (mais après avoir conçu sa fille) et il était mort dans les camps. Après la guerre, afin d'honorer sa mémoire, la place du marché aux cochons a été rebaptisée place Jean Armand.

Dans mon enfance, j'avais déjà repéré la jeune Inès quand elle venait à la messe le dimanche avec sa mère et je la trouvais très jolie. Mais je n'avais jamais eu d'autres occasions de la côtoyer car les filles et les garçons n'allaient pas à la même école et, de plus, elle allait à l'école libre.

La comtesse Armand avait beaucoup d'allure et nous étions tous un peu intimidés de nous être invités au château de façon aussi cavalière. Elle nous a cependant reçus très gentiment mais nous étions déçus car Inès n'était pas là. Après avoir bu le champagne avec la comtesse, nous sommes repartis vers d'autres maisons accueillantes.

L'évocation de la comtesse Armand me rappelle une anecdote quand j'étais louveteau. Lors d'une sortie aux environs de Noyen, elle avait mis à notre disposition sa voiture (une Buick) et son chauffeur. Nous avons roulé à 150km/h sur la nationale 23. Quelle aventure !

La ferme d'un des conscrits nous a hébergés pour passer la nuit et nous y avons dormi dans la paille. Au petit matin, je suis rentré seul à la maison afin de finir ma nuit dans des conditions plus confortables. Mais, deux heures plus tard, Jean-Paul et les autres braillaient sur le perron et il a bien fallu que je me lève pour continuer la fête.

L'incorporation et les classes

En octobre 1968, mes études supérieures se terminent et j'attends sans impatience que l'armée se rappelle à mon bon souvenir. Je suis déjà assistant au Mans depuis novembre 1967. Mariage en février 1969, naissance d'Anne en janvier 1970, et, enfin, la « grande muette » se souvient de moi. Pour effectuer son service dans des conditions satisfaisantes, on pouvait essayer de se faire affecter, dans la région, à l'EMPT (Ecole Militaire Préparatoire Technique) au Mans ou au Prytanée à La Flèche. Ces deux établissements d'enseignement secondaire étaient susceptibles d'accueillir des militaires du contingent pour effectuer des tâches d'intendance, de surveillance ou, plus rarement, d'enseignement. Je fais donc une demande et, pour augmenter mes chances d'être satisfait, je prends un rendez-vous avec Joël Le Theule, député-maire de Sablé qui avait déjà été ministre dans le dernier gouvernement Pompidou puis dans le gouvernement Couve de Murville, sous la présidence du général De Gaulle (il sera aussi ministre de la Défense, mais beaucoup plus tard, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing). Il me reçoit correctement. Je lui expose ma situation familiale et professionnelle et je lui demande s'il peut appuyer ma requête. Il ne me promet rien, mais, quelque temps plus tard, j'ai reçu un courrier d'affectation au Prytanée Militaire de La Flèche.

Je suis donc incorporé en août 1970 pour effectuer un mois de classes avant la rentrée scolaire. Nous sommes accueillis au grand Prytanée où nous recevons notre tenue militaire. Je retrouve Gilbert Raignault, un copain de collègue. Une fois équipés, on nous rassemble dans une des

grandes cours intérieures. Nous sommes une quarantaine, presque tous sursitaires, à part une douzaine de jeunes de 20 ans, affectés à l'intendance. Le colonel qui commande le Prytanée nous fait un beau discours. Il nous explique les vertus du service militaire, celles de l'uniforme qui gomme les différences sociales, l'importance de la formation militaire que nous allons recevoir pendant un mois... Quand le colonel a terminé, un adjudant nous communique une information moins réjouissante : compte tenu du comportement déplorable des sursitaires de l'année précédente, nous n'aurons pas une permission tous les soirs pour rentrer chez nous, mais seulement tous les deux jours. Une nuit sur deux, nous sommes donc logés dans les grands dortoirs des élèves, semblables à ceux que j'avais connus au lycée Montesquieu. Mais, l'autre nuit, je rentre au Mans pour profiter de Marie-Claude et de Anne.

La manœuvre militaire occupe une partie de nos journées : « Repos » (le pied droit en avant, la main sur la boucle du ceinturon), « Fixe » ou « Gaaaaaarde à vous » (bien raide, les pieds joints, le petit doigt sur la couture du pantalon, le menton fier), « En avant..., marche » (en faisant bien attention de partir du bon pied, le gauche je crois). Comme je suis assez bien coordonné, je n'ai jamais eu de problème avec la marche au pas, ce qui n'était pas le cas de certains de mes petits camarades. Mais, volontairement, je faisais exprès de marcher à contretemps. J'essayais quand même de faire ça quand l'adjudant qui dirigeait la manœuvre regardait ailleurs, sinon les punitions pleuvaient et je ne souhaitais pas être privé de permission. Mais je provoquais la colère de mes voisins un peu fayots. En marchant, il fallait également maîtriser le « A droite..., droite ». L'arrêt posait également problème à certains d'entre nous. Sur l'ordre « Section..., halte », il fallait encore compter « un, deux » avant de s'arrêter, ce qui n'était pas évident pour tout le monde. A l'arrêt, on devait également savoir opérer le « Demi-tour à droite... droite ». Le plus simple était quand même le « Rompez » qui nous rendait la liberté.

Nous avons appris à démonter et remonter notre carabine un peu démodée, le MAS 49, qui, comme son nom l'indique, date de 1949 et qui a été utilisée dans l'armée française jusque dans les années 90. Je me souviens seulement qu'elle était lourde quand il fallait la porter lors des marches ou la manipuler lors du « Présentez..., armes ».

Pour le tir à la carabine, nous allions au camp militaire de Thoréeles-Pins, à une dizaine de kilomètres de La Flèche, sur la route du Lude. Un stand de tir sécurisé y était installé et la cible se trouvait à une bonne cinquantaine de mètres. Habitué à la manipulation des armes à feu, que ça

soit le fusil de chasse ou la 22 long rifle paternel, j'étais intéressé par cet exercice de tir. J'ai donc réussi un bon carton, à la grande stupéfaction de l'adjudant qui nous surveillait car, pour le reste, je traînais plutôt la patte.

Nous avons également appris à tirer au PM (pistolet mitrailleur, appelé communément mitraillette) et au FM (fusil mitrailleur ou mitrailleuse). Pour cela, nous sommes allés au camp d'Auvours, à côté du Mans sur la route de Paris. Pour le tir au FM, nous sommes descendus dans un long tunnel faiblement éclairé où était installé l'engin. Chacun d'entre nous a été autorisé à tirer deux courtes rafales avec des balles traçantes, sans rien viser de particulier. J'ai vraiment trouvé cela très impressionnant. Nos adjudants parlaient avec admiration de cette arme capable de clouer au sol une compagnie entière. Pour le tir au PM, c'était un peu plus délicat. Nous tirions en plein air, quatre par quatre, debout, à une vingtaine de mètres de silhouettes en bois. Les adjudants qui nous encadraient ont insisté très fortement sur les consignes de sécurité : « Si vous avez un problème ou si le PM s'enraye, appelez-nous ou faites-nous un signe de la main. Mais, surtout, ne vous retournez pas en pointant le PM vers nous ». Nous avons reçu l'ordre de tirer d'abord une courte rafale vers le bas de la cible pour voir où les balles touchaient le sol et ensuite de lâcher une rafale un peu plus longue (mais pas trop) vers la silhouette qui nous faisait face. Je me suis fait vertement sermonner car j'ai lâché la première rafale un peu bas, à trois mètres de moi, avec des risques de ricochets non négligeables.

Je n'étais pas trop mauvais au lancer de grenade car, à Noyen, sur la plage, j'avais l'habitude de lancer des pierres le plus loin possible dans la rivière. Les grenades étaient, certes, un peu plus lourdes, mais le geste du bras était le même. Nous nous entraînions évidemment avec des grenades inertes. Un jour, nous avons fait un exercice avec des grenades au plâtre. L'adjudant, un peu fanfaron, s'était placé au centre de la cible, à une trentaine de mètres de nous. Les premières grenades lancées explosent à bonne distance mais la mienne arrive sur la cible et notre adjudant a fini la journée avec un treillis un peu blanchi au niveau des jambes.

Lors d'une journée passée à Thorée-les-Pins, nous avons appris l'art du camouflage. Le mot magique que j'ai retenu est FOMEC. Difficile de l'oublier car il suffit de penser à « faux mec ». Mais j'ai complètement escamoté ce que ça voulait dire. Heureusement Internet est là et me rappelle que c'est le sigle de Forme, Ombre, Mouvement, Eclat, Couleur. Nous nous sommes barbouillés avec du bouchon noirci à la flamme et nous avons agrémenté le tout de quelques feuilles et branchages.

Après avoir joué à la petite guerre tout l'après-midi, nos adjudants décident que nous rentrerons au Prytanée à pied (nous étions venus en camion). Ça grogne un peu dans les rangs mais on n'avait pas tellement le choix. Pour nous calmer, les adjudants nous font prendre un raccourci à travers la forêt au lieu de rejoindre la route. On marche comme ça pendant deux ou trois kilomètres et on se retrouve... au camp de Thorée après avoir tourné en rond. Ça grogne de plus en plus et, cette fois, on passe par la route. Pour plus de sécurité, nous marchons sur la ligne de chemin de fer désaffectée qui longe la grande ligne droite conduisant à La Flèche. La troupe s'étire. Nous arrivons enfin à l'entrée de la ville et nous nous arrêtons pour un regroupement général. Nous nous sommes débarrassés depuis longtemps de la verdure sur le treillis mais nous n'avons pas effacé le maquillage qui, avec la sueur, est un peu dégoulinant. Les adjudants décident que l'on ne peut pas traverser le centre-ville dans cet état et proposent de faire un grand détour pour rentrer par l'arrière du Prytanée. Devant la fronde générale, ils ont vite renoncé à ce projet et c'est une troupe en piteux état qui est entrée en ville, a traversé la place Henri IV, et est rentrée au Prytanée par la grande porte. Marie-Claude, venue me chercher ce soir-là, peut en témoigner.

Nous avons été initiés à la marche commando pendant laquelle on devait faire 7 ou 8 km le plus vite possible, en alternant course à pied et marche rapide, avec le fusil et le sac à dos bien rempli. Pas question de faire une boucle car les petits malins auraient pris des raccourcis. Nous avons donc effectué un aller-retour sur un chemin de campagne avec un adjudant qui contrôlait les passages à l'endroit où nous faisons demi-tour. Je me souviens avoir fait ce parcours en compagnie de Gilbert Raignault qui était petit, grassouillet et pas vraiment sportif. Nous sommes partis tranquillement, en marchant. Nous avons croisé les premiers alors que nous étions encore loin de rebrousser chemin. La contrainte était d'effectuer ce parcours en moins de 1h30. Nous avons quand même essayé de ne pas traîner en route car la sanction était la suppression d'une permission et ça ne nous enchantait guère. Nous avons franchi la ligne bons derniers, après 1h29 de marche, donc dans les temps, mais nous avons quand même eu droit à une petite engueulade de l'adjudant.

Le parcours du combattant faisait également partie des réjouissances de cette période. Nous avons dû le faire une fois ou deux mais je n'étais pas très bon à cet exercice et il ne m'a pas laissé de souvenir impérissable.

Les futurs soldats que nous n'étions pas avaient droit à un entraînement sportif. Gymnastique, footing et autres fantaisies. Je n'y mettais pas énormément de bonne volonté mais il y avait aussi du foot et, de ce côté-là, ça allait tout seul. Je n'avais plus le niveau pour jouer en équipe première à Noyen mais j'avais encore de bons restes. A la fin des classes, on a réussi à faire un match entre deux équipes formées avec les foteux sursitaires et les adjudants de l'encadrement. J'ai le souvenir de deux actions. Un coup franc que j'ai tiré des 25m et qui a été repoussé par la barre transversale. En fin de partie, je déborde sur l'aile gauche et je centre. Un adjudant de notre équipe reprend et marque le seul but du match. Mais j'ai centré juste avant d'être taclé par l'arrière qui me courait après et, comme je n'avais pas de protège-tibia, il m'a labouré le devant de la jambe. Après le match, j'ai dû faire un bref passage à l'infirmerie.

Pendant cette période, nous avons eu droit à je ne sais plus quelle piqûre obligatoire. Nous avons été consignés tout le week-end au Prytanée car il pouvait y avoir des effets secondaires et nous devons rester sous surveillance. Le seul effet dont je me souviens est que j'ai appris à jouer au tarot pendant les deux journées (et les deux nuits) de ce week-end.

Globalement, le souvenir de ce mois de classes est quand même très mitigé car j'aurais préféré passer mes vacances en famille. Cependant j'ai fait une grande découverte, celle de la connerie humaine. Je n'y avais jamais été confronté pendant ma jeunesse ni pendant mes études universitaires. Mais, avec les adjudants qui nous encadraient, j'ai été servi. Les brimades inutiles étaient fréquentes : « Enlève les mains de tes poches ! », « Ton béret est de travers ! », et quelques autres liées aux différentes activités quand on ne faisait pas exactement ce que l'on attendait de nous. Les adjudants se comportaient avec des sursitaires de 25 ans, quasiment tous diplômés universitaires, comme avec de jeunes recrues de 20 ans. Ça faisait donc souvent des étincelles.

Lors de son discours de réception, le colonel avait vanté les vertus de l'uniforme qui gommait les différences sociales. Sur le moment, ça m'avait fait sourire mais il avait raison. Quand on se retrouvait en civil (tous les deux jours) pour aller en permission, ces différences sautaient aux yeux sans que je puisse en donner des éléments concrets et objectifs.

Un mot enfin sur l'homosexualité dont j'avais très peu entendu parler jusqu'alors mais que j'ai pu constater pendant cette période. Les manifestations extérieures étaient très discrètes mais j'avais cru remarquer que certains conscrits avaient parfois un comportement ou des attitudes

bizarres. Confirmation un jour où nous rentrions d'une sortie par le car et où deux d'entre eux se sont endormis tendrement la tête de l'un sur l'épaule de l'autre. L'un des deux était déjà marié et quelqu'un qui le connaissait m'a confirmé la chose. Dans le même genre, mais au moment de la rentrée scolaire, j'ai pu constater que certains adjudants avaient un comportement très affectueux avec des petits sixièmes qui pleuraient d'être séparés de leurs parents. Rien de répréhensible, certes, mais des attitudes excessives ou inappropriées.

L'année scolaire

Il n'était pas prévu au départ que je sois professeur mais éducateur, c'est-à-dire surveillant. Ça ne m'enchantait pas mais je n'avais pas vraiment le choix. Heureusement, un de mes copains de fac était préparateur au laboratoire du grand Prytanée. Il n'avait pas terminé la licence de maths commencée à Caen car il était devenu père de famille et il fallait bien faire bouillir la marmite. Il était intervenu auprès du directeur des études (civil) qui organisait les enseignements du petit Prytanée. Il avait fait valoir que j'étais déjà assistant au Mans, que j'avais un DEA, que je préparais une thèse de troisième cycle, et qu'il était « indigne » pour le Prytanée de ne pas utiliser mes « talents » pour faire autre chose que de la surveillance. On m'avait donc trouvé un demi-service en seconde et première complété par un demi-service au laboratoire du petit Prytanée.

Les employés du laboratoire étaient chargés de préparer les expériences de cours pour les professeurs de physique-chimie qui en faisaient la demande. Ils étaient trois au petit Prytanée : un « vieux » proche de la retraite, un plus jeune dont j'ai retenu le nom (Yacger) car il n'était pas très commun et un jeune d'une trentaine d'années, célibataire, corse ou marseillais, et terriblement hâbleur. A chaque fois que j'ai voulu les aider j'ai obtenu la même réponse : « Monsieur Leblé, c'est très gentil, mais on s'emmerde toute la journée alors, quand on a un peu de travail, laissez-nous le faire ». Voilà un exemple (mineur) parmi beaucoup d'autres du gaspillage de l'État.

J'avais le fils de monsieur Yacger dans une de mes classes et ça nous faisait un sujet de conversation. Le bougre n'était pas brillant et, après un parcours dont j'ignore les détails, il s'est retrouvé chez Renault. Il occupait un poste syndical à un niveau suffisamment important pour passer à la télévision régionale quand il y avait des grèves, avant que l'usine du Mans ne soit progressivement démantelée.

Je discutais davantage avec le Corse-Marseillais. Il était petit, râblé, bavard, mais assez rigolo. Il avait une petite voiture de sport pas chère, pour frimer. Il me racontait ses aventures avec ses conquêtes féminines mais je n'ai jamais vraiment cru à ses histoires.

Nous avons fait des concours d'avions en papier dans le grand couloir qui menait au laboratoire. Nous étions face à face et chacun lançait l'avion à partir de l'endroit où il était tombé précédemment. Celui qui reculait au bout du couloir avait perdu. Jeu un peu puéril mais il fallait bien passer le temps.

Un de mes « collègues » a pris cette photo dans le laboratoire. Remarquer le rétroprojecteur, outil pédagogique moderne pour l'époque.



J'avais quand même un peu de travail car il fallait préparer des cours et j'ignorais tout des programmes du secondaire. Je craignais un peu mon auditoire uniquement masculin qui me rappelait mon expérience malheureuse au Petit Séminaire de Caen en 1967. Les élèves étaient évidemment tous en uniforme. Au niveau de l'encadrement, il y avait des appelés qui assuraient la surveillance des études et des dortoirs, des adjudants et, au-dessus, un capitaine pour chaque niveau de classe. Un jour où les élèves commençaient à se dissiper, j'ai eu le réflexe de les menacer d'en parler à leur capitaine. Ma remarque a provoqué instantanément le silence absolu. Sans le savoir, j'avais tapé juste et j'ai été tranquille pour le reste de l'année.

Pendant le service, je n'avais évidemment plus de salaire. Nous n'avions pas d'économies, le salaire de Marie-Claude ne suffisait pas à faire

vivre la petite famille et nous ne souhaitions pas faire appel à la solidarité familiale. Nous habitions rue du Pré au Mans, dans un appartement qui appartenait à mes parents mais le loyer que nous leur versions était normal.

Le jeudi, les lycéens n'avaient pas de cours et ma présence au Prytanée était inutile (mon absence était surtout tolérée et j'avais une permission permanente). J'avais gardé deux séances de TP au CSU, une le matin et l'autre l'après-midi. Mais je ne pouvais pas me les faire payer directement par l'agent comptable. C'est donc un collègue qui les recevait et me les reversait ensuite, déduction faite des impôts qu'il payait sur mes revenus. C'est d'ailleurs à cette occasion que j'ai compris comment ces impôts étaient calculés, avec le système de tranches qui laisse croire au profane que l'impôt augmente brutalement quand on change de tranche, ce qui n'est évidemment pas le cas.

Pendant cette année, j'ai également fait deux remplacements de congés de maternité : un au lycée Bouchevreau de La Flèche et l'autre au Lycée Colbert de Torcy, à Sablé. Dans ces deux cas, ne cherchons pas à comprendre, l'Académie pouvait me payer directement. Je pense que ces accommodements arrangeaient tout le monde, sauf le commandant qui dirigeait le Prytanée. Pour les TP au Mans, je pense que je n'avais rien demandé à personne mais, pour ces deux congés de maternité, je n'avais pas pu m'en dispenser puisque les cours étaient donnés sur le temps pendant lequel j'étais, théoriquement, dans les murs du Prytanée et sous la responsabilité de son commandant. Celui-ci m'avait donné son accord, mais à regret, car je n'étais évidemment pas le seul « soldat-prof » à user de ces pratiques. Il avait institué un système de limitation des sommes perçues dans ce cadre mais celui-ci est resté totalement virtuel car personne ne s'est jamais embêté à contrôler ce que nous avons reçu. Ces cours ne me demandaient pas beaucoup de travail en plus puisque j'avais, comme au Prytanée, des classes de seconde et première.

A Bouchevreau, j'avais intercepté un dessin (une caricature) faite par les élèves avec mon surnom : « crâne d'œuf ». Il faut dire que ma calvitie était déjà bien avancée comme on peut le voir sur la photo de la page précédente. Mais, à part ça, les élèves ont toujours été très gentils.

Une autre fois, en manipulant du sodium, j'en ai fait tomber un morceau dans l'évier de la paillasse. Le contact avec l'eau a provoqué une petite explosion (comme un gros pétard), heureusement sans conséquence, mais qui a fort impressionné les élèves.

A Sablé, j'ai effectué mon remplacement au printemps. Au premier cours, je fais faire un plan de classe suivi d'une interrogation écrite afin

d'avoir une idée du niveau de la classe. Pendant que les élèves planchent, j'apprends le plan de classe et, au cours suivant, je pouvais appeler tous les élèves par leur nom. J'ai entendu une réflexion admirative : « Il nous connaît déjà ! », ce qui me laisse supposer que le professeur titulaire ne les connaissait pas encore après plusieurs mois passés avec eux.

Libération anticipée

Les cours se terminent évidemment à la fin du mois de juin mais l'année que nous devons passer au service de la France dure jusqu'au 31 juillet. Embarras des autorités militaires qui semblent confrontées à ce problème pour la première fois ! ? Il est décidé de nous envoyer trois ou quatre jours au camp d'Auvours pour faire un peu de « camping ». Les « soldats-profs » qui avaient rendu leur équipement militaire à la fin des classes en reçoivent un nouveau. Les éducateurs ont encore le leur car ils sont restés en tenue toute l'année. Je me distingue puisque, initialement, je devais être éducateur et que j'ai encore tout mon attirail à la maison. Je suis quand même allé en prendre un autre mais ça a posé d'énormes problèmes quand, à la fin, j'ai voulu rendre deux tenues. J'ai quand même réussi à m'en débarrasser mais j'aurais mieux fait d'en garder une. Ça aurait simplifié les choses et ça m'aurait fait un souvenir.

Une fois déguisés, nous sommes transportés en camion au camp d'Auvours où nous nous installons. Il faut planter les tentes mais, comme j'ai l'habitude du camping, ça ne me pose pas de problème. Il fait beau et chaud. L'odeur des pins me rappelle les vacances en Vendée. On doit également creuser des trous individuels car nous sommes sensés être attaqués dans les jours qui viennent par les jeunes recrues non sursitaires du Prytanée. Ces soldats ont moins de chance que nous car le camion qui les transporte les déposera à une dizaine de kilomètres du camp et ils devront faire le reste à pied. Au moment de l'attaque, on doit se jeter dans le trou individuel creusé à proximité de la tente.

Nous passons nos journées à faire des gardes, des patrouilles, et pas grand-chose le reste du temps. Lors d'une ronde à laquelle je participais, nous avons surpris des soldats du camp adverse qui patrouillaient de leur côté pour voir comment étaient installées les « défenses » de notre camp. On nous avait précisé qu'il était interdit de faire des prisonniers. Les autres, en nous voyant, ont détalé comme des lapins. L'adjudant qui nous accompagnait s'est mis à hurler : « Tirez, mais tirez ! ». Deux ou trois d'entre nous ont monté le MAS 49 à l'épaule et tiré quelques balles (à blanc). Je me suis contenté de regarder le spectacle. Ce jour-là, l'adjudant qui nous

accompagnait a sorti une phrase qui me fait encore froid dans le dos : « Ah, les exercices à balles réelles, ça a quand même une autre dimension ! ».

Un soir, j'ai dû faire une garde, seul dans un petit chemin, à une bonne centaine de mètres du camp. Deux heures de garde, c'est long. J'ai fini par m'allonger dans l'herbe pour contempler le ciel étoilé. Je n'ai pas entendu arriver l'adjudant qui faisait son inspection et j'ai eu droit à quelques insultes. Certains avaient besoin de se défouler. En effet, pendant l'année scolaire, pour leur promotion interne, ils prenaient des cours avec des « soldats-profs » qu'ils avaient un peu « fait chier » pendant les classes. Je n'étais pas concerné dans cette affaire mais les profs en question s'étaient évidemment vengés pendant l'année. Mais voilà que, pour quelques jours, la situation se retourne de nouveau, et certains adjudants en ont profité pour régler des comptes.

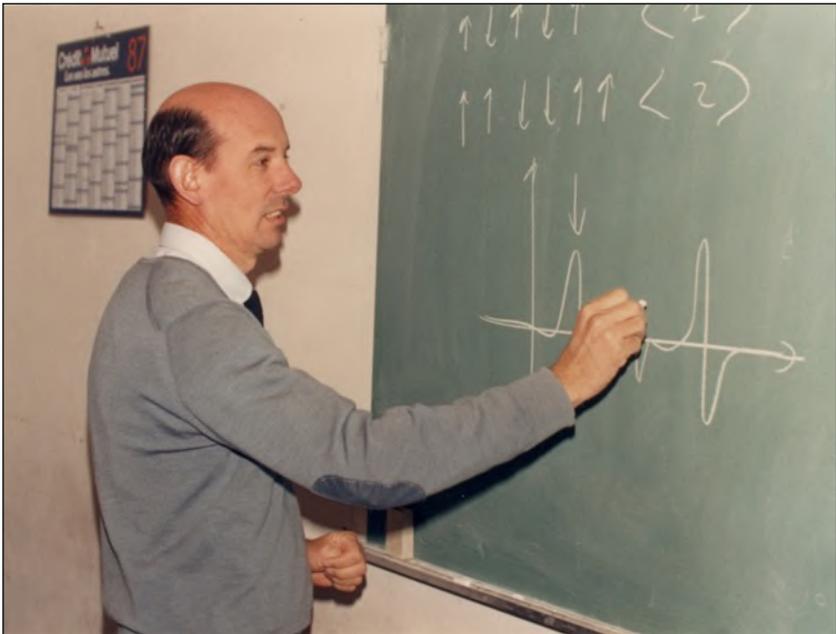
Le matin de l'attaque arrive enfin. Dans les tentes, nous avons un PM avec un chargeur de balles à blanc. Nous dormons tout habillés et, quand les cris de sauvages et la première rafale me réveillent, je sors de la tente et je me jette dans mon trou individuel. Dans la pénombre du petit matin, je vois passer des soldats, plus ou moins loin. Ça pétarade de tous les côtés...

A la fin de l'exercice, je n'ai pas tiré une seule cartouche et je m'aperçois que je ne suis pas dans le trou que j'avais soigneusement creusé mais dans une cavité plus ancienne datant d'un exercice précédent.

Après ce joyeux exercice, on nous a ramenés au Prytanée, nous avons rendu nos tenues militaires (avec les péripéties narrées précédemment) et nous avons été placés en permission libérable jusqu'au 31 juillet.

J'allais enfin pouvoir reprendre une vie normale. Je me serais bien passé de cette année « perdue », mais ça m'a quand même permis de vivre quelques expériences nouvelles et de découvrir les avantages et, surtout, les inconvénients de la vie militaire. Curieusement, les moments préférés de cette année sont les trois quarts d'heure passés dans la voiture tous les matins pour faire le trajet entre Le Mans et La Flèche. Pendant ce temps « perdu », j'organisais mentalement ma journée de travail et ensuite, il n'y avait plus qu'à « dérouler ».

Vie professionnelle



*Photo prise par Alain Jouanneux en 1987 (merci au calendrier)
dans mon bureau de la Faculté des Sciences.*

Les débuts de ma vie professionnelle sont racontés dans le chapitre consacré à mes études universitaires puisqu'il y a eu un chevauchement des deux. On y a lu comment, à la suite de deux ou trois hasards successifs, j'ai commencé ma carrière.

Raconter les détails de ces années serait probablement fastidieux pour le lecteur et un peu compliqué pour moi car j'ai quand même oublié beaucoup de choses.

Le meilleur résumé que j'ai trouvé est le dernier Curriculum Vitae qui était dans mon dossier de demande de passage au grade de professeur 1^{ère} classe (demande satisfaite un an avant mon départ en retraite).

Il illustre partiellement les trois volets de l'activité d'un enseignant-chercheur à l'université : l'enseignement, la recherche et l'administration.

Un CV se doit d'être essentiellement factuel et objectif. Cependant, il est aussi destiné à mettre en valeur son auteur et, malgré toute la modestie dont celui-ci souhaite faire preuve, il a souvent tendance à enjoliver la réalité des faits. Je n'ai pas échappé à cette règle tacite !!!

Mes commentaires (nombreux et copieux) sont dans les encadrés.

ETUDES SECONDAIRES ET SUPERIEURES

Juin 1962 : **Baccalauréat** Mathématiques Élémentaires, mention passable (Le Mans).

Juin 1966 : **Licence de physique** (Caen ; ancien régime ; 1 mention Bien, 3 mentions Assez Bien, 2 mentions passable).

Sept. 1968 : **DEA** de Physique du Solide et Spectroscopie (Caen).

Juin 1973 : **Thèse de 3^{ème} cycle** (Caen).

Tout ce qui concerne les études supérieures est déjà raconté dans le chapitre « Études universitaires ». Je passe donc directement à la thèse de 3^{ème} cycle.

En 1968, monsieur Fayet est nommé professeur au Mans et, après l'obtention de mon DEA, il me propose de faire de la recherche avec lui.

A cette époque, je n'avais pas la moindre conscience des détails de la profession que je commençais à exercer. J'avais bien vu passer des assistants et des professeurs pendant les cours lors de mes études

universitaires, mais je pensais que c'était leur seule activité, comme les professeurs du secondaire, puisque je ne les voyais jamais autrement.

Fayet vient d'Orsay et sa spécialité est la RPE (Résonance Paramagnétique Électronique). Comme nous n'avons pas de matériel au Mans, nous allons faire des expériences à Orsay dans son ancien laboratoire. Pendant un an, j'ai passé des cristaux dans une grosse machine dont je ne comprenais pas vraiment le fonctionnement et j'ai observé les spectres qui en sortaient (des courbes ressemblant un peu à ce que j'ai dessiné au tableau sur la première page). Fayet y voyait toujours des choses extraordinaires. Mais, après réflexion, on s'apercevait que ça n'avait aucun intérêt.

L'année suivante, notre laboratoire au Mans s'équipe d'un spectrographe RPE. Heureusement, Jean-Jacques Rousseau (un collègue expert en électronique) arrive à faire fonctionner et même à perfectionner cette machine, ce dont j'étais bien incapable. Les chimistes du laboratoire de monsieur De Pape nous fournissent des cristaux fluorés qu'ils sont une des rares équipes au monde à savoir faire pousser. Je les passe dans le spectro RPE, je fais quelques mesures sur les spectres (au double décimètre), quelques diagonalisations d'hamiltonien à la main (les premières calculatrices sont à peine arrivées) et je passe une thèse de troisième cycle racontant l'étude de la structure super-hyperfine de l'ion Fe^{3+} dans un cristal de $(\text{NH}_4)_3\text{AlF}_6$. Tout cela n'avait aucun intérêt, si ce n'est de montrer que j'étais capable d'utiliser les connaissances acquises lors de mon DEA.

Juin 1982 : **Thèse de Doctorat d'état** (Le Mans).

En 2016, dans le système LMD (Licence-Master-Doctorat), il n'existe plus qu'une seule thèse qui se passe à Bac + 8. Mais dans ce temps-là, la Thèse d'État était un travail de longue haleine qui durait environ cinq ans après la thèse de troisième cycle. Il m'en a fallu neuf, mais j'ai quelques excuses car, pendant cette période, Marie-Claude a eu les problèmes de santé que l'on connaît.

Les calculatrices puis les ordinateurs sont progressivement arrivés sur le campus pendant les années 70. Pendant ces neuf ans, j'ai continué à passer dans le spectro RPE des cristaux fluorés dopés au Fe^{3+} ou au Cr^{3+} , des ions paramagnétiques qui sont détectés par notre appareillage. L'ordinateur nous permet maintenant de faire des diagonalisations d'hamiltonien grâce à des programmes que j'écris et que je perfectionne au fur et à mesure des besoins. Les spectres sont toujours sur des feuilles de papier mais nous les

numérisons à la main (toujours le double décimètre) afin de pouvoir les comparer aux spectres théoriques calculés par l'ordinateur.

Le titre de ma thèse (que Anne et Hélène avaient appris par cœur – elles avaient respectivement 12 ans et 10 ans) est « Détermination et interprétation des paramètres de l'hamiltonien de spin des ions ^{6}S dans des cristaux fluorés ». Ce titre un peu fourre-tout permettait de regrouper les différents calculs que j'avais faits sur les spectres réalisés pendant cette petite dizaine d'années. L'intérêt scientifique de ces travaux m'a toujours semblé relativement réduit. La seule fierté que j'en retire est la réalisation d'un gros programme (écrit en FORTRAN) réalisé de façon modulaire alors que la « mode » était plutôt aux programmes monobloc et mono-tâche. Le mien permettait de faire plusieurs types de calculs sur les spectres RPE en fonction des paramètres que l'on entrait initialement dans le programme.

Le jury de thèse était composé de K.A. Müller, chercheur au laboratoire I.B.M. de Zurich, J. Margerie, un de mes professeurs de DEA à Caen, P. Van Ormondt, un professeur hollandais que je n'avais jamais vu mais qui travaillait sur des sujets voisins des miens, F. Varret, directeur d'un autre laboratoire de physique du Mans, R. De Pape, directeur du laboratoire de chimie qui nous fournissait les cristaux, et mon directeur de thèse, J.C. Fayet.

Un petit mot sur le professeur Müller que Fayet connaissait probablement depuis longtemps, quand il travaillait à Orsay, et avec qui le laboratoire du Mans avait quelques collaborations. Jean-Yves Buzaré, un des chercheurs du labo était allé passer quelques mois à Zürich. Müller venait de temps en temps au Mans et je le connaissais un peu. En 1987, quelques années après ma thèse, le professeur Müller recevra le prix Nobel de physique pour sa découverte de la supraconductivité à haute température.

La soutenance s'est plutôt bien passée, malgré l'intérêt limité des travaux exposés. Mais ça n'est pas comme un oral d'examen où le sort de l'étudiant dépend de la qualité de sa prestation. A partir du moment où le directeur de thèse a réuni un jury et obtenu l'autorisation à soutenir, l'affaire est entendue.

La soutenance a été suivie d'un pot traditionnel. Peu coutumier de ce genre d'exercice, j'ai passé tout le temps que ça a duré à discuter avec le professeur Van Ormondt, qui, heureusement, parlait un peu français, mais à qui je n'avais rien à dire. Je n'osais pas le laisser seul et personne n'est venu me tirer de ce mauvais pas alors que j'aurais bien aimé bavarder avec les autres personnes présentes.

Côté toasts et boissons, Marie-Claude avait fait le nécessaire et tous les invités sont repartis fort satisfaits...

Le lendemain, le Maine Libre publiait un entrefilet transmis par la faculté des sciences.

M. André Leblé a soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat à la Faculté des Sciences

Maître-assistant à l'Université du Maine depuis 1967, où il enseigne en physique la mécanique quantique, M. André Leblé qui, comme ses confrères de la Faculté des Sciences consacre une partie importante de son temps à la recherche, a brillamment soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat.

Fruit de sept années de travail, cette thèse porte sur la « détermination et l'interprétation des paramètres de l'hamiltonien de Spin des ions 6 S dans les cristaux fluorés ».

Le jury, présidé par un professeur Suisse, M. Müller, a accordé à M. Leblé, avec ses félicitations, la mention « très honorable ».



NOMINATIONS ET PROMOTIONS DANS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Novembre 1967 : **Assistant délégué** au Collège Scientifique Universitaire du Mans.

Octobre 1969 : **Assistant titulaire** au Collège Scientifique Universitaire du Mans.

Octobre 1974 : **Maître-assistant 2^{ème} classe** au Centre Universitaire du Mans.

Janvier 1981 : **Maître-assistant 1^{ère} classe** à l'Université du Maine.

Juin 1986 : **Habilité à diriger des recherches.**

Octobre 1987 : **Professeur** des Universités à l'Université du Maine (IUT).

Les promotions entre échelons se faisaient à l'ancienneté, mais pas celles entre grades. Pour passer Maître-assistant, il fallait d'abord être inscrit sur la LAFMA (Liste d'Aptitude aux Fonctions de Maître-assistant) et pour cela, il suffisait d'avoir sa thèse de troisième cycle. Je l'ai obtenue en 1973, j'ai été inscrit sur la LAFMA dans la foulée et je suis passé Maître-assistant en 1974.

Pour passer Professeur, les choses étaient un peu plus compliquées. Tout d'abord, il fallait avoir la thèse d'état, ce qui fut fait en 1982.

Ensuite, il fallait passer une HDR (Habilitation à Diriger des Recherches) devant une commission plus ou moins locale, montrant que l'on avait déjà une expérience de direction de recherche. J'obtiens cette HDR en 1986 grâce à l'encadrement (avec Fayet) de la thèse de troisième cycle d'Yves Dagorn avec qui j'ai signé quelques publications en 1984 et 85.

Il fallait évidemment qu'un poste correspondant à la section de recherche dans laquelle nous étions affectés soit créé (ou libéré par mutation). Je n'étais évidemment intéressé que par les postes disponibles au Mans.

Quand les conditions précédentes étaient réunies, il fallait monter un dossier envoyé au ministère qui décidait si nous étions autorisés à concourir.

Et enfin, après obtention du feu vert ministériel, nous faisons un exposé devant une commission (locale ou nationale, ça a changé dans le temps) qui choisissait parmi les candidats présents.

Une première possibilité s'est présentée en 1986 avec la création d'un poste à la Faculté des Sciences. J'étais en concurrence avec Jacques Émery, un autre candidat mançais qui n'était pas spécialement brillant en recherche mais qui avait un peu plus d'ancienneté que moi et, surtout, beaucoup plus de bagout et d'hypocrisie. Pour tout dire, je ne l'aimais pas, pour des raisons diverses. Lors de mon arrivée à la faculté des sciences, il m'avait fait subir une sorte de bizutage (règle cassée, coup d'extincteur dans mon bureau, moqueries diverses...) Un exemple de son éthique pour le moins douteuse : pendant ses séances de travaux pratiques, il demandait à un technicien de venir surveiller les étudiants pendant qu'il allait faire des manips dans son labo. Bref, pour cette promotion, une commission locale de cinq professeurs devait décider de notre sort et c'est Jacques Émery qui a

été promu par 3 voix contre 2. C'était une petite déception mais pas vraiment une surprise.

La deuxième occasion s'est présentée l'année suivante avec le poste laissé vacant par monsieur Lehmann à l'IUT. Mais, pour une sombre histoire d'intitulé du poste et de section de recherche, je n'ai pas été autorisé à concourir et c'est Maurice Henry qui a obtenu cette promotion. Maurice était depuis quelques années Maître-assistant à l'IUT après avoir été ingénieur chez Saint Gobin. Je le connaissais peu à l'époque. Après ma nomination à l'IUT, j'ai eu l'occasion de le côtoyer fréquemment et de l'apprécier. Il a été directeur de l'IUT, puis Vice-président et ensuite Président de l'Université. Depuis son départ en retraite, nous déjeunons ensemble une fois par an, au printemps, avec toujours beaucoup de plaisir.

Enfin, l'IUT du Mans a obtenu au début de l'année 1987 la transformation d'un poste de Maître-assistant en poste de Professeur sur lequel j'ai eu le droit de postuler. Mais les procédures avaient changé entre temps et il fallait aller devant une commission nationale. Fayet avait dissuadé un autre chercheur du laboratoire de concourir sur le poste et je me suis retrouvé seul candidat (les universitaires exerçant ailleurs n'avaient aucune envie de venir s'enterrer au Mans). Je suis donc allé à Paris et j'ai fait un très mauvais exposé de mes travaux de recherche qui, de toute façon, n'étaient pas spécialement brillants. La commission s'est réunie pour délibérer. Dix minutes plus tard, le président est venu me voir dans le couloir où j'attendais et m'a dit sur un ton légèrement méprisant : « Bon, vous avez le poste, mais vous étiez le seul candidat... ».

Pas très glorieux tout ça, mais j'estimais être tout aussi méritant que certains collègues. Certes, mes recherches ne faisaient pas de moi un nobélisable, mais j'avais l'impression de dispenser un enseignement de qualité (si j'en crois ce qui m'était rapporté) et, depuis deux ans, j'avais pris la direction (officiuse) du Service de Physique de la Faculté des Sciences où j'avais remis un peu d'ordre et de rigueur. Malheureusement, ces deux derniers aspects du travail d'un universitaire étaient rarement pris en compte par les commissions composées de « brillants chercheurs ».

Une dernière promotion n'est pas indiquée dans la liste ci-dessus puisque ce CV était précisément réalisé pour l'obtenir, celle du passage à la 1^{ère} classe du grade de professeur. Là encore les procédures étaient complexes.

La procédure nationale concernait la majorité des personnes qui faisaient toujours de la recherche et qui étaient jugées sur la quantité et la qualité de leurs travaux.

Pour les personnes qui, pour des raisons diverses, avaient abandonné la recherche et s'étaient consacrées à des tâches administratives (moins nobles mais absolument indispensables), une procédure locale existait et récompensait, au rythme moyen d'une promotion par an au Mans, les anciens directeurs d'IUT ou de Faculté, ce que je n'étais pas.

Cependant, à partir de la fin des années 90, j'ai fait une demande presque tous les ans. C'est le Conseil d'Administration de l'Université qui prenait la décision et, malgré les échecs répétés, j'ai persévéré, encouragé par Maurice Henry qui était devenu Président de l'Université et donc Président du Conseil d'Administration. Je n'ai jamais connu les détails des réunions, mais, en septembre 2003, Maurice a réussi à convaincre le Conseil que je méritais cette nomination au grade de Professeur 1^{ère} classe.

C'était mon bâton de maréchal, très loin derrière les « brillants chercheurs » qui atteignaient la classe exceptionnelle (la case encore au-dessus de la 1^{ère} classe) bien avant la fin de leur carrière. Je tenais cependant une petite revanche sur Jacques Émery qui m'avait grillé sur le poste de professeur à la Faculté des Sciences et qui n'a jamais obtenu son passage en 1^{ère} classe. Il avait pourtant occupé le poste prestigieux et ronflant de Directeur du Service des Relations Internationales de l'Université. Mais tout le monde savait que, à part les voyages et les cocktails, il n'avait pas fait grand-chose à la tête de ce service.

RÉSUMÉ DES ACTIVITÉS

ENSEIGNEMENT

1) FACULTÉ DES SCIENCES

Entre mon arrivée à la faculté des sciences en 1967 et mon départ avec ma nomination à l'IUT en 1987, je suis intervenu pratiquement à tous les niveaux de l'enseignement de la physique (de bac +1 à bac +4). L'essentiel de mon activité a cependant concerné l'enseignement de mécanique quantique en licence et maîtrise. A cette occasion, j'ai réalisé un polycopié apprécié des étudiants.

Les premières années, j'étais à peine plus vieux que les étudiants et j'ai tissé des liens d'amitié avec certains d'entre eux.

En juillet 1969, nous avons été invités par un petit groupe à fêter la fin de l'année universitaire dans une cave du côté de Saint-Vincent-du-Lorouër. Les saucisses-merguez arrosées aux petits vins des coteaux du Loir et terminées à l'hydromel n'ont pas très bien réussi à Marie-Claude, enceinte de Anne. Le voyage de retour au Mans a été ponctué de nombreux arrêts.

Dans les années qui ont suivi, un certain nombre de mes anciens étudiants sont devenus des collègues, le dernier d'entre eux étant Alain Jouanneaux. Je l'ai eu en licence et maîtrise (bac + 3 et +4). De son propre aveu, il n'était pas passionné par la physique, mais il a bien accroché à mon enseignement de mécanique quantique. Il ne passait pas inaperçu : beau gosse, ça crevait les yeux. De plus, il avait une pilosité à géométrie variable : barbu, rasé, moustachu, je crois que toutes les possibilités ont été explorées ces années-là. Dans ces temps reculés, les étudiants avaient le droit de fumer pendant les cours (il était interdit d'interdire depuis 1968) et Alain était un grand spécialiste des ronds de fumée. Mais il était intéressé, et donc intéressant.

Un retour sur la mécanique quantique, matière que j'avais découverte en DEA quelques années auparavant. Son enseignement m'a vraiment passionné. Je me suis inspiré de la démarche pédagogique de monsieur Barrat, le professeur de Caen qui m'avait initié, et, après avoir beaucoup travaillé et réfléchi, j'en ai fait une version personnelle qui a donné lieu à l'écriture d'un polycopié. Je nourrissais le secret espoir de pouvoir en faire un livre, sans avoir la moindre idée des démarches que je devais entreprendre pour y parvenir. Le seul livre français existant était le *Messiah* et son approche analogique et historique me paraissait terriblement vieillotte. La question ne s'est pas posée longtemps car trois enseignants-chercheurs d'Orsay, Cohen-Tannoudji, Diu et Laloe ont sorti un pavé en deux tomes qui faisait encore référence 30 ans plus tard. Ma seule satisfaction a été de voir que, comme moi, ils avaient opté pour une présentation axiomatique. Mais pour le reste, c'était beaucoup plus complet et riche en exemples que ce que j'avais fait. J'ai donc mis mon égo dans ma poche et mon mouchoir par-dessus.

Je termine par une activité d'enseignement qui n'est pas mentionnée dans mon CV. Dans des circonstances dont j'ai oublié les détails, j'ai été amené à faire des cours en Faculté de Lettres, dans une unité de valeur facultative intitulée « Histoire des sciences pour non scientifiques ». De mémoire, nous étions cinq intervenants et je dispensais quelques heures sur « l'origine de l'univers, l'origine de la vie et l'origine de

l'homme », un sujet que j'avais creusé abondamment pour mes interventions au Centre de l'Étoile (voir « Activités bénévoles »). C'était très agréable, avec des effectifs qui n'ont jamais dépassé la quinzaine et un public beaucoup plus féminin qu'en sciences. Les étudiant(e)s étaient relativement réceptifs(ives) puisqu'il s'agissait d'un enseignement facultatif.

2) I.U.T.

Je suis affecté au Département Mesures Physiques de l'IUT mais j'effectue une partie de mon service d'enseignement au Département Chimie où j'étais affecté avant l'ouverture du Département Mesures Physiques.

Département Chimie

J'assure une partie des cours et T.D. de **Physique en première année**.

J'étais jusqu'à la rentrée 98 le **responsable de l'enseignement de la Physique (1^{ère} année)** au Département Chimie (organisation des enseignements, recrutement des vacataires).

En 1998, j'ai participé aux réunions d'un groupe de travail national sur l'élaboration de référentiels de formation dans le cadre de l'opération « Multimédia et Formation Professionnelle en Chimie ».

Après 20 ans passés à la Faculté des Sciences, je commençais à en avoir un peu marre de la mécanique quantique et j'avais repris une partie du cours de physique de première année de monsieur Fayet. Ce retour aux sources m'avait fait beaucoup de bien car j'avais oublié un certain nombre de choses fondamentales en mécanique et en électricité.

Lors de ma nomination à l'IUT, en 1987, j'ai effectué seulement une partie de mon service dans cette nouvelle affectation car la retraite de monsieur Lehmann était très active et il continuait à donner des cours, rémunéré en heures supplémentaires. C'est lui qui gardait l'enseignement magistral de la physique en première année alors que je faisais les travaux dirigés. Situation très peu satisfaisante pour moi car un « Professeur », pour des raisons de prestige bien futiles, se devait de faire des cours en amphithéâtre. Cette situation transitoire a duré deux ans et monsieur Lehmann a compris qu'il devait laisser la place. J'ai abandonné définitivement la mécanique quantique et la Faculté des Sciences et je me suis consacré entièrement à l'enseignement de la physique de base, au niveau bac + 1.

J'ai constaté que l'IUT était un peu en retard au niveau matériel et j'ai fait équiper les deux amphithéâtres de rétroprojecteurs. Les transparents, écrits initialement à la main avec des feutres de couleur, ont été progressivement remplacés par des textes et schémas réalisés à l'ordinateur et imprimés sur des transparents spéciaux.

J'ai introduit les ordinateurs dans les salles de TP et l'apprentissage d'Excel au programme des étudiants.

Département Mesures Physiques

J'assure l'enseignement de l'**Électricité** en Première année (Cours, TD). J'ai participé à la création de plusieurs manipulations lors de l'ouverture du Département en 1993.

A la suite d'un stage effectué dans l'entreprise Saint-Gobain, j'ai mis en place avec un collègue un cours de **Méthodologie - Plans d'Expériences** en deuxième année. Cet enseignement original se fait en salle d'informatique et utilise les fonctionnalités du tableur. Il est complété par la réalisation et l'exploitation de trois travaux pratiques.

A la rentrée 2001, j'ai repris le cours de Mécanique en 1^{ère} année.

Je me suis vraiment fait plaisir en enseignant dans les départements Chimie et Mesures Physiques. En Chimie, le programme assez ambitieux recouvrait l'optique, la mécanique et l'électricité, à un niveau élémentaire évidemment. En Mesures Physiques, je ne faisais que l'électricité, sans approfondir beaucoup plus. J'avais ajouté au programme classique un cours sur les moteurs électriques dont j'ignorais tout car je n'en avais jamais entendu parler pendant mes études universitaires. Et puis un jour, je me suis dit : « Mais comment ça marche ? ». Alors je me suis mis à démonter tous les moteurs électriques qui me passaient sous la main (avec l'aide de Denis, notre technicien). J'ai lu un peu de littérature sur le sujet, pas toujours très limpide car trop technique alors que je cherchais à dégager des règles générales de fonctionnement. Et puis j'ai construit un diaporama avec quelques animations dont j'étais très content. Je ne suis pas certain que les étudiants y aient compris grand-chose, mais je m'étais fait plaisir !

A propos des Plans d'Expériences, le stage effectué chez Saint Gobin l'avait été à l'initiative de Maurice Henry. Il avait gardé des contacts dans cette entreprise où il avait travaillé comme ingénieur. Patrick Donnet (mon directeur des études en Mesures Physiques) avait fait un stage d'une

semaine à Pâques et le mien a duré trois jours, en juin (il faisait très chaud). Patrick et moi avons beaucoup travaillé pendant les vacances et, à la rentrée suivante, nous avons fait, en binôme, un cours devant les étudiants de deuxième année. Patrick (prof de maths) s'occupait de la partie mathématique et statistique. Moi je traitais la partie physique et les exemples. Avec le recul, il est clair que cette première mouture était très mauvaise. Mais avec le temps, on a fini par comprendre un peu mieux les enjeux de cet enseignement et notre prestation s'est nettement améliorée. A la fin de mes deux mandats, Patrick a pris ma place à la direction du Département Mesures Physiques, puis il a succédé à Maurice à la direction de l'IUT. Il avait donc de moins en moins de temps disponible et, par un glissement progressif, j'ai pris les commandes de l'enseignement des Plans d'Expériences. J'ai diminué la partie mathématique en conservant le minimum vital, pour le plus grand bonheur des étudiants. Alain Jouanneux et Sylvie Houlbert ont remplacé Patrick pour s'occuper d'une partie des étudiants. Une des particularités pédagogiques de cet enseignement était de ne pas comporter de cours magistral. Tout se faisait en salle d'informatique, avec usage intensif d'Excel. Quand je suis parti en retraite, Alain Jouanneux a pris la responsabilité de cet enseignement et il l'a considérablement amélioré.

3) ÉCOLE D'INGÉNIEURS (ENSIM)

Depuis la rentrée 1996 j'assure l'enseignement de **Méthodologie - Plans d'Expériences** avec des développements théoriques plus poussés qu'en Mesures Physiques.

Je n'ai pas mis dans mon CV les cours donnés dans l'autre école d'ingénieurs mancelle, l'ISMANS (Institut supérieur des matériaux du Mans) car il s'agissait d'une école privée, financée par la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Sarthe. J'y ai enseigné la mécanique quantique pendant trois ou quatre ans, retour à mes premières amours de la faculté des sciences.

4) FORMATION CONTINUE

En 1998, j'ai mis en place un stage de formation aux **Plans d'Expériences** pour des ingénieurs et techniciens de l'entreprise Smith et Nephew. Cette formation de 12 demi-journées a eu lieu de décembre 1998 à avril 1999. Elle a été suivie de l'assistance à la réalisation d'un Plan d'Expériences dans l'entreprise.

Dans le domaine de la formation continue, je n'ai pas mis non plus dans mon CV les cours donnés au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers). Il s'agissait de cours du soir dispensés à des ouvriers souhaitant acquérir des compétences et des diplômes leur permettant de faire avancer leur carrière. C'était à l'époque où j'enseignais encore à la Faculté des Sciences et ça permettait de mettre un peu de beurre dans les épinards, ou plutôt de nous offrir le superflu.

J'étais admiratif devant ces hommes (je n'ai jamais eu de femme) qui, après leur journée de travail, venaient à l'Université pour faire trois heures de cours et d'exercices (de 19h à 22h avec une pause au milieu).

Je me souviens très bien de l'un d'entre eux, Guy Savoie, qui travaillait à la SNCF. Après avoir obtenu les diplômes dispensés au Mans, il s'est inscrit à Tours pour passer un diplôme d'ingénieur CNAM. L'année se terminait par un stage de trois mois et il avait demandé à le faire dans le laboratoire de Fayet. Je l'ai initié à la RPE et je l'ai fait participer aux recherches en cours dans le laboratoire. Je l'ai beaucoup aidé à rédiger son rapport de stage et à préparer sa soutenance car il avait quand même un peu de mal avec la mécanique quantique.

Il a eu son diplôme d'ingénieur, mais, absolument inconscient de ses limites, il a souhaité devenir Ingénieur-Docteur. Cette fois, il fallait faire de la recherche à plein temps (il continuait à être payé par la SNCF). Fayet ne s'y est pas opposé et je me suis retrouvé avec Savoie sur le dos car il était incapable de prendre la moindre initiative. Au bout d'une année assez pénible, et après discussion avec monsieur Fayet, j'ai été chargé de trouver les mots pour lui expliquer que, d'un point de vue déontologique, j'avais pu l'aider, sans état d'âme, à obtenir son diplôme d'ingénieur, mais que maintenant je ne pouvais pas faire une thèse à sa place.

Il n'a pas très bien pris la chose (ça se comprend) et il a retrouvé son travail à la SNCF où il est devenu inspecteur des conducteurs de TGV (je l'ai aperçu une fois à la gare Montparnasse lors d'un de mes déplacements à Paris).

5) EAD

Le projet de mise à distance de mon cours sur les **Plans d'Expériences** a été officiellement approuvé par l'Université en novembre 2000. La réalisation concrète avec l'aide du CAVUM et de la société Co.Cli.Co. a commencé en 2001 mais la demande de financement déposée en 2002 auprès de l'Université Virtuelle en Pays de la Loire n'a pas été acceptée car nous avions prévu de développer

un CD alors que l'UVPL n'accepte de financer que les produits en ligne. Je modifie donc actuellement l'écriture et la pédagogie de ce cours qui doit être réalisé par le CAVUM à partir de septembre 2003 (son plan de charge ne permettant pas de le faire plus tôt).

Grâce à une formation locale, l'équipe pédagogique de **Plans d'Expériences** est maintenant forte de 6 personnes (IUT et ENSIM) qui assureront le tutorat pour les étudiants distants ainsi que pour la formation continue qui peut nous être demandée.

Cette mise en ligne ne s'est jamais faite. J'ai pourtant beaucoup travaillé avec Michel Lopez, un technicien du CAVUM, mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait faire avec sa programmation Internet. J'avais constaté avec Power Point que la pédagogie était dépendante de l'outil utilisé pour faire passer le message. Mais là, je ne connaissais pas l'outil Internet et j'avais imaginé une pédagogie interactive (comme celle que je pratiquais en présentiel avec les étudiants) qui n'était pas du tout appropriée. J'ai rapidement constaté qu'il était techniquement très complexe, voire impossible, de faire ce que je souhaitais et le projet a été abandonné.

Par la suite, j'ai souvent réfléchi à ce que j'aurais pu ou dû faire et je n'ai jamais trouvé mieux que de mettre en ligne un simple document écrit. Les gens de ma génération connaissaient bien les photocopies, c'est-à-dire les cours dactylographiés mis à la disposition des étudiants. Bien des années plus tard (j'écris ceci en 2016), c'est la mode des MOOC (Massive Open Online Course) que l'on nous présente comme une révolution pédagogique alors que ce sont simplement des photocopies numériques accessibles par Internet. Le seul progrès est l'abondance, la diversité et la facilité d'accès à ces documents.

6) EXPERIMENTIQUE

L'équipe « Plans d'Expériences » participe régulièrement depuis 4 ans aux réunions de l'Association « **Expérimentique** » qui regroupe des industriels et des universitaires concernés par les Plans d'Expériences. J'ai organisé au Mans, en mars 2001, une réunion de cette association regroupant une vingtaine de personnes.

J'ai de bons souvenirs de ces réunions « Expérimentique » qui nous changeaient du quotidien manceau.

Il fallait partir de bonne heure du Mans pour être à Orléans à 10h, sur le Campus de la Source. J'y allais avec d'autres collègues intéressés, en fonction de leur emploi du temps. Les dernières années avant mon départ en retraite, Alain Jouanneaux était le plus assidu.

François Louvet (ENSCI - Ecole nationale de céramique industrielle de Limoges), et Luc Delplanque (IUT d'Orléans) organisaient ces réunions. Plusieurs intervenants, souvent des industriels, se succédaient pour parler des plans d'expériences réalisés dans leur entreprise. C'était très instructif pour comprendre les préoccupations des industriels, toujours très éloignées de celles des universitaires.

Nous faisons une pause vers 12h30 pour aller déjeuner dans un self tout proche du campus et je prenais systématiquement une andouillette grillée avec des frites.

Les interventions et discussions reprenaient après le repas et se terminaient vers 17h.

Une anecdote. Un jour d'hiver où j'étais allé seul à Orléans, j'ai vu la neige commencer à tomber vers 11h. Quand nous sommes partis déjeuner, elle tenait au sol. Et pendant le repas, il en est tombé une bonne dizaine de centimètres. J'ai donc décidé de rentrer au Mans sans attendre, mais j'ai pensé qu'il n'était pas raisonnable de prendre la nationale où je risquais de faire de mauvaises rencontres avec des véhicules en perdition. J'ai donc pris l'autoroute en direction de Tours en pensant que ça serait mieux. Mais dans nos plaines de l'ouest, le déneigement ne se fait pas comme en montagne. J'ai donc roulé sur une épaisse couche de neige, entre 60 et 90 km/h. Heureusement, sur l'autoroute, tout le monde va dans le même sens. Lors d'un arrêt sur une aire, j'ai appelé Marie-Claude qui m'a dit qu'il avait beaucoup neigé au Mans mais que maintenant, il pleuvait et que la neige fondait rapidement. Je suis reparti confiant en me disant que les choses allaient s'arranger. En effet, à Tours, la neige avait cessé de tomber et, sur la route remontant au Mans (l'A28 n'existait pas encore), il ne restait que des bandes de neige (dangereuses) là où les roues des voitures ne les avaient pas encore fait disparaître.

Dans le cadre d'un partenariat avec le lycée Renaudeau (Cholet), j'ai supervisé la conception et la réalisation d'une catapulte miniature destinée aux T.P. de Plans d'Expériences.

RECHERCHE

Pendant plus de 20 ans, j'ai fait de la recherche avec beaucoup de plaisir et une certaine efficacité. Pendant cette période, j'ai encadré

deux thèses (Yves Dagorn et Alain Jouanneaux), plusieurs stages de DEA et un diplôme d'ingénieur CNAM. Faute de postes disponibles, les deux docteurs ont quitté le laboratoire, et le dernier stagiaire de DEA qui aurait pu prendre le relais a choisi l'enseignement secondaire. Les missions qui m'ont été confiées lors de ma nomination à l'IUT ne m'ont pas permis de continuer seul une activité de recherche réellement efficace. Pendant quelques années, j'ai consacré l'essentiel de mon temps aux activités administratives décrites au paragraphe suivant.

Je reviens sur le contenu de ma thèse dont j'ai déjà dit que c'était un peu un fourre-tout. En effet, en plus de ma prose, j'ai ajouté dans le corps de la thèse quelques publications pour lesquelles ma contribution a été extrêmement réduite, bien que mon nom figure dans la liste des auteurs. Mais la recherche est un travail d'équipe et les collègues qui utilisaient mon programme pour l'exploitation des spectres RPE me mettaient souvent dans la liste des auteurs (en fait, c'est Fayet qui décidait).

Une des publications dont je revendique la paternité rend compte de la « découverte » d'un changement de structure dans des cristaux de NH_4AlF_4 synthétisés par les chimistes. C'était un sujet « à la mode ». Mais je n'ai pas eu la curiosité ou la capacité de creuser la théorie de ce phénomène. Il faut dire aussi que c'était de la physique du solide, discipline dont j'avais été dégoûté en DEA par monsieur Fortini. J'ai toujours eu beaucoup de respect pour monsieur Fayet mais il n'avait pas le sens de la communication ni de la pédagogie et il n'a jamais su m'orienter vers les bonnes lectures pour trouver un fil conducteur à ces travaux. J'étais également handicapé par mes difficultés à lire les publications et les ouvrages écrits en anglais, par des chercheurs probablement brillants mais dont la limpidité n'était pas la qualité première.

Afin d'élargir mes compétences, Fayet m'avait quand même envoyé à Orsay pour faire des manips d'EXAFS (Extended X-Ray Absorption Fine Structure) sur nos cristaux avec une autre technique que la RPE. Ces expériences se faisaient au LURE (Laboratoire d'Utilisation du Rayonnement Electromagnétique) et utilisaient les rayons X émis par les électrons tournant en rond dans un synchrotron (le lecteur curieux trouvera toutes les informations utiles sur Internet). C'était assez impressionnant. Il fallait faire un dossier officiel pour obtenir du « temps de faisceau » car le LURE était un équipement commun utilisé par de nombreux laboratoires internationaux. J'y suis allé trois ou quatre fois pendant une journée entière. Mais en fait, je n'avais pas grand-chose à faire car j'étais accueilli par un chercheur en poste

au LURE à qui je confiais mes cristaux. La personne à qui j'ai eu à faire le plus souvent était une jeune dame, Anne Sadoc, fort jolie au demeurant, que j'ai revue 30 ans plus tard lors de la sépulture de monsieur Fayet. Elle m'expliquait les choses simples que je devais faire, c'est-à-dire surveiller les différents appareils de mesure pour m'assurer du bon fonctionnement de la machine. Et je repartais le soir avec les bandes magnétiques contenant les données enregistrées pendant les expériences et dont l'exploitation se faisait au Mans, avec le programme fourni par le LURE.

Revenons à mon changement de phase dans NH_4AlF_4 qui m'a occupé pendant quelque temps. Il avait la particularité d'être visible en RPE alors qu'il ne l'était pas aux rayons X, technique utilisée par les chimistes. En effet, le changement de structure est dû à l'immobilisation des ions NH_4 qui, à température ambiante, tournent librement sur eux-mêmes. J'ai continué à travailler sur ce sujet en 1983 et 84, avec Yves Dagorn, un thésard de troisième cycle que j'encadrais avec Fayet.

Alain Jouanneaux est arrivé au labo en 1985. Il avait obtenu sa licence et maîtrise au Mans avant de partir à Caen pour faire le même DEA que moi. Il avait enchaîné avec son service militaire à Cherbourg et revenait au Mans pour faire une thèse de troisième cycle. Nous avons développé le sujet précédent en travaillant sur des cristaux mixtes de NH_4AlF_4 et de RbAlF_4 . Ces deux composés présentaient des changements de phase différents et il nous avait semblé « amusant » de les mélanger. Cette motivation me semble, a posteriori, extrêmement futile. La présence d'Alain à mes côtés m'avait un peu remotivé, mais je ne comprenais toujours pas le sens profond de nos travaux, dirigés par Fayet.

Nous avons exploré sous tous ses aspects le changement de phase des cristaux mixtes $\text{Rb}_x(\text{NH}_4)_{1-x}\text{AlF}_4$. Je suis assez fier d'une publication que nous avons faite (référence 23 de la liste des travaux et publication). Pour une fois, nous n'y avons pas introduit les idées fumeuses de Fayet qui avait qualifié notre travail de « sciences naturelles ». Selon la procédure habituelle, la publication a été envoyée à une revue scientifique pour être évaluée par des pairs (les *referees*). Voilà quelques lignes extraites du rapport de l'un d'entre eux :

This is an extremely interesting application of Electron Paramagnetic Resonance to ordering in a random system, maybe the best so far done. It should therefore appear in Europhysics Letters.

Traduction : ceci est une application extrêmement intéressante de la RPE à l'étude d'une transition ordre-désordre, peut-être la meilleure jamais réalisée.

A ce rapport était joint notre article annoté de la main du referee, théoriquement anonyme. Cependant, il n'était pas difficile de reconnaître l'écriture caractéristique du professeur Müller qui présidait mon jury de thèse. Certes, il n'était pas encore prix Nobel, mais le compliment était appréciable.

Comme il a été dit précédemment, une grande méconnaissance des théories de base concernant les changements de phase ne nous a pas permis de tirer le maximum de ces travaux. Après sa thèse, Alain est allé faire un post-doc à Grenoble et il a étudié ces cristaux mixtes par diffraction de neutrons. Il a ensuite obtenu un poste de chercheur CNRS à Nantes où il a travaillé sur d'autres sujets. De mon côté, j'ai été nommé professeur à l'IUT, et l'histoire s'est arrêtée là.

J'ajoute cependant une dernière anecdote concernant le professeur Müller. A la fin du mois d'août 1987, je suis allé à un congrès en Pologne (à Poznań (détails dans « Voyages professionnels »). Le professeur Müller avait déjà publié ses résultats sur la supraconductivité à haute température. Il n'était pas encore prix Nobel, mais il était très fortement nobélisable. Le jour où Müller a fait la conférence sur ses travaux, la télévision polonaise était là. A l'instant où Müller commence son exposé, le caméraman se met à filmer avec une caméra de cinéma 16 mm et son assistant allume un énorme projecteur. Müller, ébloui, se déplace sur l'estrade, suivi évidemment par le caméraman et le projecteur. Au bout de trois allers-retours, Müller a arrêté son exposé et leur a dit gentiment mais fermement : « Maintenant, vous avez vos images, alors laissez moi tranquille ». C'était évidemment en anglais et ça n'est certainement pas le mot à mot de ses paroles. Mais c'était l'idée.

Après la conférence, je suis allé le saluer dans le hall et, malgré les sollicitations dont il faisait l'objet, il a pris le temps de bavarder quelques minutes avec moi. De façon un peu formelle, je le félicitai pour sa découverte et il me répondit : « Monsieur Leblé, si j'avais su, je ne l'aurais pas fait. La semaine dernière, j'étais au Japon et les journalistes me téléphonaient en pleine nuit à mon hôtel pour avoir une interview... »

Depuis plus d'un an, j'ai repris une activité de recherche sur la réalisation d'électrodes en céramique pour mesure de pH (collaboration avec Odile et Claude Bohnké). Je me suis occupé de la

mise en place des Plans d'Expériences permettant de choisir les meilleures valeurs des nombreux facteurs intervenant lors de la réalisation des pastilles de céramique. Après deux campagnes de Plans d'Expériences, les résultats obtenus ont donné lieu au dépôt de deux brevets.

Ces brevets n'ont jamais conduit à la moindre exploitation industrielle et sont maintenant tombés dans le domaine public. Les plans d'expériences réalisés à cette occasion ont été un joyeux bazar car cette méthodologie nécessite rigueur, anticipation et communication, ce qui n'était malheureusement pas les qualités premières de Claude.

ACTIVITÉS ADMINISTRATIVES

Direction du Département Mesures Physiques

Quand j'ai pris mes fonctions à l'I.U.T en 1988, le projet de **création d'un nouveau Département Mesures Physiques** était en gestation et le Directeur de l'I.U.T. m'a confié la responsabilité technique de ce projet. A la rentrée 1993, lors de l'ouverture de ce Département, il m'a demandé d'assumer les fonctions de Chef de Département. En 1995, j'ai été nommé officiellement à ce poste après consultation du Conseil de Département et de l'Assemblée des personnels.

J'ai abandonné cette direction en avril 1999, après avoir pris la Direction du CeTIC.

La création du département Mesures Physiques a quand même été une des grandes aventures de ma vie professionnelle. Je débarquais de la faculté des sciences après 20 ans de petite vie tranquille et je devais mettre sur pied un département d'IUT dont j'ignorais à peu près tout.

Le budget total du projet s'élevait à 21,3 millions de francs (environ 3,5 millions d'euros), 18 millions pour la construction d'un bâtiment et 3,3 millions pour l'équipement en mobilier et matériel scientifique.

Je me suis d'abord informé sur ce que l'on faisait dans un département MP et je suis allé visiter ceux de Caen, Orsay, Lannion et Saint Nazaire. Ces déplacements m'ont permis d'avoir une vision précise des enseignements qui étaient dispensés et surtout du matériel qu'il faudrait acheter pour équiper le département.

Mais le plus gros du travail a été la construction du bâtiment. Tout d'abord, il m'a fallu définir (à peu près seul) un cahier des charges concernant le nombre de salles, leur surface, leur destination (cours, travaux pratiques, travaux dirigés, salle d'informatique, labo de langues, bureaux...) et leurs équipements spécifiques. Ensuite, le concours d'architecte a eu lieu. La procédure administrative était relativement complexe, et, à ce stade, mon rôle a été essentiellement consultatif. D'ailleurs, le projet qui a été retenu (présenté par le cabinet Penaud, de Nantes) n'était pas celui qui avait ma préférence. L'architecte étant choisi, je suis allé plusieurs fois à Nantes pour travailler avec madame Penaud car il y avait un grand nombre de détails à peaufiner : destination finale des différentes salles dessinées sur les plans, position des portes, des tableaux, des prises de courant... J'ai fait changer la disposition des passerelles qui donnent accès aux étages car elles ne me semblaient ni pratiques, ni esthétiques.

Je ne suis pas intervenu dans le choix des entreprises devant réaliser la construction du bâtiment, mais j'ai assisté à presque toutes les réunions de chantier où j'étais le représentant de l'Université. J'ai découvert un monde dont j'ignorais absolument tout, à commencer par le vocabulaire. En particulier, je n'ai jamais bien compris la différence entre le maître d'œuvre et le maître d'ouvrage. Pourtant, malgré la proximité sémantique, leurs intérêts n'étaient manifestement pas les mêmes. J'ai découvert la notion de rétro-planning qui, à partir de la date de livraison fixée à septembre 1993, devait étaler dans le temps, et en marche arrière, les différentes étapes de la construction. Et comme rien ne se passe jamais comme prévu, ce rétro-planning a été modifié plusieurs fois. Les réunions de chantier étaient très rarement sereines. Les discussions entre les responsables du chantier et les entreprises tournaient souvent au pugilat verbal.

La première difficulté de la construction a été causée par les poutrelles métalliques. L'entreprise de Mazamet qui avait obtenu le marché voulait mettre des poutrelles qui ne correspondaient pas au cahier des charges mais qui étaient conformes aux normes européennes. Les travaux ont été arrêtés pendant trois ou quatre semaines et ont donné lieu à des discussions et des courriers incendiaires entre le maître d'œuvre (à moins que ça ne soit le maître d'ouvrage !) et le représentant de l'entreprise. Aucun accord n'ayant pu être trouvé, on s'est retourné vers moi : « Alors, monsieur Leblé, qu'est-ce qu'on fait ? ». Et c'est moi qui ai dû prendre la lourde responsabilité de continuer le chantier avec des poutrelles plus petites que prévu !

Un autre problème que j'ai détecté lors d'une visite de chantier est une erreur dans la cage d'ascenseur en béton qui venait d'être coulée. Les paliers n'étaient pas encore réalisés et les trous laissés pour les portes ouvraient sur le vide du futur hall central ! L'architecte et le maçon se sont rejeté la responsabilité de cette bévue. De toute façon, il a fallu reculer du béton là où il en manquait et découper à la tronçonneuse le béton là où il n'en fallait pas. Je n'ai jamais su qui avait payé la note.

Pour terminer, une dernière discussion épique que j'ai eue avec madame Penaud. Une salle de cours d'une cinquantaine de places était prévue au deuxième et dernier étage, sous la toiture métallique bombée. Pour des raisons esthétiques dont je n'ai jamais compris les fondements, madame Penaud souhaitait que le plafond de cette salle soit simplement constitué par la toiture, ce qui, pour moi, présentait d'énormes inconvénients acoustiques et thermiques. Après de longues argumentations de part et d'autre, j'ai fini par dire : « Ecoutez madame Penaud, vous êtes la mère de ce bâtiment, mais c'est moi qui vais l'élever ». Et j'ai obtenu mon faux plafond en placoplâtre.

Les travaux ont continué avec leur lot de problèmes et les délais n'ont pas pu être tenus. A la rentrée 1993, les étudiants inscrits en Mesures Physiques ont été accueillis dans les salles des autres départements, au gré des disponibilités. C'était un peu acrobatique mais ça n'a duré que deux mois car le bâtiment a enfin été livré à la Toussaint.

Les ennuis n'étaient pas terminés pour autant car, à l'usage, nous avons constaté de nombreuses malfaçons : fuites au plafond, déclenchements intempestifs de l'alarme incendie, pannes de l'ascenseur, disjoncteurs hyper sensibles... Et puis les choses ont fini par se stabiliser. A l'usage, nous avons constaté que ce bâtiment, malgré son aspect intérieur de prison, était très agréable à vivre. Je craignais cependant qu'il ne vieillisse mal mais, 26 ans après (en 2019), il est toujours debout et a encore fière allure (photo page suivante).



Un dernier point. J'avais réussi à obtenir une création de poste de Maître-Assistant pour la rentrée 1992, c'est-à-dire un an avant l'ouverture du Département, afin d'avoir quelqu'un pour m'aider à préparer la première rentrée. Depuis quelques années, Alain Jouanneaux se morfondait à Nantes sur un poste CNRS et il souhaitait revenir au Mans. J'ai donc saisi l'occasion, ce qui était facile car le CNRS souhaitait diminuer ses effectifs. Les transferts entre cet organisme de recherche et les Universités étaient encouragés et les procédures administratives relativement simplifiées. C'est ainsi que j'ai retrouvé « mon Lainlain » qui a lui-même retrouvé « son Dédé ».

Deux anecdotes sur l'équipement. La première concerne l'achat du matériel électronique destiné aux salles de travaux pratiques. J'avais fait faire un devis par deux entreprises réputées : Hewlett-Packard et Chauvin-Arnoux. Les deux offres étaient voisines du million de francs mais l'une des deux entreprises était un peu moins chère que l'autre. Par un jeu de ping-pong dont j'ai un peu honte avec le recul, j'ai fait descendre le prix en plusieurs étapes jusqu'à obtenir le même matériel pour 500 000 francs. Hewlett-Packard était l'heureux élu et je ne pense pas qu'ils aient fait un gros bénéfice sur cette vente. Mais ça leur faisait de la publicité auprès des nombreux étudiants qui allaient utiliser leurs appareils et les faire acheter par les entreprises dans lesquelles ils seraient embauchés plus tard.

La deuxième anecdote concerne François Fillon qui était à cette époque Ministre de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche. Il était venu visiter un salon étudiant organisé au Parc des Expositions au Mans. Il était accompagné, entre autres, du Président de l'Université qui, en passant

près du stand consacré au futur département, m'avait fait signe de les suivre. Un peu plus loin, le Président me présente à Fillon et me demande de parler du projet en cours. Je résume brièvement l'état de la construction du bâtiment et je signale que le budget d'équipement est notoirement insuffisant. Pendant que je parlais, j'ai remarqué chez lui une qualité d'écoute remarquable alors qu'il avait certainement d'autres chats à fouetter que la création du département MP. Il me demande combien il me manque pour compléter l'équipement et je lui réponds « un million de francs ». Il enregistre sans rien dire et continue sa visite (sans moi). Deux semaines plus tard, le budget de l'Université recevait une dotation exceptionnelle d'un million de francs destinée à l'équipement du bâtiment Mesures Physiques !

Grâce à cette manne supplémentaire, toutes les salles de travaux pratiques ont été dotées de 6 ordinateurs (pour 12 étudiants), chaque enseignant a eu son PC et son imprimante, la salle de cours et une salle de travaux dirigés ont été munies d'un vidéoprojecteur...

Membre nommé de la CPN Mesures Physiques

Lors de la création des nouvelles Commissions Pédagogiques Nationales définies par le décret de 1992, j'ai été nommé par le Ministère membre de la CPN Mesures Physiques. Cette commission est chargée de définir et de faire évoluer le programme national et le contrôle des connaissances des Départements Mesures Physiques des IUT. Cette commission se réunit au moins 5 fois par an. Je suis membre suppléant de la CPN renouvelée en octobre 2000.

Je n'en ai pas la certitude mais je pense que je dois également cette nomination à François Fillon car elle est survenue peu de temps après notre rencontre au Mans. D'après l'arrêté du 4 juin 1992, consolidé le 24 juin 2016 (dixit Internet), cette commission est composée de 5 enseignants, 5 représentants des entreprises, 5 représentants syndicaux et 5 personnalités qualifiées (?). Composition pour le moins hétéroclite mais on était encore dans la mouvance post soixante-huitarde et il fallait faire participer un maximum de monde. A mon avis, cette commission ne faisait pas un travail vraiment utile et je n'ai jamais vu les 20 personnes réunies ensemble autour de la table. Les réunions avaient lieu dans une annexe du ministère, boulevard Pasteur, pas loin de Montparnasse, dans une triste salle en sous-sol, éclairée par un minuscule soupirail et des néons blafards.

J'aimais bien ces journées-là. Je prenais le TGV en fin de matinée et je déjeunais à Paris en arrivant (frais de mission). Les réunions commençaient à 14h et se terminaient rarement après 16h. Je prenais systématiquement un billet dans le TGV partant vers 18h, ce qui me laissait deux petites heures pour flâner dans Paris. Je garde encore un très bon souvenir de ces vagabondages solitaires.

Membre élu du Conseil d'Administration de l'IUT

Après avoir siégé dans ce Conseil d'Administration en tant que Chef de Département, j'ai été élu le 30 novembre 1995 dans le Collège des Professeurs et réélu lors des élections suivantes.

Jamais passionnantes ces réunions, mais il fallait là encore que tout le monde s'exprime afin que le Directeur de l'IUT puisse agir en donnant l'impression de tenir compte de tous les avis.

Mon souvenir le plus marquant est l'élection du successeur d'Alain Pleurdeau à la direction de l'IUT. Les deux candidats étaient Maurice Henry dont il a été question précédemment et Jean-Michel Saillant qui dirigeait le Département GEA (Gestion des Entreprises et des Administrations). Lors d'une réunion du Conseil d'Administration, chaque candidat, comme dans une campagne électorale, devait exposer son « programme ». Maurice Henry, piètre orateur, fait un discours simple, précis, mais sans relief. Jean-Michel Saillant, beau parleur, éblouit l'assistance avec des idées brillantes et des projets ronflants. Que pensez-vous qu'il arriva ? Maurice fut élu de justesse. En effet, le Conseil était constitué à peu près pour moitié d'enseignants et de techniciens et pour l'autre moitié de « personnalités extérieures ». Ces dernières avaient été impressionnées par Jean-Michel Saillant, mais les autres savaient qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Saillant se préoccupait essentiellement de son ambition et de son intérêt personnel alors que Maurice était au service de l'intérêt général.

Membre élu du Conseil d'Administration de l'Université

Je suis membre élu dans le Collège des professeurs de l'IUT depuis 1994.

En mars 1996, les statuts de l'Université ont été modifiés et l'IUT a été regroupé avec l'école d'ingénieurs (ENSIM) dans le Secteur des Composantes Scientifiques et Technologiques qui compte 2 représentants professeurs parmi les 40 membres du Conseil d'Administration de l'Université.

Lors des élections qui ont suivi cette modification des statuts, j'ai été l'un des deux élus professeurs de ce Secteur.

Pas de souvenir marquant de ces réunions, si ce n'est qu'elles étaient interminables. Quelques agitateurs patentés s'opposaient systématiquement aux propositions du Président. Les discussions oiseuses se prolongeaient jusqu'à ce que le Président propose un vote qui lui donnait généralement raison.

Direction du CeTIC

Du 1^{er} octobre 1998 au 20 janvier 2000, j'ai dirigé le CeTIC, Service commun de l'Université qui regroupe les moyens matériels et humains des anciens CUCIG et CAVU.

La mise en place du CeTIC a été précédée en 1997 et 1998 par l'animation d'un groupe de travail sur les Nouvelles Technologies Éducatives et la présentation du projet CeTIC dans différents Conseils.

Ce projet était vraiment exaltant, mais difficile car il fallait pouvoir anticiper sur le futur de l'informatique, en particulier celui de l'utilisation d'Internet, en plein essor. A l'époque, toutes ces nouveautés étaient regroupées sous le sigle TIC, Technologies de l'Information et de la Communication, et le CeTIC est donc le Centre des Technologies de l'Information et de la Communication.

J'avais même conçu le logo :



Avant la création du CeTIC, l'état des lieux était le suivant :

Le CUCIG, que l'on n'appelait jamais comme ça mais simplement Centre de Calcul, avait été créé dans les années 70 par monsieur Moret-Bailly qui venait de Paris. Nous lui devons l'introduction rapide des ordinateurs sur le campus. Mais monsieur Moret-Bailly n'avait pas apporté grand soin à la rédaction des statuts et gouvernait son petit monde dans l'opacité la plus totale. Ses successeurs n'avaient rien fait pour améliorer les choses.

Le CAVU était le Centre Audio Visuel de l'Université. C'était une toute petite structure chargée de faire des enregistrements, des photos, des vidéos, tout ça à l'ancienne puisque le numérique n'existait pas à ses débuts. Quand j'ai pris les choses en main, un seul technicien travaillait au CAVU et il jouissait d'une grande indépendance dans la mesure où il

répondait aux demandes des enseignants-chercheurs, essentiellement des littéraires.

Quand monsieur Cottreau, Président de l'Université, m'a demandé d'animer le groupe de travail sur les Nouvelles Technologies Éducatives, j'ai pensé que c'était l'occasion d'améliorer le fonctionnement du Centre de Calcul qui disposait d'un budget conséquent et d'un personnel qui avait augmenté avec le temps. Le regroupement du CUCIG et du CAVU était un bon prétexte pour tout remettre à plat.

Le temps passé à la direction du Département Mesures Physiques m'avait permis de comprendre un peu les rouages et les mécanismes de fonctionnement d'une institution, quelle qu'elle soit.

J'ai donc rédigé les statuts du CeTIC, nouveau service regroupant les deux précédents.

Le CeTIC a bien fonctionné de façon formelle et les réunions régulières du Conseil d'administration permettaient aux Directeurs des facultés de suivre le fonctionnement et la gestion financière du CeTIC.

Mais les hommes ont été plus difficiles à transformer que les statuts. Les ingénieurs et techniciens de l'ex Centre de Calcul avaient leurs petites habitudes et n'aimaient pas trop qu'on les bouscule. Pourtant, deux d'entre eux étaient des anciens étudiants et, en tant qu'utilisateur régulier du Centre de Calcul, j'avais toujours eu de bonnes relations avec eux. Mais la hiérarchie était un peu modifiée et ils traînaient des pieds pour mettre en œuvre les changements qui me semblaient nécessaires.

L'unique technicien du CAVU était un problème à lui tout seul : jamais content, frustré par la perte de l'indépendance dont il jouissait auparavant. Les trésors de diplomatie que j'ai pu dépenser n'en sont jamais venus à bout.

Pour couronner le tout, les enseignants d'informatique de l'Université me mettaient des bâtons dans les roues chaque fois qu'ils le pouvaient. Je garde une dent contre un certain Tchounikine qui a quitté Le Mans quelques années plus tard et que j'ai retrouvé sur Internet. Il dirige maintenant (en 2016) un laboratoire à Grenoble. Le caractère abscons du texte ci-dessous expliquant l'objet des travaux de son équipe peut donner une idée de l'esprit tordu de l'individu.

Objet des travaux

L'équipe MeTAH étudie les problématiques de recherche en informatique et en éducation des situations d'enseignement et de formation étayées par des environnements informatiques. L'équipe travaille notamment sur les questions de la prise en compte des acteurs enseignants et des institutions dans la conception et les usages des environnements informatiques pour l'apprentissage, les questions liées à la scénarisation, au diagnostic et à la rétroaction.

Comprend qui peut !!!

J'avais pris du plaisir dans la mise en route et la direction du département Mesures Physiques. Je n'en prenais plus à la tête du CeTIC. J'ai donc écrit au président de l'Université la lettre de démission ci-dessous que j'ai retrouvée dans mon PC.

Le Mans le 20 janvier 2000

Monsieur le Président,

Je vous présente ma démission de la Direction du CeTIC.

J'avais écrit une lettre de trois pages pour vous donner les raisons de cette décision, mais comme vous êtes, à juste raison, davantage tourné vers l'avenir que vers le passé, j'ai pensé qu'il n'était pas nécessaire de vous infliger cette lecture.

Je ne suis pas certain que cette démission apporte une solution aux problèmes évoqués vendredi dernier et qu'il faudra bien résoudre, mais depuis que j'ai pris ma décision, j'ai le cœur léger et mes nuits sont plus sereines.

J'ai fait de la recherche (sans grand génie) pendant 20 ans, j'ai à peu près réussi (me semble-t-il) la création et la direction du Département Mesures Physiques à l'I.U.T. du Mans, j'ai échoué (sans aucun doute) dans la mise en place et la direction du CeTIC. Je vais donc pouvoir consacrer tout mon temps à l'enseignement, activité qui me procure encore des satisfactions, voire du plaisir, et pour laquelle j'ai l'immodestie de croire que j'ai un peu de talent.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueux.

Je n'ai pas envoyé cette lettre mais je l'ai remise en main propre à monsieur Cottureau. Il se doutait de son contenu et, après sa lecture, il m'a simplement dit : « C'est très digne ».

J'ai complètement occulté ce qu'est devenu le CeTIC après cette démission. Aujourd'hui (en 2016), on ne le trouve plus sur le site Web de l'Université et il est devenu le PRN (Pôle Ressources Numériques). Et c'est bien normal que les choses aient évolué. Mais, à part le directeur technique qui est parti en retraite, les hommes sont toujours les mêmes.

Il restera quand même une chose de mon passage à la Direction du CeTIC. Avant ma démission, j'avais en effet obtenu auprès de la Région Pays

de la Loire le financement de la construction d'un bâtiment qui permettrait de regrouper les matériels et les personnels du Centre de Calcul (qui squattait depuis des années le premier étage de la bibliothèque de la Faculté des Sciences) et le technicien du CAVU (qui était installé en Faculté de Lettres). J'ai défini les caractéristiques principales du bâtiment (nombre de salles, surfaces...) avant ma démission. Ce bâtiment s'est construit sans moi dans les années qui ont suivi et il porte le doux nom d'ETNA (Espace des Technologies Numériques Avancées). Je n'y ai jamais mis les pieds.

Juste après ma prise de fonction à la direction du CeTIC, un journaliste du Maine-Libre est venu m'interviewer. Il n'a certes pas retranscrit exactement tous mes propos, mais je ne renie pas ce qu'il m'a fait dire. Par certains aspects, je trouve même cela, sans modestie, assez visionnaire. L'article a été découpé par ma mère et daté du 22 octobre 1998. Je l'ai scanné mais il est difficilement lisible dans le format de ce livre. Je le transcris intégralement et je l'accompagne de la photo qui y figure.

André Leblé veut mettre toute l'université en réseau **Centre de calcul : le virus⁶ informatique**

Le centre des technologies d'information, de communication et de calcul est né officiellement début octobre sous l'égide d'André Leblé, son directeur provisoire, également à la tête de l'IUT mesures-physique. Objectif, étendre l'utilisation de l'informatique sur le campus.

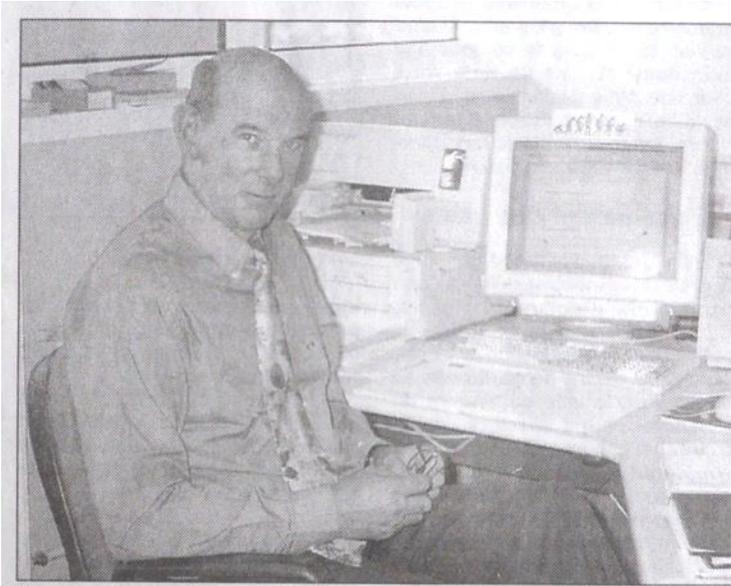
Il y a quinze ans, l'université du Mans se dotait d'un service commun : le Centre Universitaire de calcul et d'informatique de gestion (CICIG). Il avait en charge tout le système informatique du campus, de l'administration aux salles informatiques pour les étudiants. En 1996, à la demande du Président de l'Université, un groupe de travail réuni par André Leblé s'est mis à réfléchir sur les nouvelles technologies d'apprentissage. L'idée d'une fusion entre le Centre de calcul, le centre audiovisuel de l'université (CAVU) avec le groupe de travail est apparue très nettement au début de cette année. Les statuts du Cetic ont été votés le 2 juillet.

⁶ Les virus informatique n'existaient pas encore. Le mot a ici un autre sens.

Pousser à l'utilisation d'Internet

En tant qu'animateur du groupe de travail, André Leblé, déjà directeur de l'IUT mesures-physiques, a pris la direction provisoire du nouveau Centre. Il devrait devenir le directeur « titulaire » le 22 octobre, pour un mandat de quatre ans.

Le directeur s'enflamme lorsqu'il commence à parler d'Internet. **« La mission du CetiC est de pousser les gens sur l'université à utiliser Internet. »** Il est persuadé qu'il faut savoir utiliser des classiques comme Word, Excel, mais aussi les pages Web. **Un de mes objectifs personnels est que tous les membres de l'université, du président aux techniciens en tout genre, aient leur réseau. C'est peut-être un peu utopique mais il faut le faire. »**



André Leblé: «Je prends ma nouvelle mission très au sérieux.»

Le principal objectif du CetiC, actuellement, est le développement d'un réseau de correspondants : trouver dans chaque UFR une personne qui aime l'informatique pour qu'elle communique le virus à son entourage. André Leblé veut lancer **la stratégie du virus** ». Son souhait est de décentraliser un maximum, jusqu'à charger les correspondants de la maintenance générale. La réflexion pourrait bientôt laisser place à des décisions.

Dans un premier temps, c'est la visioconférence qui se développera le plus. **« Il y a le matériel pour ça »**, affirme le nouveau directeur.

De façon générale, tous les projets se font à court terme : **On ne sait pas ce que sera l'informatique dans dix ans »**.

Besoins de moyens et de personnel

Les ambitions du CetiC et de son directeur nécessitent bien sûr des moyens. Depuis cette année et jusqu'en 2000, l'université du Maine a la chance de bénéficier d'un important financement pour les nouvelles technologies de la part du conseil régional.

André Leblé souhaiterait cependant plus de postes, une demande a été faite pour 1999, mais sans certitude. Huit personnes travaillent aujourd'hui au CetiC : **« c'est pas grand monde pour gérer tout ce qu'il y a à faire ! »**

J'ai participé à l'organisation du « Salon des Technologies la Communication - Nouveaux métiers, Nouvelles Formations » (Palais des Congrès du Mans, octobre 1998).

J'ai été chef de projet « Université virtuelle » et à ce titre, j'ai représenté l'Université aux premières réunions pour la création de l'Université Virtuelle en Pays de la Loire.

Beaucoup de temps et d'énergie dépensés pour pas grand-chose.

Et pourtant, en fouillant sur Internet, j'ai découvert que l'Université Virtuelle en Pays de la Loire avait été inaugurée en février 2003. Mais, si vous tapez « Université Virtuelle en Pays de la Loire » dans un moteur de recherche, vous n'obtenez aujourd'hui, en 2016, rien de concret.

J'ai assisté à plusieurs colloques et séminaires concernant les Technologies d'Information et de Communication (Poitiers - novembre 1997 -, Séminaire ARCES, Paris - octobre 1998-, NTIC'F 98, Rouen - novembre 1998 -, Séminaire de l'AMU - février 1999 -, 5^{ème} Colloque européen sur l'autoformation, Barcelone - décembre 1999)

Aucun souvenir de la réunion de Poitiers, mais la ville en elle-même n'a rien d'exaltant.

La réunion organisée à Paris l'était à l'initiative des parlementaires. Lors de cette journée, j'ai eu l'occasion de voir Lionel Jospin, alors Premier Ministre, qui était un des invités et qui est passé à trois mètres de moi, dans l'allée menant à l'estrade. Je l'ai trouvé relativement impressionnant et dégageant un je ne sais quoi, invisible à la télévision. Il a remis à sa place

avec beaucoup d'humour, mais de façon magistrale, un journaliste qui avait posé une question inappropriée.

Ce jour-là, j'ai déjeuné dans les magnifiques salons du Palais Bourbon.

La réunion de Barcelone était sans grand intérêt, à part celui d'aller faire un tour à Barcelone. Mais en décembre...

Un souvenir cependant d'un exposé effectué par un « brillant » universitaire français qui avait fait une enquête sur l'utilisation par les étudiants des moyens de formation mis à leur disposition. Le Web étant encore un peu balbutiant, il s'agissait essentiellement de l'utilisation des bibliothèques universitaires. L'intervenant était arrivé à la conclusion magistrale que les étudiants qui réussissaient le mieux étaient ceux qui passaient le plus de temps dans les bibliothèques. Ça laisse rêveur...

En 1998, j'ai participé à deux réunions organisées par le Conseil Général de la Sarthe concernant la préparation du prochain Contrat de Plan Etat-Région.

Groupes Techniques Disciplinaires

L'IUFM de Nantes est mandaté par le Rectorat pour mettre en œuvre la formation continue des enseignants du secondaire. Je suis le représentant de l'Université dans le GTD « Mathématiques – Physique – Chimie » chargé de valider les formations demandées par les enseignants, de proposer d'autres formations et de solliciter des intervenants universitaires. Deux réunions ont eu lieu en 2001 et je n'ai pas pu participer à l'unique réunion qui a eu lieu en 2002.

AUTRES RESPONSABILITÉS

Forum Industrie – Université

Depuis plus de 10 ans, l'I.U.T. organise, en collaboration avec l'EDF, l'ADEMA (Agence de Développement Économique du Mans) et, ces dernières années, l'ENSIM, un **Forum Industrie - Université** qui dure une journée et qui fait le point des connaissances universitaires et des pratiques industrielles sur un thème donné.

J'ai été le responsable de l'organisation de ce Forum en 1995 sur le thème « Les nouvelles exigences de la distribution électrique industrielle » dont le point d'articulation était la

Compatibilité Electromagnétique. J'y ai donné la conférence d'ouverture intitulée « Réflexions diverses sur l'électricité ».

Pas encore de Power Point dans ces années-là car j'ai retrouvé dans mes archives deux fichiers Word : un qui contient le texte de l'exposé et un autre qui m'a servi à imprimer les transparents présentés à l'aide d'un rétroprojecteur.

J'ai été co-responsable de l'organisation de ce Forum en 1996 sur le thème « Les Plans d'Expériences dans l'industrie ».

J'ai participé aux réunions de préparation des éditions 1997 et 1998.

RELATIONS INTERNATIONALES

Roumanie

A la demande du Service Culturel de l'Ambassade de France à Bucarest, j'ai effectué en juin 1994 une semaine de formation pour les enseignants de mathématique et de physique intervenant dans les Filières Françaises (enseignement en français devant des étudiants roumains). J'ai gardé des contacts avec quelques-uns des participants.

Lituanie

En juin 1998, je suis allé voir 3 étudiants du Département MP en stages en Lituanie. Les déplacements étaient financés par l'Ambassade de France en Lituanie. Les contacts établis nous permettent d'envoyer régulièrement des étudiants en stage dans ce pays.

Canada

En juin 2000, j'ai été désigné par le Directeur de l'IUT pour aller voir 3 étudiants de 3 Départements différents en stage à Montréal. J'ai pu établir des liens avec l'encadrement de Framatome Connectors International, du Dawson College et de l'Université Concordia.

Maroc

En décembre 2000, j'ai répondu à un appel d'offre d'IUT-Consultants pour une Mission d'Expert sur les Plans d'Expériences. J'ai été retenu et j'ai passé 5 jours à l'École Supérieure

de Technologie de Casablanca pour une initiation aux Plans d'Expériences destinée aux enseignants et aux étudiants de deuxième année.

Burkina-Faso

En octobre 2001, j'ai dispensé deux semaines de cours sur les Plans d'Expériences aux étudiants de l'ESI, École d'Ingénieurs située à Bobo Dioulasso. Cette mission avait déjà été effectuée il y a deux ans par un collègue de l'IUT et des liens professionnels et personnels stables existent maintenant entre les deux établissements.

Ces relations internationales m'ont donné l'occasion de faire quelques voyages qui sont relatés dans le chapitre « Voyages professionnels ».

LISTE DES TRAVAUX ET PUBLICATIONS

Mon nom figure parmi les auteurs de 29 publications, ce qui est relativement peu. Un chercheur moyen en a une centaine et un très bon un millier. Je n'ai mis ici que celles que j'ai réellement écrites, en leur laissant le numéro qu'elles ont dans la liste complète. J'ai également enlevé les présentations de posters lors de congrès.

1 - Thèse de 3^{ème} cycle, Caen (1973).

2 - Etude en fonction de la température du spectre R.P.E. de l'ion Fe^{3+} dans un cristal de $(NH_4)_3AlF_6$.

A. Leblé, J.C. Fayet, C. Jacoboni

C.R. Acad. Sc. Paris, t-277, série B-647 (1973)

8 - Investigation in the L.C.A.O.- M.O. framework of the overlap and covalency contribution to the zero-field splitting of 6S state ions.

A. Leblé, J.J. Rousseau, J.C. Fayet

J. Phys. Chem. Solids, 40, 1063 (1979)

14 - Order-disorder transition of NH_4AlF_4 through E.P.R. investigations.

A. Leblé, J.J. Rousseau, J.C. Fayet, J. Pannetier, J.L. Fourquet, R. De Pape

Phys. Stat. Sol. , 69, 249 (1982)

16 - E.P.R. investigations on $\text{Na}_5\text{Al}_3\text{F}_{14} : \text{Fe}^{3+}$; a validity test for the superposition model.

A. Leblé, J.J. Rousseau, J.C. Fayet, C. Jacoboni

Solid State Communications, 43, 773 (1982)

17 - Thèse de Doctorat d'État, Le Mans (1982).

24 - E.P.R. study of Cr^{3+} and Fe^{3+} ions in $\text{Cs}_2\text{NaAl}_3\text{F}_{12}$ single crystals.

A. Leblé, J.J. Rousseau, G. Courbion

Sol. State Com. , 61, 551 (1987)

25 - Local, 2d, and possible 3d orders in the random-axial-Ising-like system $\text{Rb}_x(\text{NH}_4)_{1-x}\text{AlF}_4$ from E.P.R. study.

A. Leblé, A. Jouanneaux, J.L. Fourquet, J.C. Fayet

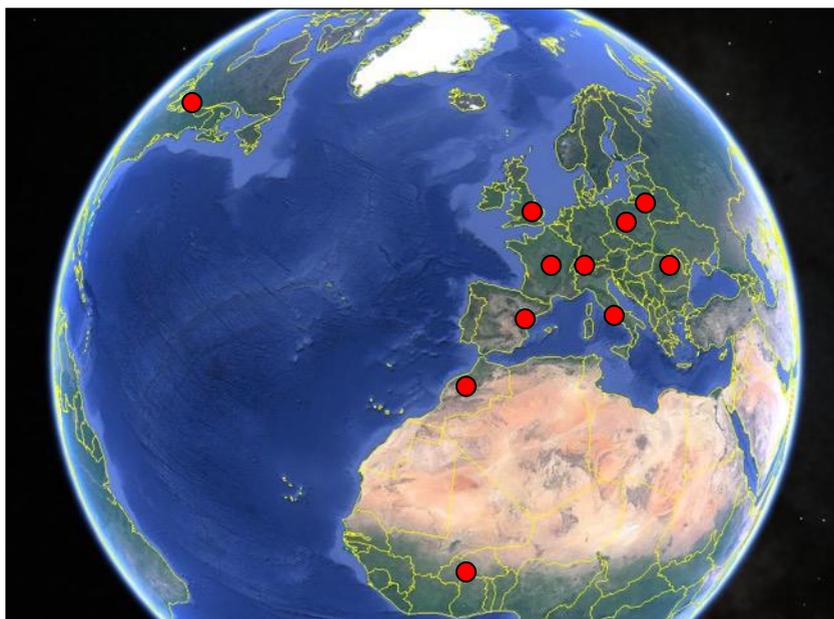
Dynamics of Molecular Crystals, 46, 237 (1987)

26 - E.S.R. investigation of the R.T. and the L.T. phases of the mixed crystals $\text{Rb}_x(\text{NH}_4)_{1-x}\text{AlF}_4$.

A. Leblé, A. Jouanneaux, J.C. Fayet, J.L. Fourquet

Cryst. Latt. Def. and Amorph. Mat. , 16, 359 (1987)

Voyages professionnels



Sur cette copie d'écran de Google Earth, on peut voir tous les pays visités lors de déplacements liés à mon activité professionnelle : France, Angleterre, Italie, Suisse, Pologne, Roumanie, Lituanie, Espagne, Canada, Maroc, Burkina Faso.

De 1970 à 1990, les déplacements sont liés à mon activité de recherche. Ensuite, ils sont en rapport avec mes nouvelles fonctions à l'IUT.

J'indique de façon exhaustive tous les voyages effectués mais je ne développe que ceux qui ont été importants pour moi du point de vue humain.

Avril 1973

Royan

Mon premier congrès, accompagné par Fayet, mon « patron ». Je découvre les conférences, les rencontres avec d'autres chercheurs. Mais je n'ai pas encore passé ma thèse de troisième cycle et je me sens tout petit. Je garde le souvenir de l'exposé fait par Fayet, totalement obscur. Lors d'une autre conférence, l'intervenant a fait fonctionner une petite machine réalisée avec une courroie fabriquée avec un alliage à mémoire de forme. Une partie de la courroie trempait dans de l'eau chaude et se mettait à tourner toute seule. J'ai trouvé ça très ingénieux et pédagogique. Pas de mouvement perpétuel car il fallait quand même chauffer l'eau.

Juillet 1973

Marseille

La conférence a lieu sur le campus de Luminy, dans une ambiance estivale. Quelques souvenirs :

- Fayet préparant son intervention au bord de la piscine.
- Une promenade à pied jusqu'aux calanques situées à proximité.
- Une excursion en bateau, vers ces mêmes calanques. Mais ce jour-là, il y avait un fort mistral et le capitaine du bateau a décidé sagement de faire demi-tour peu après avoir quitté le port de Marseille.

Beaucoup plus tard, je retournerai à pied aux calanques avec Hélène et Pascal, installés à Marseille à la fin de leurs études et au début de leur vie professionnelle.

Septembre 1974

Marc-sur-Ariège

Il ne s'agit pas d'un congrès mais d'une école d'été. Nous étions logés dans une colonie de vacances située au bord d'un torrent, en pleine montagne. Les cours, extrêmement intéressants mais plutôt ardues, portaient sur les maths utilisées en physique. Je n'ai pas tout compris mais j'ai été séduit. Quand je suis rentré au Mans, j'ai dit à Fayet que je voulais faire de la physique théorique. Il m'a regardé avec un air étonné et il a trouvé les mots (que j'ai oubliés) pour me faire comprendre gentiment que je n'avais pas le niveau pour ça !

J'ai cependant découvert pendant ce séjour le bonheur des randonnées en montagne. Un des participants habitait dans le coin et a organisé une sortie sur la journée. Equipé d'une simple paire de tennis, je suis rentré avec des ampoules de tous les côtés. On a quand même frôlé la catastrophe car un des randonneurs, gêné par son embonpoint, a fait demi-tour après une heure de montée. Evidemment, il s'est perdu en redescendant mais on a quand même fini par le retrouver.

Lors des soirées dansantes, j'ai découvert également que certain(e)s participant(e)s profitaient de cette liberté passagère pour se lancer dans des aventures extraconjugales sans lendemain.

Septembre 1981 Nottingham

Un gros trou de sept années avant de repartir. Probablement à cause des problèmes de santé de Marie-Claude (opérations en 1975 et 1979).

Je profite d'un congrès organisé à Nottingham avant la rentrée pour emmener toute la famille en Angleterre. Pendant l'année scolaire, Hélène s'était occupé d'une petite anglaise (Victoria Rutter) venue passer quelques mois (ou plus) en France dans une famille d'accueil. Ses parents habitent pas très loin de Nottingham et nous prévoyons de passer les voir.

Nous filons vers le nord avec la R16 et franchissons la Manche entre Calais et Douvres. D'après les photos ramenées de ce voyage, nous faisons une halte à Canterbury pour visiter la cathédrale.

Après une traversée de Londres sans nous arrêter (c'est prévu au retour), nous allons jusqu'à Cambridge pour visiter les célèbres « Colleges ».

L'étape suivante nous emmène jusque chez la famille Rutter qui nous héberge une ou deux nuits.



Madame Rutter est charmante, monsieur Rutter est sourd-muet (nous n'étions pas au courant). Monsieur Rutter lisait sur les lèvres mais j'ai oublié comment il s'exprimait. Conséquence utile pour moi qui maîtrisais mal l'Anglais, madame Rutter articulait parfaitement et j'ai cru que j'étais devenu bon dans cette langue. Quelle désillusion quand j'ai pris de l'essence dans une station service en repartant. Je ne comprenais plus rien !

Le congrès ne m'a pas laissé de souvenir, si ce n'est le logement en cité universitaire et les petits déjeuners au resto U avec saucisses, bacon and eggs. Je retrouvais le goût des séjours linguistique de ma jeunesse.

Au retour, nous faisons une halte à Stratford-on-Avon pour saluer Shakespeare et une autre à Oxford où nous passons la nuit.

Le lendemain, nous visitons le château de Windsor où nous faisons la connaissance d'un japonais (Aimé Abé) qui correspondra pendant quelques années avec Marie-Claude. Il parlait Français et était amoureux de notre culture. Il nous a même chanté du Ferré et du Brassens.



Je crois qu'il avait aussi un petit faible pour Marie-Claude et qu'il espérait une invitation. Nous n'avons pas su profiter de l'occasion qui nous aurait certainement permis, par effet boomerang, d'être accueilli au Japon.

Un saut de puce et nous sommes à Londres où nous devons passer une nuit. La réservation de l'hôtel s'est faite sur place avec l'aide du Tourism

Office. Geo nous avait bien dit d'éviter les hôtels pakistanais mais nous atterrissons malgré tout dans l'un d'entre eux. Nous devons payer en arrivant. Nous montons dans la chambre. La propreté laisse à désirer. Nous repartons pour visiter Londres en métro comme il était prévu mais nous sommes effarés par le prix des tickets. Pour quatre, c'était vraiment prohibitif. La goutte d'eau qui fait déborder le vase !

Nous décidons de retourner à l'hôtel et de dire que nous devons rentrer en France (je ne sais plus sous quel prétexte). Mais notre chèque est déjà parti à la banque ! Tant pis. Nous prenons nos valises et décidons de visiter Londres en voiture. Le stationnement devait être simple car nous nous sommes arrêtés plusieurs fois pour voir, entre autres et d'après les photos, Buckingham, Westminster et Saint Paul's Cathedral.



Hélène et Anne sur Westminster bridge.

Ensuite, direction Douvres où nous trouvons un ferry. Au petit matin, nous étions rue Kléber !

Septembre 1982 Italie

Congrès à Frascati dans la banlieue de Rome. Je n'ai pas le moindre souvenir du contenu scientifique. C'est la troisième fois de ma vie que je prends l'avion. J'ai eu un baptême de l'air dans un petit coucou quand j'avais une dizaine d'années, lors d'une fête aérienne à Chantenay-Villedieu, près de Noyen. Ensuite, il a fallu attendre mon voyage de noces aux Baléares en 1969 pour que je prenne un véritable vol commercial, sur Caravelle. Cette fois, un immense A310 bi-couloir m'emmène à Rome.

J'ai d'abord passé le week-end dans la ville éternelle pour faire du tourisme au pas de course. Au milieu du congrès, nous avons eu une journée de libre et j'ai continué mes visites. Insuffisant pour tout voir, mais assez

pour me donner envie de revenir. Ce qui fut fait en 2006 avec Marie-Claude et Pierre-Louis.

Septembre 1984 Suisse

Pas besoin de prendre l'avion pour aller à Zurich. Trois chercheurs du labo embarquent dans la voiture de Fayet. Le congrès est organisé par le professeur Müller dont j'ai déjà longuement parlé dans le chapitre « Vie professionnelle ». Je découvre une ville très agréable. Moins drôle, je dois faire un exposé en anglais de mes travaux de recherche. J'ai mes transparents et j'ai écrit tout le texte. Le jour venu, je fais mon topo. J'ai bien minuté mon affaire et, au bout des 10 minutes qui me sont imparties, le chairman n'a pas besoin de me demander de conclure puisque j'ai terminé. Il se retourne vers l'assistance et demande « Is there any question ? ». Mon travail se situe en marge des préoccupations des participants et personne ne se manifeste. Heureusement car mes lacunes dans la langue de Shakespeare m'auraient empêché de comprendre les questions et, encore plus, d'y répondre ! Un dernier détail : lors d'une de mes promenades solitaires, je me suis fait draguer par un homme (un prostitué) ! J'ai décliné la proposition.

Septembre 1987 Pologne

J'ai déjà écrit quelques mots sur ce congrès dans le chapitre « Vie professionnelle ». Nous y allons en voiture et nous sommes cinq dans la R20. Alain Bulou est un collègue de la fac des sciences qui fut aussi un de mes étudiants. Colette Ridou est également une collègue qui est à peu près de mon âge. Je l'avais déjà croisée à Caen lors de mes études universitaires et elle était arrivée au CSU deux ans après moi. Les trois autres voyageurs sont Isabelle Ridou, la fille de Colette, Anne et moi. Isabelle et Anne ont fait connaissance lors de ce voyage et sont devenues amies. Isabelle est décédée quelques années plus tard dans un accident de voiture. Elle était étudiante en médecine à Angers. Anne était déjà à Beaune et j'ai eu la pénible tâche de lui apprendre ce décès par téléphone.

Nous avons prévu un périple touristique d'une semaine avant de rejoindre Poznan où avait lieu le congrès. Les diapositives prises lors de ce voyage (et numérisées) me permettent de retrouver facilement les différentes étapes. Je ne raconte ici que les événements ou incidents marquants, resitués dans le contexte géopolitique de l'époque.

Après un arrêt à Nuremberg le premier soir, nous pénétrons en Hongrie qui appartient au bloc de l'Est. Longue queue à la frontière car les

contrôles sont sévères. Isabelle pratique l'allemand et facilite le dialogue avec les douaniers hongrois.

Nous arrivons à Prague et trouvons notre hôtel (sans GPS évidemment, donc uniquement avec une adresse et un plan). Pour sortir les valises du coffre, j'enlève mon attaché-case et je le pose à côté de la roue. Ce n'est que le soir, après avoir arpenté Prague à pied, que je me suis souvenu de ce geste.



Au retour à l'hôtel, mon attaché-case avait évidemment disparu. Le « voleur » a dû être très déçu par son contenu. Pas d'argent, mais « seulement » les posters que j'avais préparés pour exposer mes travaux de recherche à Poznań.

L'étape suivante nous emmène en Pologne, à Cracovie. Pas d'hôtel réservé. Il faut se débrouiller sur place ! J'ai oublié comment nous avons trouvé un logement chez l'habitant, payé en dollars dont nous avons fait provision avant de partir. Il était en effet impossible d'obtenir, en France, des devises des pays de l'Est. Pour nos besoins courants, le change se faisait sur place, avec des dollars. C'était sans doute possible avec des francs, mais c'était plus sûr avec des billets verts. Par ailleurs, pour notre hébergement par exemple, les Polonais préféraient être payés en dollars plutôt qu'en zloty car cette monnaie leur permettait d'accéder à des produits introuvables dans le commerce classique mais que l'on pouvait se procurer sur un marché parallèle. Pour ceux qui sortaient de leur pays, les dollars

étaient également indispensables car le złoty n'était pas convertible sans contrôle.



Une photo de cette halte à Cracovie prise à la terrasse d'un café sur la superbe Grande Place.

Après un pèlerinage rapide à Czestochowa (Vierge noire), nous arrivons à Varsovie. Cette fois, l'hébergement est prévu car depuis 1985 Anne a une correspondante polonaise, Johanna Deptuła (prononcer Deptouwa et voir avec Anne pour davantage de détails). Nous arrivons dans leur minuscule appartement et nous nous demandons comment nous allons pouvoir y tenir à huit (5 + 3). Heureusement, les parents Deptuła y avaient pensé avant notre arrivée. Il y a de la place pour Anne dans la chambre de Johanna. Colette et Isabelle logent chez une parente. Après dîner, Alain et moi sommes emmenés dans un minuscule appartement meublé mais inoccupé, appartenant à une tante partie en Amérique (si je me souviens bien). Après le départ de nos hôtes, nous cherchons vainement un ou deux lits. Seuls un canapé (non convertible) et deux fauteuils meublent la pièce. Alain et moi avons donc dormi à moitié assis dans le canapé, calés par des coussins, avec les pieds allongés sur un fauteuil. Nous ne nous sommes pas plaints car nous avons compris lors de ce voyage que la vie quotidienne dans les Pays de l'Est était très compliquée. Le soir de notre arrivée, les Deptuła nous avaient fait l'honneur d'un dîner somptueux. Ce que nous ne savions pas c'est que la nourriture était rationnée et que nous avons consommé toute la viande qui leur était attribuée pour le mois.

Les parents Deptuła nous ont fait visiter Varsovie.

Parmi les photos réalisées, je mets simplement ici celle d'une plaque posée sur la maison natale de Marie Curie, incontournable pour un physicien.



De gauche à droite Alain Bulou, Anne, Johanna, madame et monsieur Deptuła, Isabelle et Colette Ridou.

Anne est restée à Varsovie pendant quelques jours avant de nous rejoindre à Poznań.

De retour en France, j'ai correspondu avec la famille Deptuła que j'avais invitée à venir au Mans l'été suivant. Mais pour sortir des Pays de l'Est, ça n'était pas une mince affaire. Il fallait être invité officiellement par une famille qui devait fournir des justificatifs en tout genre. Monsieur Deptuła m'avait envoyé quantité de documents à remplir (avec les explications car je comprends mal le Polonais). J'avais fait soigneusement le nécessaire et renvoyé le tout dans une grosse enveloppe. Celle-ci a dû attiser la convoitise d'un postier indélicat car elle n'est jamais arrivée chez son destinataire. Les communications étant plus lentes et difficiles

qu'aujourd'hui, il a été impossible de rattraper le coup et nous n'avons pas pu accueillir au Mans la famille Deputa.

Janvier 1988 Orcières Merlette

Une école d'hiver avec Alain Jouanneux. Des cours le matin et du ski l'après-midi. Malheureusement, l'enneigement n'était pas à la hauteur.

Mai 1989 Brest

Un colloque de Philosophie des Sciences qui ne m'a laissé aucun souvenir. Mais le sujet m'intéressait et il m'intéresse toujours.

Janvier 1990 et octobre 1992 Lyon

Congrès du GARPE (groupement des utilisateurs de la RPE). Qu'allais-je faire dans cette galère ? Heureusement, un Lyonnais me fait découvrir les traboules.

Septembre 1990 Montpellier

Journées de la Matière Condensée organisée par la Société Française de Physique. J'ai commencé à tenir un journal plus ou moins régulier cette année-là. Je découvre ainsi que je suis parti à Montpellier le lendemain du week-end où nous avons réuni toute la famille Pioget-Gerbé dans un gîte à La Suze pour fêter les 20 ans et 18 ans des filles.



De gauche à droite et de haut en bas : Jean-Marie, le mari d'Isabelle Pioget, Yvan, Gaston, Yves, Daniel, Isabelle, Hélène, Annick et sa maman, Marie-

Thérèse, Anne devant Jean-Christophe, Catherine, Brigitte cachée par Marie-Claude, Audrey, Mathieu, Hélène Léoty.

Congrès sans grand intérêt car mes travaux de recherche piétinent et sont en marge des sujets « à la mode ». Je découvre cependant la très belle ville de Montpellier, la place de la Comédie et le quartier récent construit par l'architecte espagnol Ricardo Bofill.

Avril 1994

Roumanie

Je suis maintenant Professeur à l'IUT et directeur du Département Mesures Physiques. Je vais en Roumanie pour donner des cours de Français à des professeurs d'université roumains qui enseignent les maths ou la physique en Français à des étudiants roumains. Étonnant ?

Pour resituer ce voyage dans l'histoire, la Roumanie a appartenu aux Pays de l'Est jusqu'à la mort (l'exécution sommaire) de Ceausescu en 1989, année qui a vu également la chute du mur de Berlin.

Pendant ce voyage, j'ai écrit mon journal quasiment au jour le jour (17 pages) et pris 88 photos que j'ai numérisées. Je vais tenter d'en extraire l'essentiel, c'est-à-dire, fidèle à mon objectif, les rapports humains. Les passages en italique sont des copier-coller du journal.

Guy Marie, un géologue de l'université, avait déjà effectué ce déplacement l'année précédente et c'est lui qui m'a embarqué dans cette aventure financée par le Service Culturel de l'Ambassade de France à Bucarest. Une Française, Danielle Omer, enseignante en français détachée à l'ambassade, était l'organisatrice de ce stage.

Voyage en avion jusqu'à Bucarest où je suis accueilli par Danièle Omer. En fait, je l'attends un bon quart d'heure car elle est en retard. Je découvre que le nom de la capitale roumaine s'écrit Bucuresti et j'apprends que le « i » final est muet. L'après-midi, je visite Bucarest seul. Je retrouve Danièle Omer en fin d'après-midi pour une petite réception au Service Culturel de l'Ambassade qui *est installé dans une grande villa entourée de verdure. L'intérieur est très beau : salon d'attente avec baies vitrées, labyrinthe d'escaliers, parquets à chevrons...* Ensuite, elle m'emmène au restaurant. Mes premières impressions sur Danièle Omer sont mitigées. *Elle est très gentille, mais un peu fêlée quelque part, avec une rigueur et une logique qui ne marchent pas très fort.*

Le lendemain matin, nous partons tous les deux en voiture à Iași dans le nord-est de la Roumanie, près de la frontière Moldave, où a lieu le stage. Avec un « ș » qui est un « che » et un « i » muet final, le nom de cette

ville se prononce « lache ». Après six heures de route, nous arrivons à destination. *Danièle Omer est toujours un peu bizarre, mais de compagnie agréable. En arrivant dans la ville, nous montons vers le Centre Culturel Français où nous irons travailler tous les matins. Nous rencontrons par hasard une bretonne moustachue, Paule, quinquagénaire, sympathique, à l'allure plutôt masculine, lectrice à l'université. Elle nous conduit sans difficulté jusqu'à l'hôtel Traian situé dans le centre (Trajan, empereur romain, envahisseur et colonisateur de la Roumanie). Une heure plus tard, nous dînons au restaurant de l'hôtel avec Cécile Bouet, lectrice à l'université de Iași et employée par le Service Culturel. Elle est jeune (28-29 ans), originaire de Tarascon mais presque sans accent et elle a un look assez peu féminin. Elle nous a raconté qu'un jour où elle allait dans des toilettes publiques, une femme l'a interpellée :*

« - Les hommes, c'est de l'autre côté !

- Oui, je sais » a-t-elle répondu en se retournant.

J'ai donc eu dès le début la quasi-certitude que Danièle, Paule et Cécile étaient homosexuelles, ce qui ne me posait aucun problème. Leur comportement n'a jamais été équivoque mais j'ai senti que, pour elles, c'était plus facile à vivre à l'étranger qu'en France.

Le stage commence le lundi. Nous sommes trois intervenants : Danièle Omer pour des cours de français purs et durs, Philippe Gilles, un jeune prof de maths, et moi, physicien. Le lecteur curieux de savoir exactement comment je m'y prenais se référera à mon journal.

Le mercredi, je vais voir « Madame Butterfly » à l'opéra de Iași. *Je retrouve Cécile, Chantal et Cristina devant le théâtre. Cristina est une des participantes et Chantal est une française que j'avais aperçue au restaurant dimanche. Chantal étant relativement bavarde, j'apprends rapidement un certain nombre de choses sur sa vie que je résume dans les lignes suivantes. Cette dame a au moins 55 ans, elle est professeur de musique en France, et elle a pris un an de congé de mobilité pour faire un DESS de langues étrangères où elle a étudié le roumain car elle est une habituée des pays de l'Est mais n'était pas encore allée au-delà de la Hongrie. Elle est donc en Roumanie pour faire son stage de fin de DESS dont le sujet est l'utilisation du chant choral pour l'apprentissage du français. Elle me dit également avoir découvert la Sarthe récemment car une de ses filles a épousé un Sarthois et habite Saint Mars d'Outillé. Pour interrompre son monologue, je lui parle de mes filles et donc de la Bourgogne. Nous découvrons ainsi que nous étions au même moment à la vente des vins des Hospices de Beaune en 1993 et qu'elle a même probablement côtoyé Jean-Christophe car elle était dans la tribune*

de presse. Le monde est quand même petit et les coïncidences parfois étranges.

Un petit paragraphe consacré à Cristina avec qui je suis toujours en relation, 25 ans plus tard. Après mon retour en France, j'ai correspondu avec quelques-uns des participants. Cristina est la seule à avoir été persévérante dans cette relation. Elle était mariée sans enfant. Elle est venue en France à l'été 1995 avec Marius, son mari. Nous leur avons fait visiter notre région et avons passé quelques jours à Paris dans l'appartement de Geo, rue Vauvenargues. Nous y étions lors des premiers attentats terroristes en France, au métro Saint-Michel. Ensuite, elle a divorcé et elle a épousé un ami de fac qui travaillait au Canada. Elle vit maintenant près de Toronto. Nous nous sommes revus deux fois en France, avec Eddi, son deuxième époux. La première fois, c'était lors d'un séjour touristique qu'ils faisaient à Paris. Ils sont venus passer une journée à Fillé (aller-retour en TGV). La seconde fois, nous les avons rejoints à Chartres pour visiter la cathédrale ensemble. Pas d'ambiguïté dans ma relation avec Cristina. J'ai simplement été touché par sa volonté farouche d'accéder à une vie meilleure que celle qu'elle avait en Roumanie et qu'elle me racontait au fil des mails que nous échangeions. Je ne peux rien dire de ses sentiments à mon égard mais elle m'a écrit une fois qu'elle avait rêvé de moi et que mon attitude était pleine de tendresse.

Le jeudi soir, Danièle organise un dîner de gala à l'hôtel Traian avec Georges Diener, directeur du CCF (le Centre Culturel Français qui est notre camp de base) et le Recteur de l'Université de Iași (qui a mis des salles à notre disposition pendant ce stage).

Je suis placé à côté du recteur qui arrive avec un peu de retard et en face de Danièle et Georges. Danièle a fait mettre les petits plats dans les grands : entrée, poisson, viande, dessert, vin blanc, vin rouge. Nos amis roumains sont ravis. Les conversations (en français) avec mes voisins sont agréables et je discute avec Radu Chisleag de l'organisation de notre week-end en Bucovine. Pendant le repas, quelques Roumains qui ont apparemment envie de profiter au maximum de leur semaine préparent une soirée dansante à la maison Balmus (le lieu d'hébergement des femmes) et ils m'invitent à y participer. J'accepte avec plaisir et, vers 23 h, les personnes qui sont dans la confidence s'éclipsent discrètement les unes après les autres.

Je monte à pied avec Dorina et Amelia jusqu'à la maison Balmus située sur la colline de Copou, mais beaucoup plus haut que le CCF. La température est très douce et nous bavardons tout le long du chemin qui ne m'a pas paru trop long. Quand nous arrivons, tous les autres sont déjà là car

Cécile a effectué plusieurs rotations avec la voiture de Chantal qui est partie pour quelques jours à Bucarest. Le radio cassette un peu récalcitrant se décide enfin à fonctionner. Radio contact (une sorte d'Europe 2 roumaine) diffuse de la musique qui permet de danser. Quelques cassettes apportées par Cristina complètent l'ambiance. Le balcon accueille de temps en temps les fumeurs et les bavards et nous passons ainsi une fin de soirée très sympathique partagée entre danse et discussions. Malheureusement, il y a encore une journée de travail demain.

Cécile me reconduit à l'hôtel vers 2h30. Avant de dormir j'écris ces lignes, et, courage, j'ai cru comprendre qu'une autre soirée dansante était programmée pour demain. Quelle vie !

Vendredi, dernière journée du stage, tout le monde est un peu fatigué ! Les cours de l'après-midi sont supprimés car les stagiaires nous ont offert le déjeuner (à la cantine) et nous avons beaucoup bavardé.

Nous prenons le temps de faire quelques photos sur la terrasse du CCF.



Cristina est en blouson jaune, à côté de moi.



En jupe mauve et chemisier blanc, Dorina à qui j'avais manifestement tapé dans l'œil.

Avec les participants qui ne sont pas encore partis, nous allons faire une visite touristique de Iași, accompagnés par un autochtone.

Il est vingt heures passées quand nous prenons le tramway pour remonter à Copou. Vladimir et Ana-Maria redescendent avec moi près de l'Université et nous allons dîner à la Maison des Universitaires. On nous installe dans une pièce située à l'écart et meublée d'une unique et immense table carrée. Nous dînons d'un plat de viande avec de la purée et des tomates vertes conservées dans la saumure (délicieux).

Ensuite, nous reprenons le tramway pour monter à la maison Balmus où l'on nous attend pour danser. La soirée est tout aussi sympathique que la précédente et Cristina nous fait, comme la veille, un grand numéro de danse. Vers minuit et demi, je décide de partir car je suis un peu fatigué et demain, je dois être prêt à 7h pour aller visiter les monastères de Bucovine. Voyant que j'étais sur le départ, Dorina met un slow dans le lecteur de cassette et se jette sur moi. Nous dansons un peu « collé-serré » mais en restant parfaitement correct.

Il faut se quitter après une semaine très agréable passée ensemble et tout le monde est un peu ému. Les hommes font un bout de chemin avec

moi car ils rentrent à leur lycée et je termine seul la descente de l'avenue Copou qui, ce soir, me paraît interminable.

Mon séjour roumain n'est pas encore terminé puisque, tôt le samedi, je pars en voiture avec Radu Chisleag pour visiter les monastères de Bucovine, région située au nord-ouest de Iași. Une des particularités de ces édifices est de posséder des peintures murales extérieures (voir Internet pour en savoir davantage).



Dans la journée, nous visitons Voroneț et Humor.

Le soir, nous dormons à Moldovita. Après avoir évité un motel dans lequel une canalisation avait lâché, Radu va sonner chez une dame que les moniales nous ont indiquée et qui loue des chambres. *Il arrête la voiture devant la maison et il descend se renseigner. Il revient cinq minutes plus tard, l'air un peu sombre. Il me dit qu'il n'y a qu'une chambre avec un lit à deux places et me demande ce que j'en pense. Dans ces moments-là, il faut penser très vite, et en trois dixièmes de seconde, je m'imagine en train de dormir avec Radu qui est très gentil certes, mais il y a des limites. Alors je réponds lentement : « c'est... ennuyeux ». Voyant la tête qu'il fait, je m'empresse d'ajouter que, s'il n'y a pas d'autre solution, ça n'est pas grave. Il retourne donc dans la maison et ressort cinq minutes plus tard, l'air vainqueur : maintenant, il y a deux chambres. En payant un peu plus m'explique-t-il, on trouve toujours une solution. La maison est propre (plus propre que le motel me dit Radu) et ma chambre est en fait une espèce de salon-salle à manger-chambre avec fauteuil, table, armoire, télé et cosy.*

Le dîner est pour moi une nouvelle découverte. En entrée, notre hôtesse pose sur la table du pâté de foie de volailles (maison), des champignons coupés en petits morceaux mélangés avec de l'ail et une sauce indéfinissable à base de crème, et du fromage blanc salé, poivré et parfumé aux fines herbes (fabrication maison également). Ensuite, elle nous apporte du bœuf bouilli (genre bœuf bourguignon) servi avec une sauce encore indéfinissable, des pommes de terre à l'eau, et un accompagnement de champignons et d'oignons conservés dans du vinaigre blanc. Tout cela est

délicieux et se termine par un dessert constitué d'un gâteau du genre quatre quarts fourré avec une sorte de pâte fabriquée avec des prunes.

Ce repas est très réconfortant. A 20h je regagne ma chambre, je m'installe dans le fauteuil, et j'écris ces lignes, heureux de pouvoir passer une soirée calme et reposante. A 20h05, Radu frappe à ma porte pour me dire que notre hôtesse va au monastère, à un office religieux spécial pour les Rameaux, et qu'elle nous propose de l'accompagner. Je relace donc mes chaussures, débloque mes articulations, et je repars pour une nouvelle expérience. Petite déception en arrivant au monastère car la cérémonie n'a pas lieu dans l'église, mais dans la chapelle du couvent. Nous arrivons après le début, mais ça n'est pas grave car de nombreuses personnes sont arrivées beaucoup plus tard. Tout le monde étant agenouillé, Radu s'agenouille aussi et j'en fais autant, à même le sol car il n'y a pas de sièges dans les églises orthodoxes. La qualité artistique de la cérémonie est quelconque mais j'apprécie cependant cette chance que j'ai de pouvoir participer à la vie spirituelle de ces gens, si différents de nous, occidentaux et soi-disant civilisés. La psalmodie du pape et les chants des moniales, appuyés par quelques voix basses dans l'assistance, ont quand même quelque chose d'envoûtant qui ne peut pas laisser indifférent. Malheureusement, la station à genoux se prolonge pendant au moins une demi-heure. Radu se tortille d'un genou sur l'autre, s'assied sur ses talons, se redresse. Quant à moi, en plus des douleurs aux genoux, j'ai quelques problèmes avec le dîner qui a du mal à trouver sa place. Nous nous relevons enfin et tout rentre dans l'ordre. Nous assistons à la bénédiction des Rameaux et, ensuite, le pape procède à la distribution. On nous fait signe de passer les premiers car tout le monde a remarqué que nous n'étions pas des autochtones. Radu s'exécute, mais moi je n'y vais pas car il faut faire plusieurs fois le signe de croix (à l'envers), embrasser un livre (probablement les Évangiles) et enfin la main du pape. Après cette distribution, et sur un signe de Radu, nous nous éclipsons discrètement. La cérémonie a dû se prolonger encore un long moment (nous sommes restés presque deux heures) car notre hôtesse est rentrée environ une heure après nous. La nuit est très claire et plutôt fraîche.

Il est 23h45. Demain nous repartons pour les autres monastères, puis Suceava et enfin retour à Iasi. Quelle vie !

Je ne dirai rien ici de nos visites du dimanche (fort intéressantes au demeurant). Je me contente de reproduire quelques paragraphes consacrés à la façon dont Radu conduit la Lada antédiluvienne qu'il a empruntée à sa maman.

Nous partons pour Sucevița (prononcer Soutchévitza) et là, mes angoisses recommencent car la route est sinueuse et la conduite de Radu est

de plus en plus sportive. Avant d'aborder un virage à droite par exemple, il se met complètement sur la gauche de la route et coupe ensuite le virage. Je n'insiste pas car si je raconte tout ce qu'il m'a fait aujourd'hui, un deuxième carnet va y passer. Pour conclure sur le sujet, je dirai simplement que je n'aurais pas pu supporter cela un jour de plus sans avoir à son encontre un comportement criminel.

.....

Nous repartons pour l'étape suivante : Putna. Radu m'énerve de plus en plus car dans chaque village ou à chaque carrefour, il s'arrête pour demander son chemin alors qu'il suffit de regarder la carte ou les poteaux indicateurs.

.....

Nous repartons de Suceava en direction de Iași et le voyage de retour n'est pas de tout repos : panne d'essence (c'était prévu et un jerrican nous permettra de finir la route), conduite à gauche, coups de klaxon, coups de volant, coups d'œil à droite et à gauche pour me montrer le paysage, mise au point mort dans les descentes pour économiser l'énergie, passage de la cinquième vitesse alors que la Lada n'en a que quatre, franchissement de la ligne blanche, dépassement dans les virages, bref, la totale. Peu après Suceava, je ne peux pas m'empêcher de lui demander de stopper car, après un arrêt, il tentait vainement de remettre sa ceinture de sécurité en faisant de grands gestes accompagnés de coups de volant. Pour me rassurer, je me dis que pour arriver vivant à son âge, il doit avoir un peu de chance et qu'il n'y a pas de raison pour que ça ne continue pas.

Effectivement, nous arrivons vers 6h½ à Iași, sans encombre mais non sans émotions. Je récupère mes affaires, mais je suis vraiment très gêné car pendant deux jours, je n'ai pas pu dépenser le moindre leu (singulier de lei). En plus, Radu m'offre des petits couverts en bois et veut absolument me donner une bouteille de mousseux roumain que j'arrive à refuser en prétextant que ma valise est pleine. Je tente vainement de le dédommager en disant que c'est pour faire un cadeau à sa femme ou à sa fille, mais il refuse avec virulence et je n'insiste pas car je sens que je vais le vexer. Je suppose qu'il a dû dépenser à peu près 50 000 lei c'est à dire le tiers de son salaire mensuel (il m'a dit hier qu'il était à l'avant dernier échelon des professeurs et qu'une télévision coûtait quatre mois de son salaire). Je suis vraiment très ennuyé. J'en parlerai à Danièle demain car avec ça, je me retrouve en possession de 100 000 lei dont je ne sais que faire. Je laisse donc repartir Radu les mains vides en le remerciant très chaleureusement. Mais c'est lui qui me dit qu'il est très honoré d'avoir pu me faire plaisir et que, si

les conditions de vie en Roumanie avaient été meilleures, il en aurait encore fait davantage.

En guise de conclusion, encore un extrait de mon journal qui reste toujours d'actualité.

Demain, je retrouverai la France et il faudra fermer la parenthèse sur ces dix jours magiques. Qu'en restera-t-il dans quelque temps ? Peu importe. Ce voyage, cette découverte d'un pays et les rencontres avec des hommes et des femmes chaleureux et sympathiques auront été pour moi une bouffée d'air pur, une expérience vivifiante, une recharge d'énergie, un coup de soleil au cœur, bref, un grand bonheur.

De 1992 à 1999

La préparation de l'ouverture du département Mesures Physiques puis les réunions de Chefs de Département m'emmènent dans de nombreuses villes de France. Les seuls souvenirs qui me reviennent sont une promenade en bateau aux 7 îles, au large de Perros-Guirec, lors d'une réunion à Lannion. Cette réserve d'oiseaux est vraiment très spectaculaire.

Deuxième souvenir, un dîner dans un vieux bateau de corsaire, aménagé en restaurant et amarré dans le Vieux port de Marseille. Pas un très bon souvenir car j'avais déjà des vertiges et la toute petite houle qui faisait bouger le bateau était pire que des creux de trois mètres.

Juin 1998

Lituanie

J'effectue ce voyage avec Patrick Donnet, Directeur des Études en Mesures Physiques. Nous allons voir quatre étudiants qui sont en stage de fin de deuxième année à Kaunas, deuxième ville du pays après la capitale Vilnius. Ces stages sont organisés par un professeur lituanien, Alvidas Kondratas, qui vient régulièrement au Mans pour faire de la recherche avec un collègue du département GMP.

Comme pour la Roumanie, j'ai écrit mon journal et pris de nombreuses photos. Mais les contacts humains ont été beaucoup moins riches et je me contenterai de rapporter quelques faits ou anecdotes.

Après avoir appartenu à l'URSS, la Lituanie est maintenant indépendante politiquement, mais très dépendante de son voisin russe pour son économie et son approvisionnement énergétique (c'est ce que nous ont dit les lituaniens rencontrés).

Voilà les noms de nos quatre stagiaires ainsi que l'endroit où ils ont effectué leur stage : Sébastien Lacourt (Institut lituanien de l'énergie),

Matthieu Bini et Olivier Pelletay (Laboratoire d'électronique de l'Université), Stephen Haimonnet (entreprise textile).

Pendant un repas pris avec eux, les étudiants nous parlent de leurs aventures sentimentales car ils ont tous trouvé une copine pour les 2 mois ½. Ce n'était pas trop difficile car il y a sur le campus une discothèque avec 75% de filles dont 98% de jolies. Mathieu et Sébastien ont trouvé des étudiantes francophones. Stephen exerce son allemand avec une serveuse de bar, et Olivier baragouine en anglais avec une étudiante en 4^{ème} année de dentaire. De plus, il s'est carrément installé chez elle.

Nous passons notre temps à nous promener dans la ville, visiter nos stagiaires, manger à des heures impossibles...



Le premier jour de stage, Mathieu Bini (au milieu) a eu quelques difficultés pour trouver le laboratoire d'électronique. Au pied de l'immeuble situé à l'adresse indiquée se trouve un kaviné baras (café - bar). Seule une petite plaque discrète indique la présence dans ces murs du laboratoire recherché. A droite, Sébastien Lacourt.

Monsieur Kondratas nous accompagne quand il a le temps. Fort heureusement, il n'en a pas trop car, avec lui, il faut toujours boire et manger.

Parenthèse touristique le samedi. Patrick et moi louons une voiture pour aller faire un tour jusqu'à la mer Baltique (plus de 200 kms). Tout est raconté dans mon journal, mais il n'y a rien de croustillant.

Le dimanche, nous retrouvons monsieur Kondratas qui nous a concocté un programme personnel. Nous craignons le pire mais, résignés, nous avons décidé de faire tout ce qu'il voudra. Voilà un résumé de notre journée :

Grande promenade à pied sous un crachin breton car les musées n'ouvrent qu'à 10h. Nous apprenons quand même que « crachin » devient joliment « poussière de pluie » en lituanien.

Achat par monsieur Kondratas d'une charcuterie à base d'estomac de porc, spécialité locale que l'on mangera plus tard.

Dégustation d'un chocolat chaud, « le meilleur de Kaunas ».

Visite du musée de l'histoire. *C'est intéressant et nous découvrons en partie l'histoire compliquée de la Lituanie, mêlée à celle de la Pologne et de la Russie, sans oublier les Français venus avec Napoléon et qui ont aidé les Litvaniens à chasser les Russes (qui sont revenus bien sûr après l'exil de l'empereur). Nous découvrons également l'histoire de Darius et Girénas, des aviateurs litvaniens qui ont tenté en 1933⁷ la traversée de l'Atlantique de New York à Kaunas. Mais leur l'avion s'est écrasé en Allemagne et la carcasse déchiquetée de l'engin est exposée au musée.*

Parade militaire et coups de canon tirés par des soldats habillés en grognards napoléoniens.

Déjeuner extrêmement copieux. Après le café, arrêt à notre hôtel où nous dégustons la charcuterie achetée le matin !

Passage à l'Université où monsieur Kondratas veut nous montrer le système informatique d'inscription des étudiants.

Visite du musée du Diable constitué d'un grand nombre d'objets en rapport avec Satan. *En sortant, je propose d'aller boire quelque chose car le bœuf séché (et peut être aussi la panse de porc) m'ont donné la pépie. Dans un « bars » de Laisvés aléja, je commande un Fanta, malgré les recommandations pressantes de monsieur Kondratas qui veut me faire boire un cocktail à base de lait et de sirop de framboise.*

Nous rejoignons un collègue de monsieur Kondratas qui nous emmène en voiture en dehors de Kaunas pour manger des cepelinai (prononcer tchépélinéi) dans un restaurant dont c'est la spécialité. *Malgré ma volonté de ne pas vexer monsieur Kondratas, je n'ai pas pu les finir pour ne pas courir des risques plus désagréables. Il faut quand même prendre un café pour diluer tout ça.*

Le lundi et le mardi sont occupés par les soutenances de stage.

⁷ 6 ans après Lindbergh en 1927. Mais ce dernier s'était arrêté à Paris.

Le mardi soir, nous retrouvons nos quatre étudiants et leurs amies dans un bar-resto où nous leur offrons le dîner. Nous sommes étonnés de voir Stephen seul, mais nous apprenons très vite que sa copine est une des serveuses du bar.

Olivier n'est pas encore là et on commence le dîner. Un orchestre joue des airs de rock classique. C'est un peu bruyant mais très agréable.

Olivier arrive enfin et on comprend mieux pourquoi il a envie de rester quelques semaines de plus. Sa copine n'est pas très grande, blonde naturelle, avec un air candide et un sourire ravageur (à gauche ci-dessous).



Après ce repas, il faut passer le temps car nous devons prendre un car pour Vilnius à 4h du matin. En attendant, nous jouons au tarot dans une chambre de la cité universitaire où logent nos étudiants. De temps en temps, l'un d'entre eux s'absente discrètement pour faire ses adieux à son amie dans une chambre voisine.

A 3h du matin, les « copines-interprètes » sont bien utiles pour appeler les taxis qui nous emmèneront à la gare des cars. Deux d'entre elles, très accrochées à nos petits Français, nous accompagnent jusqu'à Vilnius.

N'oublions pas que les conditions de vie étaient difficiles bien que le pays ne soit plus sous le joug soviétique. L'envie de quitter le pays devait titiller les demoiselles. La copine de Sébastien Lacourt viendra finir ses études universitaires au Mans. Elle continuera son aventure amoureuse et elle restera...

Décembre 1999 *Espagne*

5^{ème} Colloque européen sur l'autoformation à Barcelone. J'ai déjà écrit quelques lignes sur le manque d'intérêt de la chose dans le chapitre « Vie professionnelle ».

Juin 2000 *Canada*

Je ne suis plus Directeur du Département Mesures Physiques depuis un an. Cependant, le directeur de l'IUT (qui devait être Maurice Henry) me demande d'aller voir trois stagiaires de l'établissement qui sont à Montréal :

- Cécile, du département Gestion des Entreprises et Administration, est dans un « College » dirigé par son cousin. Cet établissement accueille des étudiants du niveau bac -1 au niveau bac +2 technologique.

- Maud, que j'ai eue comme étudiante au département Chimie, est dans un laboratoire de l'Université Concordia.

- Enfin, Jean-Marie Lepioufle, étudiant en Mesures Physiques, fait son stage chez Framatome Connectors International, une multinationale dont une des usines est à côté du Mans.

Ce voyage est mon seul et unique contact avec le continent américain. Il n'a pas été très riche en contact humains.

Le lundi et le mardi sont consacrés à la visite des stagiaires. Juste deux anecdotes.

Je me rends au Dawson College pour voir Cécile. J'ai pris rendez-vous avec son cousin, Bruno Geslain. *J'erre un peu dans les couloirs et, après avoir demandé (sans succès) mon chemin à des étudiants, j'avise une adulte qui sort d'un bureau. Elle ne parle pas français et je lui dis en anglais que je cherche le bureau de Bruno Geslain. Elle n'a pas l'air de connaître ; elle me fait répéter plusieurs fois et soudain, c'est l'illumination : « ah, Bruno Gueslahine ! ».*

Le mardi, j'ai rendez-vous avec Maud à l'Université Concordia. Je la retrouve au 10^{ème} étage de l'immeuble et elle m'emmène voir Monsieur Denes, son maître de stage.

Le bureau est un capharnaüm indescriptible. Tous les murs sont couverts d'étagères où s'empilent pêle-mêle livres, revues et documents en tout genre. Il y en a tout autant sur une table, sur un bureau et aussi à même le sol. Je m'installe inconfortablement dans un fauteuil et Maud grimpe sur un tabouret.

J'ai du mal à comprendre la trajectoire de monsieur Denes. Il parle un français tout à fait correct, sans l'accent canadien si caractéristique, mais

avec une légère pointe d'accent plutôt anglais. Je pose donc quelques questions et, à ma grande stupéfaction, j'apprends qu'il est un Français pur jus, né près de Lannion, mais sa langue maternelle est le breton ! Il a appris le français à l'école et le petit accent qui lui reste est l'accent breton. Il a fait toutes ses études en France, a travaillé au CNRS puis est venu au Canada pour des raisons que j'ignore. Il possède la double nationalité française et canadienne.

Le reste du séjour est consacré au tourisme. Visite de Québec le mercredi et circuit dans la région montagneuse des Laurentides le jeudi, sous la pluie, avant de reprendre l'avion en fin d'après-midi. Rien de très excitant.

Décembre 2000 Maroc

Découverte de l'Afrique du nord : un deuxième nouveau continent dans la même année !

Je pars à l'E.S.T. (équivalent marocain de l'IUT) de Casablanca pour une « Mission d'expert en Plans d'expériences » organisée par IUT-Consultants. Je dois faire travailler quelques professeurs sur le sujet et le présenter sommairement aux étudiants. Le nom ronflant de « Mission d'expert » ne doit tromper personne. L'objectif principal était d'utiliser des crédits prévus à cet usage.

Pour commencer, un mot sur mes déplacements entre l'hôtel Suisse où je loge et l'E.S.T. Une voiture avec chauffeur est à ma disposition pour ces transports. Mais la ponctualité et la mémoire ne sont pas la qualité principale des différents pilotes. En avance, en retard, la voiture présente mais pas le chauffeur, j'ai eu tous les cas de figure possibles.

Quand je suis arrivé à l'E.S.T. le lundi matin, monsieur Barkaoui, le directeur avec qui j'avais rendez-vous, était parti au ministère. Le professeur chargé de m'accueillir à sa place n'était pas encore arrivé. Sans rentrer dans les détails, j'ai eu la sensation d'être la patate dans le jeu de la patate chaude. Chacune des personnes que j'ai rencontrées n'avait qu'une hâte, c'était de me refiler à une autre. J'ai terminé la matinée avec le technicien chargé de mettre à ma disposition un PC et un vidéoprojecteur pour mes interventions. Pas de chance, le vidéoprojecteur avait disparu ! Pas de convivialité pour le déjeuner car j'arrive en plein ramadan. *Je me retrouve donc seul dans une grande salle froide et humide. On m'apporte deux bouts de pain qui ont du mal à contenir quelques morceaux de bœuf bouilli et des*

oignons cuits (chauds). J'ai droit aussi à une grande assiette de frites bien grasses, trois clémentines, une pomme et un yaourt à la vanille.

La mardi, je fais travailler les professeurs. Le vidéo projecteur est en place mais, pas de chance, le PC qui est derrière n'a pas Power Point. On en prend un autre qui l'a mais il refuse de démarrer après avoir changé de place. On en trouve un troisième, mais cette fois, prudents, on déplace le vidéo projecteur et on projette sur le mur. Monsieur Barkaoui fait une brève apparition et repart. Manifestement, c'est un jeune loup aux dents longues !

Mercredi matin, je fais mon exposé aux étudiants. J'arrive en retard à cause de mon chauffeur. Les étudiants (une trentaine) m'attendent sagement dans la salle de réunion où j'avais terminé la veille le travail avec les professeurs. Le matériel d'informatique n'a donc pas bougé et ça marche au premier clic. La séance se déroule très bien. Il fait un peu chaud et on ouvre les fenêtres mais le bruit des voitures et des camions est insupportable. On referme les fenêtres mais il fait de plus en plus chaud. Une jeune fille toute pâle sort avec une camarade. Une autre finit par demander qu'on laisse la porte ouverte. A 12h30, j'arrête et tout le monde a l'air satisfait.

Du point de vue touristique, je n'ai pas réussi à faire grand-chose. Le dimanche, j'ai voulu louer une voiture pour aller à Rabat, situé à moins de 100 kms. Mais, pour des raisons que je ne m'explique toujours pas, il était impossible d'en avoir une pour la journée, ou alors à un prix prohibitif. Après déjeuner, je prends un taxi pour aller voir Casa d'un peu plus près. Je me fais déposer près de la mosquée Hassan II. D'après le guide vert, il n'y a que ça à voir à Casablanca mais ça vaut le coup d'œil. Je ne peux pas rentrer mais je peux regarder à l'intérieur par la porte ouverte. C'est vraiment magnifique. Ensuite, je me dirige à la boussole vers le centre ville. Je passe à côté de la Foire Internationale de Casablanca et j'entre dans l'unique hall de l'Exposition. Je n'ai pas vu un seul Européen à l'intérieur. Il y a de tout : vêtements, vaisselle, cassettes audio et vidéo, bijoux, tapis, meubles, jouets... Ça grouille dans tous les sens. Les 4 Jours du Mans⁸, c'est calme à côté de cela. Au bout d'une heure, j'ai réussi à acheter deux boîtes à bijoux pour les filles. Je ressors et je me laisse emporter par la foule qui se dirige vers le centre. J'arrive dans une rue remplie de vendeurs en tout genre : poissons, gâteaux, vêtements, déposés sur des étals de fortune et parfois à même le sol. La foule est dense. Des odeurs diverses envahissent l'atmosphère. Une

⁸ Une foire exposition annuelle.

voiture égarée avance au pas à travers la foule. Je ne suis pourtant pas dans la Médina, mais les petites ruelles qui débouchent dans cette rue ne donnent pas envie de s'y aventurer. J'arrive à la muraille qui entoure la Médina et j'oblique prudemment à droite. La rue est encore plus étroite, les marchands plus nombreux, la foule plus dense, les odeurs plus écœurantes. Je n'ai pas peur, mais je suis quand même un peu oppressé. Cette rue est interminable. J'arrive enfin au bout ! Retour à la civilisation.

Le lundi après-midi, je prends le taxi pour aller dans le quartier des Habous, la Nouvelle Médina (vieille de trois siècles quand même) pour acheter des souvenirs. Le chauffeur se propose de me servir de guide. J'ai à moitié confiance mais il parle un français correct. On fait deux boutiques pour voir, puis il m'emmène dans une troisième qu'il connaît, où les prix sont raisonnables, la marchandise de qualité, etc... Il y a en effet de très belles choses mais les étiquettes ne sont pas vilaines non plus. Mon chauffeur me dit qu'il ne faut pas les regarder, que le prix, c'est la moitié de l'étiquette et que plus j'en prends, moins c'est cher (on voit bien que ce n'est pas lui qui paie !). Je prends donc ce dont j'ai besoin, j'ajoute un plateau, une boîte en marqueterie et des sous-verre. L'addition arrive : 1130 Dh (presque 800 F⁹). Je dis que c'est trop, il arrondit à 1100 Dh. Je propose 1000 Dh ; il accepte (trop vite ! je me suis fait rouler). Le chauffeur me reconduit à l'hôtel après m'avoir fait voir deux palais royaux, l'hippodrome avec golf au milieu, l'hôtel où Roosevelt est venu en 1943, et je ne sais quoi encore. Enfin arrivé à l'hôtel, je lui demande combien je lui dois et il me répond : « Qu'est-ce que tu veux que je te dise (ça fait presque deux heures qu'on est ensemble)... 120 Dirhams (85 F) ». Ça n'est pas cher de l'heure !

Le mercredi après-midi, un taxi me dépose près de la place des Nations Unies et me montre le « Bazar » qui borde la Médina. Beaucoup de choses à vendre mais tout est sale à cause du boulevard tout proche. Arrivé place des Nations Unies, j'aperçois une rue bordée de nombreuses boutiques qui rentre dans la foule de la Médina, et, un peu plus loin, une place avec des marchands. En plein après-midi, avec le monde qu'il y a, je ne risque pas grand chose. Hélas, je ne peux pas marcher plus de vingt mètres sans être interpellé pour me vendre une montre, un blouson, un souvenir, pour faire l'aumône à un pauvre vieillard ou à une femme avec son bébé (pourtant bien nourri en apparence). Au bout de cinq minutes, je ressors : c'est insupportable.

⁹ Le SMIG horaire de l'époque était de 40 F.

Pour terminer, voilà un résumé du jeudi 14 décembre, jour de mon retour.

Je me prépare tranquillement en attendant le chauffeur qui doit m’emmener à l’aéroport. Le téléphone sonne et le secrétariat de Monsieur Barkaoui m’annonce que le vol Air France que je devais prendre pour rentrer est annulé... J’appelle donc à Breuillet pour informer Marie-Claude¹⁰ de ces changements et j’apprends que Bastien est arrivé cette nuit... On m’a trouvé un autre avion mais je dois attendre quelques heures. J’en profite pour arpenter les boutiques de souvenirs. Je ne trouve rien d’intéressant sauf un petit âne gris pour Bastien.

Mon avion atterrit à Orly, pas très loin de la maternité de Longjumeau où Bastien vient de naître. Le lendemain après-midi, je serai sur place.



Octobre 2001 Burkina Faso

Un an après Casablanca, j’embarque pour l’Afrique noire. Je vais encore porter la bonne parole sur les Plans d’Expériences à des étudiants de l’Ecole Supérieure d’Informatique, école d’ingénieurs insérée dans l’université de Bobo Dioulasso, deuxième ville du pays après la capitale, Ouagadougou.

Les territoires constituant l’actuel Burkina-Faso appartenaient à l’AOF, Afrique Occidentale Française. Internet donnera au lecteur curieux

¹⁰ Marie-Claude était chez Hélène, enceinte de quasiment 9 mois.

toutes les informations utiles sur l'histoire de ce pays. Son nom est la juxtaposition de deux mots issus de deux dialectes locaux. L'ensemble signifie « Pays des hommes intègres ».

L'E.S.I. n'ayant pas assez d'enseignant pour toutes les matières, elle fait venir régulièrement des « missionnaires » pour des périodes de 15 jours. Les étudiants en informatique n'ont absolument pas besoin de connaître les Plans d'Expériences, mais l'E.S.I. a l'obligation de mettre des professeurs en face des étudiants afin de justifier la consommation des crédits. C'est comme la légende des militaires qui font tourner les camions dans la cour de la caserne afin de consommer les stocks de carburant.

Je n'avais pas apprécié mon court séjour au Maroc. Je vais me régaler pendant ces deux semaines. Vingt pages de journal et 43 photos. Après réflexion, je me contenterai de quelques extraits choisis. Tant que je suis de ce monde, on peut toujours me demander le fichier complet. Ensuite, il faudra fouiller dans mes disques durs, version moderne des vieilles malles contenant forcément quelques trésors.

Commençons par le voyage en avion et le survol du Sahara.

Quand le sol se dévoile progressivement, nous avons déjà franchi les montagnes de l'Atlas et nous survolons le Sahara : immense, interminable, désertique, mais quelle splendeur ! Je suis étonné et émerveillé par la variété des couleurs et des nuances. La teinte dominante est évidemment celle du sable des dunes mais on voit aussi de l'ocre, du brun, du rouille, ou encore des endroits bleutés, turquoises, blanchâtres. Plus au sud, des bandes parallèles de sable sont séparées par des zones plus sombres. Par endroits des taches du même bleu que le sulfate de cuivre ressemblent à des mares, mais l'absence de végétation autour montre bien qu'il n'y a pas d'eau. Les oasis, plus sombres à cause des arbres, sont d'ailleurs faciles à identifier. On approche de notre escale, Bamako. Assez rapidement, la savane remplace le désert. Le sol en latérite laisse émerger par endroit les blocs rocheux du bouclier africain. Mais déjà l'avion amorce sa descente, survole un fleuve (le Niger), quelques champs verdoyants car bien irrigués et des vergers où les boules vertes des arbres forment un quadrillage presque parfait. Un grand virage sur l'aile, un trou d'air qui fait pousser quelques cris, puis l'avion aligne la piste et se pose en douceur au milieu de la savane.

Une heure plus tard, il repart pour Ouagadougou où je passe la nuit avant de reprendre l'avion pour Bobo Dioulasso.

Par une température matinale de 27°, j'arrive à Bobo où j'ai droit à un contrôle des bagages. Le chauffeur de la navette de l'hôtel Relax

m'attend avec mon nom sur une pancarte. Je redécouvre à Bobo ce que j'avais à peine entrevu hier à Ouaga : l'Afrique et sa pauvreté. Le Maroc qui m'avait pourtant fait mauvaise impression semble beaucoup plus riche.

L'hôtel a baissé d'un cran en qualité par rapport à celui de Ouagadougou. Les escaliers sont incertains et la propreté des murs laisse à désirer. Mon porteur de bagages m'emmène dans une chambre avec balcon qui donne sur la piscine. Elle est située plein sud, deux grosses sauterelles sont posées sur la porte fenêtre, et ça sent l'urine. Comme cette chambre n'est pas tout à fait prête, on m'en propose une de l'autre côté du couloir, sans balcon, sans piscine, mais aussi sans odeur. Je la prends sans hésiter. La clim (toujours bruyante) me rafraîchit pendant que j'écris ces lignes.

Les deux personnes qui se sont occupées de moi pendant le séjour sont Sado Traoré et, beaucoup moins, Théodore, le directeur de l'E.S.I. Sado est veuf sans enfant. Théodore est marié et père de famille. Je n'ai pas été dorloté comme en Roumanie. Rien d'étonnant car toutes les deux semaines, ces gens recevaient un nouveau « missionnaire » et il leur était impossible de dérouler le tapis rouge pour chacun d'eux. Le contact a cependant été beaucoup plus chaleureux qu'avec les Marocains, peut-être aussi parce que le séjour a été nettement plus long.

Dimanche matin, Sado vient me chercher à l'hôtel. *Nous montons dans sa voiture, une 205 un peu fatiguée dont le rétroviseur droit ne réfléchit plus beaucoup puisque la glace a disparu. La ceinture de sécurité est un accessoire inutile que personne n'utilise. Nous faisons une halte dans un terrain vague (mais ici, tous les terrains semblent vagues) où sont garés quelques minibus estampillés UPBD : Université Polytechnique de Bobo Dioulasso. Il s'agit en fait d'une annexe, l'université étant située en pleine brousse.*

On entre dans un petit cube de béton orange qui émerge des herbes folles car c'est là que se trouve « la » connexion Internet de l'Université. Ce petit bâtiment contient seulement quatre ou cinq bureaux et à peu près autant d'ordinateurs. J'ouvre brillamment un compte sur Hotmail et j'envoie quelques nouvelles à Alain. Ensuite, pendant que Sado relève son courrier, je demande à m'absenter quelques instants pour aller aux toilettes. Avec un grand sourire africain il me répond : «- Oui, mais c'est ... dehors ». Je passe donc derrière le bâtiment et dérange quelques geckos (gros lézards africains) qui se chauffaient sur le mur.

Pour mes déplacements dans Bobo, Sado me prête un magnifique VTC (qui n'avait pas servi depuis longtemps) à 15 vitesses acheté en France à

Décathlon (Sado a fait ses études à Montpellier). C'est le moyen de transport idéal car ça fait du vent et on est à l'abri des « quémandeurs ».

Lundi matin, un chauffeur vient me chercher à l'hôtel dans un 4x4 Nissan de type camionnette. Nous prenons la route, ou plutôt la piste du Campus situé en pleine brousse à 15 km de Bobo. La traversée des faubourgs de la ville montre encore plus l'ampleur de la pauvreté de ce pays. Dans le code de la route local, la priorité est évidemment aux cochons, zébus, chèvres et moutons qui traversent tranquillement la piste. En un quart d'heure, le large ruban de latérite récemment raclé nous conduit au Campus dans un confort somme toute acceptable. Quand on croise un autre véhicule, il faut bien sûr fermer les vitres à cause de la poussière, mettre la main sur le pare brise à cause des cailloux et faire marcher les essuie-glaces pour une raison indéterminée. Un panneau marque l'entrée de l'Université Polytechnique de Bobo Dioulasso, nom ronflant à la réalité plus prosaïque puisqu'il y a sur le Campus un bâtiment (petit) qui héberge l'École d'Informatique (où je vais), l'IUT et des BTS. Un autre bâtiment abrite les services administratifs. Ajouter quelques ateliers, le restaurant universitaire et quelques blocs à l'usage indéterminé et l'inventaire est terminé.

Le récit des cours est sans intérêt mais les 9 étudiants (dont une fille) sont intéressants. Ils n'ont rien à faire des Plans d'Expériences, totalement inutiles en informatique, mais ils maîtrisent à peu près Excel que j'utilise en permanence et ils savent résoudre tous les problèmes liés à l'utilisation des PC de la salle où nous travaillons.



Pas de cours l'après-midi à cause de la chaleur. Je ne rentre pas dans le détail des repas mais j'en parle beaucoup dans mon journal. Je commence tous mes après-midi par une bonne sieste avant d'aller explorer la ville avec le vélo de Sado. Voilà le récit de ma sortie du **lundi**.

Je reste au frais jusqu'à 16h30 et, le soleil commençant à baisser, je descends à la réception. Je demande un plan de la ville mais on me montre seulement celui qui est étalé sous le verre du comptoir. J'enfourche le vélo de Sado et je pars à l'aventure mais, sans plan, je fais très attention de ne pas me perdre. Heureusement, j'ai un point de repère : la gare qui ressemble un peu à une mosquée située dans le « haut » de la ville (mais les pentes sont très faibles). Lors de cette promenade, je vois ce que j'avais déjà aperçu hier et que j'ai le temps d'observer dans le détail aujourd'hui. Indescriptible ! Je vais quand même essayer. Les rues sont occupées par de nombreux vélos et mobylettes au milieu desquels se faufilent quelques voitures au klaxon facile. De part et d'autre de la rue sont à vendre des marchandises, des denrées, des objets en tout genre, posés à même le sol, parfois sur une bâche, et dans le meilleur des cas sur un étal en bois bricolé avec quelques planches. Les femmes portent sur la tête de grandes cuvettes en métal émaillé remplies d'oranges, de bananes, d'ignames, de tissus, de linge, de balayettes confectionnées avec des brins d'herbe dure, des fagots et bien d'autres choses encore. Les hommes assis où allongés par terre tiennent les « boutiques » et proposent des pièces détachées pour vélos et mobylettes, des objets en plastique, des ustensiles de cuisine, des tissus, des vêtements, des téléphones portables, des fruits et légumes en tout genre, des céréales, et même des chenilles grillées (je jure que j'en ai vu et Sado m'a confirmé que c'était très bon). Bref tout ce qui se vend ou s'achète à Bobo est étalé le long des rues ou présenté de façon un peu plus ordonnée au marché central. Celui-ci n'est pas très loin de l'hôtel et je pourrai y retourner à pied pour faire quelques achats. Je localise également la poste et les vendeurs de cartes postales Cette promenade est vraiment très agréable. La bicyclette et les larges avenues évitent le stress que j'avais ressenti au Maroc.

Jeudi. *Après une pause au frais, je sors à pied pour aller à la poste et acheter des cartes postales. Je suis abordé et interpellé plusieurs fois, mais rien d'agressif. Je décide donc de continuer l'expérience vers le marché central. Je m'arrête dans une « boutique » de souvenirs (en fait un étal de 3 m²) et je négocie l'achat de quatre petits hippopotames. Je pénètre ensuite dans le marché, du côté des vendeurs de tissus. J'en achèterai peut-être une autre fois mais pour aujourd'hui, je me contente d'un petit carré aux couleurs du Burkina que j'ai toujours beaucoup de mal à marchander.*

D'autant plus que généralement, quand on semble s'intéresser à un objet, le vendeur demande : « Combien tu me donnes pour ça ? ». Moi qui ai déjà du mal à connaître le prix des choses en France, alors au Burkina ! On discute et si on a le malheur de dire un prix, le vendeur considère que l'on veut acheter et la discussion recommence de plus belle. Heureusement que j'ai eu l'expérience du Maroc pour me « baptiser » car sinon je crois que je rentrerais en France les mains vides. Sur le chemin du retour, j'achète cinq éléphants, moins cher que les quatre hippopotames, et deux pains au raisin pour mon dîner.

Vendredi. *La température prévue par la météo était de 35° et je pense que l'on n'en est pas loin si j'en juge par ma transpiration, mais il y a un peu d'air et c'est supportable. Je vais manger au resto U avec Sado dans la « salle » réservée au personnel. Il s'agit en fait d'un endroit au sol bétonné avec une tôle par dessus. Ici, pas de self sophistiqué. On nous apporte un plateau avec un plat de spaghettis (coupés en petits morceaux), deux bouts de viande d'origine indéterminée, le tout arrosé d'un peu de sauce. Ça n'est pas mauvais mais les spaghettis sont trop cuits et en quantité excessive (Sado a tout avalé). Un gobelet de métal (ça évite la casse) rempli de mon eau minérale tiède me permet quand même de me désaltérer. Comme dessert, une orange qui ressemble plutôt à un gros citron se mange de la façon suivante : on découpe une calotte et on attrape la pulpe avec les dents tout en pressant le fruit pour faire sortir le jus. C'est délicieux et désaltérant mais à la fin, j'en ai plein les mains. Alors, Sado me montre, posée par terre, une grande cuvette pleine d'eau destinée à se rincer les doigts. Sado paye avec ses tickets de RU et quand je demande combien je lui dois il me dit que ça coûte 2F et il refuse mon argent. Je ramasse donc mon porte-monnaie et j'ai lui rappelle que je l'emmènerai un jour au restaurant avec Théodore.*

Dimanche. *Début d'après-midi dans la chambre, comme d'habitude. A 16h30, je sors à pied. Je suis rattrapé par un de mes vendeurs d'hier qui m'explique qu'il ne travaille pas aujourd'hui car sa boutique est un peu excentrée. Je lui dis que j'ai encore quelques achats à faire et il m'emmène dans une échoppe près du marché. Je trouve des brochettes au manche en figurine de bronze, une statuette en teck et deux batiks (tissus peints). Je réussis à négocier le tout à la moitié du prix « officiel » et je repasse à l'hôtel déposer mes trésors avant de repartir à pied vers la cathédrale où j'ai rendez-vous avec Sado à 18h. Ça n'est pas très loin de l'hôtel et je suis très en avance. Je refais donc un tour du quartier, toujours aussi « pittoresque » de pauvreté et de saleté.*

Un peu avant 18h, je suis de nouveau à la porte de la cathédrale. Les paroissiens arrivent en masse, à pied, à vélo, à mobylette et en voiture. A 18h, Sado n'est toujours pas là et je rentre. La cathédrale est assez grande, construite en béton avec un toit de tôle ondulée en forme de demi cylindre. A côté, un pilier ajouré sert de clocher mais je ne suis pas sûr qu'il contienne des cloches (en tout cas, je n'ai rien entendu sonner).



La messe commence. Je ne suis pas vraiment dépaysé par le chant d'entrée : « Au cœur de ce monde » est entonné fréquemment dans nos églises.

Le plus surprenant, c'est l'accompagnement avec une cassette qui diffuse un rythme disco très « années 80 » sur fond d'orgue électronique. Sado arrive en retard, repère facilement le seul crâne blanc de l'assistance, et vient s'asseoir à côté de moi. La liturgie est totalement occidentale. Le seul moment un peu surprenant est celui de la quête. Elle est faite uniquement par des jeunes hommes (je ne sais pas si c'est volontaire ou fortuit) mais, au lieu de recueillir les dons dans une corbeille, ils nous présentent un objet que je vais essayer de décrire car je n'ai bien sûr pas pris de photo : ça a l'allure générale d'un filet à papillon, mais le filet est en tissu, le manche est court (40 centimètres environ) et l'ouverture est fermée par une plaque de bois percée d'une fente dans laquelle on glisse son aumône. Est-ce pour éviter qu'une main indélicate prenne de l'argent au lieu d'en mettre ? Au bout d'une heure, la cérémonie prend fin. Lydie, la seule fille parmi mes neuf étudiants vient nous saluer. Je lui rappelle, avec le sourire, qu'elle doit arriver à l'heure demain car samedi, elle avait une heure de retard. Je propose à Sado d'aller prendre un pot quelque part car la chaleur de la cathédrale m'a copieusement altéré mais il me dit qu'on va aller dîner. On se retrouve dans un endroit baptisé « Le Sable » situé sur le large bas-côté du boulevard de la Révolution que j'ai emprunté ce matin à vélo. Il n'y a pas de place libre mais on nous amène rapidement deux sièges en plastique et une table basse en métal passablement usagée. Des gamins font le tour des tables pour vendre des mouchoirs en papier et Sado en achète un sachet. Il commande un poulet qui cuit sur le brasero rougeoyant installé à proximité. Le seul éclairage est celui des réverbères du boulevard. Après un

long moment, on nous apporte le poulet coupé en morceaux posés dans un plat et deux assiettes en fer blanc remplies de frites.

Quelqu'un approche avec une sorte de bouilloire et un petit seau en fer. On nous verse de l'eau sur les mains pour les laver car nous allons manger avec les doigts (on a quand même de l'hygiène !). Je comprends mieux alors l'utilité des mouchoirs en papier. Le poulet est délicieux et un peu de piment doux sur le bord du plat renforce le goût du volatile. Sado règle la nourriture (15F) et je prends en charge la boisson (10F pour quatre « tonic », l'équivalent de nos Schweppes). Sado me ramène à l'hôtel et je le remercie pour cette soirée typiquement africaine.

Mercredi. *Dernier jour de cours. A midi, je vais avec Sado aux Services Financiers pour me faire payer de mes heures. La feuille ad hoc est dans le parapheur qui se trouve sur le bureau du Recteur qui est lui-même dans son bureau, c'est à dire dans la pièce à côté. Mais on ne dérange pas le Recteur pour si peu. Je repasserai donc dans l'après-midi. Déjeuner au resto U avec Sado : une assiette de riz et, dans un bol, une queue de poisson qui nage dans un liquide rougeâtre agrémenté d'oignons et autres assaisonnements. Le mélange n'est pas mauvais et le repas se termine avec l'inévitable orange et aussi une banane que Sado a achetée à une des femmes qui, venant du village voisin, passent la journée sous les arbres pour vendre leurs fruits aux étudiants.*

A 15h, je retourne au Rectorat pour chercher mes sous. La dame qui possède les clefs du coffre me dit que les papiers sont prêts et elle sort pour aller les chercher. Elle revient un long moment après, pose une grosse liasse de papiers sur son bureau, et me demande ... mon numéro de passeport. Surpris, je lui réponds que mon passeport est dans ma chambre à l'hôtel, mais, en une fraction de seconde, je lis dans son regard que, sans cet élément essentiel, elle ne pourra pas me payer. Comme j'ai écrit ce numéro plusieurs fois sur les cartes de débarquement en arrivant au Burkina, je lui dis que je dois pouvoir m'en souvenir, et, en réfléchissant bien, j'énumère : 72 94 05 1683. Je suis à peu près sûr que ça n'est pas ça mais en fait, je ne suis pas tombé très loin car le bon numéro est 72 03 94 1683. Comme elle a un numéro de passeport, vrai ou faux, elle est satisfaite. Elle ouvre son coffre fort et me donne mon pactole.

Quelques réflexions pour terminer.

Tout d'abord la chaleur (fin octobre). Je suis extrêmement sceptique quand les économistes parlent du futur développement de l'Afrique. Pour se développer, il faut travailler beaucoup, ce qui ne pose

aucun problème dans les pays tempérés. Mais c'est biologiquement impossible dans les régions tropicales et équatoriales.

Enfin, j'ai remarqué des comportements entre africains que je juge inadmissibles. Sado, habituellement doux et gentil, parlait aux serveurs de bar ou de restaurant comme à des chiens. Quant à Théodore, voilà un extrait de mon journal relatant le retour en voiture à Ouagadougou.

Vers 15h30, on s'arrête à Boromo, à la moitié du chemin, pour faire une pause et manger un morceau. Je m'installe à une table avec Théodore et le chauffeur s'assied un peu plus loin : les colonisateurs sont partis, mais les « esclaves » sont restés. Le chauffeur aperçoit de l'huile qui coule sous le moteur et Théodore l'expédie au garage voisin pour voir ce qui se passe. Pendant ce temps, nous mangeons le plat que nous avons commandé. Quand le chauffeur revient, Théodore lui dit : « Si tu veux manger, fais vite, on repart tout de suite ». Les désirs de Théodore étant des ordres, le chauffeur avale le reste de son Coca et il reprend le volant sans rien dire et sans manger.



Deux photos pour remplir la page.

Juillet 2004

Lituanie

Nouveau voyage en Lituanie, le dernier avant mon départ en retraite un an plus tard. Rien de bien marquant.

Je retrouve l'hôtel Nérís de mon premier séjour, l'immense salle du petit déjeuner, très « soviétique », et sa pianiste.



Monsieur Kondratas est toujours aussi accueillant. Malheureusement, il n'a pas perdu son irrépressible besoin de me faire manger.

En deux jours, les soutenances de stage sont expédiées.

Je me suis gardé trois jours pour visiter Vilnius où je n'avais fait que passer la première fois.

Pour ceux qui souhaitent en savoir plus, mon journal et des photos sont disponibles mais je n'ai pas réalisé d'album.

Activités bénévoles



*Aucune image personnelle à mettre en tête de ce chapitre.
Cet arbre de mains trouvé sur Internet me plait bien.*

Crédit Mutuel

Mon activité bénévole au Crédit Mutuel me donne l'occasion de parler de nos différentes habitations, en particulier de l'achat de la maison de la rue Kléber où nous avons passé 30 ans.

Après notre mariage en 1969, nous avons vécu un an rue du Pré, dans un appartement que nous louaient mes parents. Ensuite, nous avons déménagé dans un petit pavillon jumelé situé sur les hauteurs des Ardriers, 48 rue Baudelaire.

Marie-Claude me parlait de plus en plus souvent d'acheter ou de faire construire une maison à la campagne. Moi je me trouvais très bien dans notre location et j'avais conscience que nos revenus étaient un peu juste pour nous lancer dans cet achat. Bien que ça soit une tendance forte à l'époque, j'avais réussi à dissuader Marie-Claude d'habiter à la campagne pour des raisons pratiques évidentes de transport. En 1973, elle a donc commencé, plutôt seule, la prospection auprès des agences pour acheter une maison en ville, du côté ouest puisque que je travaillais à l'université et qu'elle était en poste au collège des Muriers.

Un jour, elle m'appelle pour me dire qu'elle a visité une superbe mancelle à un prix raisonnable. Pas très propre, des tapisseries à remplacer, une partie de la toiture à refaire, mais le reste en bon état. Après avoir visité les lieux à mon tour, la décision d'acheter est prise rapidement.

Reste à trouver le financement. Nos deux salaires nous permettaient de vivre convenablement mais, après 4 ans de mariage, nous n'avions pas mis un sou de côté. Je n'avais pas la moindre idée du fonctionnement de notre système bancaire et mon compte chèque était à la Poste (qui n'était pas encore une vraie banque). Pas d'Internet pour se renseigner en solitaire. Il faut donc demander à droite à gauche pour glaner des informations. Marie-Claude rentre un jour des Mûriers en me disant que madame Carré, une de ses collègues (plus âgée que nous) est administrateur à la caisse du Crédit Mutuel Le Mans Chasse Royale. Je ne comprends pas trop ce que ça veut dire mais je dépose un dossier dans cet établissement pour demander un financement. Sans apport personnel et avec des revenus un peu limite, ça n'était pas gagné. Nous obtenons cependant, sans doute grâce à madame Carré, un prêt couvrant une grande partie de notre achat. Une autre partie est fournie par une association qui servait d'intermédiaire entre les usagers et les banques et qui, moyennant finance, se portait caution pour l'emprunteur. Le reste a été emprunté à mes parents. J'ai oublié le détail des participations de chacun mais je me souviens de l'ordre

de grandeur des taux d'intérêt : 12% pour le Crédit Mutuel, 16% pour l'association et 7,5% pour mes parents (le taux d'intérêt du livret d'épargne, sans remboursement de capital). Avec de tels taux, on payait deux fois la maison : une fois en intérêt et l'autre en capital. Mais l'inflation était à 2 chiffres et nos salaires augmentaient au même rythme. Les remboursements étant constants, ils ont pesé de moins en moins lourd.

A la suite de cet achat, j'ai éprouvé le besoin de mieux comprendre le fonctionnement d'un établissement bancaire et, grâce à madame Carré qui m'a coopté lors d'une Assemblée Générale, j'ai été élu au Conseil d'Administration de la Caisse du Crédit Mutuel Le Mans Chasse Royale.

Que le lecteur se rassure, je ne suis pas devenu un banquier comme les dessine si bien Plantu. Le Crédit Mutuel n'est pas une banque d'affaires mais, comme son nom l'indique, un établissement dans lequel les économies des uns sont prêtées aux autres. A la Chasse Royale, toute la partie technique est gérée par un directeur et ses employés (2 ou 3 à l'époque).



Le Conseil d'Administration, bénévole, se réunit une fois par mois pour examiner les demandes de prêt. Nous connaissons tout des revenus des emprunteurs, des prêts en cours, de la nature de l'achat (essentiellement voiture, appartement ou maison).

Le monde étant petit, il arrivait fréquemment que la personne dont nous discutons soit connue d'un des administrateurs. Nous avons ainsi des informations (subjectives) sur l'honnêteté et les qualités morales du demandeur. Quand l'emprunteur ne semblait pas digne de confiance, il nous arrivait de temps en temps de refuser un prêt car c'était nos économies (et celles des autres sociétaires) que nous prêtions.

Quelque temps plus tard (les dates sont sans importance) et sans l'avoir vraiment souhaité, je suis élu Président du Conseil d'Administration. Les choses deviennent plus sérieuses et j'ai des rencontres fréquentes avec le directeur de la caisse, monsieur Lion. Il est plus jeune que moi et habite rue du Pavé, dans notre quartier. Sa fille unique est scolarisée dans la même école qu'Anne et Hélène, à Saint Pavin.

Nos rôles sont évidemment séparés mais il me demande parfois mon avis sur des décisions concernant la vie de la Caisse. Ce fut le cas quand

l'opportunité s'est présentée d'acheter le garage situé de l'autre côté de l'avenue Louis Cordelet. Nous étions un peu à l'étroit dans l'angle de cette rue et de la rue Voltaire. Un rez-de-chaussée contenait l'espace d'accueil des sociétaires, le bureau du directeur et peut-être un autre bureau. La cave servait de salle de réunion du CA et de lieu de stockage des archives. L'achat du garage s'est fait, ainsi que sa transformation en un lieu de travail extrêmement confortable qui n'a quasiment pas changé depuis.

Le moment fort de la vie d'une caisse de Crédit Mutuel était l'Assemblée Générale. Elle réunissait une centaine de sociétaires dans le théâtre-gymnase du Collège des Muriers. La première partie était statutaire avec la présentation des comptes par le Directeur. Je me contentais de lire le rapport moral et de diriger le vote à main levée pour donner quitus, c'est-à-dire approuver les comptes. La deuxième partie, récréative, consistait à projeter un film à l'aide d'un projecteur 16mm qu'on louait pour l'occasion, ainsi que les bobines du film projeté. Un grand drap servait d'écran. Je me souviens que « Les mariés de l'an II » avaient connu un beau succès.

Je faisais parfois des propositions à Georges Lion. Un exemple m'est resté. J'avais la conviction que l'anonymat des guichetières nuisait à la qualité du service et des échanges avec les sociétaires. Un jour, j'ai demandé à monsieur Lion si on pouvait mettre un badge au personnel, comme ceux que l'on nous donnait lors de la participation aux congrès. Il en a parlé avec ses employés et quelques jours plus tard, il m'a fait une réponse négative. J'ai oublié ses arguments. Mais ils ne devaient pas être très bons car, un peu plus tard, cette pratique est devenue la règle. Ça fait toujours plaisir d'avoir raison avant tout le monde.

En tant que Président du CA, je participais régulièrement à des réunions au niveau départemental dans des locaux tout neuf situés rue Molière. C'était très enrichissant. Je me souviens entre autres d'une session de formation sur le thème de l'organisation et l'animation d'une réunion. J'y ai appris beaucoup de choses qui m'ont été fort utiles quand j'ai pris la direction du Service de Physique de la Faculté des Sciences et, un peu plus tard, la direction du Département Mesures Physiques.

Inconvénient majeur de ces réunions : le tabac. La plupart des 40 personnes présentes fumaient et je rentrais rue Kléber avec des vêtements qui empestaient. Un jour, au début d'une réunion, avec beaucoup de gentillesse et de diplomatie, j'ai expliqué la gêne que cela me causait. J'ai été appuyé par les quelques non fumeurs présents. Bien que majoritaires, les fumeurs ont pris conscience de la nuisance qu'ils provoquaient. Il y eut quelques râleurs hurlant à l'atteinte à leur liberté mais ils étaient peu nombreux et n'eurent pas d'autre choix que de se plier à la décision prise ce

soir là. Bien avant que le tabac soit interdit un peu partout, on ne fuma plus aux réunions départementales du Crédit Mutuel. Là encore, quel plaisir d'avoir raison avant tout le monde.

Quelques mots sur ma présence lors du congrès national organisé à Paris dans l'immense Palais des Congrès de la porte Maillot. J'étais pourtant habitué aux congrès scientifiques, mais là, on changeait d'échelle avec cette « grande messe » qui avait réuni deux ou trois mille personnes.

Je ne sais plus en quelle année j'ai abandonné la présidence du CA. Les nombreuses réunions devenaient trop pesantes et incompatibles avec mon activité professionnelle. Je suis resté simple administrateur quelques années avant d'abandonner définitivement. Le Crédit Mutuel était devenu un établissement bancaire moderne et le rôle du CA se réduisait de plus en plus. Mais il subsiste quand même un esprit Crédit Mutuel, avec un côté social différent des établissements bancaires classiques.

La Sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence

J'ai déjà parlé de Colette Ridou, une collègue de la Faculté des Sciences. Son mari, Michel Ridou, était cadre de haut niveau aux Mutuelles du Mans.

Dans des circonstances que j'ignore, il est devenu Président de l'Association de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence, couramment appelée la Sauvegarde. Comme au Crédit Mutuel, cette association fonctionnait avec un Directeur, des employés salariés, et un Conseil d'Administration constitué d'une quinzaine de membres, cooptés. Michel m'a fait demander par Colette si je voulais bien être administrateur.

J'ai accepté. Plus par curiosité que par vocation car je pénétrais dans un monde dont j'ignorais absolument tout, c'est-à-dire la gestion concrète des mesures judiciaires prises pour le bien des enfants dont les parents avaient des soucis avec la justice. Je connaissais un peu la Sauvegarde car Philippe Saène (un ami de la famille Busnel) dirigeait l'orphelinat de Saint Pavin situé sur la route de Rouillon. Quand les filles avaient 8-10 ans, nous avions failli emmener en vacances en Vendée une jeune fille d'une douzaine d'années qui fréquentait cet établissement. Elle était d'abord venue passer quelques jours rue Kléber. Ça ne s'était pas mal passé, mais elle avait dû trouver qu'il y avait chez nous un peu trop de rigueur à son goût et elle avait renoncé à nous suivre à l'Aiguillon.

En plus de l'orphelinat de Saint Pavin, la Sauvegarde gérait deux ou trois autres lieux situés au Mans. Je découvre l'Action Éducative en Milieu Ouvert, qui est une mesure judiciaire civile (ordonnée par le Juge des

Enfants) au bénéfice d'un ou de plusieurs enfants d'une même famille. Elle consiste en l'intervention à domicile d'un travailleur social pour une durée variable (de 6 mois à 2 ans, renouvelable jusqu'aux 18 ans de l'enfant)- dicit Wikipedia.

Le seul souvenir précis que j'ai de cette période est la manière dont Michel Ridou a viré la Directrice, madame Moncassin, qui piquait dans la caisse. Les faits étant difficiles à prouver, Michel a choisi le licenciement plutôt que le dépôt de plainte. Malgré la résistance farouche de la Directrice qui souhaitait rester, ça s'est fait avec doigté et précision, sans agressivité, mais aussi avec une belle prime de licenciement.

Je n'ai pas été enthousiasmé par cette expérience, même si j'y ai appris beaucoup de chose. Ça fait toujours du bien de sortir du microcosme universitaire.

Pour des raisons que j'ai oubliées, Michel a quitté la Présidence du CA. Son successeur était un ancien militaire sexagénaire ouvertement lepéniste (dans les années 80). Avant, pendant et après les réunions de C.A., il draguait ouvertement une jeune administratrice gérontophile.

Ce spectacle ne présentant aucun intérêt, j'ai quitté la Sauvegarde.

Du big-bang à l'homme

Le Centre de l'Étoile a ouvert ses portes en 1981. Cette institution diocésaine proposait des conférences régulières auxquelles nous allions de temps en temps.

Entre autres, nous avons apprécié le père Brière, venu d'Angers. Son exégèse des textes bibliques replacés dans le contexte historique de leur écriture était lumineuse. A la fin d'une des séances, nous avons entendu la réflexion d'un brave cultivateur avec des « r » bien roulés : « Ben, à quoi donc qu'on va croire maintenant ? ».

J'avais également suivi seul une série de réunions de réflexion sur le thème « Le corps humain » animées par le père Cochin, directeur du Centre. Il utilisait un livre (Le corps humain : du soupçon à l'évangélisation) dont nous devons lire un chapitre entre chacune des séances mensuelles. Pendant les rencontres, la douzaine de participants s'exprimait librement sur ce qu'il avait lu. C'était intéressant, sans plus.

A la fin de cette série, je suis allé voir le père Cochin et je lui ai dit que j'aimerais animer des séances dans ce style sur le vaste thème de la création de l'univers, l'apparition de la vie, l'apparition de l'homme. Ces sujets m'intéressaient depuis toujours mais je n'étais pas vraiment spécialiste. Ma proposition avait pour but annexe de m'obliger à travailler

ces domaines. Il m'a répondu gentiment qu'il allait y réfléchir. Je n'ai pas eu de nouvelles pendant des mois. Je lui en ai reparlé lors d'une rencontre fortuite et les choses se sont mises en route.

Je ne sais plus très bien comment j'ai travaillé la première année, peut-être avec le livre d'Hubert Reeves, « Patience dans l'azur ».

Ensuite, la forme a changé et le sujet s'est élargi. Je n'avais pas trop de problème avec le Big-bang mais j'ai beaucoup travaillé pour me documenter sur l'apparition de la vie sur terre et l'évolution entre les premières bactéries et l'homme. Je me souviens très bien avoir emporté en vacances à Sallanches un pavé de 795 pages écrit par Jacques Ruffié : « Traité du vivant ». Ce livre sorti en 1982 est toujours dans mes placards. La tranche grise et le pourtour renforcé au scotch montre qu'il a été beaucoup consulté.



Pendant quelques années j'ai procédé de la façon suivante. Je commençais chaque séance par un exposé scientifique d'une heure environ, avec rétroprojecteur et transparents préparés à la main. Ensuite, au lieu de la séance habituelle de questions, je mettais les participants autour de 4 ou 5 tables (selon leur nombre) pour qu'ils parlent entre eux de ce que j'avais raconté. Puis je passais 10 à 15 minutes à chaque table. Dans ce cadre restreint, j'ai le souvenir d'échanges riches et animés.

J'ai oublié le nombre d'années pendant lesquelles je suis intervenu ainsi que les raisons pour lesquelles j'ai arrêté.

Par la suite, j'ai eu l'occasion de recycler ce sujet à la Faculté des Lettres dans une Unité de Valeur optionnelle (l'UV 9020) : « Histoire des sciences pour non scientifiques ». Nous étions 4 intervenants. Dans ma partie, le contenu était assez scientifique mais j'insistais sur les dates et l'histoire des découvertes importantes.

Je suis également intervenu au lycée Notre Dame devant des élèves de première et terminale. L'aspect religieux du sujet était présenté par l'aumônier du lycée. Quand j'ai commencé mes interventions, Karl Hans Koëhle, un jeune prêtre allemand, assurait cette fonction. J'ai eu du mal à accrocher avec lui car il était un peu « tradi ». Mon objectif n'était pas

d'éloigner les jeunes de la religion mais de leur fournir une argumentation scientifique les obligeant, pour ceux qui le souhaitaient, à faire une autre lecture des textes sacrés, moins primaire et plus symbolique. J'ai eu la sensation que c'était trop demander à Karl Hans.

Il est retourné en Allemagne et j'ai repris ces exposés un peu plus tard avec Christian Du Halgouët, le nouvel aumônier. Les choses ont été plus simples. Christian avait eu une vie avant d'être prêtre. Après un DUT Gestion des Entreprises et Administration, il avait travaillé dans le commerce et, écœuré par les pratiques, avait tout abandonné pour la prêtrise. Il était moins marqué par la tradition et nous marchions dans le même sens.

Lors de mes interventions, les élèves n'étaient pas toujours très sages et certains se permettaient de bavarder. Il m'a souvent suffi d'arrêter de parler quelques secondes en regardant les fauteurs de trouble droit dans les yeux. Quand ça ne suffisait pas, je me fendais d'une phrase assassine qui « glaçait d'effroi » le pauvre lycéen visé.

Alors que j'étais déjà en retraite, j'ai fait deux années de suite des interventions sur le sujet à Saint Michel des Perrais.

Quelques mots sur l'histoire de ce château situé à Parigné le Pôlin, pas très loin de Fillé. Internet nous dit que, après la guerre 1939-45, *la vicomtesse confie les Perrais à l'Evêché. Son idée est d'y fonder un orphelinat. Mgr Grente, évêque-archevêque et académicien, préfère créer un pensionnat moderne pour former les élites de demain.* Pour l'anecdote, la cardinal Grente était surnommé « pète en soie » par les Sarthois à cause de son élégance vestimentaire.

En fait, l'établissement accueillera des enfants de diplomates étrangers ou des élèves français doués mais un peu difficiles (et riches) que l'internat était censé calmer. François Fillon est sans conteste le plus illustre ancien élève de cet établissement.

Quand je suis intervenu, Saint Michel des Perrais était devenu un établissement privé sous contrat accueillant des élèves du CP à la terminale. Il peinait à faire le plein et sa gestion financière était compliquée à cause des énormes travaux d'entretien à effectuer dans ce château. Pour ces raisons, Saint Michel a fermé définitivement en juillet 2015.

Renaud Laby, curé de La Suze et des environs (dont Fillé), m'avait entraîné dans cette dernière aventure. Nous étions trois à intervenir : Renaud, le père Dubois et moi. Le père Dubois avait été professeur de « Sciences naturelles » dans cet établissement. Il faisait impression pendant 5 minutes. Ensuite, on constatait que son discours était creux et qu'il adorait s'écouter parler. L'intervention de Renaud était plus structurée et concise. Je commençais la séance et j'avais réduit mon « histoire » au maximum car

notre intervention durait deux heures en tout. Nous n'eûmes pas un franc succès. Un élève s'est endormi sur sa table, d'autres bavardaient et je n'avais plus l'énergie pour faire la « police ».

Le sujet me passionne toujours. J'ai acheté en 2019 un petit livre (Les origines de la vie - Christine Maurel) pour remettre à jour mes connaissances sur le passage de la matière « inerte » à la matière « vivante ». Je viens également de lire « Dernières nouvelles de Sapiens » qui fait le point sur nos origines. J'ai quasiment terminé d'écrire un petit fascicule d'une quarantaine de pages intitulé modestement « Du Big-Bang à l'homme », destiné à mes petits-enfants et à qui voudra bien le lire.

Et deux ou trois petites choses

Service Incroyance Foi

Voilà ce qu'en dit Wikipedia : *Service d'Église, né de Vatican II et de sa déclaration sur la liberté religieuse, mais aussi de l'encyclique Ecclesiam suam de Paul VI, le Service Incroyance-Foi (SIF) veut favoriser le dialogue entre les hommes de toutes convictions philosophiques ou religieuses.*

Le père Cochin m'avait fait participer à cette « chose » en tant qu'athée de service. Le seul souvenir qui me revient est une réunion régionale à Rennes. Lors d'un déjeuner, je me suis trouvé à côté de l'évêque du lieu qui m'a demandé dans quelle paroisse j'exerçais. Peut-être à cause de ma « tonsure » naturelle qui pouvait prêter à confusion.

J'avais emmené un prêtre du Mans et, lors du voyage du retour, nous avons discuté, entre autres, de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Je trouvais cela stupide alors que pour lui, c'était limpide. Toute l'ambiguïté porte évidemment sur le sens profond du mot « réelle ».

Synode départemental

Toujours dans la même veine, j'ai participé au Synode départemental organisé par monseigneur Gilson, évêque du Mans entre 1981 et 1996. J'ai oublié l'année du Synode mais j'ai gardé quelques souvenirs de son déroulement. Il y a d'abord eu des réunions au niveau de chaque paroisse où nous discutons sur des thèmes proposés par l'Évêché. Ensuite, chaque paroisse a élu quelques délégués (peut-être un ou deux) et j'ai eu la surprise d'être dans le nombre. La phase finale qui se déroulait à l'abbaye de l'Épau ne m'a laissé aucun souvenir. J'ai toujours été un peu sceptique sur l'efficacité de ces séances de phosphoration où beaucoup de personnes s'expriment sur différents sujets, où on fait les synthèses et tire

des conclusions censées refléter les idées de tous. Ensuite, les organisateurs de ces « grandes messes » font ce qu'ils veulent mais avec une certaine légitimité. Le Grand Débat National organisé par Emmanuel Macron en 2019 pour calmer les « Gilets jaunes » en est un exemple récent.

J'ai eu une autre occasion de rencontrer monseigneur Gilson qui avait souhaité discuter avec des scientifiques. C'était au Centre de l'Étoile et je faisais partie des invités, de même que Martial Vivet, collègue informaticien du Mans, un peu plus jeune que moi (il avait fait MPC avec Dany), et que je connaissais bien. Nous étions encore dans les débuts de l'informatique où le binaire règne en maître. Monseigneur Gilson était fasciné par le nombre trois à cause de la Trinité divine. Il a demandé si ce nombre pouvait jouer un rôle en informatique. Martial nous a appris ce jour-là qu'il existait des théories de logique avec des propositions vraies, fausses, ou indécidables, et où le nombre 3 jouait un rôle central. Monseigneur Gilson a semblé très satisfait de cette réponse. Mais les ordinateurs n'utilisent toujours que le 0 et le 1.

Le Conseil des Sages.

Dans un tout autre domaine, je participe depuis près de 12 ans aux travaux du Conseil des Sages de la commune de Fillé. Ce Conseil a été mis en place par Loïc Trideau après son élection à la Mairie de Fillé en 2008. Je ne mettrai pas ici les statuts qui sont sans grand intérêt mais notre rôle était simplement consultatif. La première mission que le maire nous a confiée était « Réflexions sur la sécurisation des circulations dans le village ». L'organisation du Conseil était informelle, c'est-à-dire sans président ni secrétaire ni rapporteur, mais, de fait, c'est moi qui ai assumé ce rôle en animant les réunions, en rédigeant les comptes rendus, et en préparant le rapport final à présenter à monsieur le Maire. J'ai encore dans mes dossiers un fichier pdf de 6 pages présentant les conclusions de nos travaux, avec des copies d'écran de Google Earth montrant les lieux à aménager.

Monsieur le Maire était satisfait de notre production, d'autant plus que nos préconisations étaient très proches des conclusions de l'étude officielle qu'il avait fait faire de son côté (et sans rien nous dire) auprès de la Direction Départementale de l'Équipement. Autrement dit, nous avons travaillé pour rien !

En 2010, nous avons réfléchi sur l'embellissement du village. J'ai continué à jouer le jeu et à animer les réunions, mais je savais déjà que notre travail ne servirait pas à grand-chose puisque les décisions seraient prises en conseil municipal.

Par la suite, Yannick Guillard, jeune retraité, est entré au Conseil des Sages. Natif de Fillé (Marie-Claude le connaissait malgré une différence d'âge de 7 ou 8 ans), il était passé sur les bancs de l'université et ne m'avait laissé aucun souvenir. Je l'avais pourtant eu comme étudiant en mécanique quantique mais il m'a dit qu'il n'avait pas aimé cette matière. Après un DEA et une thèse en acoustique, il avait fait sa carrière dans une boîte privée qui travaillait pour les Ponts et Chaussée. Il avait fabriqué un appareil qui détectait l'état d'usure des bandes blanches. Après avoir vécu pendant 35 ans en Alsace, il était revenu à Fillé après son départ en retraite. Intelligent, gentil et affable, il avait toutes les compétences pour me remplacer dans l'animation du Conseil des Sages.

Pendant le deuxième mandat de Loïc, j'ai été beaucoup moins présent aux réunions, pour des raisons diverses liées en grande partie à la maladie d'Hélène. Parallèlement, les missions du Conseil des Sages se sont réduites et je pense qu'il n'y a pas eu la moindre réunion en 2019. Loïc ne se représentera pas aux élections de 2020 et il est probable que le Conseil des Sages disparaîtra.

La musique

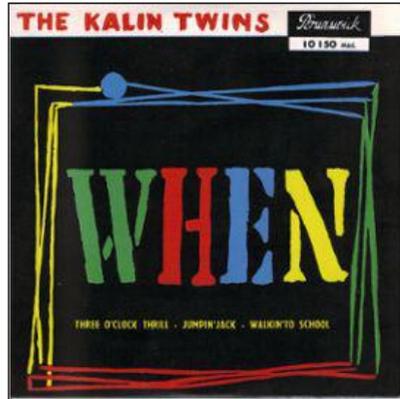


Pour illustrer la première page de ce chapitre, ma dernière prestation avec le Chœur d'Orphée : la Périchole en 2008 (fin du premier acte).

Mon premier rendez-vous manqué avec la musique a lieu à Noyen. Mimile Bertrand, bourrelier de son état, installé dans une petite échoppe près de l'église, était « Chef de musique », c'est à dire qu'il dirigeait la fanfare noyennaise lors des différentes manifestations ou commémorations, le 11 novembre et le 14 juillet, entre autres. Le jeudi, il donnait aussi des cours de solfège aux enfants intéressés afin de les intégrer, à terme, dans la fanfare municipale. Malheureusement, j'avais décliné la proposition faite par mes parents.

Le premier rendez-vous réussi se produit à la maison. Je devais avoir une douzaine d'années quand les parents nous ont offert (à ma sœur et moi) un électrophone pour Noël. L'appareil était bien sûr assorti de quelques disques que j'ai toujours dans mes placards.

Ci-contre, la pochette scannée de « When », interprété par les Kalin Twins.



Parmi les autres disques, un d'accordéon musette et mon premier disque de musique classique, les Rapsodies hongroises de Liszt interprétées par le célèbre pianiste Giorgi Cziffra.

Youtube me permet de réécouter « When » dont je n'ai jamais cherché à comprendre les paroles et que je chantais phonétiquement.

Grâce à Liszt et Cziffra, mon goût pour le piano, né avec les écoutes radiophoniques, s'est renforcé et sublimé. Quelques temps plus tard, j'ai acheté un disque contenant, entre autres, la marche militaire de Schubert dont je suis tombé raide dingue. J'ai toujours rêvé de la jouer, jusqu'au jour où j'ai découvert que c'était écrit pour quatre mains !

Ma collection de disques s'est enrichie petit à petit, mais à un rythme assez lent car mon argent de poche ne permettait pas d'acheter plus de deux ou trois disques par an. Je choisisais rarement des disques de variété car on pouvait les entendre à la radio sans payer. Les achats se faisaient un peu au hasard, en fonction de l'attrait de la pochette de disque. Pas de grandes surfaces et encore moins d'Internet pour ce genre d'achats mais des boutiques spécialisées. Au Mans, la maison Kerner, située près de l'église de la Couture, était réputée. Je passais en boucle les disques classiques achetés petit à petit. Parfois, la première audition me laissait de

marbre mais au fur et à mesure des écoutes, je finissais par ressentir quelque chose. C'est comme les tubes d'hier et d'aujourd'hui qui sont « matraqués » à la radio ou à la télé et que tout le monde finit par aimer.

Parmi mes compositeurs préférés, je citerai Wagner, que je connaissais seulement pour ses ouvertures d'opéra, et Gershwin qui m'avait ébloui avec la Rapsodie in blue. J'étais également très sensible à la musique de la fin du 19^{ème}, début du 20^{ème} : Prokofiev, Stravinsky, Ravel, Debussy, Roussel, Milhaud...

Curieusement, certains compositeurs majeurs m'ont complètement échappé à cette époque, en particulier Mozart et Beethoven (excusez du peu). Tante Yvette m'avait offert la Neuvième de Beethoven quand j'avais une quinzaine d'années et je n'avais pas du tout accroché (peut-être parce que je ne l'avais pas choisi moi-même). Je ne me souviens pas avoir acheté un seul disque de Mozart dans ma jeunesse mais je devais en entendre un peu à la radio et j'avais la sensation d'une musique facile et répétitive. Fort heureusement, je me suis rattrapé depuis et j'ai changé d'avis sur ces deux compositeurs incontournables.

J'ai toujours mes disques vinyles (environ 250 en tout). J'ai acheté une platine USB pour les numériser, mais c'est long et fastidieux, et puis on trouve tout sur Internet maintenant, même si la qualité musicale est médiocre. Dans les années 2000, le vinyle revient à la mode.

Nouvelle occasion quand je rentre au collège car des cours de solfège étaient au programme. Malheureusement, la pédagogie de cette matière était très ennuyeuse et les professeurs que nous avions manquaient fortement d'autorité.

Heureusement, il y avait les JMF (Jeunesses Musicales de France), association créée le 6 novembre 1944 (à peine un mois après ma naissance), qui existe toujours, et à laquelle nous étions inscrits dans le cadre du collège.

Nous allions régulièrement (peut-être une fois par mois) écouter des concerts à la Mairie de Sablé.

Je n'ai aucun souvenir des concerts de musique classique (probablement de la musique de chambre) qui devaient me barber un peu à l'époque. Par contre, la démonstration d'un orchestre de jazz (peut-être le quartet de Claude Lutter) m'avait fait forte impression. On nous avait expliqué comment, à partir d'une suite harmonique donnée, chaque musicien pouvait improviser.

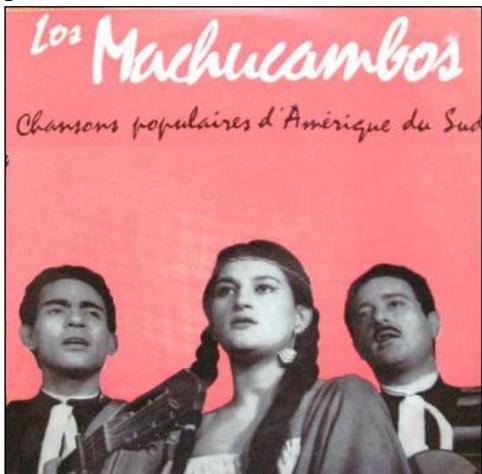
J'ai aussi un très grand souvenir du groupe Los Machucambos. Voilà ce qu'en dit Internet : « Los Machucambos est un groupe de musique formé

à Paris dans le Quartier latin en août 1959 par Rafael Gayoso (Espagnol), Julia Cortés (Costaricaine, petite-fille de l'ancien président León Cortés Castro) et Milton Zapata (Péruvien). »

Ces trois chanteurs musiciens faisaient dans la variété sud-américaine. Ils étaient très connus pour leur interprétation de « La Bamba » (à écouter sur YouTube). J'ai beaucoup aimé (et j'aime toujours) une chanson beaucoup plus douce intitulée « Duerme, duerme negrito », superbe berceuse traditionnelle, déjà chantée par Atahualpa Yupanqui, célèbre chanteur et guitariste argentin.

Cette photo d'eux trouvée sur Internet me rappelle quelque chose (très probablement une pochette de disque).

La femme était magnifique (voir ci-contre). Mais les collégiens que nous étions n'avaient pas su répondre à la question cruciale qui nous préoccupait fortement : était-elle en couple avec un de ses deux partenaires, et, si oui, lequel ?



Les JMF m'ont donc permis de compléter la culture musicale que je commençais à avoir grâce à l'écoute de mes disques, mais ils ne m'ont toujours pas appris le solfège.

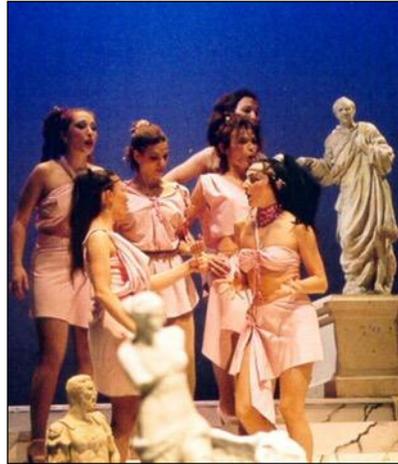
En math élem, un piano était à la disposition des élèves qui souhaitaient en jouer. Il se trouvait dans une petite salle située à côté du bureau du Surveillant Général (on dirait maintenant le CPE) à qui il fallait demander la clef. Peltier, un élève de ma classe, y allait de temps en temps et je prenais beaucoup de plaisir à l'écouter jouer le « Lac de Côme ». Internet me permet de retrouver et de réécouter cette œuvre du 19^{ème} siècle écrite par Giselle Galos, mystérieuse compositrice dont on ne sait pas grand chose, même pas sa nationalité (dixit Wikipedia).

A peu près dans les mêmes années, j'ai eu l'occasion d'aller avec mes parents voir des opérettes au théâtre du Mans. Les tournées Charles Baret passaient régulièrement et proposaient des pièces de théâtre et des opérettes qui revenaient à la mode. Nous prenions généralement des places

au premier rang du premier balcon. C'était très bien pour voir et entendre, mais pas très confortable pour placer mes grandes jambes coincées contre la balustrade.

Quelques titres me reviennent des œuvres que j'ai vu jouer : la Veuve joyeuse, le Pays du sourire, Phiphi (opérette coquine, très sagement déshabillée – photo ci-contre), l'Auberge du cheval blanc, les Mousquetaires au couvent...

Les seules « vedettes » que je me souviens avoir vues sont Marcel Merckès et Paulette Merval.



Du point de vue musical, j'ai le souvenir de sensations très fortes procurées par le petit orchestre qui jouait dans la fosse. La sonorité des violons écoutés en audition directe n'avait rien à voir avec ce qui était rendu par les enregistrements et il m'est arrivé d'avoir des palpitations et des bouffées de chaleur quand les musiciens attaquaient l'ouverture de l'œuvre présentée.

Toujours dans les mêmes années, je suis allé écouter un concert de musique classique à Paris avec Robert Haegeli et Françoise Lepannetier. La représentation avait lieu le dimanche matin et elle était destinée à un public jeune. J'ai oublié le titre de l'œuvre jouée mais je sais que c'était un concerto car Robert m'avait fait remarquer que les jeunes auditeurs ignares applaudissaient entre les mouvements, ce qui était inconvenant pour un puriste.

Pendant les années 60, la vague des yéyé déferle en France et beaucoup de jeunes se mettent à gratter la guitare comme les nombreux chanteurs qui passaient à la radio ou à la télé. Je succombe à la mode et mes parents m'offrent une guitare pour mes 20 ans.

Avec une méthode, j'apprends le doigté des principaux accords. Il me faut quand même une année d'entraînement pour commencer à maîtriser l'enchaînement rapide des accords nécessaire à l'accompagnement d'une chanson.

J'achète quelques partitions chez Kerner et je commence à chanter. J'ai une assez bonne oreille du point de vue musical et je comprends rapidement que de très nombreuses chansons sont construites sur trois accords : Do, Fa et Sol septième (en tonalité de Do majeur) ou La mineur, Ré mineur et Mi septième (en tonalité de La mineur). Comme ces accords sont relativement faciles à jouer, j'ai tendance à transposer tous les morceaux dans ces tonalités qui correspondent en plus à ma tessiture de voix.

Mais je n'ai toujours pas besoin du solfège pour jouer de cet instrument. Je me souviens avoir essayé de faire remonter les notions apprises au collège mais sans succès car je croyais me souvenir que les notes sur la portée étaient écartées d'un demi-ton, comme sur le manche de ma guitare, ce qui n'est pas le cas.

En 1965, lors d'un séjour « linguistique » à Bournemouth, je découvre avec bonheur la musique d'un orchestre d'harmonie. Rien à voir avec la fanfare noyennaise, ni avec les petites formations qui occupaient la fosse d'orchestre du théâtre. J'avais le souvenir d'être allé souvent dans le Park pour écouter cet orphéon mais je n'en trouve aucune trace dans mon carnet de cette année-là !

Une nouvelle pierre dans la construction de ma culture musicale en 1966 au Festival d'art contemporain à Royan. J'ai indiqué dans « Les vacances et les amours » les circonstances qui m'ont amené là. Voilà maintenant mes souvenirs et commentaires d'ordre musical.

Des noms prestigieux figurent sur les deux pages du programme de la semaine. Georges Auric, bien connu pour ses musiques de film (« La Grande vadrouille », entre autres – presque 150 en tout) et Olivier Messiaen, un des très grands compositeurs français du 20^{ème} siècle dans le « Comité d'honneur », ça décoiffe ! Très connus également (mais pas forcément présents, et pour cause), Schœnberg (compositeur), Michel Polac (journaliste), René Clair (cinéaste), Alban Berg (compositeur), Stravinsky (compositeur), Pierre Boulez (autre grand compositeur français), Yvonne Loriod (pianiste, épouse d'Olivier Messiaen)... D'autres moins connus mais en devenir (Xénakis par exemple). Quelques créations mondiales (la classe !). Enregistrement public de deux émissions de radio. Le petit provincial que j'étais ne savait plus où donner des yeux et des oreilles.

Je me souviens très bien de l'œuvre de Xénakis jouée en création mondiale le 3 avril. Il s'agissait de *Terretektorh*. Voilà ce qu'en dit Wikipedia : « *Terretektorh pour orchestre éparpillé dans le public est une*

œuvre symphonique de Iannis Xenakis pour quatre-vingt huit musiciens. Composée en 1965-66, elle est créée le 3 avril 1966 au Festival international d'art contemporain de Royan par l'orchestre philharmonique de l'ORTF dirigé par Hermann Scherchen ». Personnellement, j'ai plutôt eu l'impression que c'était le public qui était éparpillé dans l'orchestre car la salle dans laquelle nous nous trouvions n'était pas très grande (ça n'était pas une salle de concert). J'étais assis à deux chaises de René Clair. En écrivant ces lignes, j'écoute l'œuvre retrouvée sur Youtube : c'est assez imbuvable ! Mais ce jour-là, j'ai trouvé ça extraordinaire. J'ai été ébloui par le mouvement de la musique autour de l'auditeur, impression qui disparaît totalement lors de l'écoute traditionnelle (même stéréophonique). Et puis la sensation de vivre un événement historique, c'est quelque chose.

Le lendemain, lors d'une conversation informelle, Xenakis nous a expliqué sa conception de la musique, sous forme de nuages sonores. Il nous a montré comment il utilisait l'ordinateur (les tout premiers) pour l'aider dans son travail de composition (il a déplié des listings complètement hermétiques avec des chiffres et des lettres éparpillés sur les pages).

L'œuvre que j'écoutais en écrivant vient de se terminer. C'est très spécial et il faut quand même beaucoup cérébraliser pour en tirer quelque chose, ou alors laisser aller sa sensibilité sans réfléchir (c'est plus sûr comme ça).

J'ai un souvenir précis de l'enregistrement public du Magazine de la musique, une émission de Claude Samuel. Car le public, c'était moi et les autres. Claude Samuel nous a expliqué le déroulement de l'émission et surtout, à quels moments nous devrions applaudir, sur un signe de sa part. Très excitant de participer à ce genre d'événement.

J'ai eu la sensation de vivre une semaine absolument fantastique.

Mariage en 1969, une activité professionnelle qui commence, les filles qui arrivent, tout cela laisse peu de temps pour la pratique musicale. Je continue cependant à gratter la guitare pendant mes quelques moments de loisirs.

Les filles grandissent et elles apprennent le piano avec madame Bernadet. Je réalise un de mes rêves de jeunesse : avoir un piano à la maison. Je m'essaie un peu à la « méthode rose » utilisée par les filles mais comme je ne maîtrise pas le solfège, je déchiffre lentement avec la partition et ensuite je joue à l'oreille. Le résultat n'est évidemment pas très bon et les erreurs sont trop fréquentes. Je fais quand même quelques « quatre mains » avec les filles, ce qui me procure beaucoup de plaisir. Pendant un an, je vais

même prendre des cours de piano, à Allonnes, avec Brice, un jeune surdoué du clavier capable d'identifier la dizaine de notes d'un accord plaqué au hasard avec les deux mains. Mais je n'arrive toujours pas à faire l'effort d'apprendre sérieusement le solfège et cette expérience tourne court.

Je me contente donc d'écouter mes disques et ma radio. Je monte un poste dans mon bureau de la fac des sciences puis à l'IUT. J'écoute en permanence France-Musique puis, après sa création en 1983, Radio Classique.

Un événement dans lequel je suis simplement auditeur en 1994, « Madame Butterfly » donné en Roumanie, à l'opéra de Iasi. Voilà ce qui est écrit dans le journal réalisé au cours de ce séjour professionnel.

Le spectacle est donné pour les vingt ans de scène de la cantatrice vedette. Chantal a les billets (en fait, quelques numéros griffonnés sur une carte de visite) et nous montons nous installer dans une loge, accompagnés par l'ouvreuse qui nous a trouvé des places et qui a peut-être mis le prix des billets dans sa poche (700 lei, c'est à dire un peu plus de 2 F chacun !). Le théâtre, construit probablement vers la fin du siècle précédent, est magnifique, un peu rococo, mais avec beaucoup d'allure. Le public est constitué en grande partie de scolaires et, si le parterre est bien rempli, les loges sont presque toutes vides. Le spectacle commence. Le décor est sobre et les costumes chatoyants. Malheureusement, madame Butterfly manque un peu de légèreté (physique et vocale) pour interpréter le rôle titre. J'ai quelques inquiétudes car la mise en scène l'oblige à s'agenouiller (ou même s'allonger) et à se relever fréquemment, ce qui n'est pas évident quand il faut chanter en même temps, mais la représentation se déroule sans incident. L'orchestre est de qualité et la musique de... Puccini, alors en fermant les yeux de temps en temps, le spectacle est quand même très agréable.

Les années passent, et je me contente d'une écoute régulière de la musique classique, à la maison, au travail et dans la voiture. J'exprime de temps en temps le désir de chanter dans une chorale mais je ne me donne pas les moyens de réaliser ce souhait.

Tout change en 2001. La construction de la maison de Fillé se termine et nous emménageons au mois d'août. Un jour, Marie-Claude revient de la Poste avec un prospectus concernant la chorale de Fillé qui invite les gens intéressés à participer sans engagement aux premières répétitions de septembre. A la date indiquée, je me présente sans connaître personne. Je vais saluer Michel Guillaume, le chef de chœur, et je m'installe

sur une chaise au hasard. Michel qui a reconnu ma tessiture de basse dans ma voix parlée m'expédie au fond avec les « hommes ».

Les premières répétitions me réjouissent et je fais progressivement connaissance avec les hommes de la chorale. Je renoue rapidement avec le solfège (qui me restait des cours de piano) et je prends beaucoup de plaisir à chanter des petites œuvres faciles.

Un jour (ça devait être en février 2002), lors d'une pause café du Département Mesures Physiques de l'IUT, je parle de cette nouvelle expérience avec Alain Jouanneaux qui me dit qu'il chante aussi dans une chorale du Mans, le Chœur d'Orphée. Il m'invite à les rejoindre car le programme de l'année est alléchant : La Belle Hélène d'Offenbach. Alain en parle avec Nelly Heuzé, la chef de chœur, et je me présente à la répétition suivante. En plus de la Belle Hélène dont l'apprentissage est déjà commencé, on travaille également sur les Chants moraves de Dvorak (en tchèque !) qui seront donnés en concert. Ça va évidemment beaucoup plus vite qu'à Fillé et je suis complètement submergé. Je rentre à Fillé dans un état second et je passe une très mauvaise nuit. Le lendemain, je dis à Alain que je ne vais pas continuer car c'est beaucoup trop dur pour moi. Et, une semaine plus tard, je suis allé à la répétition suivante...

Petit à petit, j'ai pris le rythme et, à la fin de l'année 2002, j'ai joué et chanté dans La Belle Hélène au Palais des Congrès du Mans. Les représentations ont lieu après Noël, la dernière étant le 31 décembre.



Je suis le plus à gauche, près d'Alain.

Un gros point noir dans cette effervescence joyeuse, Hélène vient de se faire opérer d'un cancer du sein.

C'est ainsi que commence une aventure qui va durer 7 ans. Elle sera ponctuée de nombreux concerts, dont le Requiem de Mozart à l'abbaye de l'Épau (Anne et Hélène étaient là). Mais les points forts restent quand même les opéras. L'Élixir d'amour en 2004 et la Périchole en 2008.

Les événements ont fait l'objet d'un album illustré. Je me contenterai donc de quelques souvenirs ou réflexions.

Pour l'Élixir d'amour, la grande découverte a été celle d'Aurélie Loilier. Et pour en parler, je ne trouve pas mieux qu'un copier-coller d'un extrait de l'album : *Adina (jouée par Aurélie, soprano), est la vedette féminine de cet opéra. Jeune (peut-être 25 ans mais en paraissant tout juste 20), mince comme une allumette mais sans perdre sa féminité, un visage et des cheveux d'ange, des petits yeux bleus pétillants et un sourire à faire pâmer un eunuque. Quand elle chante, le monde peut s'écrouler : beauté, puissance, expression, tout y est.*

Au départ, j'étais un peu effrayé par la difficulté de chanter par cœur en italien, mais ça s'est fait tout seul. Le spectacle, donné encore au Palais des Congrès, n'a pas eu le succès de la Belle Hélène, Donizetti n'ayant pas la même réputation qu'Offenbach.



Une photo prise pendant les répétitions.



Avant le spectacle, maquillage par Sophie Fournier qui sera la généraliste d'Hélène quand elle s'installera à Tessé.



Après le spectacle, Marie-Claude pose avec Jean-Christophe Grégoire (Belcore dans l'Elixir et futur Pitillo dans la Périchole).

Pour des raisons diverses, le délai de 2 ans entre chaque opéra passe à 4 et La Périchole est programmée pour 2008. Retour à Offenbach, avec beaucoup de plaisir. Les premières répétitions sont un vrai bonheur musical.

Après la rentrée, nous commençons le travail de mise en scène et les répétitions avec les solistes. Pour l'Élixir d'amour, j'avais réalisé un album proposé aux choristes lors du repas après la dernière représentation du 31 décembre. Quatre ans plus tard, je réalise un nouvel album au fur et à mesure des répétitions et j'envoie par mail un fichier pdf à tous les choristes et solistes. De ce jour, mes relations avec Nelly se sont détériorées. Il se peut que mes commentaires personnels, aussi objectifs que possible, lui aient déplu. Il m'a été rapporté qu'elle avait qualifié mon travail « d'album de patronage ». N'étant pas d'un tempérament belliqueux, j'ai encaissé sans rien dire et j'ai continué à envoyer ma production aux intéressés. Avant la Périchole, je commençais à être fatigué et agacé par le comportement un peu spécial de Nelly et je songeais à abandonner le Chœur d'Orphée. Ces événements ont précipité ma décision.

Mais le plus important, c'est quand même le plaisir pris à jouer et à chanter cette œuvre. Plaisir partagé avec Anne et les petits-enfants en vacances à Fillé pendant les vacances de la Toussaint (voir album de l'année 2008).

Nous avons abandonné le Palais des Congrès pour la salle des Concerts (plus intime). Elle est à notre disposition pour les dernières grandes répétitions avant les représentations qui seront données du 7 au 11 novembre.



Générale le mercredi 5, première le vendredi 7, et on enchaîne jusqu'au mardi 11 novembre. Beau succès.

Anne, emballée par l'œuvre, a fait un saut pour assister à une des représentations.

Le jour de la dernière, je dois être un peu fatigué car, après avoir servi au bar pendant l'entracte, je tarde à remonter sur scène et je loupe le début du deuxième acte. Mon visage n'apparaît donc pas dans le cadre comme on peut le voir sur la photo prise un autre jour.



Dernier acte en soldat, à côté de mon Lainlain. Il avait repris du service au Chœur d'Orphée pour me faire plaisir et il a arrêté, comme moi, après cette dernière représentation.



Je quitte le Chœur d'Orphée et, peu de temps après, j'intègre le chœur d'hommes Harmoni'hom, dirigé par Gwenaëlle Lucas et dans lequel chante Philippe Saène. Ce chœur se met en place et j'ai oublié les circonstances qui m'ont conduit à y chanter. Je ne m'y suis jamais très bien senti mais j'ai pris du plaisir à travailler des programmes parfois exigeants. J'ai un souvenir du recueil « Quatre petites prières de Saint François d'Assises » de Francis Poulenc que nous avons chanté à l'église du Pré lors d'un concert dominical et qui a été accueilli par des applaudissements polis.



Concert en juillet 2007 dans la chapelle du Centre de l'Étoile.

Depuis, je ne chante plus qu'à Fillé où Marie-Thérèse Brebion a remplacé Michel Guillaume en 2008. C'est beaucoup plus rigolo, même si la qualité n'est pas toujours au rendez-vous. Ma voix se détériore de plus en plus mais je reste encore au-dessus du niveau moyen de mes amis les basses.

Les concerts donnés avec la Clé des chants ne méritent pas que l'on s'y arrête dans le détail, à quelques exceptions près.

En avril 2005, cinq mille choristes sont regroupés à Antarès (salle de basket et de spectacle) pour chanter des airs d'opéra avec l'orchestre de la Mayenne dirigé par Yves Parmentier. Plus tard, Hélène chantera sous la direction d'Yves Parmentier au Chœur de chambre du Maine.

En 2015, Marie-Thérèse Brebion a un accident de voiture quelques semaines avant notre concert de Noël à Fillé. Traumatisme crânien ; il lui faudra plus d'un an pour s'en remettre. Elle me fait demander d'assurer les dernières répétitions et la direction de la chorale pour le concert.

Épreuve compliquée car je ne maîtrise pas suffisamment le solfège et le clavier pour donner la note de chaque pupitre avant le départ d'un chant. Heureusement, Babette (la compagne de Marie-Thérèse) me seconde pour cette tâche. Pour le reste, je donne le départ, le rythme. Je me contente de vérifier que ça sonne bien à l'oreille car je n'ai pas les connaissances musicales nécessaires pour contrôler que chaque pupitre chante sa partie.

Le jour du concert à l'église arrive. Le raccord se passe bien. L'édifice se remplit rapidement car, depuis que Marie-Thérèse a pris la direction de « la Clé des Chants », ce concert de Noël « attire les foules ». Ce jour là, nous chantons à « bénitier fermé ». Je m'installe sur l'estrade du chef et je suis impressionné par le « mur » de choristes qui se dresse devant moi, sur les estrades. Le « lustre » de radiateurs infra rouge installé au dessus de ma tête me chauffe désagréablement le crâne. Mais quel plaisir de voir les regards de tous les choristes tournés vers moi, attentifs aux gestes de départ et de rythme. Le concert se passe plutôt bien mais je suis épuisé quand ça se termine. Hélène était venue nous écouter. Après quelques compliments polis, elle me demanda pourquoi je battais tous les morceaux à deux temps. Différence entre l'amateur et la quasi-professionnelle. Moi, je me suis contenté de bouger les bras pour que tout le monde chante en même temps. Pour le reste...

Le grand événement de 2018 est notre concert avec Tri Yann au Palais des Congrès du Mans. Après des contacts dont j'ignore les détails, le groupe Tri Yann décide de donner un concert au profit d'une école inclusive, projet porté par notre chef de chœur, Marie-Thérèse, et sa compagne Babette, actuellement directrice d'école primaire. Les chorales dirigées par Marie-Thérèse (une centaine de chanteurs) doivent assurer la première partie du spectacle et faire les chœurs de certains chants du concert de Tri Yann.

La gestation est longue. Le premier grand moment est une répétition à Nantes, en septembre 2018. Voyage en car. Premier contact timide avec les trois chanteurs et les quatre musiciens présents.

Globalement, la répétition se passe bien. Quel bonheur de chanter avec un orchestre et des chanteurs professionnels, même si ça n'est que de la musique bretonne, aux limites de la variété !

J'ai pris beaucoup de photos sur lesquelles je ne suis pas, évidemment, mais je suis sur une photo prise par une autre choriste, juste devant Jean-Louis, un des Tri Yann venus nous « aider » pour un chant de notre première partie.



Concerts les 20 et 21 octobre 2018 au Palais des Congrès. Je n'y ai pas rencontré le fantôme de la Belle Hélène ni celui d'Adina (l'Élixir d'amour) mais je me suis senti tout de suite à l'aise dans ces lieux fréquentés en 2002 et 2004.



Un DVD a été réalisé pendant le spectacle et nous l'avons reçu après Noël. Décevant ! Nous étions pourtant très contents et, de l'intérieur, ça sonnait plutôt bien. Mais l'enregistrement est impitoyable. Nous dirons donc que c'est la prise de son qui était mauvaise !

Pour terminer ce chapitre, quelques mots du travail théorique que j'ai réalisé dans le domaine musical. J'ai passé quelques mois de ma retraite à travailler sur les gammes et, accessoirement, sur les accords. J'ai produit un certain nombre de fichiers à prétention pédagogique. En toute modestie, je suis assez content de ce que j'ai fait car, sur Internet, on trouve des choses très disparates, parfois satisfaisantes mais incomplètes, souvent mauvaises. Je crois avoir réalisé une synthèse logique et rationnelle de ce que l'on peut dire sur le sujet. Impossible de résumer en quelques mots les 50 pages écrites à ce propos.

Avec l'aide de Pierre Haegeli, mon neveu, j'ai essayé de créer un site Internet pour mettre mes travaux en ligne mais je n'ai pas réussi à faire quelque chose de satisfaisant. J'ai également constaté que ce genre de production n'était pas stable dans le temps ; 6 mois plus tard, mes écrans Web avaient changé d'allure.

Mais il faudrait quand même que j'arrive à faire un site perso satisfaisant, non de non !

Les sports



*Pas d'image marquante de mes activités sportives.
On se contentera de ces dessins trouvés sur Internet.*

Sports collectifs

Je ne reviendrai pas sur le **football** auquel est consacré un chapitre entier.

J'ai découvert le **basket** au collège de Sablé. Deux panneaux étaient installés dans la cour, mais aux dimensions réglementaires pour adultes. Le ballon me semblait extrêmement lourd et j'avais beaucoup de mal à l'envoyer jusqu'au panier.

Découverte du **volley-ball** également à Sablé. Les poteaux étaient présents en permanence, mais pas le filet installé seulement aux beaux jours, pour des matchs où certains profs se joignaient à nous.

Je connaissais le **rugby** par l'intermédiaire de la télévision et du tournoi des 5 Nations diffusé en Eurovision. Je l'ai pratiqué, très modestement, pendant mon année de terminale au lycée Montesquieu. L'année scolaire s'est terminée par un vrai match entre les Terminales et les Maths Sup sur un terrain du côté de Pontlieue. Je jouais dans la ligne arrière (centre ou aile) et j'ai marqué un essai sans gloire sur une interception après une course solitaire de 50 mètres.

Je découvre le **hand-ball** à l'université de Caen où j'allais à des cours de gym pour entretenir ma forme. Je n'ai jamais joué en compétition. Sur le campus, le gymnase et la piscine, construits sur un terrain en pente, occupaient le même bâtiment : la piscine en bas, le gymnase au-dessus. De grandes baies vitrées permettaient de découvrir le bas du Campus et la ville de Caen. Mon grand plaisir était d'aller à la piscine après les séances de gym ou de sport. Quel bonheur de se retrouver en apesanteur !

Je n'ai jamais fait de **hockey** sur gazon ni sur glace, pas de **water polo**, encore moins de **football américain**. J'ai vu jouer au **cricket** en Angleterre.

Sports de combat

Je n'ai jamais pratiqué de sport de combat. La mode du **judo** est arrivée en France à l'époque de mes études universitaires mais je n'étais pas intéressé.

J'ai toujours été fasciné par **l'escrime**, sans doute une réminiscence de mon enfance pendant laquelle j'ai fabriqué de nombreuses épées en bois. Quand j'ai effectué mon service militaire au Prytanée, j'avais imaginé

que je pourrais en faire mais, pris par le tourbillon, je ne me suis jamais renseigné sur cette possibilité.

Beaucoup plus tard, j'ai eu le plaisir de voir Bastien pratiquer ce sport, en compétition, quand il avait 8-10 ans.

Cyclisme

Le vélo a été le moyen de transport de mon enfance, jusqu'à l'acquisition de ma première voiture. Quand j'ai été assez grand, j'ai hérité du vélo de course de Geo. Un superbe engin de couleur jaune équipé de boyaux et d'une légèreté incroyable. Il est resté à Noyen quand je me suis marié et a été utilisé par Pépé quand il a fait du vélo pendant sa retraite. A plus de 80 ans, il a fait transformer le cadre afin de pouvoir l'utiliser sans passer la jambe par-dessus la selle et il l'a repeint en bleu. En 2018, ce vélo est toujours dans le garage à Fillé.

Je me suis acheté un vélo quand nous habitons au Mans. Je roulais peu en ville mais nous l'emmenions en vacances, installé sur la galerie. J'ai parcouru les routes vendéennes, plates mais ventées, quand nous allions à l'Aiguillon, et les routes chaudes et pentues du Périgord lors des séjours avec les Jousse. Une année, peut-être en 1989 ou 1990, lors d'un retour de vacances où nous étions allés seulement avec Hélène, les vélos nous ont été bien utiles. En effet, passé Tours, vers 22h, j'ai senti que l'intensité lumineuse des phares baissait lentement. Ça a tenu jusqu'au Mans, mais, avenue Jean-Jaurès, après être passé sous le pont du chemin de fer, le moteur s'est arrêté brusquement : panne d'alternateur et batterie à plat. En roue libre, je réussis à me garer par miracle (avec la caravane). Les deux vélos ont été descendus de la galerie et, Hélène sur mon porte bagage, nous avons traversé Le Mans vers minuit jusqu'à la rue Kléber où Anne nous attendait.

Athlétisme

Je n'ai jamais fait de compétition d'athlétisme, contrairement à Dany qui a pratiqué le saut en longueur quand elle était au lycée.

En sprint, j'ai été chronométré sur 60 m quand j'étais au collège. J'ai oublié mon temps qui était plutôt bon sans être exceptionnel.

J'ai également été chronométré sur 100 m pendant mon service militaire. Pas de souvenir du temps exact, mais je suis presque sûr que c'était autour des 12 secondes.

Sur le stade de Sablé où nous allions faire de la gym, une mini piste de 250 m. Un jour où nous avions quartier libre à la fin d'un cours, j'ai dû faire une vingtaine de tours, c'est-à-dire 5000 m. Quand j'ai raconté ça aux parents le week-end, ils m'ont emmené chez le médecin qui les a rassurés sur l'innocuité de l'exercice.

Je n'étais pas très bon en saut en longueur, mais pas mauvais en saut en hauteur. La technique a évolué quand je grandissais. Au début, je sautais en ciseaux, comme tout le monde. Mon record personnel est modestement de 1m55.

En troisième, on nous a appris le rouleau californien ou rouleau costal. Mais les retombées sur le sable étaient parfois douloureuses.

Je n'ai jamais sauté en rouleau ventral, technique adoptée par la suite par tous les sauteurs.

Depuis les Jeux Olympiques de Mexico en 1968 et la médaille d'or de Fosbury (ci-dessous) tous les athlètes sautent en Fosbury flop.



Natation

Comme il a été dit dans « Noyen, mon village », j'ai appris à nager seul dans la Sarthe, à la plage de Noyen. Avec le recul je me dis que les parents étaient inconscients des dangers encourus car, passée l'époque de ma tendre enfance, je suis toujours allé seul à la plage avec mon vélo, les parents étant occupés par le commerce.

Quand j'étais collégien à Sablé, on nous a emmenés (rarement) à la piscine (découverte et non chauffée) au mois de juin. J'ai un très mauvais souvenir de mon premier contact, alors que j'étais en 6^{ème}. Arrivé au bord du bassin, je demande au copain de Sablé qui m'accompagnait si on avait pied. Il me dit oui et, confiant, je saute dans 1m80 d'eau. Sachant à peine nager, j'ai bu une bonne tasse et je suis remonté comme j'ai pu. La piscine était équipée de deux plongeurs : un tremplin à 3 m et une plateforme à 5 m. J'ai

plongé plusieurs fois des 3 m (sans faire de fantaisie) et simplement sauté (beaucoup plus rarement) des 5 m.

Ma découverte tardive du plaisir que l'on peut prendre à nager remonte à la période de mes études universitaires. La piscine couverte et chauffée dont j'ai déjà parlé était en accès libre et gratuit toute l'année pour les étudiants. J'en ai usé et abusé. J'ai réussi, enfin, à ouvrir les yeux sous l'eau, ce que je n'avais jamais fait jusqu'alors, probablement à cause d'un blocage psychologique. Pour nager le crawl, c'est nettement plus commode. Je n'ai jamais fait de compétition, mais je suis devenu un nageur très honnête. Sur mes emplois du temps de 1965-66 et 1966-67 (pieusement conservés), je constate que, en plus de la gym, du foot et du tennis, je passais trois ou quatre heures par semaine à la piscine.

Pendant l'enfance des filles, nous sommes allés très souvent à la piscine (non couverte, mais chauffée) à Foulletourte où Gaston et Marie-Thérèse avaient « fait construire ». C'est dans le petit bassin qu'Anne et Hélène ont pris des cours et appris à nager très jeunes. Nous y retrouvions Yves et Brigitte. Yves était un bon nageur et il a même fait de la compétition en eau libre ainsi que de la plongée sous-marine. Mais sur les 25m de la piscine de Foulletourte, j'arrivais à rivaliser avec lui.

Sports de raquette

Je ne situe pas mon premier contact avec le **ping-pong** mais nous avons eu une table installée au sous-sol de la maison neuve, c'est-à-dire vers la fin des années 50. Nous y avons beaucoup joué pendant les vacances et l'apprentissage a été spontané, c'est-à-dire sans technique. Pas de compétition, mais beaucoup de plaisir. A cette époque les sets se jouaient encore en 21 points avec cinq services consécutifs chacun.

J'ai racheté une table quand nous habitions rue Kléber afin d'initier les filles. Nous y jouions seulement aux beaux jours. La table était installée dans la petite cour près de la cuisine, heureusement bien abritée du vent.

Quand les filles ont quitté la maison, j'ai remisé la table de ping-pong dans le hangar que Gaston avait bâti sur son terrain à Fillé. Et je l'ai ressortie quand nous avons fait construire à Fillé. J'ai donc initié tous mes petits-enfants à ce sport simple et agréable.

Depuis 2014, je fais du ping-pong loisir au club de La Suze. J'ai nettement amélioré ma technique et Samuel n'aime pas trop quand je fais des smaches. Lui-même fait des progrès fulgurants et il sera, probablement, un jour, meilleur que moi.

Pendant mon adolescence, le **tennis** est devenu un sport « démocratique ». Les courts ont fleuri un peu partout, en particulier à Noyen, à l'initiative de Raymond Jamin, ancien footballeur déjà cité dans le chapitre consacré à ce sport. Un rectangle entouré d'un grillage a été goudronné dans un coin du terrain juxta le stade de foot. Un filet au milieu, les lignes tracées à la peinture, et nous avons un court aux dimensions réglementaires. Dany, Robert, Jean-Paul, Françoise et moi avons fait l'achat de raquettes et de boîtes de balles et nous avons commencé à jouer sans avoir pris le moindre cours. Ce fut un peu laborieux car, si on peut arriver à jouer convenablement au ping-pong de façon spontanée, le tennis est un sport beaucoup plus technique. Nous avons tous pris de très mauvaises habitudes, mais quelles parties de rigolade !

Lors de mes séjours linguistiques en Angleterre, j'ai eu quelques rares occasions de jouer sur gazon sans voir vraiment la différence avec le goudron (alors qu'elle est grande pour les bons joueurs).

A l'université de Caen, en 1966-67, j'ai joué sur parquet. J'ai découvert ce qu'était une surface rapide ! Au début, j'ai loupé toutes les balles qui arrivaient et puis je me suis adapté, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir brillé.

Je n'ai jamais joué sur terre battue.

Je me suis remis au tennis à l'université du Mans dans les années 80. Avec les profs de gym qui nous encadraient, j'ai pris conscience de mes lacunes techniques que je n'ai jamais réussi à corriger efficacement. Mais j'ai toujours eu du plaisir à jouer.

Parallèlement, je me suis inscrit au club de Rouillon (je ne sais plus trop pourquoi) mais je n'ai jamais fait de véritables compétitions. Seulement quelques matchs pour établir un classement interne dans le club.

Tennis également avec Jean-Pierre Jousse, dans le gymnase de Sainte Croix auquel il avait accès en tant que prof dans cet établissement ou à Beaumont du Périgord où nous sommes allés deux ou trois fois en vacances ensemble. Une année, nous nous étions inscrits au tournoi du club local. J'avais été sorti au premier tour. Jean-Pierre avait dû aller plus loin car il était meilleur que moi. Nous avons également joué en double, sans briller. Mais c'était sympa.

Un dernier souvenir de congrès à Grenoble avec mon Lainlain. Le matin, nous étions sur les courts à 8h, ce qui nous donnait une heure pour jouer avant le début des conférences (auxquelles nous arrivions parfois en retard). Après quelques balles d'échauffement, nous jouions très sérieusement en faisant des sets. Plus fort que moi, Alain me battait

régulièrement. Un jour, j'ai cru en gagner un en menant 6-5 mais Alain m'a fait remarquer qu'il n'y avait pas deux jeux d'écart. Et il a gagné 8-6 (le tie-break n'existait pas encore).

Cette semaine-là, nous avons aussi passé des fins d'après-midi aux bords d'un petit lac au-dessus de Grenoble. Et nous nous sommes octroyés une journée entière pour randonner jusqu'à Chamrousse. Précisons cependant que le thème du congrès n'était pas au cœur de nos préoccupations de chercheurs.

J'ai arrêté le tennis pour cause d'élongations musculaires à répétition vers la fin des années 80.

Nautisme

Je me suis initié à la voile en 1960 et 1961 sur l'étang de Lacanau avec Alain Châteauneuf, un vague cousin. Ce n'est qu'en 2018, quand j'ai fait des recherches de généalogie familiale, que j'ai compris le lien familial qui existait entre nous. Nous avons des arrière-arrières-grands-parents communs, Mathurin Chevalier et Louise René, mariés en 1830 à Noyen. Le grand-père d'Alain habitait à Noyen, pas loin de chez nous. Alain y venait de temps en temps en vacances et nous avons fait connaissance lors de ses séjours. Nous avons le même âge. Il habitait Bordeaux où son père était proviseur du lycée Montaigne et c'est lui qui avait pris l'initiative de ces stages de voile.

J'ai donc appris à naviguer sur un Vaurien (en bois) puis un 420 (en plastique) nettement plus moderne, léger et maniable. Je suis incollable sur le vocabulaire : foc, dérive, spi, safran, puits de dérive, barre, écoute, rappel, stick, manille, bâbord et tribord, dessalage, virement de bord, amure, caisson, empannage, plat-bord, élingue... n'ont plus de secret pour moi.

Mais je n'ai jamais été à l'aise à la barre dont l'usage est contre-intuitif : il faut la pousser à gauche pour tourner à droite !

Nous avons fait une régata en fin de stage et terminé bon derniers.

Une seule anecdote digne d'intérêt. Un après-midi, en dehors des cours, Alain et moi montons dans un 420, probablement sans prévenir personne, mais sans nous cacher non plus. Le club de voile était sur la rive ouest du lac, bien protégée du vent par les dunes et la forêt domaniale. Une fois sur l'eau, poussés par une petite brise, nous décidons d'aller jusqu'à Lacanau, de l'autre côté du lac. Arrivés vers le milieu, nous commençons à prendre le vent venant de la mer, et, plus nous approchons du but, plus le

vent est violent et les creux importants (pas loin d'un mètre, ce qui est très inhabituel sur ce petit lac).

Nous arrivons au but fixé sans encombre car, par vent arrière, ça ne posait pas trop de problème. Mais ni Alain ni moi n'étions assez expérimentés, courageux, téméraires ou inconscients pour faire le retour avec le vent dans le nez, en tirant des bords. Nous avons piteusement téléphoné d'un bar (sans argent) pour prévenir le camp. Le directeur est venu nous chercher avec sa vieille traction. Il nous a passé un léger savon, mais il était surtout très soulagé de nous avoir retrouvés sains et saufs. Car, de l'autre côté du lac, à l'abri du vent, c'était toujours le calme plat. Pendant que nous terminions notre traversée, tout le monde nous cherchait sur l'eau du côté du camp, avançant à la rame, sans comprendre ce qui avait bien pu nous arriver dans ces conditions.

J'ai vu Alain Châteauneuf pour la dernière fois le jour de mon mariage. Il était le cavalier de ma cousine Évelyne. Ils se sont très bien entendus et nous ne les avons pas beaucoup vus de la soirée.

Chasse

Je considère la chasse comme une activité sportive car on est bien fatigué quand on rentre.

Le lieu de chasse était la ferme de l'Hermitière exploitée par la famille Guérin, sur la route de Tassé.

Quand j'ai eu une dizaine d'années, mon père a commencé à m'emmener avec lui. Il m'a donné les consignes de sécurité : ne jamais être à un endroit dangereux par rapport aux autres chasseurs. Au ton qu'il a employé pour le dire, j'ai compris que ces choses-là étaient extrêmement sérieuses et j'ai toujours été très attentif.

Au début, j'ai été très déçu car une journée de chasse ne ressemblait en rien aux histoires que mon père racontait le dimanche midi, remplies de perdrix, faisans et lapins. En fait, les événements relatés durent 5 minutes, tout au plus. Mais le reste du temps, il ne se passe rien, si ce n'est marcher dans les champs en suivant les chiens du regard, en jetant un coup d'œil dans les touffes d'herbes ou cas où un lapin en gîte y fasse une mortelle grasse matinée, en scrutant le ciel pour guetter le passage d'un pigeon. Un quart d'heure, ça va, mais trois heures sans voir le moindre poil, c'est long.

Ce que je redoutais le plus au début, c'était le passage des clôtures en fils de fer barbelés ou la traversée des haies pleines de ronces. Pas question de se plaindre ou de demander de l'aide ; il fallait se débrouiller seul. Lors de ces premières parties de chasse, j'ai découvert un animal assez commun, la vache. Certes, j'en avais déjà vu dans le pré du père Joubert, en face du café, mais toujours de loin. Le point de vue est totalement différent quand vous êtes à cinq mètres de la bête. C'est beaucoup plus gros, ça fait du bruit en respirant ou en ruminant, ça remue la queue pour chasser les mouches, et ça vous regarde avec un air bizarre, pas agressif certes, mais pas vraiment rassurant. En plus, les ancêtres des chiens et des vaches (d'avant la domestication des deux), ont dû avoir de vieilles querelles car ça n'est pas l'entente cordiale. Les chiens aboient et tournent autour, à bonne distance, et les vaches font des mouvements brusques pour les éloigner. Impressionnant pour le chasseur en herbe que j'étais.

Les années passant, je demande à mon père à partir de quel âge je pourrai avoir un fusil ; 18 ans. Mais avant cette date fatidique, il m'a fait essayer son calibre 16 à plusieurs reprises, la cible étant souvent des pies perchées dans les arbres. Ça amusait beaucoup les chasseurs qui nous accompagnaient car le recul du fusil secouait ma frêle carcasse. J'ai vite compris que, pour atténuer le choc, il fallait appuyer bien fort la crosse du fusil contre l'épaule. Ce qui n'a pas empêché quelques bleus.

L'année de mes 18 ans arrive (1962). Je passe mon bac. Suivent les vacances sur la plage de Noyen et un séjour d'un mois à Londres. On commence à parler ouverture de la chasse et, un beau jour, mon père m'offre un magnifique fusil, un Darne qui est toujours en ma possession. Un détail m'intrigue : je suis né en octobre et l'ouverture a lieu début septembre ; je n'aurai donc pas encore mes 18 ans. Je réalise alors que, suivant la sagesse de Marcel Pagnol (« il est permis de mentir aux enfants, lorsque c'est pour leur bien »), mon père avait écorné la vérité. Je me suis bien gardé de lui en faire la remarque. En fait, on pouvait chasser à partir de 16 ans mais mon père avait jugé que c'était un peu jeune. J'ai eu droit à de nouvelles consignes de sécurité concernant l'usage d'une arme : le cran de sureté indispensable dès qu'on arrête une action de chasse (en passant des barbelés par exemple), la manière de tenir le fusil quand on repart (vers le haut ou le bas mais jamais à l'horizontale), les cartouches à enlever quand on rentre à la ferme... C'était encore plus sérieux que la première fois, quelques années auparavant. En 2019, Geo me rappelle une anecdote que j'avais oubliée et qui concerne mes grands-parents Leblé. Un jour, pour plaisanter, mon grand-père prend son fusil de chasse, vise ma grand-mère et

dit : « je te tue ». Ma grand-mère, jouant le jeu, se baisse. Le coup part : une cartouche était restée dans le canon ! Sans mal pour la grand-mère, heureusement. Je pense que le souvenir de cet événement était dans l'esprit de mon père quand il me donnait les consignes de sécurité.

J'ai oublié les détails de ma première ouverture.



La photo ci-dessus a été prise en 1965, lors de ma quatrième ouverture. Je suis debout, le troisième à partir de la droite, entouré de Geo, qui baisse la tête, et de Pépé, à moitié caché par un lapin. Les autres personnes sont des Guérin sauf le « gars Jean », à droite qui était un gendre.

On voyait un peu de gibier le jour de l'ouverture mais ensuite, on marchait beaucoup sans voir grand-chose. Pépé se plaignait souvent de la disparition du gibier par rapport à ce qu'il avait connu après la guerre. Il déplorait également les méfaits de la myxomatose, maladie des lapins introduite en Australie pour arrêter le foisonnement destructeur de l'animal mais qui, par un effet boomerang, était revenue en Europe.

Quelques souvenirs épars et un peu flous :

- L'odeur de la campagne dans un petit matin frais de septembre : exceptionnel !

- La traversée d'un champ de choux aux grandes feuilles couvertes de rosée. On en ressortait avec les cuisses trempées et glacées.

- Les averses qui nous surprenaient dans la matinée et nous obligeaient à rentrer prématurément à la ferme, complètement trempés. Dans la grande cheminée toujours allumée, la mère Guérin jetait une « bourrée » (un gros fagot de petit bois en Sarthois). En quelques minutes, nous étions tout fumants de vapeur d'eau.

- La poursuite d'une compagnie de perdreaux. Cet oiseau vole très bien mais sur une courte distance. Souvent, les perdrix méfiantes s'envolaient avant d'être à portée de nos fusils. Mais on les voyait se poser 80 m plus loin et on se dirigeait vers l'endroit à pas rapides. Pendant ce temps, les perdrix avaient marché au sol (en bon Sarthois, elles avaient « piété ») et s'envolaient un peu plus loin. Le jeu pouvait durer longtemps. Il s'arrêtait quand nous en avions tués quelques-unes ou quand elles disparaissent derrière une haie avant de se poser à l'abri de nos regards.

Un seul fait de chasse mérite d'être raconté car il est un peu à la gloire de mon père (encore Pagnol !). Ce jour-là, nous chassons tous les deux et nous faisons un champ assez large. Nous marchons parallèlement à plus de 60 mètres l'un de l'autre. Soudain, un coup de fusil sur ma droite. Je regarde et je vois arriver droit sur moi un lièvre que mon père avait levé mais manqué car tiré d'un peu trop loin. Arrivé à 25 mètres de moi, le lièvre fait un virage brusque et passe en plein travers, je l'ajuste, je le dépasse (il faut toujours tirer devant) et je fais feu. Le lièvre roule dans une longue cabriole. Nous ramassons la bête et commentons longuement cette action de chasse. Tout en bavardant, je fais « pisser » le lièvre. Si on veut éviter que l'urine de l'animal mort se répande dans la gibecière, il faut auparavant lui appuyer sur le bas-ventre pour vider sa vessie. Nous rentrons à la maison. Mon père s'occupe de dépecer l'animal. Ensuite, il vient vers moi et me demande : « Avec quels plombs tu l'as tiré ? ». « Avec du 6 ». Alors, assez fier mais sans ostentation, il me montre les plombs de 4 qu'il avait trouvés dans le « cul » du lièvre, sous la peau, et qu'il avait lui-même tirés. Pour m'avertir, certes, de trop loin pour arrêter l'animal, certes, mais il avait quand même « mis dedans ».

Sports de glisse

Même si le **patin à roulettes** n'est pas vraiment un sport de glisse, je l'ai pratiqué à Noyen après en avoir reçu une paire en cadeau pour Noël, tout comme Dany. Nous avons commencé l'initiation à la maison, dans la salle de café, afin de trouver le sens de l'équilibre. Ensuite, il a fallu passer sur la route. Celle du Mans, plate, était exclue à cause d'une circulation qui, bien que faible, rendait impossible la cohabitation des patineurs et des voitures. Restait la route de Tassé qui monte vers la gare des marchandises et la route de Pirmil dont une partie est à peu près plate. Sur le plat et les montées, c'était simple. Mais qui dit montée dit également descente et celle qui nous ramenait à la maison était incontournable. Comme il n'y avait pas de frein sur cet engin, il s'ensuivit de nombreuses chutes avec genoux écorchés et coudes abimés.

Ma seule expérience de **patin à glace** a eu lieu à Villeneuve-la-Salle, lors d'un séjour au ski. C'était le soir, sur une patinoire en plein air. Je me suis tordu les chevilles qui sont beaucoup plus sollicitées que pour le ski et je n'ai pas apprécié les chutes sur la glace. J'ai peut-être rechaussé les patins une fois au Mans un jour où j'ai emmené mes petits-enfants à la patinoire mais je n'en suis pas certain et, si je l'ai fait, je me suis contenté de marcher en m'accrochant à la balustrade.

Mes souvenirs de **ski** sont beaucoup plus nombreux. Les premiers sont racontés dans « Les vacances et les amours ». Ensuite, il faut attendre l'enfance des filles pour une reprise de ce sport. Les séjours à **Saint Gervais** ont été nombreux, d'abord à la maison familiale des Glycines et ensuite en location dans le sous-sol aménagé du chalet d'Éliane, notre monitrice de ski.

A rapporter S 4
d.v.p.
le 27-04-77

"Les Glycines"
MAISON FAMILIALE DE 74170 SAINT-GERVAIS-LES-BAINS * TÉL. 199

M^{me} et M^{me} Lelle

Nous avons le plaisir de vous faire savoir qu'il nous sera possible de vous recevoir pour la période demandée, du 5-02-77 au 13-02-77 soit 8 jours complets

2 Parents
2 Enfants

~~Pour que cette inscription soit valable, veuillez nous envoyer, par retour, la somme de 140 Francs, représentant 100 Francs d'acompte et 40 Francs d'inscription-cotisation abonnement à la Fédération.~~

Sans réponse sous huit jours, nous disposons de la chambre.

Voici le montant de vos frais journaliers de séjour :

Total: 1476^F

J'ai des traces de ces séjours de 1976 à 1988. Le document ci-contre montre le coût du séjour en pension complète pour 8 jours. Pour fixer les idées, dans ces mêmes années, nos revenus mensuels étaient de 9000 francs.

A cette époque, les remontées mécaniques étaient beaucoup moins développées qu'aujourd'hui. L'antique téléphérique montant de Saint-Gervais au Bettex, puis du Bettex au Mont d'Arbois, étant saturé, nous montions toujours en voiture et nous avons longtemps skié sur les deux tire-fesses du Bettex et de la Venaz. Pour les filles petites, c'était suffisant. Quand le téléphérique du Mont d'Arbois a été remplacé par des œufs à quatre places, nous avons commencé à explorer le vaste domaine que nous connaissons maintenant.

Le plus épique, c'était quand même le voyage. Le premier a eu lieu en 1976, avec la R16. Nous sommes partis le vendredi soir à 20h, équipés de duvets au cas où, malgré le chauffage, nous aurions froid dans la voiture, à moins que ça soit pour anticiper un incident de parcours. Route nationale jusqu'à Orléans puis Courtenay où l'on rejoignait l'A6 qui existait quand même à l'époque. Un arrêt était prévu toutes les deux heures pour reposer le conducteur et détendre les passagers. Le premier avait lieu après Orléans, le second sur l'aire de la Réserve, peu après Courtenay. Lors de ce premier voyage, Hélène avait décidé de ne pas dormir avant de voir le Jura. Des cassettes enregistrées avant de partir agrémentaient le voyage. Autoroute jusqu'à Tournus où nous prenions la direction de Bourg-en-Bresse. Avant de quitter l'autoroute, je faisais un arrêt pour somnoler une petite heure. Ensuite, il y avait deux possibilités pour rejoindre Nantua : passer par le col de Berthiand (780 m), ou faire un crochet par Pont d'Ain en passant par les vallées, quand il avait neigé récemment. La première option a été la plus fréquente. Cette année-là, Hélène s'est endormie avant Bourg-en-Bresse et elle n'a pas vu le Jura. L'autoroute Blanche existait déjà et commençait à Châtillon-en-Michaille. C'était un soulagement quand nous en étions là car après, c'était tranquille. En 1976, nous sommes arrivés à Saint-Gervais aux alentours de 6h du matin et les duvets n'ont pas été inutiles en attendant que l'on puisse nous accueillir aux Glycines. Les années suivantes, nous avons attendu 22h pour partir.

Quand les filles ont commencé à savoir skier (ce fut rapide), le rituel du premier jour était toujours le même. Dans la matinée nous nous installions aux Glycines ou, ensuite, chez Eliane, et prenions un peu de repos. Après déjeuner, nous montions en voiture au Bettex et nous guettions les skieurs en fin de séjour qui repartaient. En les sélectionnant judicieusement sur leur mine et sur leur nombre, nous leur propositions de

racheter leurs forfaits. Notre jeune couple et ses deux petites filles devaient inspirer la sympathie car nous n'en avons jamais payé un seul.

Je n'ai pas trouvé de photos montrables des premières années de ski des filles. En voilà quelques-unes qui datent de leur adolescence.



Un autre rituel quotidien était la montée au Bettex.

La route n'était pas systématiquement dégagée comme maintenant et il m'est arrivé de devoir chaîner à mi-parcours tous les jours de la semaine. Arrivés sur le grand parking, pas question de prendre le petit tire-fesses. Nous montions le long de la piste avec les skis sur l'épaule. Les filles râlaient un peu (on les aidait quand c'était nécessaire) mais ça constituait un très bon échauffement.

Pour le reste, les souvenirs sont très nombreux mais souvent un peu flous, ou d'un intérêt limité.

L'année 1988 est quand même à marquer d'une pierre blanche. Nous étions avec Céline, les Jousse et les Audrain.

Stéphane et les filles se sont déguisés le jour de carnaval. Ils ont skié toute la journée dans cet accoutrement.

Ci-dessous, le Mont Blanc. La photo est prise du Joly ou de l'Épaule.



Je ne trouve pas de trace de séjour entre 1989 et 1991. Mais j'ai des photos de 1992 où nous sommes allés avec Audrey et Hélène Léoty. Six dans la voiture (la R25 cette année-là) ; peur de rien ! Séjour très agréable chez Eliane. Je rajeunissais soudain de 10 ans en m'occupant des deux débutantes. Audrey avait un talent certain et une très bonne intuition. Plus compliqué pour Hélène qui appuyait souvent sur le mauvais ski pour tourner.

Le dernier séjour avec les filles jeunes date de 1995. Anne était déjà mariée et tout juste enceinte de Pierre-Louis (elle le savait sans doute, mais pas moi). Hélène et Pascal, étudiants à Marseille, étaient remontés par le train. Alain Jouanneaux faisait partie de l'équipe. Marie-Claude était sagement restée à la maison. Nous avons loué un chalet dans le haut de Saint-Gervais, un peu en-dessous de la route du Bettex.

Deux incidents cette année-là. Le lundi soir, Pascal a repris le train pour Marseille car il avait un partiel le mardi. Et le mardi soir, il a repris le train pour Saint-Gervais, avec une bouteille de whisky dans son sac qu'il a cassée en passant une porte de la gare Saint-Charles !

Deuxième incident le jeudi en descendant le Mont Joux. Anne qui boudait depuis le midi n'était pas avec nous. Hélène et Pascal en tête.

J'attendais Alain, un peu moins rapide. Dans un virage, à faible vitesse, mes skis se bloquent dans un paquet de neige. Mes fixations étant toujours lâches pour éviter une fracture, je déchausse et part les bras en avant. Violente douleur dans l'épaule droite. Je reste assis quelques minutes un peu groggy. Hélène et Pascal sont remontés près de moi. Au bout d'un moment, j'arrive à me relever et Alain met mon bras en écharpe avec son grand foulard. Nous descendons jusqu'au télésiège du Joux où nous retrouvons Anne qui passait par là (et par miracle). Nous continuons jusqu'à l'Idéal car je sais qu'il y a un poste de secours en haut. La personne qui m'examine rapidement confirme la luxation redoutée. Direction l'hôpital de Sallanches. Mais nous sommes au Mont d'Arbois de Megève ! Je confie mes skis aux « jeunes » et je fais mon premier et dernier trajet en motoneige entre les deux Mont d'Arbois afin de redescendre par les cabines. J'ai un mauvais souvenir de la balade car je ne pouvais pas me cramponner. Souvenir encore pire de la descente car, pendant ces dix minutes interminables, seul dans la cabine, j'ai commencé à avoir vraiment mal. J'ai failli tourner de l'œil et j'étais vert quand je suis descendu au Bettex où les autres m'attendaient. Nous récupérons la voiture sur le parking. Pascal est le seul à avoir des chaussures de ville dans le coffre et il prend le volant. La descente jusqu'à Sallanches a vraiment été très pénible et je me souviens avoir demandé à Pascal d'éviter de passer sur les bouches d'égout. La suite est classique. Légère anesthésie pour remettre le bras en place et camisole jusqu'au ventre pour immobiliser le bras droit contre le buste. Ce que je n'ai pas vu, c'est que les jeunes sont passés ensuite faire des courses pour le dîner au « Record » de Sallanches, en chaussures de ski, ce qui les a bien amusés. Le vendredi matin, ils sont revenus me chercher et j'ai passé la journée à lire et à boire des chocolats chauds sur la terrasse de l'Arbois-Bettex. Le samedi, Alain m'a ramené au Mans. Installé sur la banquette arrière et bien calé avec des oreillers, je n'ai pas trop souffert pendant ce voyage.

Ensuite, il y a eu une longue interruption puisque les filles vivaient leur vie d'adulte avec jeunes enfants. Pendant cette période, Anne a continué de fréquenter Saint-Gervais. Pierre-Louis et Léo-Paul ont appris à skier avec Éliane. Hélène a préféré expérimenter d'autres stations (Les Carroz d'Arache me semble-t-il).

De mon côté, une fois remis de mes émotions de 1995, j'ai enchaîné des séjours avec les étudiants de l'IUT ou le service des sports de l'Université. J'ai découvert quelques stations de la Maurienne (Aussois et La Norma) et retrouvé par deux fois les pistes de Villeneuve la Salle. Je suis allé

une fois avec Alain à Orcières-Merlette pour une école d'hiver : cours le matin et ski l'après-midi. Ski sur les cailloux car la neige était rare, mais très bon souvenir.

En 2004, le STAPS (les sports de l'université) organise un séjour pour ses étudiants à Châtel, pas très loin d'Évian, quasiment à la frontière Suisse (où nous sommes allés skier une journée) Afin de compléter le car et chalet qui nous héberge, il propose des places aux enseignants qui sont dans la confiance. Alain s'inscrit et me propose de l'accompagner.

L'aller se fait de jour, dans la journée du samedi. A bientôt 60 ans, tout ça me rajeunit beaucoup car il y a bien longtemps que j'avais pris le car avec un troupeau de jeunes.

Nous avons passé une très bonne semaine sauf que mon Lainlain s'est fait une entorse du genou au milieu du séjour et n'a pas pu profiter de la fin. J'ai découvert la station d'Avoriaz car les pistes communiquaient avec celle de Châtel. Le voyage du retour s'est fait de nuit. Et là, j'ai réalisé que ce genre de fantaisie n'était plus de mon âge !

Je prends ma retraite en 2005 et l'idée de retourner à Saint-Gervais en dehors des vacances scolaires fait son chemin. Marie-Claude me suggère de contacter Michel Rouits afin que je ne skie pas seul. L'idée ne m'enchantait guère car nos relations étaient assez ténues, mais pourquoi pas. Ce qui fut fait en mars 2007. Plus de location mais le confort sommaire d'un modeste deux étoiles au pied des pistes, la Flèche d'Or. Beaucoup de plaisir lors de ces séjours. Michel est un bon skieur et un intarissable bavard. Le deuxième point présente des avantages et quelques inconvénients !

Après le divorce d'Hélène, toute la famille a retrouvé la station. Depuis, le confort de la Flèche d'Or s'est nettement amélioré, suite à de gros travaux lui valant le passage à trois étoiles.

Mais nous sortons là de l'aspect sportif pour rejoindre l'histoire familiale récente, abondamment relatée dans les « Albums de l'année ».

J'ai expérimenté le **ski nautique** au Lavandou en 1967 lors d'un séjour de vacances (voir « Les vacances et les amours »). La pratique du ski, la jeunesse et le sens de l'équilibre font que je m'en tire plutôt bien. J'arrive à sortir de l'eau, ce qui n'était pas le cas de tout le monde, et je glisse un bon moment, les fesses en arrière, comme tous les débutants, avant de tomber dans une grande gerbe d'eau et de laisser la place au suivant.

Beaucoup plus tard, peut-être dans les années 80, j'ai eu l'occasion d'en faire sur la Sarthe. Monsieur Lohest, le patron de Gaston, possédait un petit hors-bord et, dans des circonstances dont j'ai oublié les détails, je me suis retrouvé à l'eau avec un gilet de sauvetage sur le dos et les skis aux pieds. Le bateau démarre et je réussis du premier coup ma sortie de l'eau. Nous faisons ainsi 300 ou 400 mètres. Mais sur une rivière, il faut évidemment faire un virage à 180° pour repartir dans l'autre sens. C'est un peu acrobatique mais je m'en sors bien. Nous revoilà dans l'autre sens et j'ai la sensation que l'on va plus vite. En effet, le sillage du bateau se rétrécit de plus en plus mais je tiens bien en équilibre, sous l'œil rigolard de Gaston qui avait demandé à monsieur Lohest de mettre les gaz. Mais il faut faire un nouveau virage et là, malgré tous mes efforts pour tenir en équilibre, j'explose en vol.

J'en ai fait une dernière fois à Antibes avec le bateau des Rousseau. La sortie de l'eau s'est faite sans problème mais j'ai voulu soigner un peu mon style en me tenant bien droit comme le font les habitués. Je n'ai pas tenu bien longtemps ainsi mais j'ai recommencé. A la troisième chute, je me suis fait une légère élongation à la cuisse qui a mis fin à l'expérience.

Randonnées en montagne et escalade

Nous avons fait la connaissance des Merle à l'Aiguillon, pendant les vacances d'été.

Les filles grandissant, les Merle ont décidé d'aller en vacances à Sallanches. Ils connaissaient déjà ce village savoyard car ils y avaient fait un séjour en maison familiale quand leurs filles étaient toutes petites. Cette fois, ils trouvent une location chez les Mabboux, dans une ferme située sur la vieille route qui monte de Sallanches à Combloux. Ils négocient avec monsieur Mabboux l'installation de notre caravane dans un champ à 150 mètres de la ferme et nous invitent à les rejoindre.



Les premières photos que je retrouve datent de 1982. C'est probablement notre premier séjour, l'année de la passerelle de Bionnassay (photo page précédente).

Je ne rentrerai pas dans le détail de ces vacances riches en souvenirs et qui appartiennent à l'adolescence des filles.

Un mot cependant à propos du dernier séjour que nous avons fait à Sallanches en 1989. Anne n'était pas avec nous et les Gohier (des amis des filles) étaient à Chamonix (ou dans le coin). Ceux-ci avaient organisé une expédition avec guides pour une traversée de la Mer de glace. Hélène et moi sommes invités à les accompagner.

Rendez-vous au petit matin au téléphérique de l'Aiguille du midi. Nous avons loué la veille tout le matériel nécessaire. Arrivés à l'Aiguille du Midi, nous équipons nos chaussures de crampons et faisons deux cordées. La première difficulté est la descente sur une arrête de neige. La pente est relativement raide et le guide en tête descendait beaucoup trop vite à mon goût. La corde était toujours tendue entre mon prédécesseur et moi ! Une fois passée cette difficulté, la suite était simplement de la marche sur glacier, sans difficulté technique. Mais des paysages fantastiques !



Hélène est à gauche et je suis le troisième à partir de la droite

Après une longue marche toute la matinée arrive l'heure du pique-nique. Pas de chance, ma bouteille d'eau en plastique s'est cassée dans mon sac à dos. Chacun me prête un peu mais je n'ose pas abuser. Nous remontons ensuite vers la pointe Helbronner située à la frontière italienne. Nous croisons des skieurs qui font du ski d'été et utilisent un tire-fesses pour remonter alors que nous tirons la langue à 3400 m d'altitude. Pour le retour, nous devons utiliser des œufs qui relient directement la pointe Helbronner et l'Aiguille du Midi. Mais il faut faire la queue. Pour patienter, une des personnes du groupe offre des barres de céréales. J'en prends une. Et je commence à me sentir mal. La fatigue, l'altitude, l'effet déshydratant des céréales... Je transpire à grosses gouttes et je suis au bord du malaise vagal. Nous montons enfin dans les œufs. Et c'est encore pire car les œufs démarrent, puis s'arrêtent, puis redémarrent. Nous arrivons enfin à l'Aiguille du Midi mais il faut encore faire la queue dans un escalier où l'on respire mal. L'horreur ! Nous entamons enfin la descente vers Chamonix. Heureusement elle est rapide. Une fois en bas, plus aucun symptôme ! Seulement la sensation merveilleuse de revenir d'un autre monde et d'avoir passé une journée extraordinaire.

Beaucoup plus tard, au début des années 90, Jean-Pierre Busnel m'a initié à l'**escalade** dans les rochers (équipés) de Sillé-le-Guillaume. Une découverte à près de 50 ans. Il me prête le matériel et me donne les conseils techniques. J'ai le souvenir d'un mélange de plaisir et de peur, bien que l'on soit assuré et en pleine sécurité. C'est extrêmement grisant. Ma première impression forte, après avoir escaladé un rocher plus ou moins facilement, est la descente à la moulinette. Celui qui descend est plutôt passif puisque c'est le partenaire resté en haut qui laisse filer progressivement la corde. Ma seule mission est de poser les pieds sur la paroi quasi verticale et de garder mon corps à l'horizontale. Mais le plus dur, c'est de démarrer. Le corps est évidemment vertical, les pieds sur le bord de la paroi, le dos tourné vers le vide. Ensuite, il faut se pencher en arrière, sans plier les jambes, afin de mettre le corps à l'horizontale et la corde en tension. Il m'a été très difficile de faire confiance à Jean-Pierre et au matériel et j'ai fait un premier essai d'un côté où le vide ne faisait que deux ou trois mètres. Rassuré, je suis passé du côté de la paroi de 15 mètres pour une descente paradisiaque. Plus tard, j'ai été initié à la descente en rappel où l'on contrôle soi-même la vitesse. C'est pas mal non plus ! La montée, c'est dur, long, technique, laborieux, cérébral même, vraiment intéressant. Mais la descente, quel bonheur ! J'ai pratiqué au moins deux années consécutives, pendant quelques samedis, et ça s'est arrêté.

Equitation

Ma seule expérience équestre fut une promenade d'une heure dans le Périgord, avec les Jousse. La promenade au pas s'est terminée par 200 m au trot. Pas de sensations fortes. En descendant de cheval, je mouchais et j'avais les yeux qui piquaient : allergie ! Je ne suis jamais remonté.

Beaucoup plus tard, j'ai assisté aux cours d'équitation que Léa prenait à Urville. Un jour, son cheval s'est mis au galop sans raison dans le manège et elle a fait une chute spectaculaire. Sans mal, heureusement. J'ai constaté cependant que j'étais toujours allergique à l'odeur du cheval !

Le golf

Geo faisait du golf et en parlait avec enthousiasme. Bernard, le deuxième mari de Dany, y jouait également. En 1999, je me suis donc mis au golf à Sargé, près du Mans, parrainé par Bernard.

Après quelques séances de practice, j'ai obtenu ma carte verte et je suis allé régulièrement faire le parcours de 18 trous avec Bernard et Jacky, un de ses copains. J'ai beaucoup aimé la marche en campagne et la recherche des balles égarées dans le « rough » car ça me rappelait les parties de chasse. Mais je n'ai jamais brillé dans ce sport très technique. Un jour, je faisais un parcours avec un autre golfeur inconnu. Devant notre peu de réussite et pour faire la conversation, je lui dis : « le golf est vraiment un sport ingrat ». Il me répond sans rire sur un ton sec : « Non monsieur, c'est un jeu de con ». Le reste du parcours a été encore plus silencieux.

J'ai arrêté par manque de temps, de volonté et de plaisir alors que j'étais encore en activité, avec l'intention de m'y remettre quand je serais en retraite. Cette période heureuse étant arrivée, je suis allé au golf de Mulsanne, beaucoup plus proche de Fillé que celui de Sargé. J'ai effectué un mini stage de trois jours avec un moniteur pour réapprendre quelques gestes techniques. Et je ne suis pas allé plus loin pour deux raisons. La première est que le pourcentage de réussite lors de cette reprise était trop faible à mon goût. La seconde est que le parcours de Mulsanne, au milieu des sapins, était moins agréable que celui du plateau verdoyant de Sargé.

Sports mécaniques

Voir chapitre « Automobile ».

Sport cérébral

J'ai appris à jouer aux **dames** pendant mon enfance et, un peu plus tard, aux **échecs**. Je connais parfaitement le déplacement des pièces mais mon cerveau n'arrive pas à anticiper plus de deux coups.

J'ai toujours été beaucoup plus à l'aise avec les cartes. J'ai appris à jouer à la **manille** à l'âge où j'étais encore à l'école primaire. Au collège à Sablé, je m'initie à la **belote** et on joue à la récréation sur les trois marches qui donnent accès aux salles de classe. C'était le jeu préféré de mes parents, belotte simple, mais également belote tout-atout. Quand nous avons été mariés et que nous allions à Noyen le dimanche après-midi, nous faisons presque systématiquement plusieurs parties. Lors des dernières années de sa vie, Pépé jouait de moins en moins bien. Nous sommes passés à Noyen pendant les vacances de Noël 1994. A la fin de la partie, Pépé a dit de façon prémonitoire : « c'est la dernière fois que je joue ». Et il est mort quelques semaines après.

Comme il a déjà été écrit, j'apprends à jouer au **tarot** lors du week-end où nous sommes consignés au Prytanée pour cause de piqûres réglementaires. Après notre mariage, Marie-Claude apprend également. Nous jouons de façon occasionnelle, entre autres avec les Gérard. Nous pratiquons un peu plus régulièrement avec Dany et Bernard jusqu'au décès de ce dernier. On joue systématiquement avec les Merle à chaque fois que l'on se rencontre. La dernière fois, quand j'écris ces lignes, c'était en mai 2019, à Balaruc. J'aime bien le tarot mais je trouve que le hasard y joue quand même un rôle trop important au niveau du chien. En ce qui concerne le jeu de la carte, ma stratégie est totalement empirique car je n'ai jamais travaillé ce jeu en club ou dans les livres. Et seules les parties à quatre joueurs trouvent grâce à mes yeux. Lors de l'été 2019 qui se termine à peine, nous y avons beaucoup joué avec Anne et Samuel.

Mon histoire avec le **bridge** est beaucoup plus longue et complexe. Elle commence lors d'un de mes séjours au ski à Villeneuve-la-Salle, vers 1966-67. Lors d'une soirée, une table de bridge s'installe mais il n'y a que trois joueurs. On me demande si je veux bien faire le quatrième. Je réponds que je ne sais pas jouer et que je ne connais que la belote. Un des joueurs griffonne alors sur un papier quelques règles concernant les enchères et me voilà embarqué, un peu malgré moi. Je n'ai pas trop compris ce que je faisais mais personne ne m'a fait de reproches et nous avons passé une bonne soirée.

Quelques années après notre mariage, j'avais toujours dans un coin de la tête l'envie de m'y mettre sérieusement et j'ai acheté un livre d'initiation. Marie-Claude et moi avons travaillé les enchères et fait des parties à deux, avec des jeux découverts, ce qui limite beaucoup l'intérêt de la chose mais n'est pas inutile pour l'apprentissage. J'ai le souvenir que nous y avons joué dans la caravane sans pouvoir situer précisément l'année. Cependant, aucun couple ami ne pratiquait ce jeu et nous n'avons jamais pu jouer à quatre.

Et puis Geo s'y est mis et, comme pour le golf, il en parlait avec enthousiasme. Mais il a fallu attendre le début des années 90 pour que les événements se précipitent. Je suis nommé professeur à l'IUT où je fais la connaissance de Patrick Donnet, professeur agrégé de mathématiques. Lors d'une pause café, nous en venons à parler bridge. Il me dit qu'il joue dans un club du Mans et, bien qu'il soit modeste, je comprends que c'est un très bon joueur. Je me remets au travail dans les livres et, après un temps de maturation de quelques mois, il me propose de venir au club pour essayer. Le jour convenu, je me présente place d'Alger et je retrouve Patrick au Bridge Club de Mans. Mais les choses ne se passent pas comme je l'avais imaginé. Je ne joue pas avec lui, mais avec un ami de son partenaire habituel qui, comme moi, est totalement débutant. Il s'agit de Philippe Moreau qui deviendra plus tard mon médecin généraliste. Nous avons un quart d'heure pour faire connaissance et nous mettre d'accord sur notre système d'enchères. Philippe grogne un peu car, comme moi, il ne pensait pas jouer avec un inconnu. Pour notre baptême du bridge, nous voilà embarqués dans un tournoi de régularité tout ce qu'il y a de plus sérieux avec des donnes préparées qui tournent de table en table dans des étuis afin que toutes les paires jouent les mêmes donnes et que l'on puisse comparer les résultats des uns et des autres. Le hasard qui jouait un rôle majeur au tarot est réduit ici à sa plus simple expression. Que notre jeu soit bon ou mauvais, il s'agit simplement de faire mieux que ceux qui ont joué la même donne avec les mêmes cartes. Ce soir-là, nous n'avons pas spécialement brillé !

Ma première licence date de 1994. Nous progressons lentement car le bridge est quand même un jeu extrêmement exigeant (c'est ce qui en fait l'intérêt !). Au bout d'un an de pratique, nous maîtrisons à peu près le système d'enchères. Les premières années, nous participons uniquement aux tournois de régularité du club, tous les vendredis soir. Quand nous commençons à améliorer nos résultats, nous nous lançons dans des compétitions du Comité Anjou auquel nous appartenons. Notre meilleur résultat est une qualification en 1999 pour la finale nationale de match par quatre (dans les tournois du club, on joue par paire). Notre équipe de 4 est

constituée de 5 joueurs (ça permet de se reposer à tour de rôle) : Philippe et moi, Juillard et Houlières, débutants comme nous, et Élisabeth qui a un peu plus d'expérience mais qui est capable du meilleur comme du pire. Après une qualification au niveau du club, nous participons à la finale de Comité à Angers. Dans une ambiance impressionnante, 300 équipes sont réunies dans un gymnase rempli de tables de bridge. Dans notre série (la troisième), il y a 4 poules de 26 équipes. Seule la première équipe de chaque poule est qualifiée pour la finale de Ligue (Bretagne - Pays de Loire). Avec beaucoup de réussite, nous terminons miraculeusement en tête. Un mois plus tard, nous jouons la finale de Ligue à Rennes. Ambiance plus feutrée car seules les 16 équipes de 3^{ème} série qualifiées sont présentes. Notre équipe est théoriquement la plus faible d'après notre « indice de valeur ». Les deux premières équipes iront disputer la finale nationale. Après les 3 matchs du samedi, nous sommes en deuxième position, ce qui était totalement inespéré. Le dimanche, nous perdons les deux premiers matchs et redescendons à la troisième place. Le dernier match est décisif. Je ne le joue pas mais nous le gagnons et reprenons la deuxième place. Nous manifestons notre joie. Nous restons cependant modestes car nous jouons seulement en troisième division (sur 4) et nous avons eu un peu de réussite. Nous ne sommes pas encore les meilleurs bridgeurs de France, mais à notre modeste niveau, nous sommes très fiers de cette réussite totalement imprévisible. Nous avons ouvert le champagne chez Philippe en revenant de Rennes.

Voilà ce que j'ai écrit dans mon journal à propos de la finale nationale jouée les 19 et 20 juin.

Je passe le week-end à Neuilly pour jouer au bridge. Les locaux de la Fédération de Bridge sont situés dans l'avenue de Gaulle qui traverse Neuilly. Quand on regarde d'un côté, on voit l'Arc de Triomphe en haut de l'avenue de la Grande Armée, et de l'autre, l'Arche de la Défense. Pour ce qui est du bridge, nous avons terminé la compétition à la 15^{ème} place (sur 24 équipes). Pour une finale nationale, ça n'est pas mal.

J'ai joué pendant une dizaine d'années avec Philippe Moreau. Il était toujours en retard et ça m'agaçait terriblement. Les parties au club commençaient à 20h30 mais nous devions y être au plus tard à 20h15 pour prendre place à la table qui nous était attribuée et préparer les donnes. Philippe arrivait régulièrement à 20h35 ou 40, parfois quand le tournoi avait déjà débuté.

Je progressais régulièrement. Philippe était un peu à la traîne car il ne travaillait pas beaucoup et était assez étourdi. Le bridge n'est vraiment

intéressant que si l'on joue très sérieusement. Quand on réussit un contrat difficile, les poussées d'adrénaline provoquent des sensations très inhabituelles. Certes, ça n'est qu'un jeu, mais on observe parfois des réactions excessives. Les disputes entre partenaires sont fréquentes et j'aurais beaucoup trop à écrire pour raconter celles dont j'ai été témoin. Les pires étaient celles entre les conjoints qui jouaient ensemble.

En match par 4, les disputes ont lieu également entre les deux paires qui ont joué la même donne, une en Nord-Sud, l'autre en Est-Ouest. C'est à la suite de l'une d'elles que Philippe a décidé d'arrêter le bridge, l'autre paire ayant des mots peu flatteurs à son encontre.

En 2002, je me suis trouvé un autre partenaire, Jean-Pierre Boileau, qui était professeur à l'ENSIM, école d'ingénieur appartenant à l'université. Un vrai bonheur de jouer avec lui. Il était meilleur que moi (2^{ème} série) mais d'une gentillesse incroyable. Jamais un mot plus haut que l'autre. Il me pardonnait toutes mes erreurs, de plus en plus rares, heureusement. Les profanes intéressés iront voir sur Internet comment les joueurs sont classés. Compte tenu de mon niveau de jeu, la première série était un rêve inaccessible, mais la deuxième série était à ma portée. Lors de ma dernière saison avec Jean-Pierre, nous sommes allés faire une compétition à Saint-Malo. Sur une donne, j'ai fait une mauvaise entame sur un chelem demandé par nos adversaires et ils ont réalisé leur contrat alors que les autres paires l'avaient chuté. A cause de cette erreur (et des autres) mon classement en fin de saison était 7^{ème} joueur français de 3^{ème} série promotion. Il me manquait quelques points pour passer en 2^{ème} série. Sans la moindre modestie, je dirai quand même que j'étais meilleur que certains joueurs de deuxième série du club. Pour atteindre ce mini-graal, il aurait suffi que je fasse davantage de compétitions en dehors du club car, même en terminant dernier, on marque des points ! J'ai arrêté de jouer avec Jean-Pierre pour une raison que j'ai oubliée, mais sans rapport avec le bridge.

Quelques mots sur l'homme qu'était Jean-Pierre. Il avait une petite dizaine d'année de moins que moi. Il avait été marié mais n'avait pas eu d'enfant. Sa femme était sa partenaire de bridge jusqu'à leur divorce. Depuis, il vivait seul. Je pense qu'il était homosexuel mais je n'en ai pas la moindre preuve concrète. Nous ne jouions plus ensemble quand il est mort chez lui, d'une crise cardiaque, à moins de 60 ans.

Après mon départ en retraite et jusqu'à ce que j'arrête de jouer, ma partenaire a été Odile Jousse. Rien à voir avec les Jousse du tennis ou du Périgord. Odile est la sœur de Brigitte Busnel. Je la connaissais peu mais je

l'avais déjà croisée au club où elle jouait avec sa maman jusqu'au décès de cette dernière. Nous étions assis l'un en face de l'autre le jour du mariage de Bénédicte, la fille de Jean-Pierre et Brigitte Busnel, et je lui ai demandé si elle voulait bien jouer avec moi. Elle a d'abord refusé, prétextant que j'étais beaucoup trop fort pour elle. Mais je lui ai expliqué que ma seule ambition était de jouer au club, sans faire de compétition. Et elle a accepté.

Elle a donc été ma partenaire pendant une dizaine d'années, avec beaucoup de plaisir pour moi. Odile avait un niveau de jeu qui me convenait. Elle faisait un peu plus d'erreurs que moi mais je n'ai jamais été agressif à son égard. Parfois ironique et taquin, certes, mais jamais méchant. Les autres paires du club faisaient régulièrement remarquer à Odile que j'étais un partenaire (et un adversaire) agréable.

Fin 2015 ou 2016, Odile a subi une opération cardiaque importante avec une convalescence difficile. Nous avons repris le bridge au printemps suivant mais c'était dur pour elle comme pour moi. Je ne supportais plus de rester trois heures dans une salle surchauffée et ma concentration laissait à désirer lors des dernières donnes. D'un commun accord, nous avons décidé d'arrêter.

Depuis que je suis en retraite (peut-être même avant), je joue à l'ordinateur sur le site Funbridge. Maintenant, je pratique uniquement sur PC. Je m'impose, pour le plaisir, de faire 8 donnes par jour. Il existe également un classement Funbridge qui n'a rien à voir avec celui de la FFB. Les plus mauvais sont en série 11 et les meilleurs en série Élite (donc 12 séries en tout). Le classement est mis à jour deux fois par mois et je me situe au niveau des séries 5 et 6. Je suis déjà monté en série 3 et redescendu en série 7. Ce jeu me permet de travailler la mémoire, la réflexion et la concentration, ce qui ne peut pas faire de mal, et le classement incite à ne pas se relâcher.

Audiovisuel

Téléphone



Radio



Electrophone



Magnétophone



Chaîne



Photo



Télévision



Cinéma



Caméscope



Le téléphone

J'ai toujours connu le téléphone à la maison car mes parents en avaient besoin pour le commerce. Le numéro était le 4 à Noyen, c'est-à-dire qu'ils étaient la quatrième maison du village à avoir été équipée de ce moyen de communication.

L'appareil ressemblait un peu au modèle ci-contre trouvé sur Internet.

On faisait trois ou quatre tours de manivelle pour être mis en communication avec l'opératrice du bureau de poste de Noyen : « Allo, mademoiselle, je voudrais le 59 à Sablé ». Et on attendait que l'opératrice de Noyen appelle celle du bureau de Sablé qui appelait elle-même le 59 et nous mettait en communication en branchant les fiches dans les tableaux comme on le voit faire dans les vieux films de cette époque.



Ça ne marchait pas toujours très bien. Fernand Reynaud, humoriste des années 60, avait même écrit un sketch, « le 22 à Asnières », montrant en même temps les progrès et les retards de ce merveilleux appareil. Pour ceux qui ne le connaissent pas, en voici un bref résumé. Fernand Reynaud essaie d'appeler, de Paris, le 22 à Asnières, en banlieue. Après un grand nombre de tentatives infructueuses, il demande à l'opératrice de lui passer New-York, ce qui se fait en quelques secondes (le progrès). Le sketch se termine par le dialogue suivant :

- *L'opératrice* : « Vous avez New York, parlez ».

- *Fernand Reynaud* : « Allo, New York ? Passez-moi le 22 à Asnières ».

La France a été longtemps en retard dans ce domaine et, au début des années 70, il fallait attendre plusieurs mois pour obtenir une ligne. Quand on avait enfin le téléphone, ça ne devait pas toujours très bien fonctionner car une blague de l'époque disait : « Un million de Français attendent le téléphone ; ceux qui l'ont attendent la tonalité ».

Il n'y avait pas encore de cabine publique (sauf au bureau de poste) et le téléphone de la maison de Noyen était également une prestation

payante pour les clients ou autres usagers. Par exemple, les paysans venaient appeler l'inséminateur quand une de leurs vaches était en chaleur. Pour savoir ce qu'il fallait faire payer, on commençait par dire qu'on voulait tel numéro avec ID (j'ai longtemps cru que c'était « avec idées », mais le I voulait dire Indemnité, quant au D, j'ai oublié ou je n'ai jamais su). Quand la communication était terminée, on rappelait l'opératrice pour savoir ce qu'il fallait faire payer.

Quelques années plus tard, le vieil appareil en bois fut remplacé par un appareil noir en bakélite. La manivelle a laissé la place à une manette à laquelle on faisait faire un quart de tour pour appeler l'opératrice.



Le téléphone automatique n'est arrivé à Noyen que vers la fin des années 60 car le premier appareil que l'on a eu à la maison neuve était encore à manette.

Ensuite, sont arrivés les appareils avec la roue percée de trous que l'on faisait tourner pour chaque chiffre du numéro.



Notre appareil devait ressembler à peu près à celui-là.

C'est seulement beaucoup plus tard, quand nous étions mariés et installés au Mans, que nous avons eu des appareils avec claviers comme celui-là. Le remplacement de la bakélite par du plastique a permis de fabriquer des appareils de couleur.



Accessoire lié au téléphone et ancêtre très limité d'Internet, le minitel (que nous avons eu quand nous habitions rue Kléber).

Je viens d'apprendre grâce à Internet que Minitel était l'acronyme de « Médium interactif par numérisation d'information téléphonique ».

Il y eut de nombreux modèles de Minitel et le nôtre devait être celui-là.



Son utilité essentielle était de remplacer l'annuaire papier mais il a eu bien d'autres usages, entre autres le Minitel rose (messagerie « coquine ») qui a fait la fortune de Xavier Niel, PDG (en 2014) de l'opérateur de téléphonie mobile Free.

Il nous a permis d'apprendre qu'Hélène était reçue à l'agrégation de mathématiques. C'était en 1996, l'année où Cristina (mon amie roumaine) et Marius sont venus en France. Ce jour-là, j'étais parti avec eux visiter les châteaux de Chambord et Chenonceau. Hélène nous accompagnait et Marie-Claude était restée au Mans. Les résultats devaient être publiés sur le Minitel dans la journée mais l'heure n'était pas précisée. Marie-Claude consultait donc fréquemment le Minitel et Hélène appelait régulièrement depuis des cabines publiques. Nous étions à Chambord quand la bonne nouvelle est arrivée.

Ce système a fonctionné en France de 1980 à 2012 mais il n'était quasiment plus utilisé au 21^{ème} siècle. Il a malheureusement freiné le développement d'Internet en France.

Nous nous sommes mis au téléphone portable après la mort de Pépé (en 1995), de façon à pouvoir communiquer facilement avec Mémé pendant les vacances et nos voyages. Avant, il fallait téléphoner depuis une cabine publique, ce qui n'était pas toujours facile. Maintenant, elles sont en voie de disparition.

Nous avons donc acheté un Nokia qui est toujours dans un tiroir de mon bureau. Cette entreprise danoise avait le quasi monopole des téléphones portables dans les années 90.

Après la mise en service de l'appareil, j'ai vainement essayé de tirer sur l'antenne que l'on aperçoit en haut à droite, pensant que c'était une antenne télescopique, comme sur les modèles plus anciens.



Quand j'écris ces lignes, en 2004, les portables peuvent prendre des photos, les envoyer, et certains modèles permettent même d'accéder à Internet.

Je les reprends en 2014, en pleine ère du smartphone. On assiste à une convergence de fonctions entre les ordinateurs, les téléphones et les tablettes qui sont apparues il y a quelques années !

J'effectue une relecture en 2019, avant impression. La convergence prévue s'est réalisée. Les téléphones d'aujourd'hui sont de petits ordinateurs ambulants et des appareils photos et vidéo de bonne qualité. Des « applis » innombrables permettent de faire beaucoup de choses dont j'ignore presque tout : Facebook, Twitter, Instagram, Snapchat, WatsApp, Skype, Messenger...

A ce rythme là, l'avenir est quasiment imprévisible.

Un dernier retour en arrière pour clore ce chapitre. On m'a raconté qu'une de mes arrière-grands-mères maternelles, une bretonne pur jus qui avait vu l'apparition du téléphone au début du 20^{ème} siècle, n'a jamais voulu croire, ou comprendre, que la personne que l'on entendait dans l'appareil était effectivement en train de parler au même moment, quelque part ailleurs.

La radio

J'ai toujours vu une radio dans la maison de Noyen. Posée sur une étagère dans la cuisine, elle était bien sûr à lampes. Je ne rentrerai pas ici dans les détails techniques.

Mon père racontait également qu'il avait fabriqué avant la guerre un poste à galène.

Pour les amateurs de science, je précise seulement que la galène est un sel de plomb ayant les propriétés d'un semi-conducteur. Il permettait de « redresser » le signal radio comme l'ont fait ensuite les diodes à lampe, puis au silicium.

En voilà la preuve sur une photo de mon père lisant le journal à côté de son poste à Issy-les-Moulineaux.



Trois gammes d'onde étaient utilisées : les grandes ondes, les ondes moyennes et les ondes courtes. Une petite explication technique d'abord. Les ondes radio se propagent naturellement en ligne droite, mais, pour certaines longueurs d'onde, elles se réfléchissent sur les hautes couches de l'atmosphère qui sont ionisées par le rayonnement solaire et les rayons cosmiques. Pour les grandes ondes, ces réflexions sont limitées et la portée des émetteurs ne dépasse pas un millier de kilomètres. Mais les ondes courtes peuvent faire le tour de la terre, ce qui nous permettait d'écouter les radios du bout du monde. La qualité de réception était évidemment très mauvaise et l'accord sur la bonne fréquence extrêmement difficile. Mais au milieu des crachouillis et des sifflements, on parvenait parfois à entendre des voix s'exprimant dans des langues complètement inconnues (c'est-à-dire autres que le français !). C'était magique.

Je n'ai pas de souvenirs très précis des émissions que nous écoutions dans mon enfance mais plusieurs noms ou titres me reviennent à l'esprit. Zappy Max (animateur), Jeanne Sourza et Raymond Souplex (connus pour leur émission « Sur le banc »), « Quitte ou double » (une émission de jeu pour crânes d'œuf), Sacha Guitry (auteur et acteur de théâtre bien connu). En absence de l'image, beaucoup de pièces ont fait l'objet d'un

enregistrement radiophonique. Mon oreille enfantine avait d'ailleurs mal décodé les paroles du speaker qui annonçait une pièce « avec Sacha Guitry » et que je comprenais « avec sa chaguiterie ». Le jeune Pierre Bellemare débutait avec une émission faisant appel à la générosité publique et intitulée « Vous êtes formidable ». C'était aussi l'époque des feuilletons radiophoniques comme la célèbre « Famille Duraton » et, plus tard, « Signé Furax » avec Pierre Dac, Francis Blanche, et quelques autres déjantés. Adolescent, j'ai beaucoup apprécié et imité l'humour et les jeux de mots de Maurice Biraud qui sévissait sur Europe n°1, la radio des jeunes.

Le poste à transistors est apparu dans les années 50, et s'est généralisé au début des années 60. Plus besoin de brancher sur le secteur (110 V à l'époque) puisque deux piles plates suffisaient à fournir les 9 V nécessaires au fonctionnement de l'appareil. Mais pas encore de transformateur redresseur pour recharger les batteries qui, à l'époque, n'étaient utilisées que dans les automobiles.

J'avais peut-être une quinzaine d'années quand j'ai eu mon premier « Transistor ». J'écoutais beaucoup Europe n°1 qui diffusait des musiques pour jeunes et dont les « informations » étaient adaptées à ce même public. Quand j'étais étudiant à Caen, j'écoutais en permanence la radio quand je travaillais dans ma chambre, sans que cela nuise à ma concentration et mon efficacité. Quand nous avons vendu la maison du Mans (en 2003), je me suis enfin décidé à jeter cette antiquité qui ne marchait plus depuis longtemps mais dont je n'avais jamais réussi à me séparer.

Dans les années 1970, le phénomène des « radios libres » se répand. Les émetteurs sont situés sur des bateaux ancrés dans les eaux internationales. Ceci permet d'augmenter le nombre de stations disponibles en grandes ondes (mais je ne me souviens pas en avoir écouté une seule). Ensuite apparaissent des « radios pirates » qui émettent en modulation de fréquence à partir de lieux clandestins situés sur le territoire français et qui vont à l'encontre du monopole d'état.

Il faut attendre 1982 pour voir l'autorisation des radios FM et la création de la Haute Autorité de la Communication Audiovisuelle (ancêtre du CSA) chargée de mettre de l'ordre dans la prolifération des fréquences (voir l'article Radio libre en France de Wikipédia).

Par la suite, les radios ont incorporé les lecteurs de cassettes audio, puis, plus tard, les lecteurs de CD.

En 2014, les appareils possèdent une prise USB pour lire de la musique numérique. On peut aussi écouter la radio avec un ordinateur, ce que je fais régulièrement quand je suis chez mes filles et que je pianote à l'ordi.

Depuis 2018, la diffusion en modulation de fréquence cohabite avec la radio numérique terrestre (DAB+ en anglais). Voilà une partie de ce que l'on peut lire sur le site du CSA.

A l'instar de la TNT, votre équipement de réception doit être compatible. En effet, si les postes de radio compatibles DAB+ peuvent capter le signal FM, l'inverse n'est pas vrai. Il est donc nécessaire de s'équiper en conséquence pour recevoir la radio numérique. Il existe des gammes très larges de récepteurs DAB+ à des coûts très variés, à partir de quelques dizaines d'euros. A partir de la fin 2019, l'ensemble des récepteurs de radio vendus en France, sauf les autoradios, intégreront le DAB+. A partir de la mi-2020, tous les autoradios des voitures neuves vendues en France intégreront également le DAB+. Bien évidemment la réception de la radio DAB+ restera, comme pour la bande FM, totalement gratuite.

Je n'ai pas encore d'appareil DAB+.

L'électrophone

Je devais avoir une douzaine d'années quand les parents nous ont offert (à ma sœur et moi) un électrophone pour Noël. Il s'agissait d'une boîte rouge avec le haut-parleur dans le couvercle.

Dans le chapitre consacré à la musique, j'ai déjà parlé des disques reçus en cadeau avec cet appareil. Beaucoup d'autres ont suivi que j'ai aimés passionnément, en particulier l'ouverture de Tannhäuser de Wagner. Ce morceau était lié à mon amour pour Françoise (voir « Les vacances et les amours ») et, aujourd'hui encore, je ne peux l'écouter sans ressentir un pincement au cœur.

La vedette (américaine) de ces années-là était Paul Anka. Son tube « Diana » date de 1957 et a été repris par Eddy Mitchell en 1962. Ensuite est arrivée l'époque des Yéyé qui chantaient du rock avec des paroles françaises (Johnny, Sylvie et les autres). Mais je n'ai pas acheté beaucoup de disques car ils passaient en boucle à la radio.

Quelques années après ce premier appareil, la stéréophonie est arrivée et mes parents ont acheté un nouvel électrophone, orange cette fois, mais toujours avec les deux haut-parleurs dans les deux demi-couvercles.

Le modèle ci-dessous n'a pas la bonne couleur mais donne une idée du look de l'appareil en question.



Je l'ai gardé fort longtemps, jusqu'à ce que j'achète une chaîne digne de ce nom, bien après la naissance des filles.

Le magnétophone

Mes parents m'ont offert mon premier magnétophone quand j'avais 19 ans (mes premières bandes sont datées de 1963). Il s'agit d'un appareil Philips portatif avec piles mais aussi alimentation secteur.



La bande avance à 4,75 centimètres par seconde, c'est-à-dire beaucoup moins vite que celle des magnétophones professionnels qui existaient déjà depuis longtemps.

J'ai gardé le magnétophone à bande quand j'ai constaté qu'il marchait encore, après 25 ans passés dans le grenier. Ce qui explique la présence des photos. Il faudrait que je puisse numériser ces bandes qui, de mémoire, contiennent des enregistrements des voix familiales. On y trouverait aussi la fanfare noyennaise le jour du 14 juillet, des enregistrements de Robert à l'accordéon et de moi à la guitare (et sans doute d'autres choses que j'ai oubliées).

Le magnétophone à cassette a remplacé cette antiquité dans les années 70. Nous avons énormément utilisé cet appareil pour enregistrer les disques familiaux afin de pouvoir les écouter dans la voiture. Les autoradios de ces années-là étaient en effet équipés d'un lecteur de cassette. Tous les voyages de cette époque ont été bercés par l'écoute des disques pour enfants (ou adolescents, voire adultes) que nous avons achetés pour les filles : Anne Sylvestre, Marie-Paule Belle...

Après une miniaturisation sous forme de walkman au début des années 80, le magnétophone a disparu à la fin du 20^{ème} siècle avec l'apparition du CD gravable, puis de la musique numérique.

En 2014, les téléphones et les appareils photos permettent de faire des enregistrements sonores numériques.

Les chaînes

La radio, l'électrophone et le magnétophone ont été rassemblés dans une chaîne stéréo haute fidélité (HiFi).

Nous avons acheté une chaîne JVC probablement au début des années 80. Elle était constituée de plusieurs éléments indépendants mais empilés : un ampli, un tuner, une platine disque, un magnétophone double à cassettes, et des baffles. Les baffles étaient très encombrants avec leurs 70 cm de hauteur et 30 cm x 30 cm dans les autres dimensions. Le double lecteur de cassettes était très commode pour faire des copies. Marie-Claude s'en est beaucoup servi pour illustrer son enseignement ou sonoriser ses retraites de profession de foi (mais c'est moi qui faisais les copies).

Un autre usage qui mêle les diapos et le son était le diaporama des kermesses de Saint-Pavin. La kermesse avait évidemment lieu en juin. Pendant deux ou trois ans, Jean-Michel s'est occupé de la sono le jour de la fête pendant que je faisais des diapositives des danses des élèves. En février, on organisait un diaporama sonorisé à la salle Kléber, à côté de chez nous. La sonorisation automatique d'un diaporama était possible mais complexe. De plus ça obligeait à minuter le temps de projection de chaque diapo et on ne pouvait pas tenir compte des réactions du jeune public. Nous avons préféré une solution beaucoup plus souple, permise justement par le double lecteur de cassettes. Je faisais passer les diapos à un rythme variable, en fonction des rires ou des manifestations des enfants. Quand on passait d'une danse à une autre, Jean-Michel lançait la deuxième cassette, enlevait la première et la remplaçait par la suivante, et ainsi de suite jusqu'à la fin. C'était un peu acrobatique, mais, avec quelques répétitions préliminaires à la maison, ça s'est toujours très bien passé.

Le côté encombrant de la chaîne est vite apparu comme un handicap pour les personnes disposant d'un espace exigu et tous ces appareils ont été concentrés dans des engins beaucoup plus petits appelés minichaînes puis microchaînes.

La photo

Pépé a toujours fait de la photo, sur des plaques de verre quand il était jeune, sur papier en noir et blanc quand j'étais petit. Le premier appareil dont je me souviens est un Foca ramené d'Allemagne par Geo lors de son service militaire. Il était destiné à mon père mais je m'en suis servi quand j'étais adolescent et je l'ai gardé. Il est toujours dans mes cartons et j'ai donc pu le photographier. Il est en première page de ce chapitre

Appareil 24/36 (format de la pellicule en millimètres), il permettait de faire des photos papier et des diapositives. Très moderne pour l'époque, il possédait une cellule photoélectrique et, à l'aide d'une molette, il permettait de combiner diaphragme et temps d'exposition pour tenir compte de la lumière ambiante. Selon la scène photographiée, on pouvait choisir le diaphragme bien ouvert en cas de faible lumière ou un temps d'exposition bref pour les personnages en mouvement. Pas de zoom mais un objectif fixe classique (un 40 mm). Le réglage de la distance se faisait « à l'œil » mais le 40 mm procurait une bonne tolérance dans ce domaine grâce à sa profondeur de champ confortable.

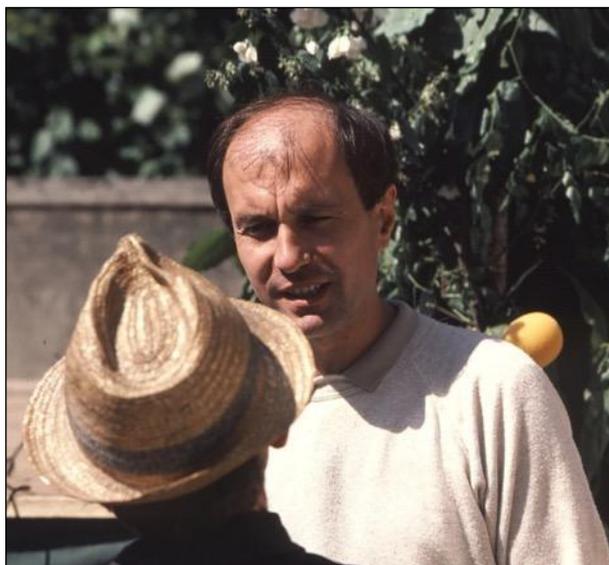
Je ne me suis jamais résolu à me séparer de cet appareil avec lequel j'ai fait de très nombreuses photos ou diapos. J'ai vérifié récemment que la cellule photo-électrique était encore en état de marche et je suis à peu près sûr que l'on peut encore s'en servir. Le plus dur sera d'acheter des pellicules et de les faire développer.

Je suis passé ensuite au reflex Olympus, acheté quand les filles étaient petites. Il était équipé en standard d'un objectif de 50 mm de focale et j'avais acheté en plus un zoom téléobjectif 80-210 qui permettait de faire des gros plans à distance avec une profondeur de champ réduite, c'est-à-dire des visages nets et un arrière plan flou du plus bel effet.



Je me suis équipé plus tard d'un zoom 28-70 (ci-dessus), très commode car il couvrait la zone de grand-angle à petit téléobjectif.

Les photos ci-dessous montrent l'effet évoqué précédemment. Elles ont été prises lors de la kermesse de Saint Pavin en 1981. Jean-Michel a pris la première et il figure sur seconde.



J'ai fait beaucoup de photos papier avec cet appareil car c'était quand même plus facile à visionner que les diapos. Une grande boîte en plastique rangée dans le grenier contient ces pochettes en attente de classement, de rangement et, éventuellement, de scan pour en faciliter la diffusion.

Dans les années 90, la photo numérique a fait timidement son apparition. Les premiers appareils commercialisés possédaient une définition de 100 000 pixels. Par conséquent, les images étaient de mauvaise qualité. Le premier appareil que j'ai utilisé était un Olympus de 300 000 pixels acheté pour le département Mesures Physiques et que j'ai emprunté fréquemment pour mes besoins personnels. Il possédait un zoom 3x et, comme tous les appareils d'aujourd'hui, la mise au point automatique. Le prix restait encore prohibitif pour un particulier puisque j'ai gardé en mémoire la somme de 6000 F, c'est-à-dire presque 1000 €. Beaucoup plus encombrant que les appareils actuels (2008 quand j'écris ces lignes), il tenait quand même dans la poche. Les piles avaient une durée de vie limitée et les piles rechargeables d'un prix raisonnable n'ont fait leur apparition qu'à la fin des années 90. Le marché s'est élargi assez lentement car, tous les ans, les constructeurs sortaient un appareil avec une meilleure définition mais en restant toujours autour du même prix. La véritable démocratisation du numérique s'est effectuée au début du 21^{ème} siècle. En 2008, on peut trouver des appareils de qualité avec des capteurs de 8 à 10 Mégapixels pour 100 à 150 €.

Après avoir abandonné la direction du département MP, je me suis senti obligé de m'acheter un appareil personnel. J'ai choisi le même Olympus que celui de l'IUT. Il commençait à être démodé mais était nettement moins cher que les appareils plus récents.

Arrivé à la retraite, je me suis équipé d'un appareil plus moderne et plus petit, un Fuji. Ses dimensions modestes (9cm x 6cm x 3cm) n'ont rien à envier aux appareils actuels. Avec un capteur de 5,2 Méga pixels et son zoom optique 3 x il n'était pas ridicule, même si l'écran situé sur la face arrière restait de dimension réduite (35 mm x 25 mm).

Je l'ai acheté à Carrefour en août 2005 afin de l'avoir pour notre voyage en Andalousie, au moment de mon départ en retraite. Comme il est rapporté dans mon journal de cette époque, l'objectif rétractable s'est bloqué à Valencia. Heureusement, Marie-Claude avait emporté son argentique. Mais celui-ci est tombé en panne à Grenade. On a donc acheté des jetables pour garder quelques souvenirs de la fin de notre voyage. De retour au Mans, j'ai fait jouer la garantie et on m'a donné un appareil tout

neuf qui a bien marché jusqu'en 2007, après notre deuxième voyage en Andalousie, avec les Merle.

A ce moment-là, Marie-Claude en avait hérité car le Père Noël de 2006 m'avait apporté un Canon Power Shot A710, capteur de 7,1 méga pixels, zoom 6 fois, vidéo incorporée, différents modes d'automatisme permettant de donner la priorité à l'ouverture ou à la vitesse, ou encore de choisir soi-même tous les réglages. Mais il faut reconnaître que le mode « auto » est celui que j'utilise de façon quasi permanente.

Je l'ai remplacé par un Panasonic Lumix avec objectif Leica. Son zoom 20 fois est fort utile pour photographier, entre autres, les chevreuils qui broutent de temps en temps dans le champ d'à côté ou, plus rarement, s'aventurent sur notre terrain.



Depuis deux ou trois ans, j'utilise de plus en plus le téléphone qui sort rapidement de ma poche en cas de besoin.

J'ai toujours aimé faire des photos et, si possible, de « belles » photos. Mais là, on sort du rationnel et de l'objectif. Une partie de la magie d'une photo tient, à mon avis, à son cadrage. Je m'en doutais depuis longtemps mais l'avènement du numérique a confirmé cette impression. A partir d'une même photo, on peut en effet, simplement en changeant le cadrage, obtenir des images qui dégagent des sensations très différentes. Un premier plan qui disparaît, un ciel chargé que l'on conserve ou que l'on réduit, un personnage en plus ou en moins, et la photo n'est plus la même.

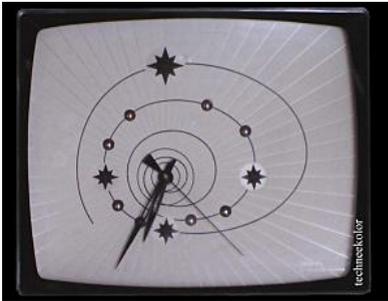
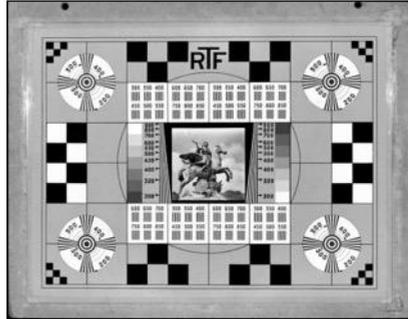
A l'IUT, je faisais un enseignement d'optique géométrique dans lequel je consacrais quelques minutes à l'appareil photo. L'aspect technique était vite expédié car il s'agit, dans le principe, d'une simple lentille convergente. Mais je prenais un peu de temps pour développer l'aspect esthétique, en faisant avec le pouce et l'index des deux mains un rectangle précisant que le cadrage était primordial.

La télévision

Cet appareil magique a vu le jour après la guerre. Il a dû faire son apparition dans les foyers au début des années 50 mais mon père est resté longtemps réfractaire à la petite lucarne, malgré les demandes de ma mère. Et puis un jour, fidèle à son image, il lui a fait la surprise. Un installateur du Mans est venu à la maison neuve, rue Leporché, il a accroché les « râteaux » à la cheminée et il a installé le poste noir et blanc dans la salle.

Une seule chaîne à l'époque (la RTF, Radio Télévision Française) et les émissions en soirée seulement. Quand on allumait la télé dans la journée, on voyait la mire qui permettait aux installateurs de faire les réglages.

Les émissions commençaient en fin d'après-midi et la speakerine, Catherine Langeay ou Jacqueline Huet, annonçait le programme de la soirée.



Pour meubler les temps morts, une horloge à la forme bizarre (photo ci-contre). L'axe des aiguilles n'étant pas au centre de l'image, on avait l'impression que l'aiguille des secondes accélérât en passant à droite de l'écran pour ralentir à gauche.

Une des émissions phare de l'époque était « Cinq colonnes à la une », réalisée par Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, magazine de reportages qui nous permettait de voyager et de suivre les événements du monde entier. Une autre était « Les cinq dernières minutes » avec Raymond Souplex (déjà cité). Il s'agissait d'un téléfilm relatant une enquête policière où le spectateur était invité à participer à la recherche du coupable. L'émission se terminait invariablement, cinq minutes avant la fin (d'où le titre), par une réflexion du commissaire Bourel : « Bon sang, mais c'est bien sûr ». Ensuite, il s'adressait aux téléspectateurs en regardant la caméra pour leur expliquer quels étaient les indices (avec flash-back à l'appui) qui l'avaient mis sur la piste de la solution de l'énigme.

Les émissions sportives étaient très appréciées par les hommes de la maison et j'ai découvert ainsi le rugby que mon père avait pratiqué, en plus du foot, dans sa jeunesse. Le Tournoi des 5 Nations commenté par Roger Couderc était un moment fort de l'année et nous n'aurions raté les matches sous aucun prétexte. C'était d'autant plus intéressant qu'à cette époque, nous avons commencé à battre les Anglais qui, jusqu'alors, nous flanquaient régulièrement la pâtée. A propos du fair-play, les Anglais disaient que le rugby était un sport de voyous pratiqué par des gentlemen. Mais mon père ajoutait : « les Anglais sont toujours fair-play, sauf quand ils perdent ». C'était l'époque d'Albaladejo, des frères Boniface, et un peu plus tard des frères Spanghero.

En un demi-siècle, les téléviseurs ont considérablement évolué. Les premiers étaient extrêmement encombrants car le tube cathodique qui produisait l'image était aussi profond que large. Avec le temps, l'écran s'est agrandi et les coins sont devenus de plus en plus carrés. Le modèle ci-contre est proche de celui qu'Hélène possédait à Urville.



Les écrans plats sont apparus en 1995 mais ils étaient très chers, comme c'est le cas pour toute nouveauté. Quand nous nous sommes installés à Fillé, en 2001, nous avons encore la grosse télé de la rue Kléber. En 2003, nous avons fait l'acquisition d'une télé à écran plat 16/9 « HD ready », c'est-à-dire prête pour la haute définition, en attendant qu'il existe des émissions diffusées dans ce format.

Quand j'écris ces lignes en 2004, la TNT (Télévision Numérique Terrestre) ne devrait pas tarder à faire son apparition, de même que la télévision par Internet.

Quand je complète ce texte en 2008, la TNT est arrivée et la disparition de la télévision analogique est programmée pour 2011.

Je reprends une nouvelle fois ce texte en 2014 et la télévision analogique a effectivement disparu. En début d'année nous avons acheté un décodeur qui nous permet enfin de profiter de la haute définition.

Et je termine en 2019. La fibre optique est arrivée à Fillé et nous avons été raccordés l'an dernier. Tout passe maintenant par la live box : téléphone, ordinateur et télévision. C'était déjà possible avec l'ADSL qui nous amenait le téléphone et la connexion Internet mais nous étions en bout de ligne et le débit n'était pas suffisant pour la télévision.

Le cinéma

Quelques mots sur les formats pour fixer les idées. Les films de cinéma étaient tournés en 35 mm (largeur de la pellicule, y compris les deux rangées de perforations pour l'entraîner). Pour une diffusion dans des petites salles ou même chez des particuliers, des copies étaient réalisées en 16 mm. Ce format était aussi utilisé pour les courts-métrages. Pour les amateurs, le format 8 mm a été suivi du Super 8 qui possédait une seule rangée de perforations et donc une image un peu plus grande que le 8 mm.

Mon oncle (tonton Jean) possédait une caméra 8 mm mécanique, c'est-à-dire que l'entraînement de la pellicule était assuré par un ressort qu'il fallait « remonter » régulièrement, comme on « remontait » les réveils mécaniques de l'époque.

J'ai acheté une caméra Super 8 Bauer (très probablement le modèle ci-dessous) en 1970, après la naissance de Anne.



Les caméras professionnelles tournaient à 24 images par secondes. En Super 8, on filmait à 18 images par seconde. En installant la caméra sur un pied, on pouvait également filmer image par image, ce qui permettait d'avoir une projection en accéléré. La manette située au-dessus de l'objectif actionne le zoom 5x. La caméra était électrique et alimentée par 4 piles de 1,5 Volts situées dans le manche. Les films étaient muets, même si certains modèles sophistiqués permettaient de faire une prise de son annexe.

Les bobines que l'on installait dans l'appareil permettaient de filmer pendant trois minutes. Il fallait donc être très économe et il était recommandé de faire des séquences de 10 secondes maximum. En filmant, je comptais donc mentalement : 1, 2, 3... et je m'arrêtais souvent avant 10.

Les possibilités de montage étaient évidemment limitées, car manuelles. Rien à voir avec les logiciels de montage vidéo actuels (2014). Mais j'avais quand même le matériel pour le faire puisqu'il se limitait à une colleuse. Je n'ai jamais fait de véritables montages mais simplement de la suppression de séquences loupées ou sans intérêt, et de la mise bout à bout de plusieurs bobines correspondant à un même sujet. En réunissant quatre films, on obtenait une bobine de 12 minutes. Lors de la projection, c'était moins fastidieux que de changer de bobine toutes les 3 minutes.

Le projecteur est toujours en état de marche, bien rangé dans le meuble de mon bureau. Il dispose de deux vitesses de projection : 18 images par seconde pour les projections normales, et 9 images par seconde quand on veut voir le film au ralenti, mais évidemment avec des images saccadées.



J'ai fait de nombreux films entre 1970 et 1980, année où la caméra est tombée en panne. Toute la petite enfance des filles est donc là.

Il y a quelques années, Anne a eu l'idée de nous offrir pour Noël une numérisation de nos films Super 8. Elle a fait appel à une entreprise de Dijon dont le travail était loin d'être parfait. Mais David (le second compagnon de Jean-Michel) a récupéré les fichiers et nous disposons maintenant de trois DVD contenant toutes les images filmées pendant cette décennie. Il a même ajouté une piste sonore reproduisant le bruit de l'appareil de projection. Mais rien ne remplace le cliquetis très particulier de la pellicule, pendant la projection, surtout en début et en fin de bobine.

Je n'ai pas fait réparer la caméra et je n'en ai pas acheté d'autre, considérant que la photo suffisait pour accumuler les souvenirs.

J'ai adoré filmer en Super 8 car il fallait réfléchir avant d'appuyer sur le bouton. Pas question d'enregistrer bêtement en continu comme on le

fait maintenant avec les formats numériques car les bobines étaient courtes et la pellicule était chère. Il fallait donc prévoir le déroulement de la séquence, anticiper les zooms et les travellings (qu'il fallait faire très lentement sous peine d'avoir une image sautillante), se souvenir de la séquence précédente pour assurer une forme de continuité. Sans qu'il y ait un scénario prédéterminé, le résultat final devait avoir du sens. Bref, il fallait faire un peu phosphorer ses neurones, ce qui a toujours été pour moi une source de plaisir.

Le caméscope

Les caméras vidéo non professionnelles sont arrivées sur le marché à partir de 1985. Au départ, elles étaient assez encombrantes. L'enregistrement analogique se faisait sur des grosses cassettes VHS que l'on pouvait lire directement dans un magnétoscope. La cassette VHS a été remplacée par une cassette plus petite que l'on insérait dans un boîtier VHS spécial afin de la lire dans un magnétoscope VHS. Je n'ai jamais utilisé ces systèmes qui restaient encombrants et peu commode à l'emploi.

Et puis la cassette est devenue encore plus petite pour rendre les caméscopes plus faciles à utiliser mais chaque fabricant a inventé son propre format : VHS-C, vidéo 8, Hi8... Dans ce cas, le caméscope était utilisé également comme magnétoscope en le reliant au téléviseur.

Je me suis décidé à acheter un caméscope Sony qui filmait en format Hi8. Je ne suis pas absolument certain que le modèle ci-contre soit le mien, mais on n'en est pas loin.



Ma première cassette date de décembre 1995. J'ai donc probablement filmé les premières années de mes petits-enfants (sauf Samuel). Impossible d'en dire plus car j'ai seulement marqué les dates sur les 8 cassettes qui couvrent la période décembre 1995 – juillet 2001.

Voilà une de mes cassettes.



L'inconvénient de ce système est que l'on ne pouvait plus visionner les films quand le caméscope tombait en panne, ce qui m'est arrivé en 2001. Les 8h30 d'images enregistrées ne sont plus visibles, à moins de les faire numériser.

Je n'ai jamais vraiment aimé filmer avec un caméscope alors que j'avais pris beaucoup de plaisir à faire du Super 8. La prise de son était une contrainte forte pour déterminer le début et la fin d'un plan. En effet, quand on filme des personnages qui parlent, il est stupide de couper la séquence au milieu d'une phrase d'un des « acteurs » alors que ça ne pose aucun problème en muet. L'avantage de pouvoir faire des plans très longs se transforme rapidement en inconvénient quand on visionne les interminables séquences dans lesquelles il ne se passe pas grand-chose. Les possibilités de montage avec ces systèmes étaient extrêmement limitées, ce qui n'est plus le cas maintenant avec les enregistrements numériques. Mais les logiciels de montage vidéo ne sont pas toujours d'un usage élémentaire. J'ai vu David en utiliser un ; ça ne m'a pas paru extrêmement compliqué, mais ça prend beaucoup de temps.

En 2019, mes appareils photos numériques et mon téléphone permettent évidemment de tourner des vidéos, mais je n'en fais pratiquement jamais.

Moyens de calcul et informatique



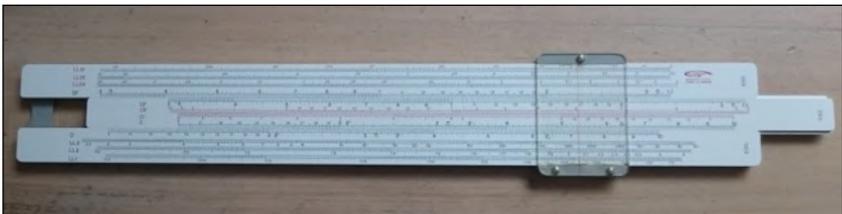
Entre la calculatrice de Pascal et l'ordinateur du futur, ce chapitre montre les moyens de calcul que j'ai utilisés pendant ma scolarité et ma vie professionnelle et familiale.



Les moyens de calculs de mon enfance se réduisent évidemment aux tables d'addition et de multiplication, apprises par cœur sur un air chantant.

Pour son commerce, Pépé s'était équipé d'une calculatrice mécanique qui ne faisait que les additions (me semble-t-il). Je ne me souviens pas précisément quel âge j'avais quand cet engin est arrivé au commerce. Nous l'avons bêtement jeté à la benne quand nous avons vidé la maison de Noyen (elle ne marchait plus et il fallait faire des choix).

Au collège, toutes les opérations se font encore à la main. Le premier progrès arrive avec la règle à calcul, peut-être en seconde ou en première. J'ai encore celle que j'ai achetée pour mon passage en Math Élem, nettement plus perfectionnée que la précédente.



Son principe est basé sur les logarithmes qui transforment une multiplication en addition. Celle-ci est réalisée de façon pratique par déplacement de la réglette et la lecture du résultat se fait à l'aide du cavalier coulissant. Le modèle dont je dispose permet également de calculer les inverses, les logarithmes, les exponentielles et les fonctions trigonométriques. J'ai utilisé cette règle à calcul pendant toutes mes études supérieures et au début de ma carrière à l'université.

Mon premier contact avec le calcul électronique se fait en 1969 ou 1970. Le service de physique du CSU s'équipe d'une calculatrice Philips qui faisait les quatre opérations, la racine carrée et qui possédait quatre mémoires. Elle avait la taille d'une grosse machine à écrire.

Très peu de temps après, le labo achète une des premières calculatrices modernes fabriquées par Hewlett Packard. Elle utilisait la notation polonaise inverse qui évite l'usage des parenthèses et du signe égal, incontournables dans les calculettes actuelles.

Pour le plaisir, voilà comment on calculait $(5+3) \times (2+7)$:

On tape 5 et on appuie sur Enter.

On tape 3 et on appuie sur la touche +.

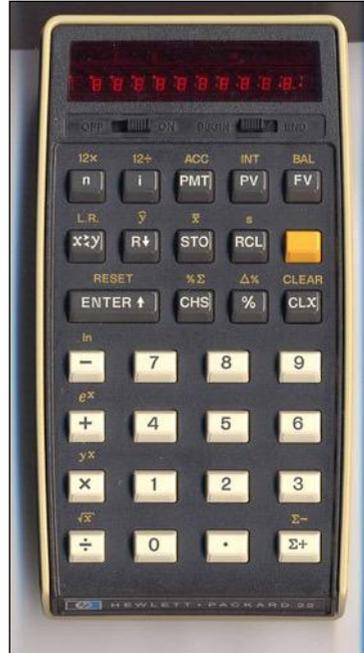
L'écran affiche 8, résultat de l'addition, que l'on met mémoire avec la touche STO (Storage).

On tape 2, puis Enter, puis 7, puis + et l'écran affiche 9.

On appuie sur RCL (Recall) pour faire réapparaître le 8.

Enfin, on appuie sur x et le résultat s'affiche : 72 !

Ça paraît compliqué par rapport à la notation algébrique courante, mais on s'y habitue très vite. Et dans les deux cas, on appuie exactement 11 fois sur le clavier !

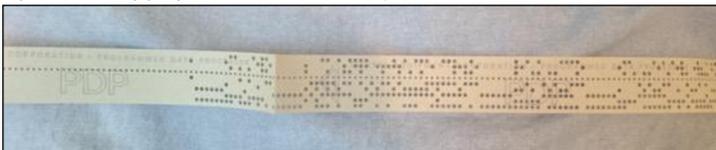


Dans la pratique, les nombres utilisés avaient bien sûr deux ou trois chiffres après la virgule. La dimension est celle d'une calculette actuelle.

Au début des années 70, un professeur descendu de Paris, monsieur Moret-Bailly, incite les labos de physique et de chimie à s'équiper d'un véritable ordinateur. Un PDP 15 (fabriqué par Digital Equipment Corporation entre 1970 et 1979) est installé au troisième étage du bâtiment de physique. Une révolution !

Et pourtant, les capacités étaient extrêmement réduites. Mais on pouvait faire de la programmation. J'avais appris le FORTRAN (sans l'utiliser) quand j'étais à la fac et je crois que cette machine utilisait ce langage.

Les interfaces étaient extrêmement rudimentaires. On écrivait le programme sur un ruban perforé (une machine se chargeait de faire les trous quand on appuyait sur une touche).



Un de mes rubans, pieusement conservés

Lors de l'exécution, les données réclamées par le programme étaient tapées au clavier et les résultats s'écrivaient sur un télétype, sorte de machine à écrire électrique reliée à l'ordinateur et qui faisait un bruit d'enfer.

J'avais écrit un programme que j'utilisais lors de visites ou des journées portes ouvertes. Il demandait à l'utilisateur de taper le jour, le mois et l'année de sa naissance. Quelques fractions de seconde plus tard, le télétype écrivait :

« Le premier janvier 2000, vous aurez xx ans, yy mois et zz jours ».

En dehors de ces amusements, j'utilisais essentiellement l'ordinateur pour mes travaux de recherche. L'exploitation des spectres fournis par l'appareil de RPE nécessitait la recherche des valeurs propres de matrices, chose qui ne peut se faire à la main que dans des cas très particuliers. L'ordinateur faisait face dans tous les cas !

Rapidement la bande magnétique a remplacé le ruban perforé pour enregistrer les programmes.

Pour donner l'échelle, le diamètre de la bobine est de 10 cm.



Quelques années passent encore et l'université du Mans est reliée au CIRCE, Centre Inter-Régional de Calcul Electronique situé sur le campus d'Orsay. Le terminal était installé au sous-sol de l'IUT car monsieur Moret-Bailly enseignait dans cette composante de l'université. Dans un large couloir inconfortable (et inondable les jours d'orage) se trouvaient un lecteur de cartes perforées et une imprimante.

Chaque carte perforée correspond à une ligne de programme et chaque caractère est codé en base douze (a, b, 0, 1, 2, ..., 9).

enseignants de l'IUT étaient des professeurs certifiés ou agrégés qui ne faisaient pas de recherche et n'utilisaient pas le terminal. Les enseignants-chercheurs nommés à l'IUT étaient rattachés à un laboratoire de la fac des sciences pour leur recherche. Il a donc paru logique de rapatrier le terminal à la faculté des sciences, dans de vastes salles inutilisées au-dessus de la bibliothèque. Dans cette même période, les cartes ont été remplacées par des bandes magnétiques et le lecteur de cartes par un ordinateur SFENA relié au CIRCE. Des terminaux individuels ont été installés dans les bureaux des chercheurs et une partie du travail pouvait être effectué sans bouger de son fauteuil. Mais il fallait quand même se rendre fréquemment au dessus de la bibliothèque pour récupérer les listings qui sortaient toujours de l'imprimante.

J'ai aimé cette période où la fréquentation du Centre de Calcul permettait de rencontrer des chimistes, des matheux et même des géographes. Ces derniers possédaient une imprimante spéciale qui réalisait de magnifiques cartes en couleur. Le mélange des spécialités donnait lieu à des échanges humains très riches. L'entraide était permanente, fructueuse et désintéressée.

Dans les années 80, l'université décide de s'affranchir du CIRCE et achète un « gros » ordinateur. Je n'ai pas participé aux détails de ces décisions. Mais je connaissais bien les deux personnes qui faisaient fonctionner le Centre de Calcul (Michel Binois et Patrick Delage) car je les avais eus comme étudiants. Patrick étant un fan d'automobile et des 24h, il a donné au premier ordinateur acheté le nom d'une marque de voiture de course (que j'ai oublié). Par la suite, tous les ordinateurs centraux achetés à l'université ont portés des noms de bolides. En 2018, Michel et Patrick sont, comme moi, en retraite.

Nous arrivons maintenant à l'ère des ordinateurs individuels. Le premier PC (Personal Computer d'IBM) date de 1981 et le premier Maccintosh (Apple) de 1984.

L'université a commencé à s'équiper progressivement vers le milieu des années 80. Je me suis initié à l'utilisation du traitement de texte (Chiwrite) et du tableur (Multiplan). La suite Microsoft Office est arrivée plus tard. La plus grande difficulté de cette période a été l'utilisation du clavier. Jusqu'alors, les enseignants écrivaient à la main et les secrétaires tapaient à la machine. Personnellement, j'ai trouvé très confortable de pouvoir taper moi-même mes textes de TD, de TP et de devoirs.

J'ai eu mon premier PC portable quand je préparais la création du département Mesures Physiques, c'est-à-dire en 1991 ou 1992. Au bout de quelques mois, le disque dur est tombé en panne et j'ai perdu tout ce qui était dedans. Pas trop de choses, heureusement, car on avait encore la culture du papier et tout ou presque avait été imprimé.

J'ai oublié la date d'achat de notre premier PC familial, mais pas son nom : l'Amstrad 1512. Internet m'apprend qu'il a été fabriqué en 1986 et je pense que notre achat date des années 87 ou 88 car les choses allaient très vite et les PC devenaient rapidement obsolètes.

Nous l'avons quand même gardé assez longtemps car à la maison il servait seulement à faire de la bureautique.



Par ailleurs, je disposais à l'université de moyens plus modernes et récents.

Le début des années 1990 marque la naissance de l'aspect le plus connu d'Internet, le web. Auparavant, Internet était utilisé de façon confidentielle par quelques chercheurs « initiés ».

Je m'y suis mis assez lentement car son usage n'était pas aussi élémentaire que maintenant et sa richesse était bien moindre.

J'ai commencé par le courrier électronique en 1996 grâce à Cristina (mon amie roumaine). Je l'ai connue en 1994, lors de mon séjour en Roumanie. Elle est venue en France l'été 1995, et ensuite, c'est elle qui m'a convaincu de correspondre avec elle par mail. J'ai vite compris l'intérêt de ce mode de communication au niveau professionnel (j'ai dirigé le département MP de 1993 à 1999) où le problème de la diffusion de l'information était récurrent. Je suis resté très attaché au mail et je n'ai pas réussi à me mettre à l'usage des réseaux sociaux. J'ai un compte Facebook que je n'utilise jamais. Un dimanche ou Jean-Michel était là, j'ai téléchargé

Watsapp sur mon téléphone mais, à part un essai le jour même, je ne m'en suis pas servi.

En fait, mon cerveau est définitivement configuré en mode PC avec clavier, logiciels familiers et grand écran. L'utilisation d'un téléphone comme PC me reste en partie étrangère.

Je ne parlerai pas des progrès dans l'usage d'Internet au 21^{ème} siècle. Ils sont considérables et loin d'être terminés. Intelligence artificielle, Big Data, voilà quelques expressions que l'on entend aujourd'hui en 2018. Ce qui me semblait utopique il y a 20 ans est devenu une banalité accessible au plus grand nombre grâce au téléphone portable. Où en sera-t-on dans 20 ans ?

L'automobile



J'ai toujours aimé les dessins d'automobile de Franquin, « inventeur » de Spirou et, surtout, de Gaston Lagaffe. Franquin avait le talent de dessiner « des roues pas rondes qui semblaient plus rondes que les roues rondes ».

J'ai la chance d'avoir toujours eu une automobile à ma disposition.

Je n'ai pas de souvenir précis de la Talbot de ma petite enfance qui était difficilement utilisable pour les déplacements familiaux car elle ne possédait que deux places et son usage principal était utilitaire.

Je me souviens par contre très bien de la « Traction » (ci-dessous).

La photo a été prise lors d'une sortie foot : à côté de moi, Dany, Mémé, Serge Pioger et Dédé Bouvet.



La « Traction » existait en deux modèles de puissance différente : la 11 CV et la 15 CV (il s'agit là de chevaux fiscaux, la puissance réelle étant

d'une cinquantaine de chevaux vapeur). La nôtre était une 11 CV, achetée d'occasion.

Les premiers modèles de cette voiture datent de 1934 et on en voit beaucoup dans les films consacrés à la dernière guerre car c'était le mode de transport préféré de la Gestapo, puis de la Résistance. La traction avant, quasiment généralisée aujourd'hui, était une révolution pour l'époque. En effet, auparavant, toutes les voitures avaient le moteur à l'avant mais la propulsion arrière. Un arbre de transmission actionnait le pont arrière rigide muni d'un différentiel dont je compris bien plus tard le fonctionnement après l'avoir réalisé avec mon Meccano. Le différentiel permet aux deux roues arrière de tourner à des vitesses différentes dans les virages. Dans la Traction, ce sont des cardans qui entraînaient les roues avant, tout en leur conservant leur rôle de roues directrices. Cela n'allait pas sans provoquer des vibrations intempestives dans le volant, mais c'était, à l'époque, une voiture « moderne ».

Autre originalité, le levier de vitesse était sur le tableau de bord. Pour les autres voitures, il était au plancher puisque la boîte de vitesse se trouvait entre le moteur et le pont arrière. Il y avait seulement trois vitesses plus la marche arrière et je ne pense pas que la synchronisation de la boîte existait sur cette voiture, ce qui obligeait à faire un double débrayage lors du passage au point mort afin de donner aux engrenages une vitesse de rotation satisfaisante. Pour un conducteur habile, cette manœuvre se faisait sans problème, mais pour d'autres, cela n'allait pas sans craquements sinistres dans lesquels les engrenages perdaient souvent quelques dents.

Le confort de cette voiture restait très spartiate et la suspension arrière mettait à rude épreuve les fessiers des jeunes passagers que nous étions. Il faut dire aussi que l'état des routes n'était pas idéal. Le goudronnage était généralisé sur les voies les plus importantes mais l'enrobé n'existait pas encore.

J'ai deux souvenirs de voyages effectués avec cette voiture. Un premier au Croisic, un jour de tempête. Les essuie-glaces étaient tombés en panne sur la Grande Côte. Nous étions sortis de la voiture pendant que papa tentait de réparer et le vent violent nous obligeait à incliner le corps pour tenir debout. Un autre souvenir de panne à Fougères, probablement lors d'un autre voyage vers la Bretagne. Cette fois, c'est le radiateur qui avait lâché. Après la réparation chez un garagiste, je revois encore le mécanicien remonter la rampe pentue du garage souterrain en première et le moteur à fond. Malheureusement, une fois arrivé en haut, le radiateur s'est remis à fumer.

La voiture suivante fut une Peugeot 203 neuve. Le commerce paternel commençait à bien marcher et l'aisance financière qui en résultait avait permis cet achat somptueux.

*Vue partielle dans
la rue Lafayette.*



Retour à la propulsion arrière et à l'arbre de transmission qui occupait une partie de l'espace au sol entre les deux places arrière.

Grace à cette voiture beaucoup plus fiable, nous avons commencé à arpenter la France. Le confort n'était toujours pas extraordinaire et, pendant ces longs voyages, j'ai beaucoup souffert du postérieur qui n'était pas assez gras.

J'ai commencé à tenir le volant d'une voiture quand j'avais une douzaine d'années, donc probablement avec la 203. Papa s'occupait des pédales et moi, assis sur le siège du passager, je tenais le volant en me contorsionnant.

En 1959, la 403 remplace la 203.

Avec cette voiture a débuté le véritable apprentissage de la conduite. J'ai vite assimilé le fonctionnement de l'embrayage qui était la difficulté essentielle. Je conduisais seulement en campagne car Papa ne me confiait pas la voiture en ville, pour des raisons de sécurité et de légalité évidente : pas question de se faire prendre par la patrouille. Mon trajet le plus fréquent était Noyen-Sablé. Papa y allait régulièrement pour le travail et nous y étions au collège. On s'arrêtait du côté du terrain foot pour que je

prenne le volant et je le rendais au carrefour de la route de Solesmes, avant d'arriver à Sablé. Le seul village à traverser étant Parcé, on ne prenait pas trop de risques.



A l'approche de mes 18 ans, il a bien fallu s'inscrire à l'auto-école, ne serait-ce que pour prendre des cours de code. Mais je n'avais pas de problème non plus de ce côté-là car nous avions à la maison le jeu de « L'autoroute » qui comportait une épreuve de permis de conduire. La signification des panneaux routiers n'avait plus de secret pour moi depuis longtemps. Je m'inscrivis quand même à l'auto-école de madame Chartier (Cécile de son prénom) qui était la seule auto-école de Noyen. Madame Chartier était une forte femme, dans tous les sens du terme. Toujours en pantalon, la cigarette au bec, une voix de stentor...

Mariée à un marchand de bestiaux et mère de famille, j'ai découvert un peu plus tard son homosexualité dans un bistrot de Malicorne où elle était en galante compagnie. L'attitude des deux femmes n'était pourtant pas équivoque car il n'était pas question de manifester ouvertement ce genre de préférence sexuelle. Mais Dédé Bouvet avec qui j'étais a fait une allusion qui m'a ouvert les yeux.

Première leçon de conduite. On monte dans la Dauphine et madame Chartier me demande de sa voix rauque : « Tu sais conduire ? ». Je fais une réponse de Normand car il y a « conduire » et « conduire » et je me méfiais de la bougresse. « Vas-y, démarre ! ». Au bout de 2 minutes elle me dit méchamment : « C'est bon, tu sais conduire », comme si je lui avais fait perdre son temps. Il fallait quand même apprendre quelques manœuvres

obligatoires comme le demi-tour, le démarrage en côte et le stationnement en créneau. Pour les deux premiers, ça allait tout seul, mais je redoutais un peu le créneau que je n'ai pas vraiment eu le temps d'assimiler en trois leçons. Madame Chartier m'a raconté que certains élèves étaient complètement incapables de se diriger en marche arrière car ils tournaient toujours le volant dans le mauvais sens. Pas de demi-tour ni de créneau possible dans ces conditions ! Un peu avant le permis, madame Chartier a acheté une R8 pour son auto-école et j'ai eu le privilège d'être le premier à l'essayer.

Une leçon de code a dû suffire pour vérifier que j'avais les bases nécessaires et le jour du permis arrive. Deux autres élèves passent le même jour que moi et, insigne honneur, madame Chartier me confie le volant de la Dauphine pour aller à Sablé. Après un voyage sans histoire, on arrive sur la place du champ de foire où de nombreuses voitures d'auto-école sont déjà garées. Quand l'inspecteur appelle mon nom, je m'installe dans la voiture et je commence par répondre sans difficulté aux questions de code de la route. « C'est bon, vous pouvez démarrer ». Je règle le siège, le rétroviseur (il n'y avait que le rétro intérieur car les latéraux n'étaient pas encore obligatoires), et en route. Suivant les indications de l'inspecteur, je fais mon petit tour dans la ville de Sablé que je connais comme ma poche. Avec un peu de chance, je réussis les différentes épreuves techniques évoquées plus haut, et l'inspecteur me demande de revenir à notre point de départ. Arrivé au terme du circuit, je me concentre sur la manière de monter le petit trottoir qui permet d'accéder à la place car je ne veux pas trop secouer mon inspecteur. Quand soudain, sans que je ne fasse rien, la voiture freine brutalement et s'arrête au milieu du carrefour qui précède la place. C'est l'inspecteur qui, grâce aux doubles commandes, a stoppé la voiture pour laisser la priorité à une voiture qui débouchait de la rue Gambetta et que je n'avais pas vue. Tout tremblant, je redémarre et m'arrête sur la place. Commence alors une discussion qui a duré de longues minutes et qui m'a semblé interminable. L'inspecteur, très gentil et très embêté ne cessait pas de répéter : « Vous conduisez très bien, mais vous avez refusé la priorité devant tout le monde. Je ne peux pas vous donner le permis, je ne peux pas ». Et je suis ressorti de la voiture avec le papier jaune au lieu du sésame rose. J'ai claqué la portière un peu fort en sortant car j'étais vexé comme je ne l'avais jamais été et comme je ne le fus plus jamais de toute ma vie. Le retour à Noyen s'est fait à la place du passager et dans un silence de mort. Après avoir révélé l'échec aux parents, je suis monté dans ma chambre à la maison neuve. Je ne sais pas si j'ai pleuré, mais j'ai éprouvé des sensations bizarres, comme si le monde s'écroulait autour de moi. C'était la première

fois que, dans ma petite vie heureuse et tranquille, les choses ne se passaient pas comme elles auraient dû. Dans la soirée, madame Chartier est passée à la maison et je crois qu'elle était encore plus vexée que moi.

Quelques semaines plus tard, je me suis retrouvé à Sablé, beaucoup moins tranquille et détendu que la fois précédente. Et, après un parcours sans faute, ma main tremblait encore quand j'ai pris la feuille rose tendue par l'inspecteur.

1. Nom LEBLE

2. Prénoms André Georges

3. Date et lieu de naissance 9 Octobre 1944
à NOYEN SUR SARTHE

4. Domicile NOYEN SUR SARTHE
2 rue Lafayette

Signature du Titulaire:
[Signature]

5. Délivré par :
SARTHE

6. A **LE MANS**

le 11 novembre 1963

N° 134650

Signature de l'Autorité
Pour le Préfet et par délégation
L'Attaché, Chef de Bureau
[Signature]

Scellé ou cacheté de l'autorité
[Circular Seal]

Avec le permis, je peux donc conduire seul la voiture familiale, essentiellement pour rendre service, rarement pour mon plaisir. J'emmène maman au Mans ou je vais chercher Dany à Sablé par exemple.

Mais, surtout, je vais au bal le samedi soir. J'emmène régulièrement Dany, Jocelyne et ma mère. Son alibi est qu'elle aime voir les toilettes des demoiselles, mais ça lui permet aussi d'avoir un œil sur nous.

En 1963, l'ID 19 remplace la 403. Sa suspension oléopneumatique est une révolution technique. Mais sa souplesse excessive provoque fréquemment le mal au cœur des passagers sensibles.

La voilà à Noirmoutier lors d'un passage du Gois, avant la construction du pont.



Cette même année, j'achète ma première voiture, une 4 CV noire d'occasion payée 1800 francs (la moitié avec mes économies, le reste avec l'argent paternel). D'après le carnet de cette année-là, je vais chercher ma 4 CV le 17 octobre à 13h chez Droguet, le successeur de monsieur Suet.

Je fais un tour pour l'essayer et je manque d'avoir mon premier accident. Avec son moteur à l'arrière, comme la Dauphine, la 4 CV était une voiture légère et capricieuse. Dans un virage sur la route de Malicorne, elle est partie un peu en travers. J'ai bien rattrapé le coup, mais ça m'a servi de leçon et je suis rentré sagement à la maison.

La demoiselle appuyée contre la voiture est Catherine Lepannetier, une des cousines noyennaises de Françoise Lepannetier.



Beaucoup de souvenirs avec cette 4 CV que j'ai gardée pendant deux ans. Durant l'année universitaire, je l'utilisais évidemment pour mes déplacements à Caen et pour les trajets entre Caen et Noyen. Pour aller au bal le samedi, j'empruntais l'ID paternelle puisque la plupart du temps, maman était du voyage. Mais pendant le week-end et les vacances, j'utilisais la 4 CV pour tous mes déplacements, y compris entre les deux maisons qui étaient distantes de 200 mètres. Ma grande spécialité était de sortir de la voiture juste avant qu'elle ne s'arrête. La portière avant s'ouvrait en effet dans le « mauvais sens », c'est-à-dire avec la charnière au milieu de la voiture. Il me suffisait de couper le contact juste avant l'arrêt, d'ouvrir la portière, et de serrer le frein à main d'un coup sec. L'arrêt brutal de la voiture me faisait gicler à l'extérieur. Tout cela nécessitait bien sûr de la souplesse et de la coordination, mais à 20 ans...

J'avais adopté la position de conduite des pilotes de courses, les bras allongés. Un jour, en rentrant à Caen, dans la grande ligne droite qui descend lentement après Falaise, je trouvais que cette position était de plus en plus bizarre. En effet, un des tubes reliant le dossier au siège était en train de se plier doucement. J'ai donc terminé le voyage comme j'ai pu, avec une fesse sur le siège du passager, le levier de vitesse entre les jambes et les pieds sur les pédales.

La 4 CV était très sensible au vent et, dans cette même ligne droite entre Falaise et Caen, je me souviens avoir affronté un fort vent de travers avec le volant tourné à 45° pour rouler droit !

Nous allions régulièrement au cinéma au Mans et la voiture était parfois un peu chargée. Ce soir là, nous n'étions que cinq : Dany, Jocelyne, Robert, Jean-Paul et moi. En sortant du Mans, nous crevons boulevard Demorieux. Ça arrivait de temps en temps et le maniement du cric n'avait plus de secret pour moi. On change la roue et on redémarre. Il était 11h du soir et il fallait évidemment attendre le lendemain pour faire réparer. Je dis alors : « Ça serait bête si on crevait une deuxième fois ». Et bien sûr, nous avons crevé une deuxième fois. Evidemment, pas de téléphone portable pour appeler au secours. Heureusement, nous étions aux « 4 routes », le croisement entre la route de Mézeray et la route de la Suze à Malicorne, à 4 ou 5 kilomètres de Noyen. Une seule solution : finir le voyage à pied dans la nuit noire. Pour nous donner du courage, nous avons chanté l'air de « Thierry la Fronde », le feuilleton télé à la mode de l'époque. Nous évoquons régulièrement cette « aventure » quand nous voyons Jocelyne.

En 1965, la 4 CV est remplacée par une R8. Papa s'était occupé de tout. Il ne me l'a jamais dit, mais je pense que cet achat était lié au foot. En

effet, avec la 4 CV, je rentrais à Noyen toutes les deux semaines. Pendant la saison 1964-65, j'avais ma place dans l'équipe première mais l'aller-retour entre Noyen et Caen toutes les semaines avec la 4 CV était pénible. La R8 devait donc me permettre de faciliter ces voyages.

Très précisément le 28 août, nous allons au Mans, au garage Renault situé place Gambetta, pas loin de la rue Kléber où, par la suite, nous avons vécu 30 ans. Nous montons dans les bureaux, nous remplissons et signons quelques papiers, papa fait un chèque, et on me tend la carte grise du véhicule. J'y jette un coup d'œil machinal et, oh surprise, je vois écrit « véhicule neuf ». Mon papa s'est fendu d'une R8 Major toute neuve !

C'était la grande époque de la R8 Gordini qui s'illustrait dans les rallyes et qui me faisait rêver. Les deux bandes blanches étaient son signe distinctif et mon premier travail a été d'acheter du ruban adhésif blanc et de coller deux bandes sur le capot, le toit et l'arrière de la R8 grise. Pour une raison qui m'échappe, je les avais collées au milieu, de façon symétrique alors qu'elles sont du côté gauche sur le modèle original.

Pour mes déplacements entre Caen et Le Mans, je pratique le covoiturage avant l'heure, sans Blablacar. Une affiche (un peu fantaisiste) collée sur un panneau dans le bâtiment de l'A (l'Association des étudiants) contient toutes les informations utiles. Les personnes intéressées s'inscrivent et le tour est joué.

Le tarif n'est pas indiqué mais je crois me souvenir que je demandais 5 francs par personne (moins d'un euro) à une époque où le litre d'essence coûtait environ 1 franc.



Je n'ai retrouvé qu'une photo de cette voiture (où on ne la voit pas beaucoup). Elle date de 1968 et a été prise à Caen, en septembre, lors de mes révisions pour le DEA (Marie-Claude m'avait accompagné).

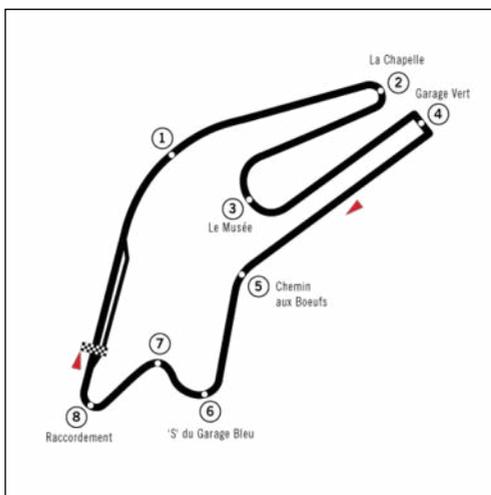


Noter l'antenne extérieure fixée sur la gouttière. A l'intérieur un câble coaxial se branchait dans une prise de mon transistor. C'était nettement moins cher que de faire installer un autoradio dans la voiture.

Avec ma R8 « ordinaire », la conduite est toujours sportive, mais les risques sont nettement moins grands qu'avec la 4 CV. Pas de limitation de vitesse. Les trajets (fréquents) entre Noyen et Le Mans se font toujours à vive allure. La route qui passait par La Suze avait été refaite et la plupart des virages avaient été « coupés ». On pouvait donc les prendre entre 100 et 120 km/h. Un jeu en revenant vers Noyen était de freiner le plus tard possible au carrefour des 4 routes (évoqué plus haut). Une fois, j'ai freiné tellement tard que j'ai jugé déraisonnable de prendre le virage. Je me suis donc arrêté quelques mètres plus loin et, après une courte marche arrière, j'ai repris la route de Noyen. Pour les trajets entre Noyen et Caen, les occasions de faire un peu de pilotage étaient rares car il y avait beaucoup de longues lignes droites.

En 1968, après les vacances au Portugal avec Marie-Claude, je réalise le souhait de tourner sur le Bugatti avec ma R8. Il était en effet possible à cette époque d'utiliser le circuit avec sa voiture personnelle. Pour 100 francs (je gagnais 1300 francs par mois), on pouvait rouler pendant une heure.

Une description rapide du circuit de l'époque. On part du drapeau à damier et on enfile la ligne droite des tribunes. La R8 ne devait pas dépasser les 140 km/h en 4^{ème}. On ne ralentit pas dans la grande courbe qui monte jusqu'à la passerelle Dunlop (1) et on redescend vers le virage de la Chapelle où l'on quitte le circuit des 24h.



Le freinage est brutal mais sans risque car la piste est large. On prend ce virage à 80km/h en 3^{ème}. Courte ligne droite jusqu'au virage du musée qui est une longue courbe à 180° prise en 3^{ème} à 100-110 km/h.

Le double droite du garage vert est assez serré mais sans problème. On enchaîne avec une longue ligne droite (la courbe du chemin aux boeufs se prend à fond). Un bon freinage avant les « S » du garage bleu mais, là encore, la piste est très large et pardonne les erreurs d'appréciation. De plus, ce virage est relevé. Le virage du raccordement se prend sans réfléchir car on n'a pas eu le temps de reprendre de la vitesse. Et c'est reparti pour un tour.

Sans prendre de gros risques, je m'amuse comme un petit fou. Je ne fais pas beaucoup de dérapages car je cherche surtout à soigner mes trajectoires. Je suis parti un peu en travers au garage bleu pour laisser passer une monoplace qui tournait en même temps que moi et que je ne voulais pas gêner, mais ça s'est rattrapé tout seul. Cependant, une heure de pilotage intensif, c'est très long. Au bout de trois quarts d'heure, j'aborde le virage du musée : freinage, 3^{ème}, attaque du virage, accélérateur à fond pour améliorer l'adhérence, sortie de virage en laissant filer la voiture vers la côté droit de la route. Mais je m'aperçois un peu tard que je ne suis pas encore complètement sorti du virage quand j'arrive à droite de la piste. Un petit coup de volant pour réparer la faute mais je pars de l'arrière. Je contrebraque trop brutalement et je dérape dans l'autre sens. Pendant quelques secondes interminables, la voiture glisse perpendiculairement à l'axe de la voiture avant de s'immobiliser sans faire de tonneau et sans

toucher aux fascines qui bordaient la piste. Ouf ! Je repars pour un tour mais j'ai eu trop peur et j'arrête sans terminer mon heure. Pendant ce temps, Marie-Claude, assise dans les tribunes, me regardait tourner.

Fin 1968, la R8 approche des 100 000 kms et il faut penser à la remplacer pour ne pas s'exposer aux problèmes à répétition des voitures vieillissantes (elles étaient moins résistantes que maintenant). J'étais tenté par la R8 S qui venait de sortir. Le S veut dire sportif et ce modèle était plus nerveux que la R8 ordinaire sans atteindre les performances et surtout le prix de la R8 Gordini. J'aurais bien aimé faire des rallyes comme le faisait mon copain Joseph Bougeant avec son Austin Mini. Mais les projets de mariage avec Marie-Claude se précisaient et il fallait être raisonnable.

J'achète donc une deuxième R8, verte cette fois, et sans bandes blanches car Marie-Claude n'était pas vraiment fan. On peut la voir ci-dessous lors de nos vacances à Brétignolles avec Yves et Brigitte en juillet 69.



Suivront un certain nombre de voitures (voir tableau ci-dessous) qui nous ont emmené à travers la France et même au-delà des frontières, en Espagne avec les filles et la caravane, en Angleterre (congrès à Nottingham) en Pologne (congrès à Poznań), en Andalousie juste après mon départ en retraite puis, une nouvelle fois, avec les Merle deux ans plus tard, en Autriche pour nos 40 ans de mariage, en Allemagne avec Jean-Michel en 2012. Une pause pour cause de vertiges en 2013 et reprise avec un aller-

retour à Barcelone en 2016, un voyage au Portugal en 2017, et encore Barcelone pour une journée avec les Merle en 2019.

	Principale	Secondaire	Immatriculation
17/10/1963	4 CV		394 EZ 72
28/08/1965	R 8 grise		299 JB 72
1968	R 8 verte		
02/08/1972	R 16		947 PJ 72
17/05/1978	R 16		5032 QV 72
28/04/1984	R 20		1577 RV 72
1988		2 CV	1103 QL 72
12/07/1991	R25		8900 SH 72
16/01/1992		SEAT	5344 TD 72
13/10/1993		SEAT Hélène	5295 SQ 72
29/05/1996	Laguna		9034 VC 72
17/04/1999		Twingo	3792 VB 72
14/04/2003	Laguna II		1978 WN 72
04/03/2005	Espace		7349 XB 72
28/01/2009	Grand Scenic		175 XZ 72
10/04/2009		Twingo	8003 YA 72
17/11/2015	Scenic		DV 209 HG

Comme on peut le voir, je suis resté fidèle à Renault pour mes voitures principales. Je les ai quasiment toutes achetées d'occasion, en passant souvent par monsieur Lamy qui était le voisin des parents, à Noyen, et qui travaillait chez Renault. Les employés de cet établissement pouvaient en effet revendre leur voiture tous les six mois et faire bénéficier l'acheteur d'une remise qui tournait autour de 20%, ce qui était quand même très intéressant. Le vendeur, lui, roulait en permanence avec une voiture presque neuve qui ne lui coûtait rien. Cette pratique a encore cours en 2014 et le délai a même été ramené à trois ou quatre mois.

En 2009, j'ai eu le plaisir de tourner à nouveau sur le circuit Bugatti au volant d'une monoplace Renault. A la suite de la fête familiale organisée pour nos 40 ans de mariage, j'ai reçu comme cadeau un baptême de piste.

L'événement a eu lieu le 10 juillet et, après avoir vécu cette expérience inoubliable, j'ai réalisé un album photo en souvenir de l'événement. Voici un copié-collé du texte écrit à chaud, illustré de quelques images.

Le ciel, plutôt incertain ces derniers jours, se dégage et ne conserve que quelques cumulus de beau temps. A 15h, Daniel Léoty me retrouve à la maison et nous partons vers le Bugatti. Yves et Catherine Gerbé nous rejoignent sur place. Leur fils Matthieu travaille sur le circuit. Il était en congé ce jour-là mais il a tenu à assister à l'événement. Certains lecteurs reconnaîtront sur les photos Alain Jouanneux que j'avais également invité.

Les huit participants à cette séance sont là : une majorité de jeunes entre 20 et 30 ans et deux ou trois moins jeunes qui ont dépassé la soixantaine.

Un des pilotes de pace-car nous prend en charge et nous emmène dans une salle au-dessus des stands pour un briefing. Nous enfilons une combinaison et des bottines de pilote.



Six Formules Renault nous attendent, alignées près des stands.



Je m'équipe d'un casque, accompagné par Alain qui veille sur moi comme un fils sur son père.

Parmi les participants, certains sont là pour faire deux tours de circuit, d'autres trois, ou quatre. Ce sont les « deux tours » qui commencent. Chaque voiture suit un pace-car, et comme il n'y en a que deux, j'ai un peu de temps avant de m'installer.

Les « deux tours » rentrent au stand et je me glisse dans une des voitures.

Matthieu s'occupe de moi pour l'installation dans le bolide.



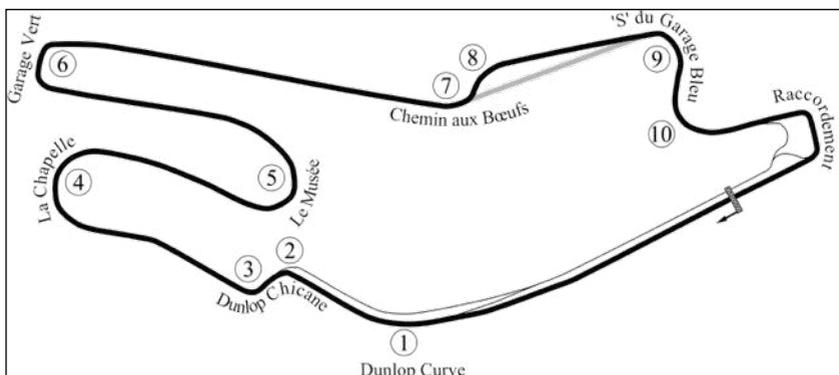
Le niveau de confort est extrêmement rudimentaire. Pas de baquet moulé aux formes du pilote comme en Formule 1. On est assis directement sur la tôle. Dans le dos, une mousse dure permet de régler la position plus ou moins avancée du pilote. Comme j'ai les genoux qui touchent un peu le haut du « trou » (là où passent les jambes), Matthieu remplace mon dossier par un autre moins épais.

Me voilà enfin installé. Mais qu'est-ce qu'il fait chaud ! La combinaison, le casque, le soleil, l'émotion. Cette fois, ça y est, c'est pour de bon.



Matthieu laisse la place au mécano de service qui met le moteur en route. Mais le ralenti ne tient pas et le moteur s'arrête. Il recommence. Nouvel arrêt du moteur. Le mécano me dit de tenir l'accélérateur et cette fois, le moteur émet un bruit sympathique. Je ne lâche pas l'accélérateur et je relève tout doucement l'embrayage. La voiture commence à bouger. Je continue à relever l'embrayage et j'accélère un peu. C'est parti. Le pace-car démarre cent mètres devant moi. Je passe la seconde. Ça vibre de tous les côtés. A la sortie des stands, le pace-car prend le large et je mets le pied à fond. Oh là là, ça pousse. Je monte les vitesses (6 en tout et boîte séquentielle). On nous avait dit qu'on pouvait monter les vitesses sans débrayer, mais j'ai dû y penser une fois, pendant mon dernier tour. La chicane Dunlop se prend sans problème et on plonge vers le Tertre rouge. Mais je ne vois plus la route. Assis dans le fond de la voiture, j'ai une visibilité quand même assez réduite. Heureusement, il n'y a qu'à suivre le pace-car. Accélération, freinage, rétrogradation (comme je peux). Le tableau de bord me montre le régime moteur et la vitesse engagée mais j'ai du mal à tout faire en même temps.

Le circuit a été un peu modifié depuis 1968.



Le virage de la Chapelle est suivi d'une ligne droite qui a été raccourcie par rapport à ce qu'elle était quand j'ai tourné sur le circuit avec ma R8. Le profil du virage du Musée a également été modifié. La direction est très directe, mais avec une petite habitude du karting, ça ne surprend pas trop. Cependant, je ne peux pas vraiment dire que j'ai contrôlé la trajectoire de la voiture dans les virages. Nous voilà déjà au double-droite du garage vert que le pace-car enchaîne comme un seul virage en utilisant toute la largeur de la piste. Je respire un peu avant le Chemin aux Bœufs et j'enchaîne sans trop réfléchir les S du garage bleu et le double-droite du

raccordement dans lequel je passe largement sur les vibreurs. Me voilà dans la mythique ligne droite des tribunes.



Je remonte allègrement les vitesses (pas beaucoup car tous les virages se prennent en quatrième, sauf quand on oublie de rétrograder, ce qui m'est arrivé plusieurs fois). A 5000 tours/mn, le moteur cafouille ; normal, il est bridé. Mais on roule quand même à 180km/h. Pour mon deuxième tour, je prends un peu d'assurance et j'essaie de coller au pace-car pour le forcer à rouler à un rythme plus soutenu (sur les conseils de Yves).

Beaucoup de plaisir dans les deuxième et troisième tours.

Mais les vibrations du moteur et de la route me secouent le corps et la tête dans tous les sens. Ma bouche est complètement vidée de salive (j'avais pourtant bu avant le départ car j'ai déjà connu ce genre de mésaventure en karting). Et pour le quatrième tour, je n'ai plus vraiment essayé de « pousser » le pace-car. Je me suis contenté de ramener la voiture au stand, comme on nous l'avait recommandé pendant le briefing.

Conclusion : deux tours, c'est frustrant, trois tours, c'est pas mal, et quatre, c'est parfait car j'ai réalisé que mes limites étaient atteintes.

Je
me désaltère
et raconte
l'aventure.



Quelques minutes plus tard, j'ai repris mes esprits. Yves me fait signe d'aller rejoindre Matthieu qui est à côté d'une Audi RS6. Il connaît évidemment tout le monde ici et a demandé à un des pilotes de pace-car de faire faire quelques tours de circuit (en tant que passager) à son « grand tonton ».

Et c'est reparti.



Première impression : le confort. Sortant d'une formule Renault, j'apprécie le moelleux des sièges et l'absence de vibration.

Deuxième impression : le pilote prend la chicane Dunlop beaucoup plus vite que moi. La voiture part en travers, il récupère en accélérant et en contrebraquant. Les pneus couinent de douleur. On bascule dans l'autre

sens pour le deuxième virage de la chicane et on plonge vers le virage de la Chapelle. Au freinage, la ceinture m'empêche d'aller embrasser le pare-brise. Et c'est reparti sur deux roues. Mais à mon âge, on en a vu d'autres et, finalement, je ne suis pas très impressionné par ce style de conduite que je trouve un peu « bourrin » (c'est d'ailleurs l'expression utilisée par Matthieu). Cependant, à 230 km/h dans la ligne droite des tribunes, ça va quand même assez vite. On fait comme ça deux tours à fond et un troisième au ralenti.

Je monte rejoindre les autres « baptisés » qui se sont déjà rhabillés et j'explique pourquoi j'ai eu droit à deux tours gratuits.

Me revoilà en civil après avoir passé deux heures inoubliables, grâce à la générosité de tous les invités à la fête.

Les 24 heures du Mans

Le Sarthois que je suis se sent obligé d'évoquer les 24 heures du Mans dans ses Mémoires.

J'y suis certainement allé avec papa quand j'étais petit (peut-être une dizaine d'années) mais je n'en ai aucun réel souvenir.

L'événement marquant de ces années-là est le terrible accident de 1955 qui a fait 82 morts. J'ai trouvé sur Internet une vidéo assez effrayante (<http://www.ina.fr/video/I05025319>) sur laquelle on voit très bien la voiture qui s'envole dans la foule. Sur une des rares photos couleurs qui existent (ci-dessous), on voit une des deux voitures impliquées dans l'accident qui brûle au bord de la piste, mais l'autre voiture qui l'a percutée est passée par-dessus et a fauché les spectateurs présents dans les enceintes des tribunes, en face des stands de ravitaillement.



Nous avons appris l'événement par la radio. On racontait les histoires les plus folles, mais peut-être vraies, comme celle d'une maman, indemne, qui courait avec son enfant décapité dans les bras.

J'y suis retourné avec des copains quand j'ai eu mon permis de conduire. On y allait autant pour s'amuser que pour voir la course. Le départ avait lieu à 16h à cette époque (15h aujourd'hui). On arrivait vers midi de façon à avoir de bonnes places dans les enceintes de tribunes, en face des stands. Une heure après le départ, on ne savait plus qui était en tête car les voitures les plus rapides avaient pris un tour d'avance sur les plus lentes et les premiers ravitaillements venaient brouiller le classement. Alors, on allait au village (derrière les stands) ou à la fête foraine installée au bord du

circuit, du côté du Tertre Rouge. On repartait à la nuit et on revenait le lendemain pour assister à l'arrivée.

Les champs environnants et les abords de l'aérodrome étaient transformés en parkings (appelés garages) pour accueillir les véhicules des nombreux spectateurs. Une année, la nuit était bien noire quand nous sommes repartis et nous avons cherché la R8 pendant plus d'une heure.

Les billets n'étaient pas très bon marché, même avec la réduction de l'ACO, et notre imagination débordante ne parvenait pas à déjouer le système sophistiqué de contremarques mis en place par l'organisateur. Impossible de transmettre son billet à un copain en le faisant passer par-dessus le mur ou à travers les grilles car il fallait montrer son billet à l'entrée et à la sortie. Une année cependant, Gérard Hamelin, avec qui je jouais au foot, s'était fait embaucher pour le contrôle des billets. Il nous avait dit à quelle entrée il serait et à quelle heure nous devons venir. Nous sommes donc arrivés à l'heure convenue, nous avons fait semblant de lui montrer les billets que nous n'avions pas et nous sommes entrés. Son service devait durer deux ou trois heures et nous sommes ressortis au même endroit, pendant qu'il y était encore. Maintenant, tout est informatisé et les billets possèdent un code barre. L'ordinateur « sait » donc si ce billet se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur du circuit.

En 1968, année des « événements » de mai, les 24h n'avaient pas pu se courir en juin et se déroulés en septembre. J'y suis allé avec Marie-Claude mais le temps n'était pas de la partie et nous avons pataugé dans la boue pour voir tourner les voitures. Je n'ai pas de photo, mais un bout de film Super 8 (qui n'a pas été numérisé me semble-t-il) où l'on voit tourner silencieusement les voitures, ce qui enlève beaucoup de charme à l'événement.

Pendant fort longtemps, j'ai cessé d'y aller et je n'y ai jamais emmené mes filles. A partir de 1995, j'y suis retourné de façon plus ou moins régulière, surtout aux essais, avec Alain Jouanneaux et son papa. En tant qu'ancien cadre des Mutuelles du Mans, avait droit à des billets gratuits (ou presque). Dans les années 2010, je suis allé deux ou trois fois au départ grâce à un billet fourni gracieusement par Yves qui les tenait lui-même de Matthieu qui est mécanicien sur le circuit.

En 2011, Anne, Jean-Christophe, et leurs enfants sont venus passer le week-end des 24 heures à la maison. Ils sont arrivés le vendredi, suffisamment tôt pour que nous puissions assister à la parade des pilotes.

Anne a donc pu voir passer Patrick Demsey qui est un pilote amateur mais surtout le docteur Mamour de la série Grey's Anatomy.
Le samedi, nous sommes assez tôt sur le circuit.



Après le départ, nous remontons tous ensemble vers la passerelle Dunlop. La foule encore très dense nous empêche d'approcher de la piste. Nous redescendons tranquillement vers la sortie quand nous entendons dans les haut-parleurs l'annonce de l'accident de l'Audi.



Photo Internet

Entre deux tribunes, nous apercevons sur un écran géant des images de la spectaculaire sortie de route. Le pilote est sorti indemne de cette cabriolet. Les photographes aussi.

Avec l'âge, je suis de moins en moins passionné, même si j'y trouve encore de l'intérêt. Mais pendant fort longtemps, j'ai éprouvé des émotions fortes, simplement en entendant le bruit des voitures quand je parcourais à pied le chemin séparant le parking du circuit. Des frissons me parcouraient tout le corps et je pressais le pas pour arriver au plus vite à l'intérieur.

Le karting

Ma première expérience a eu lieu à Noyen. Un voisin qui habitait vers la gare en avait construit un et il me l'avait fait essayer autour du monument au mort, devant la maison des parents.

Une autre fois, j'ai tourné sur le terrain en terre battue, derrière les tribunes du stade de football. Quatre piquets avaient suffi pour délimiter un circuit rectangulaire. J'ai compris ce jour-là qu'il valait mieux ralentir pour prendre les virages, plutôt que de partir dans des dérapages qui m'emmenaient très loin vers l'extérieur.

J'en ai fait une autre fois lors d'un voyage à Deauville avec les parents. Le circuit existe toujours car je l'ai revu lors d'un passage récent dans cette ville.

Ensuite, je suis resté longtemps sans en faire. Je m'y suis remis sur le circuit de loisir situé près du circuit de compétition Alain Prost, avec Yves et Matthieu en avril 1998.

Peu de temps après, je recommence à Hyères avec Hélène, quand elle habitait encore à Marseille. Voilà ce que j'ai écrit.

Mardi 14 avril 1998

Après un lever tardif et quelques BD avalées tranquillement, nous partons à Hyères pour déjeuner. Le soleil est là, mais le vent est encore un peu frisquet. Malgré cela, il est toujours aussi agréable de se promener sur le port. Les bateaux sont magnifiques. Il y a un peu d'animation car une course de voiliers fait escale à Hyères aujourd'hui. Nous nous installons à la terrasse (couverte) d'une pizzeria et nous dégustons quelques plats de pâtes. Le temps n'incite pas à la flânerie et nous repartons directement vers la piste de karting située près de l'aéroport car les deux enfants de la troupe (Hélène et moi) ont envie de s'affronter. Hélène connaît la piste où elle vient de temps

en temps, et moi, j'en ai fait au Mans la semaine dernière avec Yves et Matthieu et je n'ai pas envie d'en rester là. Après avoir enfilé un casque, nous partons pour quelques tours de piste. Le temps de reconnaître les principales difficultés, Hélène a déjà pris le large et, comme on nous laisse faire seulement 4 ou 5 tours, je suis obligé de m'arrêter avant d'avoir tout compris. On repart pour une deuxième tournée, et là ça va un peu mieux, mais j'ai encore perdu Hélène de vue. La piste est assez large et on a donc un choix varié de trajectoires, ce qui ne facilite pas les choses. Après cette série, on décide de s'arrêter pour souffler un peu avant de faire notre dernier rush. Marie-Claude est sortie de la voiture pour nous regarder, mais elle n'apprécie vraiment pas ce genre de sport. Après quelques minutes de repos, nous remontons sur les karts et là, je suis bien décidé à suivre Hélène. Malheureusement, l'inertie de mes 90 kg me fait perdre une dizaine de mètres dès le départ. Ensuite, sa technique de pilotage, manifestement meilleure que la mienne, fera augmenter continuellement l'écart. Je suis battu, mais on s'est bien amusé.

On rentre tranquillement par le chemin des écoliers : un détour par la presqu'île de Giens, un passage sur la route du sel, un pèlerinage à Carqueiranne, une traversée de Toulon difficile. Ensuite je prends l'autoroute pour ramener mes deux marmottes à Marseille.

Je retrouve une page écrite dans mon journal du **mercredi 31 mars 1999**. En résumé, j'ai participé à une compétition organisée par les étudiants de Mesures Physiques sur le circuit de loisir Alain Prost. Je faisais équipe avec Patrick Donnet et Jean-Luc Fouquet, tous les deux débutants. Nous avons terminé au pied du podium. J'ai pris le dernier relai et je suis remonté en troisième position. Mais j'ai fait un tête-à-queue stupide et nous avons terminé quatrième.

En **septembre 2002**, j'aurais pu tourner sur le véritable circuit Alain Prost, avec des kartings nettement plus rapides que ceux du circuit de loisir, lors d'une compétition organisée par la Chambre de Commerce de la Sarthe. Voilà ce qui est écrit dans mon journal.

J'avais été sollicité par le Président pour piloter un kart dans une équipe représentant l'Université. Mais mes vertiges ne s'étant pas améliorés pendant les vacances, j'ai laissé ma place à regret et je me suis contenté de représenter Maurice Henry à cette manifestation. J'ai eu le plaisir de rencontrer Henri Pescarolo et Luc Alphand et de bavarder cinq minutes avec eux.

Fin **mai 2004**, une réunion des chefs de Département Mesures Physiques est organisée au Mans. Je n'y participe pas car je ne dirige plus le département manceau depuis longtemps. Le vendredi, après les travaux sérieux, il est prévu une séance récréative de karting et il faut des voitures pour emmener les participants. Je me « dévoue » pour faire le taxi et je profite de l'occasion. La plupart des pilotes sont des novices et je me régale en faisant de nombreux dépassements.

Enfin, j'en ai fait avec mes petits enfants en **2011, 2012** et **2013**. Ces événements sont racontés et illustrés dans les albums des années correspondantes. Je me contente de mettre quelques photos et quelques lignes pour chacune de ces années.

2011

Bastien n'a pas 11 ans et il doit se contenter d'un kart « enfant ». Léa roule à son rythme, c'est-à-dire pas très vite. Elle oublie de rentrer au stand après l'affichage du panneau « Dernier tour » ! Léo-Paul est devant Léa mais derrière Pierre-Louis qui se débrouille déjà très bien.



2012

Anne est venue avec nous. Bastien, du haut de ses 11 ans ½, est très fier de piloter un kart « adulte ».



2013

Léo-Paul n'a pas envie, Bastien reste avec Léo-Paul, Léa décline l'invitation. Alors j'y vais seulement avec Pierre-Louis.



Ce jour-là, je me suis fait plaisir car Pierre-Louis avait presque 18 ans et il faisait de temps en temps du karting en Bourgogne.

Je suis parti derrière lui. J'ai réussi à le suivre mais je n'ai jamais pu le doubler car nous étions aussi rapide l'un que l'autre.



En conclusion de ce chapitre, les sensations les plus fortes et les joies les plus intenses m'ont été apportées par le karting. On cumule tous les plaisirs du pilotage sans les risques : sensation de vitesse, dérapages plus ou moins contrôlés, force centrifuge dans les virages pris à fond, dépassements osés, tout y est.

Il faut bien s'arrêter...

75 années de vie évoquées en quelques dizaines de pages...

L'enfance, l'adolescence et les années précédant le mariage occupent une place importante. Ma vie professionnelle et mes principaux sujets d'intérêt sont développés.

Mais il manque beaucoup de choses. En particulier la vie de la famille fondée avec Marie-Claude. Elle est présente au fil des lignes mais n'a pas fait l'objet d'un chapitre spécifique. Trop difficile ? Trop intime ? La vie avec Marie-Claude n'a pas été un long fleuve tranquille. Elle a beaucoup d'excuses et je ne suis pas non plus irréprochable. Mais nous venons de passer le cap des 50 ans de mariage, la preuve qu'un lien très fort nous unit.

Comment raconter la naissance et les premières années de nos filles, le bonheur que j'ai eu à les dorloter et les câliner ? Comment parler de leur adolescence et de la façon dont nous avons tenté de les guider vers leur vie d'adulte ? La complicité affective et intellectuelle procure des plaisirs insoupçonnés.

Je n'ai pas voulu doubler le nombre de pages en racontant nos vacances à l'Aiguillon et à Sallanches avec les Merle, dans le Périgord et à Saint Gervais avec les Jousse, un peu partout avec les Gérard, ou tous les quatre dans les Pyrénées, le Massif central, en Espagne et dans bien d'autres lieux.

Impossible de résumer en quelques lignes tout ce que nous avons vécu avec Jean-Michel, sa présence pour les déjeuners quotidiens de la rue Kléber, les sorties au Pouliguen ou à Saint Malo et les inénarrables repas dominicaux qui durent encore.

Anne écrira peut-être un jour ses mémoires. Hélène n'a pas eu le temps de le faire. Mais, avec deux ans d'écarts, nos filles ont eu des enfances et des adolescences voisines. Si Anne se met à la tâche, elle racontera peut-être, à sa façon, tous ces événements qui font partie de sa jeunesse.

Je n'ai rien dit de mes petits-enfants qui, depuis 1995, occupent une place importante dans ma vie. J'ai eu (et j'ai encore) un grand bonheur à les voir grandir. Les moments passés avec eux pendant les vacances sont

racontés et illustrés dans les « albums de l'année » depuis 2003. Les voyages à Rome avec Pierre-Louis, Venise avec Léa, et Barcelone avec Léo-Paul et Bastien sont inoubliables.

Le temps de la retraite aurait pu être paisible et heureux mais la maladie de nos deux filles et le décès d'Hélène ont considérablement noirci le tableau. Cependant, grâce à une enfance sans problèmes, j'ai une tendance naturelle à positiver et j'essaie de profiter sans retenue de tous les bonheurs que la vie nous apporte encore.

J'ai pris plaisir à écrire ces Mémoires. Un premier objectif est donc atteint.

Lors des recherches effectuées ces derniers temps sur notre généalogie, j'ai tenté de reconstituer la vie des familles de mes ancêtres à partir des actes de naissance, mariage et décès. Pas facile car les sources sont bien minces.

Alors, j'imagine que, dans un siècle ou deux, un de mes descendants découvrira, peut-être, au fond d'un tiroir, ce vieil ouvrage, écorné et jauni...

André Leblé

MÉMOIRES



Je ne sais pas ce qu'un éditeur pourrait écrire en quatrième de couverture pour donner au lecteur potentiel l'envie d'en savoir plus et donc d'acheter l'ouvrage. Dans le cas présent, il s'agit simplement de faire semblant en donnant à cette production l'allure d'un vrai livre. Alors, tentons l'exercice.

La vie d'André Leblé n'a rien d'extraordinaire. Né en octobre 1944, il a connu l'après-guerre. Après quelques années, le commerce de ses parents est devenu relativement prospère. André Leblé n'a donc jamais manqué de rien. Grâce à un don et un goût pour les mathématiques et les sciences, ses études se déroulent sans accroc et aboutissent à une carrière d'enseignant chercheur à l'université du Mans qui se terminera en 2005.

Mais ce livre est beaucoup plus qu'un simple récit de vie. Nous parcourons avec l'auteur trois quarts de siècle d'amitiés, d'amours, de voyages, de sport, d'histoire, de culture, de science, d'avancées techniques...

Un témoignage de cette époque.

